Ausg.
0/6
vgl. Td 2493

V. c. 30. a, 1.

Zur Bibliothek des Consistoriums Köln.
#12.

~~Franz 20.~~

Franz. Literatur. No. 16. a.

BIBLIOTHEK
des Königl.
DOM-GYMNASIUMS
ZU
MAGDEBURG.

W. Scholinus.

OEUVRES
DU
PHILOSOPHE
DE
SANS-SOUCI.

NOUVELLE ÉDITION,

Suivant l'exacte Copie de celles, avouées par l'Auteur, avec les Variantes & observations de toutes les autres Editions, qui ont paruës jusqu'à présent.

TOME PREMIER.

MDCCLX.

N.33

698a

AVIS
DE L'EDITEUR DE CETTE NOUVELLE EDITION.

LEs Oeuvres du Philoſophe de Sans-Souci, ont fait tant de bruit dans le monde, que la curioſité de la plus part des Lecteurs, eſt encore en ſuſpens ſur leur autenticité. Chaque Editeur ſe vante de poſſeder une Copie, avouée par l'Auguſte Auteur. Rien de plus faux que cela. Il faut des preuves plus évidentes, pour tomber d'accord avec eux. Qu'importe ? Nous ne nous mélerons point de leurs diſputes,

L'Edition de *Potsdam*, & celle de *Berlin*, enchériſſent aſſûrement ſur toutes les autres, & c'eſt ſur celles-ci, qu'a été faite la nôtre, que nous préſentons au Public. Pour ſatisfaire les Curieux nous y avons fait joindre les *Variantes* & obſervations, qui ſe trouvent dans toutes les Editions précédentes.

Le Tome Second de cet Ouvrage eſt auſſi ſous la preſſe, & parcequ'il contient entre autres des Lettres en vers & en proſe, nous avons cru changer avec raiſon le titre de *Poëſies diverſes*, que porte l'Edition de *Berlin*, en celui des *Oeuvres* du Philoſophe de Sans-Souci. C'eſt ce dont on a voulu informer le Lecteur.

AVANT PROPOS
DE
L'EDITEUR
DE L'EDITION DE BERLIN.

L'ouvrage que nous donnons au public, n'a pas été compoſé dans l'intention qu'il vît le jour; c'eſt le fruit de l'amuſement d'un grand Prince, qui s'eſt aſſés fait connoître au monde par d'autres parties que par des ouvrages de poëſie. Il ne les avoit communiqués qu'à un petit nombre de perſonnes, qu'il honoroit du nom de ſes amis. L'ouvrage a paru en France d'une maniere clandeſtine, ſans que l'on ſache préciſement qui ſoupçonner de cette trahiſon. Celui qui l'a volé, & qui l'a publié, a joint la méchanceté à l'indiſcrétion, en falſifiant entierement l'ouvrage. Ce détracteur a eu l'impudence de retrancher un grand nombre de vers, & d'en inſérer quantité d'autres remplis de traits ſati-

 riques

riques & indécens, que l'auguſte Auteur ne s'eſt jamais permis contre perſonne. Ce ſont ces méchancetés, & l'intercalation de tant de vers étrangers, qui l'ont fait condescendre à l'impreſſion du Manuſcrit original. Il ne croyoit ſes poëſies ni aſſés correctes, ni aſſés agréables, ni aſſés inſtructives, pour les publier, & ne cherchant que le plaiſir de ſurmonter la dificulté, il ne croyoit pas l'avoir aſſés vaincue, pour que l'ouvrage pût paſſer pour bon. Il en eſt de la Poëſie comme de la Muſique, elle ne ſoufre pas du médiocre; voilà pourquoi les grands *Virtuoſi* d'Italie marquent tant d'antipatie contre les concerts des *Dilétante*. Enfin ſi ces vers deſtinés à l'oubli paroiſſent, le public les doit à la délicateſſe de ce Prince, qui a voulu juſtifier l'innocence de ſes amuſemens. Qu'il me ſoit cependant permis d'ajouter à ceci une réflexion: s'il ſe trouve des hommes aſſés éfrontés, aſſés pervers pour trahir un Roi, pour mettre à côté le reſpect, la déférence, & juſqu'aux égards dûs à tout auteur, en falſifiant ſon ouvrage, & en le produiſant dans cet état hideux, quel jugement ces procédés nous font-ils faire des mœurs & de la profonde corruption de notre ſiecle? S'il ſe trouve des téméraires & des inſenſés, dont la perfide malignité n'épargne pas les Rois, quel ſera le ſort des particuliers que la méchanceté peut braver avec impunité? C'eſt au public à juger. Au reſte nous garantiſſons l'autenticité de cette édition, & nous nous flatons, que les Lecteurs auront lieu d'être ſatisfait des ſoins que nous avons pris pour la rendre correcte.

PRE-

PRÉFACE.

C'EST à vous, mes amis, que j'offre cet Ouvrage;
D'un cœur qui vous chérit c'est un léger hommage.
Vous y verrez du serieux
Entre-mêlé de badinage,
Des traits un peu facétieux,
Dont la morale au moins est sage.
Mais n'imaginez pas que la morgue d'Auteur,
De l'amour propre en moi fortifiant l'erreur,
M'inspire dans cette Préface.
Ma passion m'a fait la loi.

Et les charmants accords d'Horace.
M'ont fait Poëte malgré moi.
Ma Muſe tudeſque & bizarre,
Jargonnant un Français barbare,
Dit les choſes comme elle peut;
Et du compas parfait bravant la ſymmétrie,
Le puriſme gênant, & la pédanterie,
Exprime au moins ce qu'elle veut.

Libre de cette ſervitude,
Un trait d'imagination
Vaut mieux, au gré de ma raiſon,
Que cette froide exactitude
Dont les Modernes font l'étude,
Et qu'on reprouve à l'Hélicon.

OEUVRES
DU
PHILOSOPHE
DE
SANS-SOUCI.

ODE I.

A LA CALOMNIE.

QUEL eſt ce Monſtre, ou ce Fantôme
Qui pourſuit ſans ceſſe mes pas?
Echapé du ſombre Roiaume.
Ses yeux me lancent le trépas;
Ce Spectre livide & farouche
Vomit de ſa profane bouche
Des flots d'amertume & de fiel:
Hors le menſonge, & l'impoſture,
L'aigreur, la fourbe, & le parjure,
Il n'eut jamais de corps réel.

Barbare fille de l'Envie,
Je reconnais tes lâches traits.
A ta rage, non assouvie
De trahisons & de forfaits;
A l'impudence de tes œuvres,
A tes serpens, à tes couleuvres
Qu'alaite l'animosité;
Au voile qui couvre ta tête,
Au son de ta fausse trompette,
Organe de l'iniquité.

Des noirs flambeaux de Tisiphone
Animant les sombres lueurs.
Tu les agites près du Thrône,
Qui disparait sous leurs vapeurs;
Et dès que ta fureur l'assiege,
De l'innocence, qu'il protege,
Il n'entend plus les tristes cris;
Bientôt complice de ton crime,
Le Thrône, en te servant, oprime
Tous ceux que ta haine a proscrits.

Du masque de la Politique
Tu couvris tes diformes traits:
L'audace de ta langue inique
Aux Rois intenta le procès;
D'un mugissement éfroiable
Contre moi ta haine coupable
Fait retentir toutes les Cours:
Désormais l'ame des Ministres,
Tu changes, ô projets siniſtres!
En sombres nuits leurs plus beaux jours.

Ainſi l'agile Renommée,
Pleine de tes diſcours pervers,
De ta rage qu'elle a ſemée,
Empoiſonne tout l'univers.
De ſes nouvelles afamée,
L'Europe, avalant la fumée
Qu'exhale ton ſouffle infecté,
Dans les erreurs où tu la plonges,
Prend les oracles des menſonges,
Pour l'arrêt de la verité.

Ta rouille s'atache ſans ceſſe
Aux noms célebres & fameux;
Leur beauté trop brillante bleſſe
Tes yeux louches & ténébreux:
L'afreux Démon, qui te poſſede,
Flétrit CESAR chez NICOMEDE,
N'épargna pas les SCIPIONS,
Tu fis exiler BELISAIRE,
Ta Magie aux yeux du Vulgaire
Changea leurs laurieurs en chardons.

Quel fut jamais le grand mérite
Contre lequel tu ne t'aigris?
Tu ne pourſuivis point THERSITE,
Mais ACHILLE entendit tes cris;
Pour éteindre le héroiſme,
En Grece on vit de l'Oſtraciſme
S'armer tes diſciples cruels;
Les grands hommes ſont tes victimes.
Leur ſang répandu par tes crimes
Fume encor ſur tes noirs autels.

Luxembourg, dans ta folle ivresse,
Fut accusé d'enchantemens;
*) Eugene même en sa jeunesse
Porta les marques de tes dents;
Colbert, Ministre respectable,
Du vil oprobre qui l'accable
Fait encor rougir les Français;
De Louis, ce Monarque auguste,
On vit prostituer le Buste
Le moment d'après son décès.

Ton poignard, qui frape la Gloire,
Fait resusciter les Héros;
Plus d'un Guerrier dut sa victoire
Aux aiguillons de ses Rivaux:
Et s'il franchit tous les obstacles,
Son nom, après tant de miracles,
Sert d'antidote à tes venins;
En t'acharnant aux noms célebres,
Leur grand éclat dans tes ténébres
En éblouit plus les humains.

*) On l'appelloit à Paris Dame Claude, comme à Rome on appelloit Cesar la femme de tous les maris.

Je ne crains donc plus les reproches
D'avoir soufert de ton courroux,
Quand tous les traits que tu décoches
Sur la vertu portent leurs coups.
En vain l'on s'opose à ta ruse,
Minerve, en s'armant de Méduse,
Ne sauroit te pétrifier:
Du tems seul l'heureux bénéfice
Peut, en découvrant ta malice,
Au grand jour nous justifier.

Et vous, ses nourrissons perfides,
Par le monstre même alaités,
Vous dont les langues parricides
Ont sucé ses méchancetés!
Confondés votre voix profane,
De l'imposture infame organe,
A ses farouches hurlemens;
Battés plutôt les flots de l'onde,
De ma tranquilité profonde
Rien n'ébranle les fondemens.

Tandis qu'en nos jardins éclose,
Et voltigeant de fleurs en fleurs,
De son Nectar qu'elle compose
L'abeille amasse les douceurs;
Et suçant une plante vile
Des frelons la troupe stérile,
Prépare & distile son fiel;
Quant vers la ruche industrieuse
Bourdone la mouche envieuse,
L'essaim prend son essor au ciel.

Ainſi quand heureuſe & tranquile,
Satisfaite de ſon deſtin,
L'innocence, toujours utile,
Travaille au bien du genre humain;
L'on voit entre tes mains barbares
Les fers tranchans que tu prépares,
Eguiſés avec tant d'ardeur,
Pour détruire jusqu'au veſtige
Le nouveau monument qu'érige
Et la ſageſſe & le bonheur.

Cent fois j'ai vû tes mains ingrates,
Par d'indignes rafinemens,
Careſſer les morts, que tu flates
Pour mieux déchirer les vivans:
Tes crimes, que la nuit recele,
Craignent le jour qui te décele,
Semblable aux lugubres corbeaux,
Qui dans les cyprès les plus ſombres
De leurs cris éfrayant les ombres
S'atroupent au tour des tombeaux.

Et toi venimeuſe vipere,
Toi dont la morſure d'aſpic
Bleſſa ce Régent débonnaire,
Prince né pour le bien public;
Tigre ſanguinaire & ſauvage,
Je renonce à l'ingrat ouvrage
D'adoucir tes féroces mœurs;
Plutôt ſous ſon ardent Tropique,
Le Maure des monſtres d'Afrique
Pourait-il dompter les fureurs.

Soyés l'émule de VIRGILE,
Et regnés sur le double mont,
Mais les hurlemens de Zoïle
Vous dégradent de l'Hélicon;
Et l'Aigle audacieuse & fiere,
Qui s'élevait dans sa carriere
Jusqu'au palais du Dieu du jour,
Baissant l'aile, qu'elle déploye,
Subitement oiseau de proye
Se change en rapace Vautour.

En consacrant la Calomnie,
Le cœur enflé de ses venins,
Vous prostitués le génie
Vos chants & vos concerts divins.
N'abusés point de votre veine.
Des fontaines de l'Hippocrene
Son fiel empoisonne le cours.
Je préfere à votre éloquence
Le sage & vertueux silence
De BERNARD chantre des amours.

Ainsi la Nayade éplorée,
Quand aux vents mutins & fougueux
Son onde tranquile est livrée,
Sent bouilloner ses fonds pierreux:
Du sein de ses grotes profondes,
Le limon se mêle à ses ondes,
Et trouble le cristal des eaux;
Mais dans le calme, transparente
Et plus claire suivant sa pente,
Rien d'impur n'altere ses flots.

Ainſi ces forfaits qu'on publie,
S'ils ſont nouveaux, frapent les airs,
On les mépriſe, on les oublie ;
Le libelle eſt rongé des vers.
Le ſeul mérite véritable
En ſoi trouve un apui durable
Contre l'impoſteur éfronté :
Il opoſe, ſans qu'il s'abuſe,
A l'iniquité qui l'accuſe
L'équitable Poſterité.

La vérité défigurée
Triomphe à la fin de l'erreur,
Contre l'impoſture ſacrée
JULIEN trouve un défenſeur:
Lorsque la haine & ſa cohorte,
Lorsque la jalouſie eſt morte,
La vertu paraît ſans abri ;
Et toujours dans l'auguſte Hiſtoire
Nous voyons refleurir la gloire
Que l'envieux avait flétri.

ODE II.

A GRESSET.

Divinité des vers & des êtres qui pensent !
Du palais des esprits, d'où partent tes éclairs,
Du brillant sanctuaire où les humains t'encensent,
Ecoute mes concerts.

Rien ne peut résister à ta force puissante,
Tu frapes les esprits, tu fais couler nos pleurs,
Ton éloquente voix, flateuse ou foudroiante,
Est maîtresse des cœurs.

Tes rayons lumineux colorent la Nature,
Ta main peupla la mer, l'air, la terre & les cieux,
Pallas te doit l'Egide, & Vénus sa Ceinture ;
Tu créas tous les Dieux.

Sous un masque enchanteur la fiction hardie
Cacha de la vertu les préceptes charmans ;
La vérité sévere en parut embellie,
Et toucha mieux nos sens.

Tu chantes les Héros : ton sublime génie,
En son immensité bienfaisant & fécond,
Relevant leurs exploits, embellissant leur vie,
Les fit tout ce qu'ils sont.

Auguste doit sa gloire à la lyre d'Horace,
(a) Virgile lui voua ses nobles fictions ;
Séduits par leurs beaux vers, les mortels lui font grace
De ses proscriptions.

Tandis qu'apesantis, vaincus par la matiere,
Les vulgaires humains, abrutis, fainéans,
Végetent sans penser, n'ouvrent la paupiere
Que par l'instinct des sens ;

(b) Tandis que des Auteurs l'éloquence déchoue
Croasse dans la fange au pied de l'Helicon,
Se déchire en serpent, ou se traîne en tortue
(c) Loin des pas d'Apollon :

O toi, fils de ce Dieu, toi nourrisson des Graces!
Tu prens ton vol aux cieux qu'habitent les neuf sœurs,
Et l'on voit tour à tour naître sur ces traces
Et des fruits & des fleurs.

Tes vers harmonieux, élégans sans parure,
Loin de l'art pédantesque en leur simplicité,
Enfans du Dieu du goût, enfans de la Nature,
Prêchent la volupté.

Tes

VARIANTES.

(a) Aux conseils de Mécene, aux doux chants de Maron,
Et le faibles mortels osent lui faire la grace
De la proscription.

(b) Tandis que des Auteurs l'arrogante cohue

(c) Sur les pas d'Apollon.

Tes ſoins laborieux nous vantent la pareſſe ;
Et chacun de tes vers paraît la démentir :
Non, je ne connais point la peſante moleſſe
Dans ce qu'ils font ſentir.

Au centre du bon goût d'une nouvelle Athènes,
Tu moiſſonnes en paix la gloire des talens,
(*d*) Tandis que l'Univers, envieux de la Seine,
Aplaudit à tes chants.

Berlin en eſt frapée: à ſa voix qui t'appelle,
(*e*) Viens des Muſes de l'Elbe atendrir les ſoupirs,
Et chanter, aux doux ſons de ta lyre immortelle,
L'amour & les plaiſirs.

ODE

VARIANTES.

(*d*) Tandis que l'Univers de ton heureuſe veine,
Admire les accens.

(*e*) Tous les Arts renaiſſans t'invitent à venir,
Le chant d'Anacréon ſur ta lyre immortelle,
Va chez nous refleurir.

ODE III.

*LA FERMETÉ.

FUREUR aveugle du carnage,
Tiran destructeur des mortels !
Ce n'est point ton aveugle rage
A qui j'érige des autels ;
C'est à cette vertu constante,
Ferme, héroïque, patiente,
(f) Qui brave tous les coups du Sort,
Insensible aux cris de l'envie,
Qui pleine d'amour pour la vie,
Par vertu mépriſe la mort.

Des Dieux la colere irritée
Contre l'ouvrage audacieux
Du téméraire Prométhée,
Qui leur ravit le feu des cieux,

Du

VARIANTES.

* *LA FERMÉTE DANS LES MALHEURS.*

(f) Qui resiſte à tous nos malheurs,
A cette égide de Minerve,
Qui nous défend, qui nous préſerve
Malgré le ſort & ſes rigueurs.

Du fatal préſent de Pandore
(g) Sur l'univers a fait éclore
Des maux l'aſſemblage infernal:
Mais par un reſte de clémence,
Ces Dieux placerent l'eſpérance
Au fond de ce préſent fatal.

(h) Sur ce prodigieux théatre
Dont les humains ſont les acteurs,
La Nature, envers eux marâtre,
Semble ſe plaire à leurs malheurs:
Mérite, dignité, naiſſance,
Rien n'exempte de la ſoufrance,
Dans nos deſtins le mal prévaut:
Je vois enchaîner GALILE'E,
Je vois ME'DICIS exilée,
Et CHARLES *) ſur un échafaut.

Ici

VARIANTES.

(g) Deſſus la terre a fait éclore
Mille malheurs, mille fléaux,
Du fond leur divine clémence
Tira l'eſpoir, la patience
Puiſſant remedé à tous nos maux.

(h) Dans la fortune vagabonde,
L'homme eſt le jouet du danger;
Il eſt agité dans ce monde,
Ses deſtins ne fond que changer:
Dans un jour ſerein ſur ſa tête
L'Aquilon gronde & la tempête

A l'in-

* *Charles I. Roi d'Angleterre.*

(*i*) Ici ta fortune ravie
Anime ton reſſentiment;
Là ce ſont les traits de l'envie
Qui percent ton cœur innocent;
Ou ſur ta ſanté floriſſante
La douleur aigue & perçante
Répand ſes cruelles horreurs;
Ou c'eſt ta femme ou c'eſt ta mere,
Ton fidele Achate ou ton frere
Dont la mort fait couler tes pleurs.

Tels ſur une mer orageuſe
Navigent de frêles vaiſſeaux,
(*k*) Malgré la fougue impétueuſe
Des barbares tirans des flots;

Par

VARIANTES.

A l'inſtant obſcurcit les airs:
Aux cieux une vague l'éleve,
S'amoncelant elle ſe creve
Et le precipite aux enfers.
(*i*) Voici l'affreuſe mort ſur ta mere
Verſer les livides horreurs;
Là, c'eſt ton ami, c'eſt ton frere,
Dont le trepas cauſe tes pleurs:
Ou ta fortune t'eſt ravie
Ou tu ſens les traits que l'envie
Lache ſur ton cœur innocent;
Ou c'eſt la douleur violente
Qui de ta ſanté floriſante
Anneantit l'éclat brillant.
(*k*) Bravant la vague impetueuſe
Et l'horrible fureur des flots,
Le fougueux amant d'Orithie
Soulevant les vents de Scythie,

Creuſe

Par les vents les vagues émues
Soudain les élancent aux nues,
Les précipitent aux enfers;
Le Ciel annonce leur naufrage,
Mais, rassurés par leur courage,
Ils bravent les fureurs des mers.

Ainsi dans ces jours pleins d'alarmes,
La constance & la fermeté
(*l*) Sont le bouclier & les armes
Que j'opose à l'adversité:
Que le Destin me persécute,
Qu'il prépare ou hâte ma chute:
Le danger ne peut m'ébranler.
Quand le vulgaire est plein de crainte,
Que l'espérance semble éteinte,
L'homme fort doit se signaler.

Le

VARIANTES.

Creuse un abyme sous leurs pas;
Le ciel annonce leur naufrage;
Mais munis d'un triple courage
Ils affrontent l'affreux trépas.

(*l*) Sont nos boucliers & nos armes,
Ils combattent l'adversité.
Qu'un destin cruel nous prépare
Un avenir triste & barbare,
Rien ne pourra nous ebranler,
Et c'est dans ce moment suprême
Où le péril parait extrême,
Qu'un grand cœur doit se signaler.

(*m*) Le Dieu du tems d'une aile prompte
S'envole & ne revient jamais;
Cet Etre en s'échapant nous compte
Sa fuite au rang de ſes bienfaits;
Des maux qu'il fait & qu'il éface
Il emporte juſqu'à la trace;
Il ne peut changer le Deſtin:
Pourquoi, dans un ſi court eſpace,
Du malheur d'un moment qui paſſe
Gémir & ſe plaindre ſans fin?

Je ne reconnais plus OVIDE;
* Triſte & rampant dans ſon exil,
** De ſon tiran flateur timide,
Son cœur n'a plus rien de viril;
A l'éntendre, on dirait que l'homme,
Hors des murs ſuperbes de Rome,

Ne

VARIANTES.

(*m*) Le tems vole d'une aile prompte,
Il fuit & ne revient jamais;
Cet être fugitif nous compte
Sa fuite au rang de ſes bienfaits;
Il emporte, efface ou ramene
Le plaiſir ainſi que la peine
Il engloutit juſqu'au Deſtin,
Pourquoi dans un ſi court eſpace
Du malheur qui vient & qui paſſe,
Gemir & ſe plaindre ſans fin?

* Dans ſon funeſte & lon exil;

** Plaintif flateur, meme inſipida,

*** Ne trouve plus d'eſpoir pour ſoi:
**** Heureux ſi pendant ſa diſgrace
Il eût pu dire comme HORACE,
Je porte mon bonheur en moi!

Puiſſans eſprits philoſophiques,
Terreſtres citoyens des cieux,
Flambeaux des écoles ſtoïques,
(n) Mortels vous devenez des Dieux:
Votre ſageſſe incomparable,
Votre courage inébranlable
Triomphent de l'humanité:
Que peut ſur un cœur inſenſible,
Déterminé, ferme, impaſſible,
* La douleur & l'adverſité?

RE'GULUS ſe livre à Carthage,
Il quitte patrie & parens,
Pour aſſouvir dans l'eſclavage
La fureur de ſes fiers tirans:
J'eſtime encor plus BE'LISAIRE
(o) Dans l'oprobre & dans la miſere,

Qu'au

VARIANTES.

*** Ne trouve aucun bonheur pour ſoi;
**** Heureux! ſi mepriſant la Thrace,

(n) D'humains vous devenez des Dieux
Et vos ames incomparables
A la douleur inebranlables &c.

* La terreur.

(o) Couvert d'opprobre & de miſere,

Qu'au ſein de la proſpérité;
Si LOUIS * paraît admirable.
C'eſt lorſque le malheur l'accable,
Et qu'il perd ſa poſtérité.

(p) Sans effort une ame commune
Se repoſe au ſein du bonheur;
L'homme jouit de la fortune
Dont le haſard ſeul eſt l'auteur.
Ce n'eſt point dans un ſort proſpere
Que brille un noble caractere;
Dans la foule il eſt confondu:
(q) Mais ſi ſon cœur croît & s'éleve
Lorſque le Deſtin ſe ſouleve,
C'eſt l'épreuve de la vertu.

L'aveugle Sort eſt inflexible,
En vain voudrait-on l'apaiſer;
† A ſa deſtinée invincible
Quel mortel pourrait s'opoſer?

Non,

VARIANTES.

Qu'au ſein de ſa proſperité;
Louis vit d'un cœur toujours ferme
De ſes ſuccès heureux le terme
Et perir ſa poſterité.

(p) Par l'effort d'une ame commune,
Docile à la voix du bonheur, &c.
(q) Mais que le deſtin le traverſe,
Son ame magnanime perce
Et fait éclater ſa vertu.
† A ſon deſtin irremiſſible

tout

* LOUIS XIV.

Non, * toute la force d'ALCIDE
†† Contre un torrent d'un cours rapide
N'aurait pu le faire nager:
Il nous faut d'une ame conſtante
Soufrir la fureur inſolente
D'un mal qu'on ne ſaurait changer.

VARIANTES.

* tout le courage

†† Contre un torrent fort & rapide

ODE IV.

LA FLATERIE.

QUELLE fureur ? Quel Dieu m'inſpire ?
Quel feu s'empare de mes ſens ?
Viens Muſe, reprenons la lyre,
Cédons à tes enchantemens.
(r) Soutiens-moi, vertueux ALCIDE,
Toi dont la valeur intrépide
Combatit des monſtres afreux ;
Comme toi vengeur de la terre,
Il faut que je porte la guerre
A des monſtres plus dangereux.

(s) Les tempêtes dont le ravage
Briſe les vaiſſeaux aux rochers,
Et couvre les mers du naufrage
De cent audacieux nochers :

Les

VARIANTES.

(r) Oui, je veux nouveau fils d'ALCIDE,
Fier d'une valeur intrépide,
Combattre des monſtres afreux,
Et porter le foudre & la guerre
A ces crimes qui de la terre
Corrompent le ſejour heureux.

(s) Les vents dont le cruel ravage
Renverſe les plus hauts clochers &c.

(t) Les airs dont l'haleine empeſtée
Fait de la terre dévaſtée
L'afreux théatre d'Atropos,
Sont moins craints ſur cet hémiſphere
Que n'eſt le flateur mercénaire,
Qui corrompt le cœur des Héros. *

L'inſinuante flaterie
Eſt la fille de l'intérêt,
(u) L'artifice qui l'a nourrie,
Des vertus lui donna l'apprêt:
Elle eſt ſans ceſſe au pied du thrône,
Son vain encens qui l'environne
Enivre les Rois & les Grands;
Le maſque de la politeſſe
Contre la rampante baſſeſſe
De ſes faux aplaudiſſemens.

Tel * un ſerpent caché ſous l'herbe,
Serrant ſes anneaux tortueux,
Dérobe ſa tête ſuperbe
(x) A l'Africain audacieux:

Il

VARIANTES.

(t) Ou de l'air l'haleine empeſtée,
Qui de la terre dévaſtée
Fait la victime d'Atropos, &c.

* du Héros.

(u) L'orgueil ſuperbe l'a nourrie
Dans la fraude & dans le ſecret; &c.

* qu'un

(x) Aux paſſagers trop hazardeux;

En

Il rampe ainſi pour le ſurprendre;
Le piege qu'il a ſu lui tendre
Eſt caché ſous l'email des fleurs;
Ou telle une vapeur légere
Egare, à l'inſtant qu'elle éclaire,
Les trop crédules Voyageurs.

† Un Adulateur politique
Couvre, par la feinte douceur
†† D'un éternel panégyrique,
L'apprêt d'un venin corrupteur:
††† Sa bouche eſt trompeuſe & perfide,
Sa langue eſt un dard homicide
Qui frape & perce ſans effort,
Comme le chant de la Syrene,
Dont la mélodie inhumaine
* Par le plaiſir donne la mort.

VARIANTES.

En eſſayant de les ſurprendre
Le piege qu'il a ſu leur tendre
Eſt caché ſous l'email des fleurs,
Ou telle la vapeur légere
Qui déroute lorſqu'elle éclaire
Les trop credules voyageurs.

† Ainſi le flatteur famelique &c.

†† De ſa perfide politique &c.

††† Sa bouche eſt ſans ceſſe trompeuſe
Et de ſa langue frauduleuſe
L'adreſſe abuſe des humains &c.

* Leur plait en tranchant leurs deſtins.

O Ciel! quelle métamorphoſe
(y) En cedre change le roſeau,
D'un vil chardon fait une roſe,
Ou d'un ciron fait un taureau!
MEVIUS devient un VIRGILE,
THERSITE eſt l'émule d'ACHILLE;
Tous les objets ſont confondus:
Rois, connaiſſez la Flaterie,
C'eſt elle dont l'idolâtrie
De vos vices fait des vertus.

(z) Souvent ſon indigne baſſeſſe
Adora d'infames Tirans,
Aprouva leur ſcélérateſſe,
Et leur vendit cher ſon encens.
La fortune préſomptueuſe,
La trahiſon, l'audace heureuſe

Trou-

VARIANTES.

(y) Change les forfaits en vertus?
Qui transforme l'ortie en roſe?
D'où naiſſent ces louches abus?
Quel adulateur ridicule
D'un nain prétend faire un Hercule
Et d'un vil pygmée un Atlas?
O mortels! C'eſt la flatterie,
Dont l'impudente idolâtrie
En Trajan érige un Midas.

(z) Souvent dans ſes viſions folles
Elle adora juſqu'aux Tyrans,
Des monſtres furent ſes idoles,
Le Crime gagea ſon encens;
La fortune préſomptueuſe,
Même la trahiſon heureuſe,

Trouverent des adulateurs;
CARTOUCHE orné d'une couronne,
Ou CATILINA sur le thrône,
Auraient-ils manqué de flateurs?

(*aa*) Lorque pressé de veine en veine
Mon sang s'embrase en s'agitant,
Et porte sa flamme soudaine
Jusques dans mon cœur palpitant;
Que déjà mon ame obscurcie
M'abandonne à sa frénésie;
En vain le flateur éfronté, *
D'une éloquence décevante, **
Vantera ma couleur brillante
† Et l'embonpoint de ma santé.

Loin que la basse Flaterie
†† Puisse colorer nos défauts;
Cette coupable idolâtrie
††† Ternit la gloire des Héros:

Loués

VARIANTES.

Trouverent des adulateurs;
Cartouche orné d'une couronne
Et Catilina sur le Trône
N'auraient pas manqué de flatteurs.
(*aa*) Lorsqu'exspirant & hors d'haleine,
Tout mon sang entrant en fureur,
A coups pressés, de veine en veine,
Fait sans fin palpiter mon cœur; &c.
* detesté.
** insinuante,
† Et tout l'éclat de ma santé.
†† Passe un vernis sur les défauts,
††† Avilit les plus grands Héros.

Loués ou blâmés par les hommes,
Nous demeurons ce que nous sommes,
(*bb*) Malades, sains, dispos, perclus:
Non ce n'est point votre éloquence;
C'est l'aveu de ma conscience
Qui décide de mes vertus.

Louis, qui fit trembler la terre,
Ce Roi dont on craignait le bras,
† Louis était grand à la guerre,
Et très-petit aux Opéras.
Tous ces monumens de sa gloire
Qu'un Roi consacre à sa mémoire,
Rendent * son triomphe odieux;
Et je méconnais sur le thrône
Le Conquérant de Babylone
Lorsqu'il se dit le fils des Dieux.

Réveillez-vous de votre ivresse,
Rois, Princes, Savans, & Guerriers!
Et subjuguez une faiblesse
Qui flétrit vos plus beaux lauriers:
Voyez l'océan du mensonge
Où votre aveugle amour vous plonge;

Vous

VARIANTES.

(*bb*) Grands ou petits, sains ou perclus.
Ce n'est point la veine eloquence,
Mais l'aveu de la conscience,
Qui doit juger de nos vertus.

† *Louis* n'était grand qu'à la guerre,

* ses desseins

Vous vous noyez par vanité:
(*cc*) Que votre ame aux flateurs rebelle,
Briſe le miroir infidele
Qui lui cache la vérité.

O vérité pure & brillante!
O fille immortelle des Cieux!
(*dd*) De la demeure étincelante
Daignez deſcendre ſur ces lieux:
La lumiere eſt votre partage,
Diſſipez le ſombre nuage
Dont l'orgueil couvre la raiſon;
Comme aux doux rayons de l'Aurore,
Le brouillard épais s'évapore,
Qui s'étendait ſur l'horizon.

(*ee*) Miniſtres qui ſuivez l'exemple
Des CINEAS & des MORNAY,
Vous ſeuls vous méritez un Temple
Aux plus grands hommes deſtiné;

Vous

VARIANTES.

(*cc*) D'un bras vengeur briſez la glace
Qui déguiſant votre grimace,
Vous a trahi la verité.

(*dd*) De cette voûte étincellante
Jettez un regard ſur ces lieux,
Le ſeul éclat de votre vue
Fera diſſiper cette nue, &c.

(*ee*) Amis tendres, amis fideles,
Diſciples de la vérité,
Sages qui ſuivez les modeles
Des amis de l'antiquité, &c.

Vous dont la critique ſévere
En reprenant a l'art de plaire,
Vous êtes ſeuls de vrais amis.
(ff) Flateurs, n'employez plus la ruſe,
Ne croyez point qu'elle m'abuſe,
Je connais vos traits ennemis.

Cesarion, ami fidele,
(gg) Plus tendre que Pirithoûs,
Je retrouve en toi le modele
De la premiere des vertus.
Que notre amitié ſans faibleſſe
Nous dévoile avec hardieſſe
Et nos erreurs & nos défauts:
Ainſi l'or que le feu prépare,
Se purifie & ſe ſépare
† Du plomb & des plus vils métaux.
Que notre amitié ſans faibleſſe

ODE

VARIANTES.

(ff) Mais du flatteur rampant & fiaſque
Arrachez le coupable maſque,
Vous verrez ſes traits ennemis.

(gg) D'Achate ou de Pirithoûs
Renouvellons le beau modele,
Profeſſons tous deux leurs vertus;
Que notre amitié ſans foibleſſe
N'aye point la délicateſſe
De nous déguiſer nos defauts: &c.

† Du plomb & des autres métaux.

ODE V.

* LE RÉTABLISSEMENT DE L'ACADÉMIE.

QUE vois-je! Quel spectacle! O ma chere Patrie!
Enfin voici l'époque où naîtront tes beaux jours:
L'ignorant préjugé, l'erreur, la barbarie,
Chassés de tes Palais, † sont bannis pour toujours:
Les beaux Arts sont vainqueurs †† de l'absurde ignorance
Je vois de leurs Héros ††† la pompe qui s'avance,
Dans leurs mains les lauriers, †††† la lyre, & le compas;
La Vérité, la Gloire
Au Temple de Memoire
Accompagnent leurs pas.

Sur

VARIANTES.

** LE RENOUVELLEMENT DE L'ACADEMIE DES SCIENCES.*

† s'éclipsent pour toujours
†† de leur sombre rivale
††† la pompe triomphale
†††† les lyres, les compas

Sur le vieux monument * d'un ruineux Portique,
† Abattu par les mains de la grossiéreté,
S'éleve élégamment un Temple magnifique
(*bb*) Au Dieu de tous les arts & de la vérité;
C'est-là que le savoir, la raison, le génie
Ayant vaincu l'erreur à force réunie,
Elevant un trophée aux Dieux leurs protecteurs.
Ainsi qu'au Capitole
Se portait le simbole
Du succès des Vainqueurs.

Sous le regne honteux de l'aveugle ignorance,
La terre était en proie à la stupidité,
Ses tiraniques fers † traînaient sous leur puissance
Les membres engourdis de la simplicité;
L'homme était ombrageux, crédule, * abject, timide;
La vérité parut & lui servit de guide; **
Il secoua le joug des paniques terreurs,
Sa main brisa l'idole
Dont le culte frivole
Nourrissait ses erreurs.

Sur

VARIANTES.

* *C'est à dire l'ancienne Academie.*

† Abbatu par le tems & la grossiéreté,

(*bb*) Au culte d'Apollon & de la Vérité.
Consacrant leurs autels, la modeste Science,
Qui suit en tâtonnant la sage experience,
Du butin de l'Erreur osa les décorer:
L'Invention hardie,
L'adroite Analogie,
Achevent de l'orner.

† chargaient pleins d'insolence,

* errant,

** d'égide;

Sur la profonde mer où navige le Sage,
De sa faible raison uniquement muni,
Le ciel n'a point de borne, & l'eau point de rivage,
Il est environné par l'immense infini ;
(*ii*) Il le trouve par-tout, & ne peut le comprendre,
Il s'égare, il ne peut ni monter ni descendre,
Tout offusque ses yeux, tout échape à ses sens;
Mais l'obstacle l'excite,
Et la Gloire l'invite
A des travaux constans.

Par un dernier effort la Raison fit paraître
Ces sublimes devins des mysteres des Dieux.
†C'est par leurs soins que l'homme aprend à les connaître:
Ils éclairent la terre, ils lisent dans les cieux ;
Les astres sont décrits* dans leur oblique course,
Les torrens découverts dans leur subtile source;
†† Ils ont suivi les vents, ils ont pesé les airs:
Ils domtent la Nature,
Ils fixent la figure
De ce vaste Univers.

L'un, par un prisme adroit & d'une main savante,
††† Détache cet azur, cet or, & ces rubis
Qu'assemble des rayons la gerbe étincelante
Dont Phébus de son thrône éclaire le pourpris
L'au-

VARIANTES.

(*ii*) Sans cesse retenu, lorsqu'il prétend comprendre,
Trop petit pour monter & trop grand pour descendre,
L'un offusque ses yeux, l'autre échappe à ses sens: &c.
† Ils sont nos précepteurs, nos guides & nos maitres,
* suivis
†† Ils devinent les vents, &c.
††† Detache le brillant, l'azur, l'or, les rubis,

(*kk*) L'autre du corps humain, que ſon art examine,
Décompoſe avec ſoin la fragile machine,
Et les reſſorts cachés à l'oeil d'un ignorant;
Et tel d'un bras magique
Vous touche & communique
L'électrique torrent.

(*ll*) Je vois ma Déité, la ſublime Éloquence,
Des beaux jours des Romains nous ramener les tems,
Reſſuſciter la voix du ſtupide ſilence,
Des flammes du Génie animer ſes enfans.
Ici coulent des Vers, là ſe dicte l'Hiſtoire,
Le bon goût reparaît, les filles de Mémoire
Diſpenſent de ces lieux leurs faveurs aux mortels,
N'écrivent dans leurs faſtes,
De leurs mains toujours chaſtes,
Que des noms immortels.

Tel,

VARIANTES.

(*kk*) L'autre ſcalpel en main, d'un corps qu'il decompoſe,
D'un nerf ramifié ſuit & ſaiſit le cauſe,
Du ſang en cent canaux indique le courant
Et tel d'un bras magique
Vous touche & communique
L'électrique volcan.

(*ll*) Enfin je t'apperçois, auguſte Sanctuaire,
Où Minerve reçoit les enfans d'Apollon,
Les filles de memoire y ſont avec leur pere,
J'y vois Virgile, Horace avec Anacréon,
L'Imagination pétillante & fleurie,
Les Graces, le bon Goût, la fine Flatterie,
Diſpenſent de ces lieux leurs faveurs aux mortels,
Ecrivant dans leurs faſtes
De leurs mains toujours chaſtes
Quelques noms immortels.

Tel, au faîte brillant de la voûte azurée,
On nous peint de cent Dieux l'assemblage divers;
(*mm*) La Nature est soumise à cette ame sacrée
Qui gouverne les cieux, la terre, & les enfers:
Dans cette immensité chacun a son partage:
Aux autres de l'Etna Vulcain force l'orage,
Eole excite en l'air les Aquilons mutins,
Tandis que Polymie,
Par sa douce harmonie,
* Enchante les humains.

(*nn*) Telle brille en ces lieux cette auguste assemblée,
Ces sages Confidens, ces Ministres des Dieux,
Ces célestes flambeaux de la terre aveuglée;
Le préjugé lui-même est éclairé par eux:
Leurs soins ont partagé l'empire des Sciences;
Leur Sénat réunit toutes les connaissances;
Leur esprit a percé les sombres vérités:
Leurs jeux sont des miracles,
Leurs livres des oracles
Par Apollon dictés.

Fleu-

VARIANTES.

(*mm*) La Nature est soumise à leur troupe sacrée,
Ils gouvernent les cieux, le monde, & les enfers;
Unis mais divisés, chacun a son partage,
Aux flammes de l'Etna Vulcain forge l'orage, &c.
* Adoucit

(*nn*) Tels brillent en ces lieux ces oracles, ces sages,
Dans leur céleste cour les Dieux en sont jaloux,
Agens des vérités dans leur Aréopage,
Les préjugés captifs rampent à leurs genoux;
Leur esprit pénétrant, leur vaste intelligence,
Asservit en détail cet Univers immense,
Tandis que Prométhée excite leurs talens;
Muse, accordons la lyre,
Et chantons leur empire
Par nos foibles accens.

Fleurissez Arts charmans: que les eaux du Pactole
Arrosent désormais † vos lauriers immortels :
C'est à vous de régner †† sur le monde frivole;
††† C'est au peuple ignorant d'honorer vos Autels.
J'entens de vos concerts la divine harmonie,
Le chant de Melpomene & la voix d'Uranie;
(oo) Vous célébrez les Dieux, vous instruisez les Rois;
Une main souveraine,
Un goût puissant m'entraîne
Sous vos suprêmes loix.

ODE

VARIANTES.

† vos immortels lauriers

†† du haut du Capitole

††† C'est au monde enchanté de tomber à vos pieds; &c.

(oo) La crainte fit les Dieux, la force fit les Rois;
Le charme qui m'enchante
M'entraîne par sa pente
Sous vos suprêmes loix.

ODE VI.

LA GUERRE.

De 1747. *

(oo) Bellone, jusqu'à quand ta rage frénétique
Veut-elle désoler nos peuples malheureux?
Et pourquoi voyons-nous de leur sang héroïque
En tous lieux prodiguer les torrens généreux?
La terre infortunée est livré au pillage.
Aux flammes, aux combats, aux meurtres, au carnage;
Et la mer n'aperçoit sur ses immenses bords
Que des naufrages & des morts.

Ce monstre au front d'airain, le Démon de la guerre,
† Monstre avide & de sang & de destruction,
Ne s'est donc arrogé l'empire de la terre
Que pour l'abandonner à la proscription?

Jamais

VARIANTES.

* Les autres Editions ont seulement cette Inscription: *La Guerre.*

(oo) *Europe* jusqu'à quand ta rage frénétique
Va-t-elle desoler tes peuples malheureux?
Et pourquoi voyons-nous de ce sang héroïque
Grossir par tes fureurs les torrens orageux?
Ce ne sont que combats, violences, pillages
Assauts, embrasemens, meurtres, horreurs, carnages,
Et la mer effrayée en fuyant de ses bords,
Ne voit que naufrages & morts.

† Monstre altéré de sang & de destruction,

(*pp*) Jamais le vieux Caron n'a tant chargé sa barque;
De ses funestes mains la redoutable Parque
N'a jamais à la fois rompu tant de fuseaux,
Où tenaient les jours des Héros. *

† La Discorde barbare, encor toute sanglante,
Secouant ses flambeaux, excitant ses serpens,
De l'antique Cahos sombre & farouche amante,
Ebranle la Nature, & poursuit les vivans;
†† Elle guide leurs pas d'abymes en abymes,
Le désespoir, la mort, la trahison, les crîmes,
Complices & vengeurs de ses cruels forfaits,
††† Couvrent la terre de cyprès.

Quel

VARIANTES.

(*pp*) La cruauté, la rage, & l'implacable haine
Ont rassemblé en foule en leur coupable arene,
Le reste infortuné de ces tristes humains,
Pour les immoler par leurs mains.

* *En d'autres Editions cette strophe est ainsi estropiée:*
Le vieux nocher des morts, dans sa fatale barque
N'a jamais tant passé de manes de Héros,
De ses funestes mains la redoutable Parque
N'a jamais à la fois rompu tant de fuseaux.
Un peuple de guerriers descend vers le Tartare;
Ah! mortels insensés, seriez vous plus barbares
Dans vos plus importans & propres compromis,
Si vous étiés nez ennemis?

† Que vois-je? la discorde encor toute sanglante,
†† Tous ses pas sont marqués d'abymes en abymes
††† Changent ses palmes en cyprès,

Quel transport inoui ? Quel nouveau feu m'anime?
Un Dieu subitement s'empare de mes sens,
Apollon me possede, & son esprit sublime
Va prêter à ma voix ses immortels accens.
Que l'Univers se taise aux accords de ma lyre!
(qq) Rois, peuples, écoutez ce que je dois vous dire,
Apaisez les transports de vos sens agités,
Pour recevoir ces vérités.

Vous, Juges des humains, vous nés Dieux de la terre,
Opresseurs orgueilleux de ce triste Univers,
Si vos bras menaçans sont armés du tonnerre.
Si vous tenez captifs ces peuples dans vos fers:
Moderez la rigueur d'un pouvoir arbitraire;
Ces humains sont vos fils, † ayez un cœur de pere:
Ces glaives, enfoncés dans leur malheureux flanc,
Sont teints de votre propre sang.

Tel qu'un pasteur prudent, à son devoir fidele,
Défend & garantit son troupeau bien-aimé
Contre la dent du loup & la griffe cruelle
Du lion par la faim au carnage animé:
Quand le tiran des bois s'échape & prend la fuite,
Son troupeau se repose & paît sous sa conduite,
Et s'il traît ses brebis, s'il les tond dans ses bras,
Sa main ne les égorge pas.

Tel

VARIANTES.

(qq) Rois, peuples, écoutez ce que je vais vous dire,
La terre en treffaillit & de ses fondemens
Sortent de longs mugissemens.

† & vous êtes leurs peres

Tel eſt pour ſes ſujets un tendre & bon Monarque,
Humain dans ſes conſeils, humains dans ſes projets,
Il alonge pour eux la trame de la Parque,
Il compte tous ſes jours par autant de bienfaits:
Ce n'eſt point de leur ſang qu'il achete la Gloire,
† Il laiſſe à ſes vertus le ſoin de ſa mémoire.
Tels furent ces Héros, TITUS, MARC-ANTONIN,
Les délices du genre-humain.

Abhorrez à jamais ces guerres inteſtines,
L'ambition fatale alume ce flambeau:
De l'Univers entier vous faites des ruines,
Et la terre ſe change en un vaſte tombeau.
Quelle ſcene tragique étale ce théatre!
L'Europe, à ſes enfans trop cruelle marâtre,
†† De l'Aſie étonnée arme le puiſſant bras,
Pour les dévouer au trépas,

(rr) La Sibérie enfante un eſſaim de barbares,
Les froids glaçons du Nord mille fiers aſſaſſins;
Je les vois réunis, Caſpiens & Tartares,
Marcher ſous les drapeaux Bataves & Germains.
Quel

VARIANTES.

† Il laiſſe à ſes vertus à faire ſon hiſtoire;
Et tels furent jadis &c.

†† Arme de l'etranger le ſanguinaire bras,

(rr) Le Tanaïs vomit un eſſaim de barbares,
Le froids glaçons du Nord mille fiers aſſaſſins;
Je les vois réunis Bulgares & Tartares,
Marcher ſous les drapeaux Bataves & Germains;

 Quel

Quel démon excita votre farouche audace?
Oui, l'Europe pour vous n'a plus assez de place,
La fureur des combats vous guide sur les mers,
Pour troubler un autre Univers.

Quitte enfin le séjour de la voute azurée,
† Déesse dont dépend notre félicité,
O Paix, aimable Paix, si long-tems desirée,
Viens former de Janus le temple redouté:
Bannis de ces climats l'intérêt & l'envie,
Rends la Gloire aux talens, à tous les arts la vie:
Alors nous mêlerons †† à nos sanglans lauriers
Tes myrtes & tes oliviers.

ODE

VARIANTES.

Quel démon attisa votre farouche audace?
Oui, ce monde pour vous n'a plus assez de place;
Votre fureur s'accrait en traversant les mers,
Et trouble un nouvel Univers.

† O paix! aimable paix qu'on a trop insulté,
O paix, de l'Univers ardemment desirée! &c.
†† parmi tous nos lauriers.

ODE VII.

LES TROUBLES DU NORD. *

L'UNIVERS ébranlé ne respire qu'à peine,
Tout le sang fume encor que sa rage inhumaine
Avait fait ruisseler dans l'horreur des combats:
† On ne voit sur la terre
Que traces de la guerre,
Et traces du trépas.

Tel, après que la flamme exerça sa furie,
Accablé des débris de sa triste patrie,
L'habitant malheureux voit dans l'abattement
Ces monumens funestes,
Ces ruines, ces restes
D'un long embrasement.

Tels nos tristes regards nous découvrent nos pertes,
Du Danube & du Rhin les campagnes désertes,
De la fureur des Rois les vestiges sanglans,
Des murs, réduits en poudre,
Des palais que la foudre
Laisse encor tout fumans.

Les

VARIANTES.

* Les autres Editions lisent : *Sur les Troubles, qui menacent le Nord.*

† Et par tout sur la terre
Les traces de la guerre
Ont empreint le trépas.

Les cris des orphelins, les veuves éplorées
Demandent triſtement aux lointaines contrées
(ss) Les auteurs des leurs jours ou leurs epoux péris:
Ah ! familles trop tendres,
Il n'eſt plus que les cendres
De vos parens chéris.

Dans ſon épuiſement, * l'Europe frénétique
† Sentit de ſes tranſports la folie héroïque,
Et la faibleſſe enfin **rallentit ſes fureurs,
Déſarma la vengeance,
*** Réprima l'inſolence
De ſes fiers opreſſeurs.

La Paix, du haut des cieux, de Bellone vengée,
Vint planter ſur ces bords l'olive négligée ;
† Sous cent verroux de bronze elle enferma Janus,
Ramenant ſur ces rives
Les Muſes fugitives,
Qu'on ne connaiſſait plus.

C'eſt

VARIANTES.

(ss) Ou leurs perens chéris ou leurs tendres époux
Ils ſont reduits en poudre,
Ils ont ſenti la foudre
Qu'un Dieu lance en courroux.

* la frénétique Europe
De ſes ardens tranſports eſt tombée en ſyncope;

** étaignit

*** Etouffa

† Sous un double verrouil elle enferma Janus,

(*tt*) C'eſt toi, fille du Ciel, dont la puiſſance
Ramene les plaiſirs, les arts & l'abondance,
Qu'exilait loin de nous l'impitoyable Mars:
Le peuple qui reſpire
Sous ton heureux empire,
Ne craint plus les hazards.

(*uu*) Mais déjà ſous l'Etna l'audacieux Typhée
Sent renaître en ſon ſein ſa fureur étouffée;
Il veut rompre les fers qui cauſent ſon tourment;
De ſon terrible goufre
Le bitume & le ſoufre
Coulent comme un torrent.

Des froids antres du Nord s'élevent des tempêtes,
Un orage nouveau vient menaçer nos têtes,
Le fer de l'étranger veut couper nos moiſſons;
Quelle eſt l'ardeur funeſte,
Ou bien quel feu céleſte
Embraſa ſes glaçons?

O!

VARIANTES.

(*tt*) O trop aimable paix qui protege en nos villes
Les beaux Arts, les talens & cent vertus civiles,
Qu'en avait exilé ton rival odieux;
Sous ton heureux empire
Tout l'Univers reſpire
En béniſant les Dieux.

(*uu*) Mais quoi! deſſous l'Etna l'audacieux Typhée
Sent renaitre en ſon ſein ſa fureur étouffée,
Il s'agit & vomit les feux de ſon volcan,
Et déjà de ſon gouffre &c.

(xx) O ! vous qui n'enfantés que des complots
finiſtres,
Fleaux du genre humain, ambitieux Miniſtres,
D'eſclaves entourés, tous flétris de vos fers?
Vos funeſtes intrigues
Vos cabales, vos brigues
Déſolent l'Univers.

Votre eſprit, occupé de projets tiraniques,
Pour uſurper le nom de fameux Politiques,
De crimes, d'atentats, de forfaits enivre,
Se livre à ſon caprice,
Et pour lui la Juſtice
N'a plus rien de ſacré.

De la foi de vos Rois l'auguſte privilege,
Ne ſauroit arrêter l'audace ſacrilege,
Ni l'impetueux cours de vos débordemens;
La guerre, qui s'élance,
Flate votre arrogance
En rompant vos ſermens.

Déplo-

VARIANTES.

(xx) Vois de tous tes forfaits quel eſt le fruit ſiniſtre,
Fléau de la Ruſſie, exécrable Miniſtre,
Monſtre que la diſcorde a vomi des enfers,
1) Ta haine abominable,
Ton audace coupable
Va troubler l'Univers.

1) C'eſt ton ame infidelle,
C'eſt ta fureur cruelle
Qui trouble l'Univers.

(yy) Déplorables ſujets, qu'on mépriſe & qu'on brave,
Nés libres, mais au fond eſclaves d'un Eſclave,
Contre des Inconnus, quand il veut ſe venger,
Gladiateurs ſans haine
Vous courrez dans l'arene
Pour vous entr'égorger.

(zz) Mais le péril s'accroit, les nuages groſſiſſent,
Les vents ſont déchaînés, & les cieux s'obſcurciſſent,
Le tonnerre en grondant va tomber en éclats,
Menaçant de ſa chute
Les provinces en bute
De deux puiſſans Etats.

De

VARIANTES.

(yy) La Nature épuiſée en ce climat ſauvage
Fit naitre un peuple obſcur dans un dur eſclavage;
Rampant ſtupidement ſous un cruel pouvoir,
Nourri dans la ſouffrance
Et de qui la vaillance
N'eſt qu'un vrai déſeſpoir.

(zz) Je les vois accourir à leur propre ruine,
Ces Hyperboréens, ces voiſins de la Chine,
Ces peuples raſſemblés des bords du Tanaïs,
1) Surpris que ſur la terre
Le démon de la guerre
Les ait tous reunis.
2) Surpris qu'à la Baltique
Un Tyran politique
Les ait tous réunis.

(*a*) De notre illusion le brouillard se dissipe,
Dans cet énigme obscur je lis, nouvel Oedipe,
Que l'Aigle des Césars, par un dernier effort,
Tremblant, mais plein de rage,
Enhardit au carnage
Tous *ces guerriers du Nord.

† Secouant ses flambeaux, la Discorde infernale,
Répandant les venins de sa bouche fatale,
D'une nouvelle Amate empoisonna le cœur;
†† Elle trouble la terre,
Elle apelle la guerre
Pour servir sa fureur.

Ah! quand reviendrez-vous, heureuses destinées
Qui sous le vieux Saturne ourdites les années,
Et les jours fortunés de l'Univers naissant?
Serait-ce que nos crimes
Nous rendent les victimes
† D'un Vengeur tout-puissant?

Et

VARIANTES.

(*a*) Mais de l'illusion le brouillard se dissipe,
Dans cet énigme obscur je lis nouvel Oedipe,
Que l'aide des Césars sans honte & sans remords,
A par son artifice,
Par fraude & par malice,
Excité tout le Nord.

* ces monstres

† Secouant ses tisons, la Discorde &c.

†† La sombre jalousie,
Les serpens de l'envie
Ternissent sa splendeur.

† D'un sort plus violent?

Et quoiqu'en aboyant l'indiscrete Satire
Divulgue avec aigreur que l'Univers empire,
Que nous serons suivis de plus méchans neveux;
Mépriſons ces chimeres,
Oui, nous valons nos peres,
Ils valaient leurs ayeux.

Mais quel Dieu secourable a par sa voix puissante
Arrêté dans son cours l'audace violente
Dont étaient animés nos furieux rivaux?
†† Il prolonge la treve
Il émousse le glaive
Qu'aiguisait Atropos.

(*b*) Tel que le Dieu puissant qui domine sur l'onde,
D'un coup de son trident frapa la mer profonde,
Dont l'amant d'Orithie excitait la fureur;
Les vagues s'apaiserent,
En grondant respecterent
Les loix d'un Dieu vainqueur.

Ainsi lorsque Louis en Albion s'explique,
Que l'Univers entend de sa voix pacifique

Rete-

VARIANTES.

†† Qui dissipa ce rêve,
En émoussant le glaive &c.

(*b*) Tels qu'aux coups redoublés du trident de Neptune,
Se calmerent les flots d'une mer importune,
Que l'amant d'Orythie avait mis en fureur;
Que le vague qui gronde
En appaisant son onde
Parut trembler de peur.

Retentir en tout lieu les magnanimes loix;
† Mars ſuſpend les alarmes,
†† Et renferme ſes armes
Qui menaçaient cent Rois.

Venez, plaiſirs charmans, venez, graces naïves!
Que vos jeux déſormais embelliſſent nos rives.
Je conſacre mon luth au beau Dieu des amours:
††† Je ſuis ſous ſon empire,
Déjà ce Dieu m'inſpire,
Adieu Mars pour toujours.

VARIANTES.

† Mars ſuſpendant ſes armes
†† Met fin à ſes allarmes
††† Rempli de ſon delire, &c.

ODE

ODE VIII.

AUX PRUSSIENS.

(*c*) PEUPLES que la valeur conduisit à la Gloire,
Héros ceints des lauriers que donne la victoire,
Enfans chéris de Mars, comblés de ses faveurs!
Craignez que la paresse,
* L'orgueil & la molesse
Ne corrompent vos mœurs.

(*d*) Par l'instinct passager d'une vertu commune
Un Etat sous ses loix asservit la Fortune,
Il brave ses voisins, il brave le trépas;
Mais sa vertu s'éface,
Et son empire passe,
S'il ne le soutient pas.

Tels

VARIANTES.

(*c*) *Prussiens* qui brillez d'une immortelle gloire,
Ceints des plus beaux lauriers, &c.

* La paix.

(*d*) Par l'effort généreux d'une vertu commune,
Un peuple sous ses loix asservit la fortune,
Il brave les dangers, il brave le trépas,
Mais sa vertu passée
Peut se voir éclipsée,
S'il ne la soutient pas.

(e) Tels furent les vainqueurs de la fiere Ausonie,
Ennemis des Romains, rivaux de leur génie,
Ils imposaient leur joug à ces peuples guerriers;
Mais Carthage l'avoue,
Le séjour de Capoue
Flétrit tous ses lauriers.

(f) Jadis tout l'Orient tremblait devant l'Attique,
Ses valeureux Guerriers, sa sage politique
De ses puissans voisins arrêtaient les progrès,
Quand la Grece opprimée
Défit l'immense armée
De l'orgueilleux Xercès.

† A l'ombre des grandeurs elle enfanta les vices.
L'intérêt y trama ses noires injustices,
La lâcheté parut où regnait la valeur,
Et sa force épuisée
La rendit la risée
De son nouveau vainqueur.

Ainsi,

VARIANTES.

(e) Vainqueurs audacieux de la fiere Ausonie,
Ennemis des Romains, rivaux de leur genie,
Vous vites ses Héros expirer à vos pieds;
Si Carthage vous loue,
Le séjour de Capoue
Flétrit tous vos lauriers.

(f) Autrefois l'Orient tremblait devant l'Attique,
Ses valeureux guerriers, sa sage politique
Imprimaient le respêt qu'attirent les succès,
Et de gloire animée,
Elle defit l'armée
Dont l'accablait Xercès.

† Au sein de ses grandeurs naquirent mille vices, &c.

Ainſi, lorſque la nuit répand ſes voiles ſombres,
L'éclair brille un moment au milieu de ſes ombres,
†† Dans ſon rapide cours un éclat éblouit;
Mais dès qu'on l'a vu naître,
††† Trop prompt à diſparaître,
Son feu s'anéantit.

Le ſoleil plus puiſſant, du haut de ſa carriere,
(g) Dans ſon cours éternel diſpenſe ſa lumiere,
Il diſſout les glaçons des rigoureux hivers,
Son influence pure
Ranime la Nature,
Et maintient l'Univers.

Ce feu ſi lumineux dans ſon ſein prend ſa ſource,
Il en eſt le principe, il en eſt la reſſource;
Quand la merveille Aurore éclaire l'Orient,
Les aſtres, qui pâliſſent,
Bientôt s'enſéveliſſent
†† Au ſein du Firmament.

Tel eſt, ô Pruſſiens, votre auguſte modelle,
(h) Soutenez comme lui votre gloire nouvelle,
Et

VARIANTES.

†† Il enchante nos yeux, ſon éclat éblouit,

††† Il vient à diſparaître,

(g) Diſpenſe conſtamment ſa bénigne lumiere
Il fond juſqu'aux glaçons &c.

†† Dans un obſcur néant.

(h) C'eſt trop peu d'acquérir une gloire immortelle,

Et sans vous arrêter à vos premiers travaux,
Sachez prouver au monde
Qu'une vertu féconde
En produit de nouveaux.

Des Empires fameux l'écroulement funeste
N'est point l'effet frapant de la haine céleste;
Rien n'était arrêté par l'ordre des Destins;
Où prospere le sage,
L'imprudent fait naufrage,
Le sort est en nos mains.

Héros, vos grands exploits élevent cet Empire,
Soutenez votre ouvrage, ou votre gloire expire;
(*i*) D'un vol toujours rapide il faut vous élever;
Et monté près du faîte,
Tout mortel qui s'arrête
Est prêt à reculer.

Dans le cours triomphant de vos succès prospéres,
Soyez humains & doux, généreux, débonnaires,
Et que tant d'ennemis sous vos coups abattus
Rendent un moindre hommage
A votre ardent courage,
Qu'à vos rares vertus.

ODE

VARIANTES.

L'effort de la vertu c'est de la soutenir;
Le tems prompt dans sa fuite,
Efface le mérite,
S'il vient à se ternir.

(*i*) Au comble parvenus il vous faut élever,
Dans ce point de puissance,
Tout mortel qui n'avance, &c.

ODE IX.

A MAUPERTUIS.

La vie est un songe.

(k) O MAUPERTUIS, cher MAUPERTUIS,
Que notre vie est peu de chose!
Cette fleur qui brille aujourd'hui,
Demain se fane à peine éclose.
Tout périt, tout est emporté
Par la dure fatalité
Ces arrêts de la Destinée;
Votre vertu, vos grands talens
Ne pourront obtenir du tems
Le seul délai d'une journée.

Mes

VARIANTES.

(k) *Cher Maupertuis*, le tems s'enfuit;
De l'aurore de la jeunesse,
Il nous entraîne à petit bruit,
Vers la décrépite vieillesse,
De nos plaisirs, de nos amours,
La mort vient retrancher le cours;
Pour venir & pour disparaître,
Pendant l'espace d'un moment,
Sur un théatre si mouvant
Etait-ce la peine de naître?

Mes beaux jours se sont écoulés,
Ainsi qu'une onde fugitive:
Mes plaisirs se sont envolés,
Aucun pouvoir ne les captive:
Déjà de la froide raison
Je suis la stoïque leçon;
Lorsque je baisse, elle s'éleve.
(*l*) Le présent s'échape sans fin,
L'avenir est très incertain,
Et le passé est moins qu'un rêve.*

Homme si fier, homme si vain
De ce que ton faible esprit pense,
Connais ton fragile destin,
Et réprime ton arrogance:
Ton terme est court, il est borné;
(*m*) Le sort du jour où l'homme est né,
L'entraîne vers la nuit fatale;
Là dans la foule confondus,
Les VIRGILES, les MEVIUS
Ont une destinée égale.

Vous

VARIANTES.

(*l*) La vie est un songe insensé
Dont tout événement passé
Parait plus frivole qu'un rêve.

* *Un Inconnu fait à cette ligne la remarque suivante:*
Il paroit que c'est une faute & qu'on devroit lire:
Et le passé bien moins qu'un rêve.
„ *Mais c'est écorcher le sens & le françois, que de*
„ *faire une telle remarque.*

(*m*) Le sort du jour que l'homme est né
L'entraîne vers la nuit obscure,
Là s'engloutit le genre-humain,
Le sujet & le Souverain,
La race présente & future,

Vous que séduit l'éclat trompeur
D'un bien passager & frivole,
Vous qui d'un métal suborneur
Avez fait votre unique idole,
Pour qui voulez-vous l'amasser?
Vous que le monde voit passer
Comme une fleur qui naît & tombe,
Mortels, déplorez vos erreurs;
Vos richesses & vos grandeurs
Vous suivront-elles dans la tombe?

Comment à tant de vains objets
Immole-t-on sa destinée?
(*n*) Comment tant de vastes projets
Pour une course aussi bornée?
Héros, qui préparez des fers
A ce malheureux Univers,
Pour *rétablir votre mémoire,
Rapellez-vous ces Conquérans
Inscrits dans les fastes du tems,
Pourrez-vous égaler leur gloire?

Je

VARIANTES.

(*n*) Pourquoi tant d'orgueilleux projets
D'une ambition effrenée?
Héros qui préparez des fers
A vos voisins, à l'Univers,
Pour établir votre mémoire,
Ivres de vos folles grandeurs;
Ah! reconnaissez vos erreurs,
Et le néant de votre gloire.

* *Ce même Inconnu fait encore ici le Critique. Il veut qu'on lise*: établir. *Mais il n'entend pas la force de ce terme*

Je veux que de vos grands exploits,
La terre * paraisse alarmée,
Et **qu'au niveau du nom des Rois
Vous éleve la Renommée;
La paix termine vos combats,
Enfin *** victime du trépas,
On dit un mot de votre vie,
Bientôt les siecles destructeurs
(o) Font périr toutes vos grandeurs;
L'homme meurt, le Héros s'oublie.

(p) Tant de grands hommes ont été,
Le siecles grossiront leur nombre;
Elevez vous à leur côté,
Vous serez caché dans leur ombre:
Si votre ignorante fureur
Prit l'ambition pour l'honneur,

Quel

VARIANTES.

me rétablir. *Le Poëte parle d'un Conquérant, qui rétablit, renouvelle, (innovat) sa mémoire par l'éclat d'une Action heroïque, qui donne un nouveau lustre à ses autres exploits; car on ne fait pas tous les jours des Conquêtes.*

*se trouve

**qu'au-dessus

***victimes

(o) Effacent toutes vos grandeurs,
A la fin héros s'oublie.

(p) Si vous brillez par vos vertus,
Si vous méritez nos estimes,
Vos grands noms seront confondus
Parmi les noms les plus sublimes;
Si par une fatale erreur,
Vous vous trompâtes sur l'honneur, &c.

Quel ſera votre ſort funeſte ?
Souvent *un tiran furieux
Vante ſes exploits glorieux,
Quand tout l'Univers le déteſte.

(q) Que de ſiecles ſont écoulés,
Depuis qu'une force féconde
Fixa les élémens troublés,
Et du Cahos forma le Monde !
Le tems ſoumet tout à ſa loi,
Le préſent s'enfuit loin de moi,
L'avenir s'empreſſe à le ſuivre:
Homme, ton terme limité,
N'eſt qu'un point dans l'éternité,
Etre un moment, s'apelle vivre.

Si l'homme *pouvoit ſubſiſter
**Au moins deux âges dans ce monde,
Peut-être oſerait-on flater
L'orgueil ſur lequel il ſe fonde.

Vos

VARIANTES.

*un monſtre

(q) Ah ! quelle immenſité de tems,
Depuis qu'au maître du tonnerre
Il a plu par trois mots puiſſans
De donner la forme à la terre !
Le tems s'échappe & fuit ſoudain,
Et ſans commencement ni fin !
Il doit ainſi toujours pourſuivre :
Oui, notre terme limité
N'eſt qu'un point dans l'éternité,
Etre un inſtant s'appelle vivre.

*avait à ſubſiſter

**pendant un Siecle

Vos vœux, mortels audacieux,
Vont à vous égaler aux Dieux,
Vous, nés pour ramper dans la fange,
Pour vivre un instant, *** pour périr,
Vous, nés pour vous anéantir,
† Vous aspirez à la louange!

(r) Pourquoi rechercher le bonheur?
Pourquoi craindre le bras céleste?
Le bien est un songe flateur,
Et le mal un songe funeste;
Tous ces divers événemens
Sont des objets indifférens
Pour qui connaît notre durée:
Partez chagrins, plaisirs, amours,
Je vois la trame de mes jours
Dans la main d'Atropos livrée.

Biens,

VARIANTES.

*** &

† Etes vous dignes de louange?

(r) Pourquoi percer dans l'avenir?
Et-il là de bonheur suprême?
Ce bonheur si rare à tenir,
Ne se trouve que dans soi-même;
L'homme n'est pas sûr d'un moment,
Il passe très-rapidement
Par le monde comme en voyage:
Quelle erreur peut nous éblouir?
Nous n'avons qu'un tems pour jouir?
Le perdre c'est n'être pas sage.

(s) Biens, richeſſes, titres, honneurs,
Gloire, ambition, renommée,
Eclats faux, éclats impoſteurs,
Vous n'êtes que de la fumée;
(t) Un regard de la vérité
De votre fragile beauté
Fait évanouir l'aparence ;
Non, rien de ſolide ici-bas,
Tout, juſqu'aux plus puiſſants Etats,
Eſt le jouet de l'inconſtance.

† Connaiſſons notre aveuglement,
Nos préjugés & nos faibleſſes:
Tout ce qui nous paraît ſi grand
N'eſt qu'un amas de petiteſſes;
Tranſportons-nous au haut des cieux,
De ſa gloire jettons les yeux
†† Sur Paris, ſur Pekin, ſur Rome;
Leur grandeur diſparait de loin,
Toute la terre n'eſt qu'un point,
Ah! que ſera-ce donc de l'homme?

Nous

VARIANTES.

(s) Richeſſes, vains titres, honneurs,
Gloire, frivole renommée, &c.

(t) Les mortels conſtamment dupés,
Sont toujours de nouveau trompés,
En ſe fondant ſur l'apparence ;
Rien n'eſt de ſolide ici-bas,
Et les plus durables Etats,
Sont le jouet de l'inconſtance.

† Reconnaiſſons notre néant, &c.

†† Sur Pekin, ſur Paris, ſur Rome, &c.

Nous nageons, pleins de vanité,
Entre le tems qui nous précede,
Et l'abſorbante éternité
(*u*) De l'avenir qui nous ſuccede.
Toujours occupés par des riens,
Les vrais Tantales des faux biens,
Sans ceſſe agités par l'envie,
Pleins de ce ſonge ſéduiſant,
Nous nous perdons dans le néant.
Tel eſt le ſort de notre vie.

ODE

VARIANTES.

(*u*) De l'infini qui nous ſuccede;
L'homme deſire les faux biens,
Il ne s'occupe qu'à des riens,
Il eſt déchiré par l'envie;
Plein de ce ſonge ſéduiſant
Il s'éclipſe dans le néant,
Tel &c.

ODE X.

AU COMTE DE BRUHL.

†IMITATION D'HORACE.

Il ne faut pas s'inquiéter de l'avenir.

ESCLAVE malheureux de ta haute fortune,
D'un Roi trop indolent Souverain absolu,
Surchargé de travaux dont le soin t'importune,
BRUHL, quitte des grandeurs l'embarras superflu:
Au sein de ton opulence,
Je vois le Dieu des ennuis,
Et dans ta magnificence
Le repos fuit de tes nuits.

Descens de ce Palais dont le superbe faîte
Domine sur la Saxe en s'élevant aux cieux,
D'où ton esprit craintif conjure la tempête
Que souleve à la Cour un Peuple d'envieux.
Vois cette grandeur fragile,
Et cesse enfin d'admirer
L'éclat pompeux d'une Ville
Où tout feint de t'adorer.

Lasse

VARIANTES.

† *Ces mots ne se trouvent point dans les autres Editions.*

Lasse d'un faste égal qui toujours se répete,
Connaissant le besoin d'un moment de loisir,
Souvent la vanité chercha dans la retraite,
La liberté naive avec le doux plaisir:
Et dans un sejour champêtre,
Qu'ornoit la simplicité,
L'opulence a vu renaître
Un rayon de sa gaieté.

Déjà le Printems fuit, l'astre du jour nous brule,
Le repos nous invite à vivre sous ses loix?
Déjà nous ressentons l'ardente canicule,
Le paisible berger cherche l'ombre des bois;
Et suspendant son haleine,
L'Amant de Flore épuisé
Laisse sécher dans la plaine
Le jasmin qu'il a baisé.

Tandis que la Nature au repos est livrée,
Ton esprit inquiet veille sur les Saxons;
Tu crains déjà de voir la guerre déclarée,
Et la Prusse liguée avec cent Nations,
Les Vagabonds de l'Euphrate
Ravager ces vastes champs
Qu'en esclave le Sarmate
Cultive pour ses Tirans.

Les Dieux, par un effet de leur haute sagesse,
Ont couvert l'avenir de nuages épais;
Ils confondent toujours la vaine hardiesse
Qui nous porte à percer ces ténébreux secrets:
Remplis de reconnoissance,
Jouissons de leurs bienfaits,
Et plions sous leur puissance
Sans nous en plaindre jamais.

L'hom-

L'homme regle auſſi peu le jeu de la Fortune,
Qu'il peut regler du Rhin le cours majeſtueux;
Tantôt il porte en paix ſon tribut à Neptune,
Tantôt on voit groſſir ſes flots impétueux,
Gonflé des eaux des montagnes
Briſer ſes freins impuiſſans,
Et ravager les campagnes,
En noyant leurs habitans.

Que l'air ſoit dès demain chargé de noirs nuages,
Ou qu'un ſoleil brillant embelliſſe les cieux;
Qu'importe à ma vertu le vain bruit des orages,
Et de l'aſtre des jours l'apareil radieux?
Dieu même n'eſt pas le maître
De réformer le paſſé,
Le tems, promt à diſparaître,
L'a dans ſon vol éfacé.

Connaiſſez la Fortune inconſtante & légere,
La perfide ſe plaît aux plus cruels revers;
On la voit abuſer le ſage, le vulgaire,
Jouer inſolemment tout ce faible Univers;
Aujourd'hui c'eſt ſur ma tête
Qu'elle répand ſes faveurs;
Dès demain elle s'aprête
A les emporter ailleurs.

Fixe-t-elle ſur moi ſa bizarre inconſtance?
Mon cœur lui ſaura gré du bien qu'elle me fait;
Veut-elle en d'autres lieux marquer ſa bienveuillance?
Je lui remets ſes dons ſans chagrin, ſans regret.
Plein d'une vertu plus forte,
J'épouſe la pauvreté,
Si pour dot elle m'aporte
L'honneur & la probité.

ODE

ODE XI.

A VOLTAIRE.

Qu'il prenne son parti sur les aproches de la vieillesse & de la mort.

SOUTIEN du goût, des arts, dé l'éloquence,
Fils d'Apollon, Homere de la France !
Ne te plains point que l'âge, à pas hâtifs,
Vers toi s'achemine,
Et sans ceſſe mine
Tes jours fugitifs.

La Providence égale toutes choſes:
Le doux Printems ſe couronne de roſes,
L'Eté de fruits, l'Automne de moiſſons;
L'Hiver, l'indolence
A la jouiſſance
Des autres ſaiſons.

VOLTAIRE, ainſi l'homme trouve en tout âge
Des dons nouveaux dont il tire avantage;
S'il a paſſé la fleur de ſes beaux jours,
La raiſon diſerte
Remplace la perte
Du jeu, des amours.

Quand il vieillit, ſa ſuperbe ſageſſe
Avec dédain condamne la jeuneſſe,

Qui

Qui par instinct suit une aimable erreur;
L'ambition vaine
L'excite & l'entraîne
Aux champs de l'honneur.

Lorsque le tems, qui jamais ne s'arrête,
De cheveux blancs a décoré sa tête,
Par sa vieillesse il se fait respecter;
L'intérêt l'amuse,
D'un bien qui l'abuse,
Et qu'il faut quitter.

Toi, dont les Arts filent la destinée,
Dont la raison & la mémoire ornée
Font admirer tant de divers talens;
Se peut-il, VOLTAIRE,
Qu'avec l'art de plaire,
Tu craignez le tems?

Sur tes vertus ce tems n'a point de prise,
Un bel esprit nous charme à barbe grise:
Lorsque ton corps chemine à son déclin,
Le Dieu du Permesse
Te remplit sans cesse
De son feu divin.

Je vois briller la beauté rajeunie,
Des premiers ans de ce vaste génie;
Et c'est ainsi que l'astre des saisons
Des bras d'Amphitrite
Lance aux lieux qu'il quitte
Ses plus doux rayons.

Hélas!

Hélas! tandis que le faible vulgaire,
Qui, sans penser, languit dans la misere,
Traîne ses jours & son nom avili,
Sortant de ce songe,
Pour jamais se plonge
Dans un sombre oubli:

Tu vois déjà ta mémoire estimée,
Et dans son vol la promte Renommée
Ne publier que ta prose & tes vers:
Tu reçois l'hommage,
(Qu'importe à quel âge?)
De tout l'Univers.

Ces vils rivaux dont la cruelle envie
Avait versé ses poisons sur ta vie,
Que tes vertus ont si fort éclipsés;
Vrais pour ta mémoire,
A chanter ta gloire,
Se verront forcés.

Quel avenir t'atend, divin VOLTAIRE,
Lorsque ton ame aura quitté la terre!
A tes genoux vois la Postérité:
Le tems qui s'élance,
Te promet d'avance
L'immortalité.

STAN-

STANCES

PARAPHRASE DE L'ECLESIASTE.

Homme, qui marches dans l'ombre
De tes préjugés flateurs
De ces tirans enchanteurs,
Je veux diſſiper le nombre,
Et percer la vapeur ſombre
Dont t'ofuſquent tes erreurs.

Ce ſpectacle magnifique,
Ce monde où tant de plaiſirs
Enflamment tes vains deſirs,
N'eſt qu'un beau palais magique,
Qu'habite le crime inique,
Les regrets, & les ſoupirs.

Sur ce théatre fertile
En tant de variétés,
Tout ce que ton œil débile
A pris pour des nouveautés,
Sont d'une ſcene mobile
De vieux objets répétés.

La tendre & brillante roſe
Qu'au matin on voit écloſe,
Se fane à la fin du jour:
Tel eſt le ſort ſans retour
De l'objet qui t'en impoſe,
L'âge en banira l'amour.

L'œil qui briguait ton homage
S'éteint & perd ſa ſplendeur;
L'éclat de ce beau viſage
Se ride & de ſa pâleur
Soufrant le livide outrage
N'inſpire plus que l'horreur.

Si le faſte & l'opulence
T'atirent par leurs apas;
L'Envie épiant tes pas,
En trompant ton eſpérance,
Va noyer ta jouiſſance
Dans une mer d'embaras.

Ou bien de ſa bouche impie,
La farouche calomnie
Noircit tes brillants exploits,
Et de ſa perfide voix
Excite contre ta vie
Et les peuples & les Rois.

Vainement ton cœur déplore,
Tant de deſtins ennemis;
Quel noir chagrin te dévore?
A ton joug ſois plus ſoumis!
Le bonheur dès ton aurore,
Ingrat, te fut-il promis?

Le Ciel à ſon gré diſpenſe
Ses faveurs & ſon courroux;
Proſternés à ſes genoux
Il trompe notre eſpérance,
L'Univers eſt pour nous tous
L'empire de l'inconſtance.

L'or-

L'orgueil, au front insolent,
Murmure des moindres peines;
Je vois dans ses plaintes vaines
L'effort toujours impuissant
D'un forçat faible & tremblant,
Qui se débat dans ses chaines.

L'ardeur de la passion
Dans le printems de la vie
Au tendre amour te convie;
La superbe ambition
Succede à cette folie?
Mais tout n'est qu'illusion.

L'ésprit humain, flotant dans son incertitude,
Se plonge tour à tour, sans régle, sans apui,
Dans les convulsions de son inquiétude,
Ou dans la létargie où l'assoupit l'ennui.

Pourquoi tant de travaux, & de soins inutiles?
Quoi sans cesse l'erreur nous doit-elle éblouir!
Le tems s'enfuit, mortels, aprenés à jouir
De momens passagers, & de plaisirs faciles;

La cabane où le pauvre à peine est à couvert,
Les palais somptueux des maîtres de la terre,
Sont sans distinction écrasés du tonnere;
Tout homme doit soufrir, ou bien il a soufert.

Le même champ produit la plant salutaire,
Et les poisons mortels de l'afreuse Circé,
Une tombe engloutit l'orgueil & la misere,
Et la vertu du juste, & le crime insensé.

Dans le rapide cours de nos frêles années,
La plaintive douleur & la prospérité
S'absorbent dans l'oubli par les tems entrainées;
Tout ce qui fut est tel que s'il n'eût point été.

De ce vaste Univers l'éternel architecte
Maître de la Nature, auteur des élémens,
Mérite seul, mortel, que ton cœur le respecte,
Vengeur de l'orphelin, il punit les méchans.

ÉPITRES.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-710069-p0081-4

ÉPITRES.

ÉPITRE I.

A MON FRERE DE PRUSSE.

(v) O Vous, à qui je dois le plus ſincere amour,
En qui j'aime le ſang qui nous donna le jour,
De mes plus chers Parens la reſſemblante image ;
Vous qui de leurs vertus héritéz * l'aſſemblage :
O Frere, en qui je vois briller, avant les ans,
Toutes les qualités qu'ont les Héros naiſſans ;
Recevez d'un cœur franc un hommage ſincere,
La vérité vous parle, elle a droit de vous plaire.
Votre

VARIANTES.

(v) O vous en qui mon cœur plein d'un ſincere amour,
Chérit encor le ſang qui lui donna le jour, &c.
* poſſédez

(x) Votre esprit, par les Arts dès l'enfance éclairé,
De l'orgueil d'un grand nom ne s'est point enivré,
De vos ayeux fameux, que nous vante l'Histoire,
Vous ne prétendez point emprunter* votre gloire;
Toute gloire étrangere** est indigne à vos yeux:
†La vertu, les talens ont-ils besoin d'ayeux?

Le courage d'ALBERT, qu'on surnomma *l'Achille*,
N'est pour ses descendans qu'une leçon utile;
Celui qui de *Nestor* mérita le surnom,
Et ce Prince éloquent qu'on nomma *Cicéron*,
Ont reçu pour eux seule ce tribut légitime
Qu'aux talens, aux vertus doit la publique estime;
Mais il ne passe point à la postérité;
Qui veut avoir un nom, doit l'avoir mérité.

*) Ce Héros immortel dont l'ame magnanime,
Dans la paix, dans la guerre également sublime,
Lui fit par l'Univers donner le nom de *Grand*,
Nous met comme des nains à côté d'un géant:
†† Il marque nos devoirs, sa vie est notre livre;
Plus l'exemple nous touche, & plus il le faut suivre.

Si,

VARIANTES.

(x) Vainqueur de préjugés & de l'opinion
Dont le faible vulgaire idolâtre un grand nom,
De vos &c.

* de tenir ** empruntée

† Vous saurez l'acquerir par des faits glorieux,

*) *Les deux vers, qui suivent, précedent dans les autres éditions, immediatement cette strophe:*
Et ce sage Nestor, ce prudent Electeur
Si nous ne l'égalons, fait notre deshonneur.

†† Plus l'exemple nous touche & plus il le faut suivre;
Qui n'y sait aspirer est indigne de vivre.

(y) Si, malgré tous les soins & l'art du jardinier,
Un chardon s'élevait à l'ombre d'un laurier,
Le fer retrancherait cette plante sauvage,
Placée indignement sous un si noble ombrage.

(z) Les fils de Jupiter, s'ils n'étaient pas des Dieux,
N'en ont pas moins paru des Héros dignes d'eux.

C'est un roc élevé que la haute naissance,
(aa) On y découvre l'homme à travers l'aparence.
Malignement suivi par des yeux atentifs,
On juge ses desseins & leurs secrets motifs,
Et sur ses actions le Public intraitable
Prononce impunément l'arrêt irrévocable;
Le fard de la vertu ne le trompe qu'un tems.
Il lit au fond du cœur, ses regards sont perçans;
Ce censeur sourcilleux, ce précepteur sévere
Condamne dans les Grands les défauts du Vulgaire;
Ri-

VARIANTES.

(y) Si dessous un laurier poussait un vil chardon,
Le jardinier soigneux, sans grace ni pardon,
Saurait déraciner cette plante sauvage &c.

(z) Tels sont les descendans corrompus, vicieux,
Qui semblent renier leurs illustres ayeux.
Tombez dans le mepris & dans l'ignominie
Ils sont d'un tronc fameux une branche pourrie;
Et leurs peres brillans d'éclatantes vertus,
Eclairent de plus près leurs vices confondus.

(aa) L'homme en entier parait dessus cette éminence,
Et sans cesse observé par des yeux attentifs,
On juge ses projets & leurs secrets motifs;
Et sur ses actions le public inflexible
Prononce hardiment l'arrêt irremissible &c.

(*bb*) Richeſſes, dignités, honneurs, rien en nous ſert,
Un défaut nous décrie, un ſeul faux pas nous perd:
De nos légers écarts la terre eſt informée,
Nous occupons tous ſeuls la promte Renommée,
Ses cent bouches prônant nos vertus, nos défauts,
Ou nous font des cenſeurs, on nous font des rivaux.

Ainſi, plus votre rang vous éleve en ce monde,
Plus il faut de chez vous le vrai mérite abonde,
(*cc*) C'eſt lui ſeul qu'on eſtime, & vous devez ſavoir
Combien ſur les humains l'exemple a de pouvoir.

(*dd*) L'exemple d'un Monarque impoſe & ſe fait ſuivre:
Lorſqu'AUGUSTE buvait, la Pologne était ivre;
Lorſque le grand LOUIS brûla d'un tendre amour,
Paris devint Cythere, & tout ſuivit la cour:
Quand il ſe fit dévot, ardent à la priere,
Le lâche courtiſan marmota ſon Bréviaire.

Tout Prince eſt entouré de vils adulateurs,
De ſes goûts dépravés mercénaires flateurs,
(*ee*) Qui remplis de mépris pour ſon ame commune
N'adorent en effet que l'aveugle Fortune.

ALEXAN.

VARIANTES.

(*bb*) Oui le moindre faux pas que nous faiſons nous perd,
Il n'eſt plus de retour pour nous dans l'univers; &c.

(*cc*) C'eſt lui que l'on eſtime, & vous devez ſavoir
Que l'exemple eſt ſur tout votre premier devoir.

(*dd*) L'exemple d'un grand Prince impoſe & ſe fait ſuivre:
Lorſqu'*Auguſte* buvait, la Pologne était yvre;
Lorſque *Louis* le Grand brûla d'un tendre amour, &c.

(*ee*) Le lâche courtiſan n'a qu'une ame commune,
N'adorant en effet que l'aveugle fortune.

Alexandre, dit-on, eut le torticoli,
De tous ses courtisans le cortege poli,
Par art négligemment laissait pencher la tête.
(*ff*) Des Seigneurs de la cour tel est l'usage honnête.
Renversez à la fois la coupe, le poison,
Qui corrompant vos mœurs, perdrait votre raison,

(*gg*) Quel que soit le pouvoir qui vous tombe en partage,
Que le bien des humains soit toujours votre ouvrage,
Et plus ils sont ingrats, plus soyez généreux;
C'est un plaisir divin de faire des heureux:
Sur-tout n'abusez* point d'une vaste puissance,
Et n'écoutez** jamais la voix de la vengeance;
Qui ne peut se domter, qui ne peut pardonner,
Est indigne du rang qui l'apelle à regner.

De nos conditions le Destin fut le maître,
Et nous sommes ici ce qu'il nous y fit naître;
(*hh*) Nos lots ont été faits quelquefois au hazard,
L'un guida la charrue, & l'autre fut César:

C'est

VARIANTES.

(*ff*) Tel est des Courtisans l'usage deshonnête;
Renversez & leur coupe & le fatal poison,
Qu'ils savent préparer pour troubler la raison,

(*gg*) Quelque soit le pouvoir qui nous tombe en partage;
Que le bien des humains soit toujours notre ouvrage:
C'est un plaisir divin de faire des heureux
Il transporte les cœurs nobles & généreux; &c.
* n'abusons ** n'écoutons

(*hh*) Il regle les Etats, & souvent au hazard,
L'un devint faveiier, & l'autre fut César.
La faveur qu'il dispense en sa bizarrerie,
Est pareille aux billets pris d'une loterie;

Si

C'eſt ainſi que d'un bloc un ouvrier peut faire
Un uſtenſile abject, ou le Saint qu'on révere:
(*ii*) Sa matiere eſt égale, & c'eſt ſa volonté
Qui ſeule en fait l'uſage & forme ſa beauté.

Ainſi tous ces humains dont la terre fourmille,
(*kk*) Sont fils d'un même pere & font une famille,
Et malgré tout l'orgueïl que donne votre rang,
Ils ſont nés vos égaux, ils ſont de votre ſang;
Ouvrez toujours le cœur à leur plainte importune,
Et couvrez leur miſere avec votre fortune;
Voulez-vous en effet paraître au-deſſus d'eux?
Montrez-vous plus humain, plus doux, plus vertueux.

Tels

VARIANTES.

Si nous avons gagné, tant d'autres ont perdu;
Ne les inſultons point, leurs vœux ſont confondus,
C'eſt ainſi &c.

(*ii*) La matiere eſt égale, & c'eſt ſa volonté,
Qui ſeule en fait l'uſage & forme ſa beauté.

(*kk*) Sont fils d'un même pere & ſont d'une famille;
Ils ſont nés vos égaux, ils ſont de même ſang,
Quelque élevé que ſoit l'orgueïl de notre rang.
Aimons donc les humains, puiſqu'ils ſont tous nos freres,
Volons à leur ſecours, ſoulageons leurs miſeres,
Supportons leur faibleſſe, épargnons leurs defauts,
Devenons leurs fauveurs & non pas leurs bourreaux.
Qui les croit tous parfaits, ne connait pas l'Europe;
Qui les croit ſcélérats, a l'eſprit miſanthrope.
Tout grand Seigneur trop vain eſt vu de mauvais œil,
On déteſte ſa gloire, on rit de ſon orgueil:
Autant que la hauteur nous rend inſupportables,
Autant nous cherit-on doux, bienfaiſans, aimables.
La fortune en tout tems trouva des envieux,
Satyriques obſcurs, cenſeurs faſtidieux:
Afin que de vos champs l'abondante recolte
De leur jalouſe aigreur n'anime la revolte,

Au

Tels ont été les Grands dont l'immortelle gloire
(*ll*) Se grave en lettres d'or au Temple de Mémoire;
Leur ame juſte & pure, & ſur-tout leur bonté
Annoblit à mes yeux la faible humanité,
Mon cœur en les nommant eſt ému de tendreſſe,
On fait en leur faveur grace à toute l'eſpece.
Peres de leurs ſujets, délices des humains,
Leur nom devient le nom des meilleurs Souverains.

Il eſt un monſtre afreux, né de la perfidie,
(*mm*) Cruel dans ſes excès, & calme en ſa furie,
Son viſage hideux ſe cache ſous le fard,
Son ſouffle eſt venimeux, ſa langue eſt un poignard.
La trahiſon l'arme de ſes noirs artifices,
Il fut par Tiſiphone endurci dans les vices;
Il reſpire le meurtre, il bleſſe en careſſant,
Il défend le coupable, il pourſuit l'innocent:

De

VARIANTES.

Au ſein de vos grandeurs portez l'humilité,
Le deſir de ſervir, ſur tout l'humanité.
Qu'au malheureux toujours votre ſecours utile
Faſſe de votre toit ſon port & ſon aſyle;
Tirez de la miſere & de l'obſcurité
Les talens indigens, l'honneur, la probité.

(*ll*) Subſiſtera toujours tant que vivra l'hiſtoire;
Peres de leurs ſujets, délices des humains,
Leur nom cheri ſe donne aux meilleurs Souverains.

(*mm*) Enragé, plein de haine & calme en ſa furie;
Ses traits défigurés ſont cachés ſous le fard,
Son ſouffle eſt venimeux, ſa langue eſt un poignard;
Il fut nourri de fiel, abreuvé de malices;
La trahiſon l'arma de ſes noirs artifices;
Il reſpire le meurtre, il rampe auprès des grands;
Ses ſanguinaires traits frappent les innocens:

Etre

De ſes traits empeſtés l'ateinte eſt incurable;
L'affreuſe Calomnie eſt ſon nom redoutable.

(*nn*) Craignez d'être ſurpris par ce monſtre trompeur,
Fuyez de ſes complots la cruelle noirceur:
Pûchez vers l'accuſé, tachez de le défendre,
Et ne jugez perſonne avant que de l'entendre.

Si vous voulez pour l'âge amaſſer un tréſor,
Plus cher, plus précieux que les bijoux & l'or,
Devouez vos beaux jours, dès votre adoleſcence,
Aux Arts ingénieux, à l'auguſte Science;
C'eſt l'école où ſe forme & le cœur & l'eſprit,
La ſageſſe eſt le lait dont l'ame ſe nourrit,
(*oo*) L'erreur eſt ſon poiſon, l'antidote eſt l'étude;
D'un ſi noble travail contractez l'habitude.

L'étude embraſſe tout, tant elle a de grandeur,
L'air, la terre, la mer, le ciel & ſon auteur,
Les deſſeins du Très-Haut, ſes ouvrages immenſes;
(*pp*) Mais loin que votre eſprit, fier de ſes connaiſſances,
Perde ſur l'infini ſon tems à méditer,
Au bord de cet abyme il faut vous arrêter.

Qu'a-

VARIANTES.

Etre bleſſé par lui, c'eſt un mal incurable;
L'affreuſe calomnie eſt ſon nom redoutable.

(*nn*) Gardez-vous des attraits de ce monſtre trompeur,
Fuyez cet aſſaſſin tout ſouillé de noirceur;
Soutenez l'accuſé, tachez &c.

(*oo*) L'erreur eſt ſon poiſon; contre cette idiote
La verité brillante eſt le ſûr antidote.

(*pp*) Qui confondent toujours nos faibles connaiſſances;
Au bord de cet abyme il faut vous arrêter;
Un deſir curieux peut y précipiter.

Qu'avec votre ſavoir marche la modeſtie:
Ayez toujours pour but l'amour de la Patrie;
Qui s'inſtruit pour briller n'en devient pas meilleur,
C'eſt peu de s'éclairer, il faut régler ſon cœur.

Soyez l'ami des arts, & des talens le pere;
Mais ſachez réunir, par un choix néceſſaire,
Les qualités du ſage à celles du Héros:
Quittez lorſqu'il le faut, les arts pour les travaux:
Au ſein de ſes exploits, le Vainqueur de Carthage
Entre Apollon & Mars partageait ſon hommage:
(qq) Volez à ſon exemple, étonnez l'Univers,
La Gloire a cent chemins, ils vous ſont tous ouverts.

Il eſt une beauté dont la fraîcheur naiſſante
Des plus vives couleurs paraît reſplendiſſante,
La ſanté ſur ſon front brille dans ſa vigueur,
La gaieté l'accompagne avec la belle humeur;
Tout en elle eſt tranſport, tout eſt rempli de vie,
Elle aime les plaiſirs & même la folie;
Sur un thrône de fleurs elle embraſſe Vénus,
Et le thyrſe à la main folâtre avec Bacchus.
Ne connaiſſez-vous point cette aimable Déeſſe?
MON FRERE, elle eſt en vous, c'eſt la vive Jeuneſſe;
Craignez de ſes excès l'égarement fatal,
L'abus de ſes plaiſirs change le bien en mal.

La molleſſe en tout tems fut contraire à la Gloire:
Sur elle remportez la premiere victoire;
Domtez vos paſſions, il en eſt encor tems,
Elles ſont des humains eſclaves ou tirans;

Qui

VARIANTES.

(qq) Ainſi de toute gloire avide à vous munir,
Tous les talens ſur vous pourront ſe réunir.

Qui ne les asservit sous un sceptre stoïque,
Est contraint de plier sous leur bras despotique;
Rien de plus flétrissant pour un cœur généreux,
†Que d'être subjugué par leur pouvoir honteux;
Mais sur-tout des Héros évitez la faiblesse,
Fuyez d'un tendre amour l'amorce enchantereſſe:
On peut à tous ses goûts se préter sagement,
Le plaisir est plus fin, *goûté modérément.
Je blâme **comme vous cette misantropie
Qui veut nous séquestrer des biens de cette vie,
En nous interdisant ***tout genre de plaisirs.

Que seraient les humains sans vœux & sans desirs?
(rr) Des esprits engourdis, des êtres imbéciles,
De la societé membres très-inutiles,
Qui n'étant animés par le bien ni le mal,
Seraient ensévelis dans un sommeil fatal:
Nos desirs sont des feux qui rechaufent notre ame;
C'est leur embrasemẽt qu'on redoute *ou qu'on blâme:
Il est certain milieu, qu'il faut savoir tenir,
La sagesse, MON FRERE, y fait enfin venir.

Mais c'est bien à mon âge à parler de sagesse:
De mes égaremens je sens toute l'ivresse,
Je sens, en proférant le nom de la vertu,
†† De mon aveu secret mon orgueil confondu;
Sans traîner ce discours & trop long & trop ample,
Ah je devrais plutôt vous prêcher par l'exemple.

E'PI-

VARIANTES.

† Que de se voir chargé de mille fers honteux.
* reçu ** des prémiers *** tous genres
(rr) Automates pesans, quiétistes imbécilles.
De la Société fardeaux très-inutiles, &c.
* &
†† Mon amour-propre, hélas! en fuite & confondu;

EPITRE II.

A HERMOTHIME.

Sur l'avantage des Lettres.

ECOUTEZ, HERMOTHIME, une amitié sincere
Remplit mon cœur pour vous des sentimens d'un pere:
Votre bonheur a fait l'objet de tous mes vœux,
Ah! faut-il vous prier de vouloir être heureux?

Si j'ai hâté les fruits de votre tendre enfance,
Je vois, plein de douleur, dans votre adolescence
Le cours impétueux de vos égaremens,
Cet empire fatal qu'ont usurpé vos sens,
Le frein de la raison secoué dans un âge
Où d'horribles périls bordent votre passage,
Ces feux séditieux qui brulent votre cœur;
Tout ce que je prévois, hélas! tout me fait peur.

Vous entrez dans le monde encor jeune & novice,
Et marchant sur les pas des compagnons d'Ulysse
Je vous vois prisonnier dans ce palais honteux
Où Circé transforma ces captifs malheureux;
(ss) C'est-là que les plaisirs ont la voix des Syrenes,
Leurs prestiges charmans, l'or dont brillent vos chaînes;

La

VARIANTES.

(ss) C'est-là que les plaisirs ont le chant des Syrenes;
Leurs prestiges charmans, l'or dont brillent vos chaînes,

La licence, le bruit, la fausse liberté
Vous tiennent engourdis dans votre oisiveté.

(*tt*) Je vous dois mes secours, je veux d'un bras stoïque
Vous tirer malgré vous de ce palais magique,
Rompre un charme fatal, & faire évanouir
Ce songe du bonheur dont vous croyez jouir.

Si le vice abrutit & rend l'homme diforme,
Devez à vos vertus votre premiere forme;
Reprenez ces travaux qui relevent le cœur,
Qui nourrissent l'esprit, qui menent à l'honneur.
(*uu*) Je pardonne vos goûts au vulgaire imbécile,
Qui de ses passions porte le joug servile,
Qui ne distingue point, dans sa brutalité,
Le plaisir crapuleux d'avec la volupté,
Les filles de Vénus d'avec les Propétides,
Et qui ne peut remplir des momens toujours vuides.

Sui-

VARIANTES.

La fausse liberté, la licence & le bruit,
Une foule d'erreurs, enfin tout vous séduit.

(*tt*) Je vous dois mes secours, aidés d'un bras stoïque
Détruisons & le charme & le palais magique;
Ouvrez enfin les yeux sur vos égaremens
Et fuyez le pouvoir de ces enchantemens:
Regrettez vos beaux jours qu'emporta la pareſſe,
Les momens précieux plongés dans la molleſſe.
Ce songe du bonheur dont vous croyez jouir,
Que le réveil soudain doit faire évanouir.

(*uu*) Je pardonne vos goûts au public imbécille
Qui de ses passions est l'esclave servile,
Qui n'a pu distinguer dans sa brutalité
La débauche, d'avec la pure volupté,
Qui semblant absorbé dans la crapule obscene,
Meurt sans avoir vécu, ne végétant qu'à peine.

Suivez l'inſtinct du peuple, ou ſuivez la raiſon,
Qui vous fait par ma bouche une utile leçon ;
Préférez ſes conſeils, la raiſon ſalutaire
N'interdit point à l'homme un plaiſir néceſſaire.
Aprenez que c'eſt moi qui dois vous enſeigner
Les plaiſirs qui ſur vous ſont dignes de regner;
Qui bien loin d'amollir ou de corrompre l'ame,
Nourriſſent dans l'eſprit une divine flamme;
Qui charment la jeuneſſe & la caducité,
Brillans dans la fortune & dans l'adverſité;
Ces vrais biens, au-deſſus de la viciſſitude,
Nous ſuivent dans le monde & dans la ſolitude,
(xx) Malades comme ſains, de nuit comme de jour,
Dans nos champs, à la ville, en exil, à la cour,
Ils ſont dans tous les tems le bonheur de la vie.

(yy) Les Dieux, pour nous marquer leur clémence infinie,
Ayant pitié des maux des fragiles humains,
Leur ont prêté l'appui de deux êtres divins;
L'un c'eſt le doux ſommeil, l'autre c'eſt l'eſpérance.

Mais de ces mêmes Dieux la puiſſante aſſiſtance
Pour les ſages exprès fit un conſolateur,
Pallas nous amena ce ſecours enchanteur,
C'eſt l'étude en un mot, beauté toujours nouvelle,
Plus ont la voit de près, plus elle paraît belle;

Les

VARIANTES.

(xx) Dans les champs, à la ville, en exil, à la Cour,
Egalement d'uſage en toute heure, en tout jour, &c.

(yy) Les Dieux tournant ſur nous leur clémence infinie,
Ayant pitié des maux des vulgaires humains,
Leur ont prêté l'appui de deux êtres bénins;
L'un c'eſt le doux ſommeil & l'autre l'eſperance.

Les hommes fortunés que ſon amour remplit
Négligent les faux biens, & cultivent l'eſprit,
La Science eſt le don que ſa main diſtribue,
Mais ne préſumez point qu'elle ſe proſtitue;
Les Arts ſont comme Eglé, dont le cœur n'eſt rendu
Qu'à l'Amant le plus tendre & le plus aſſidu.

Si vous ſavez l'aimer, prodigue en ſes largeſſes,
Elle ouvrira pour vous des ſources de richeſſes;
L'uſage qu'on en fait les augmente encor plus,
† C'eſt le tréſor ſacré de toutes les vertus.

La vérité, tenant la plume de l'Hiſtoire,
Embraſſant tous les tems, préſente à la mémoire
Ces Empires puiſſans que le Ciel fit fleurir,
Qu'on vit naître, monter, s'abaiſſer & mourir.

C'eſt là qu'on aprend l'art de regner ſans puiſſance,
En pliant les eſprits au gré de l'éloquence;
(zz) Qu'on ſe connaît ſoi-même & que maître de ſoi,
En domtant ſes deſirs, on eſt ſon propre Roi:
Qu'avançant pas à pas l'expérience ſûre,
A force de ſonder, devine la Nature;
Qu'à l'aide du calcul dont l'eſprit eſt muni,
L'homme peut pénétrer juſques dans l'infini,
Remonter des effets à leurs premieres cauſes,
†† Et ſaiſir les liens les plus ſecrets des choſes.

Oui,

VARIANTES.

† C'eſt l'ample magaſin de toutes les vertus.

(zz) Qu'on peut s'étudier & que maître de ſoi,
En vainquant ſes deſirs on eſt ſon propre Roi; &c.

†† Et ſaiſir les liens inviſibles des choſes.

Oui, le sage en effet, maître des élémens,
(a) Rassemble tous les lieux, réunit tous les tems:
Il voit avec mépris, sur ce triste hémisphere,
De la grandeur des Rois la splendeur passagere,
Et ces riens importans que l'on croit ici-bas
Si dignes d'exciter la fureur des combats;
Jamais des passions le charme ne l'abuse.

(b) Ainsi lorsque METELLE assiégea Syracuse,
ARCHIMEDE ignoroit, dans un sage repos,
Le succès des Romains dans leurs derniers assauts;
Avidement épris d'une étude profonde,
Amant des vérités, il éclairait le monde;
Dans ce sublime extase il ne s'aperçut pas
Du monstre dont le fer lui porta le trépas.
Ce citoyen des cieux, habitant sur la terre,
Déplorait ses humains qui se faisaient la guerre;
Son esprit, affermi contre les coups du sort,
Méprisait les faux biens, les malheurs, & la mort.

Mais

VARIANTES.

(a) Citoyen de tous lieux rassemble tous les tems;
Il voit avec mépris sur ce triste hémisphere
De la grandeur des Rois la lueur passagere,
Et ces riens importans que l'on croit ici bas
Trop dignes d'exciter la fureur des combats;
Amant des vérités il hait ce qui l'abuse.

(b) Ainsi lorsque Marcelle assiégea Syracuse,
Archimede ignorait dans un profond repos
Les succès des Romains dans leurs derniers assauts;
Quand la mort l'assaillit dans son cabinet même,
Ce sage méditant résolvait un problême;
Pareil par son genie aux esprits éternels
Il méprisait la fange où rampent les mortels.

(c) Mais ces antiques faits vous paraiſſent des fables,
Voyez donc de nos jours des exemples ſemblables;
Voyez ce Philoſophe entouré de jaloux,
Toujours perſécuté, toujours modeſte & doux.

(d) Lorſque BAYLE entendit qu'un démon ſcholaſtique *),
Animé contre lui d'un zele fanatique,
Avoit à Rotterdam fait rayer les tributs
Que le Batave épris payait à ſes vertus;
Tout pauvre qu'il était, ſe mettant à ſourire,
Il plaignit ſon rival & pourſuivit d'écrire.

(e) Malgré la noire envie, & les Grands en courroux,
Les tréſors de l'eſprit reſtent toujours à nous;
Ils ſont... Mais je vous vois ſombre diſtrait & tiede;
Je lis ſur votre front l'ennui qui vous excede;

*) *Jurieu.* „Ob-

VARIANTES.

(c) Trop fier dans ſes ſuccès, trop bas dans ſon naufrage,
Que le peuple eſt petit lorſqu'on l'oppoſe au ſage!
Pour connaître ce peuple examinez Varus,
C'eſt un impertinent, favori de Plutus;
Un rien porte le trouble en ſon ame vulgaire;
Sa fortune en changeant, l'abat, le déſeſpere,
Et lâche en ſon malheur il eſt humble & rampant.
Un ſage aux coups du ſort demeure indifférent,

(d) Lorſque Bayle entendit qu'un * Prêtre colérique
Animé contre lui d'un zele fanatique,
Avait indignement fait rayer le tribut
Que Rotterdam payait au mérite qu'il eut;
Tout pauvre qu'il était, ſe mettant à ſourire,
Sans marquer de chagrin il pourſuivit d'écrire.

(e) Malgré notre infortune & malgré nos jaloux,
Les treſors de l'eſprit reſtent toujours à nous.
Ils ſont.... Mais ce diſcours qui déjà vous ennuie,
Allonge de trois doigts votre phyſionomie,

* *Jurieu.*

„Obſervez, dites-vous, ſoixante bons quartiers,
„Qui diſtinguent mon nom de ceux des roturiers:
„On connaît mes ayeux; mon antique nobleſſe
„M'allia dans l'Empire à mainte fiere Alteſſe;
„Je poſſede des biens, des talens, de l'eſprit,
„Et je plais, ſi j'en crois ce que le monde en dit;
„La Nature, agiſſant comme une tendre mere,
„A ſi bien fait pour moi que l'art n'a rien à faire.

J'en conviens, la Nature eut des égards pour vous;
Mais ſans vous courroucer, qu'il ſoit dit entre nous,
Elle eut autant de ſoin de cette pierre brute,
De ce cocon de ſoie, au ver ſervant de hute,
De la vigne qui croit ſauvage dans les champs.

C'eſt l'art qui les rafine, il taille les brillans,
Et ce cocon filé, paſſant ſur des roulettes,
Artiſtement tiſſu par mille mains adraites,
Eblouit dans l'étoffe, & ſes riches couleurs
L'égalent à l'Iris, & ſurpaſſent les fleurs.

(*f*) La vigne produirait, ſans Jardiniers habiles,
Au lieu d'un doux nectar, des pampres inutiles.

Quand

VARIANTES.

Vous dites: „Remarquez ſoixante bons quartiers
„Qui diſtinguent mon nom de ceux des roturiers;
„On connaît mes aïeux, mon antique nobleſſe
„M'allia dans l'Empire à mainte altiere Alteſſe;
„Je poſſede des biens, des talens, de l'eſprit,
„Et je plais, ſi j'en crois ce que le monde en dit;
„La nature agiſſant comme une bonne mere,
„A ſi bien fait pour moi, que l'art n'a rien à faire.„

(*f*) Sans le ſecours de l'art, la grappe en ſoi-même aigre,
Au lieu d'un doux nectar produirait du vinaigre;

Quand la Nature a fait, c'eſt à l'art de polir,
Et le grand point conſiſte à ſavoir les unir.

Vous avez de grands biens; mais pouvez-vous donc croire
† Qu'un peu de vil métal vous comblera de gloire;
Et que de vos ayeux les inſignes vertus
Honorent votre nom depuis qu'ils ne ſont plus?
Votre eſprit eſt imbu des préjugés vulgaires,
†† Vos parchemins uſés ne ſont que des chimeres,
Le mérite eſt en nous, non pas dans ces faux biens
Que le hazard reclame & reprend comme ſiens.
(g) Quelle erreur d'y placer notre bonheur ſuprême!
Leur prix eſt idéal, ils ne ſont rien d'eux-même.

Vingt mille francs à Brieg ſont un homme opulent;
S'il les porte à Berlin, il n'eſt qu'un indigent:
Quand Berlin le mépriſe & que tout Brieg l'admire,
(h) Ne faut il pas conclure, en plaignant ſon délire,
Que l'homme en tout ceci n'étant compté pour rien,
Le cas qu'on fit de lui retombait ſur ſon bien?

Ce

VARIANTES.

Quand la nature a fait, c'eſt à l'art de polir,
Et le grand point conſiſte à les ſavoir unir.

† Que votre abject métal vous comblera de gloire,

†† Tous vos titres anciens ne ſont que des chimeres;

(g) Un richard eſtimé, l'eſt par bizarrerie,
Le jugement public ſur lui change & varie.

(h) Ne faut-il pas conclure en plaignant leur délire,
Que l'homme en tout ceci n'étant compté pour rien,
Le jugement public retombe ſur le bien?

Ce sujet me rapelle un conte assez grotesque
D'un certain vieux BERNARD, personnage burlesque,
Qui Seigneur suzerain de huit millions d'écus,
† Sans graces, sans talens, mais fier d'etre un Plutus,
Tenait les vendredis par grandeur table ouverte,
Et pour tout parasite également couverte:
Dans la* maison logeait un aimable BERNARD,
Qui nourri d'ambroisie, abreuvé de nectar,
Jeune écolier d'OVIDE, imitateur d'HORACE,
Sur le Pinde auprès d'eux avait choisi sa place.

†† Vint à cette maison un Duc des plus gourmets,
Qui sur ses doigts savait l'Apicius français.
** Qui voulez-vous? lui dit un Suisse à bonne mine:
*** Celui des deux BERNARDS auprès duquel on dine,
Répondit le Seigneur d'un air déterminé,
Mépriſant les BERNARDS, estimant le diné,
Trouvant à la maison, à la table peut-être,
Tout bon & rien de trop, exceptez-en le maître.

HERMOTHIME, les biens ne sont que des jaloux,
(*i*) Ils semblent nos amis, ils sont à nos genoux:
La

VARIANTES.

† Ne possédant d'ailleurs ni graces ni vertus,

* sa

†† A cette maison vint un Duc des plus gourmets,

** Pour qui siffler? &c.

*** Pour celui des Bernards &c.

(*i*) Travestis en amis qui se moquent de nous;
Complaisans, doux, flatteurs, pendant notre abondance,
Dès le premier revers paraît leur inconstance;

La fortune à leur gré d'un sot fait un VOLTAIRE,
Sommes-nous malheureux? nous cessons de leur plaire;
Leur lâche dureté nous traite en inconnus,
La main qui les nourrit ne les retrouve plus;
S'ils vantent des vertus qu'en nous ne vit personne,
Ils blâment des défauts que leur haine nous donne.

(*k*) Le mérite, à la longue, à coup sûr est vengé
D'un Midas par le peuple en grand homme érigé;
Tout l'apareil pompeux de sa magnificence
En vain cachait d'un fat la sotte insuffisance;
C'est un ballon bouffi qui s'enfle par le vent;
Percez-le, l'air s'échappe, il s'afaisse à l'instant.

La Fortune en ses dons n'en a point de solides,
Ses progrès sont subits, ses chûtes sont rapides;
Je méprise un faquin de titres revêtu,
Mon encens n'est offert qu'à la seule vertu,
(*l*) Au jeune ALGAROTI, qui d'une ardeur active
Défriche son esprit, l'embellit, le cultive,

Au

VARIANTES.

Arrogans, dédaigneux ils sont les inconnus,
La main qui les nourrit ne les retrouve plus;
La richesse à leurs yeux tient lieu de caractere
Et Plutus à leur gré d'un sot fait un Voltaire.

(*k*) Le mérite à la longue est à coup sûr vengé
D'un Midas par le peuple en grand homme érigé;
Qui paraît dérober sa stupide ignorance
Sous l'appareil pompeux de sa magnificence;
C'est un ballon bouffi que l'air a fait enfler,
Qui s'affaisse soudain dès qu'on le veut percer.

(*l*) Au sage Algarotti, qui d'une ardeur active
Défriche son esprit, sans cesse le cultive;

Au

Au sceptique d'Argens, au sage Maupertuis,
A l'Homere Français, des arts le digne appui.
Voulez-vous être aimé? voulez-vous être utile?
Soyez sage en vos mœurs, & dans les arts habile:
On rit d'un ignorant, on fuit un débauché,
Le mérite à la longue est toujours recherché,
(*m*) Le besoin le connaît, il l'implore, l'admire.

(*n*) Le premier des plaisirs est celui de s'instruire:
C'est peut-être le seul qui soufre des excès,
Et que les noirs remords n'accompagnent jamais.
Mais vos plaisirs pervers, qu'avec raison je blâme,
Laissent en nous quittant un vuide afreux dans l'ame,
Et

VARIANTES.

Au sceptique d'Argens, disciple de Platon,
Au profond Maupertuis, émule de Newton.
Si votre esprit aspire au bonheur d'être utile,
Appliquez tous vos soins à dévenir habile;
On rit d'un ignorant, on fuit un débauché,
Le mérite solide est toujours recherché.

(*m*) Lorsque les matelots voient grossir sur leurs têtes
Cent nuagês obscurs enfantant des tempêtes
Que tout tremblant d'effroi chacun court au travail,
Ne confieront-ils pas alors le gouvernail
Au plus expert pilote & non pas au plus riche?
Dans ce pressant danger nul matelot ne triche,
Il n'est plus de faveur, d'égards ni de pouvoir,
On n'a d'autre recours que dans le vrai savoir.

(*n*) Il n'est aucun plaisir digne de nous séduire,
Que cette avidité d'apprendre & de s'instruire;
C'est peut-être le seul qui souffre des excès
Et que le noir remords n'accompagna jamais;
Mais vos plaisirs pervers qu'avec raison je blâme,
Laissent en vous quittant un vuide affreux dans l'ame,
Et

Et le pesant ennui blazé sur tous les goûts,
L'air sombre, l'œil éteint, vient s'endormir chez nous.

Si l'apas de la Gloire en secret vous atire,
† Sachez que les talens ont le droit d'y conduire,
Et que la Renommée eut les mêmes égards
Pour les fils d'Apollon que pour les fils de Mars.
On a vû des Heros qui rendirent homage
Au mérite, à l'esprit, à la vertu du sage,

Le Vainqueur de l'Asie, en subjuguant cent Rois
Dans le rapide cours de ses brillans exploits,
Estimait ARISTOTE & méditait son livre;
Heureux si son humeur, plus docile à le suivre,
Réprimant un courroux trop fatal à CLITUS,
N'eut par ce meurtre afreux obscurci ses vertus.
Mais ce même ALEXANDRE, arrêtant sa furie,
†† Dans Thebes de PINDARE épargna la patrie.

La Grece était alors le berceau des beaux arts,
† La Science y naquit sous les lauriers de Mars.
De la gloire des Rois vains juges que nous sommes!
L'époque des beaux arts est celle des grands hommes.

(o) Avant qu'on eût vu Rome au point de sa splendeur;
Le Sénat n'honorait que la seule valeur;
Mais le grand AFRICAIN, destructeur de Numance,
Protecteur d'ENNIUS, ami de la Science,

Aprit

VARIANTES.

Et le pesant ennui blasé sur tous les goûts
Vient en bâillant cent fois vous endormir chez vous.
† Apprenez qu'aux talens elle offrit son empire,
†† En faveur de Pindare épargna sa patrie.
† La science y naissant germa de toutes parts.
(o) Avant que Rome attint au point de sa splendeur,
Le Senat n'honorait que la force & le cœur;

Aprit par son exemple à ses grossiers rivaux,
Que les Arts n'ont jamais dégradé de Héros. *
CE'SAR vint après lui, le Vainqueur de POMPE'E
Tint dans ses mains le sceptre, & la plume, & l'épée.

Depuis, l'heureux AUGUSTE, apaisant l'Univers,
† Dans un Temple pompeux plaça le Dieu des vers.
La Muse de VIRGILE, & la lyre d'HORACE,
A la postérité pour lui demandant grace,
Par l'effet enchanteur de leurs illusions
Détournerent nos yeux de ses proscriptions.

Après les ANTONINS, Mars rempli de furie,
Ramena dans ces lieux l'antique barbarie;
Apollon prit son vol vers la céleste Cour,
Le Dieu du goût quitta ce terrestre séjour;
(p) Le Tibre vit les Huns se disputer ses rives,
Et l'on n'entendit plus que Muses fugitives
Atendrir l'Orient de leurs tristes récits.

Douze siecles après s'éleva ME'DICIS, *
A sa voix les beaux arts, rapellés à la vie,
Pour la seconde fois ornerent l'Italie.

(q) FRANÇOIS PREMIER en vain chez ses peuples grossiers
Des Grecs & des Latins transplanta les lauriers;
Ces

* *Come de Medicis restaurateur des Lettres.*

VARIANTES.

* les Héros.

† Dans un temple tout d'or plaça le Dieu des vers.

(p) L'ignorance usurpa l'empire sur ces rives,
Et l'on ne vit par-tout que Muses fugitives &c.

(q) En vain François premier essaya de son tems
De façonner aux Arts les Français ignorans;
Ces

Ces tems si fortunés n'étaient pas prêts d'éclore:
RICHELIEU par ses soins en prépara l'aurore:
LOUIS à sa couronne ajouta ce fleuron,
Il eut, tout à la fois, TE'RENCE, CICE'RON,
SOPHOCLE, EUCLIDE, HORACE, ANACRE'ON,
SALLUSTE,
Et l'on revit les jours d'ALEXANDRE & d'AUGUSTE.

(r) Ainsi tous ces Héros, dans ces tems fortunés,
Ont été par les arts doublement couronnés:
L'exemple & le plaisir guidaient à la Science,
Et la Gloire en était l'illustre récompense.
Qu'heureux sont les mortels avides de savoir!
Eclairer notre esprit est pour nous un devoir.
La Science, HERMOTHIME, est pour celui qui l'aime
Un organe nouveau de son bonheur suprême.

Esprits anéantis, Automates pesans,
Imbéciles humains, absorbés dans vos sens,
(s) On voit revivre en vous ce Monarque superbe
Qui privé de raison dans les bois broutoit l'herbe:
Votre

VARIANTES.

Ces jours si fortunés n'étaient pas prêts d'éclorre,
Richelieu par ses soins en prépara l'aurore;
Mais leur plus bel éclat fut sous *Louis* le Grand,
Ce regne merveilleux en tout genre brillant,
Couvrant ce sage Roi d'une gloire immortelle,
A tous les Rois Français servira de modele.

(r) Tous les tems ont ainsi respecté le savoir,
Etendre notre esprit est pour nous un devoir:
Oui, l'auguste science est pour celui qui l'aime
Un organe nouveau de son bonheur suprême.

(s) On voit revivre en vous ce Roi grand & superbe,
Qui dégradé du Ciel rampait & broutait l'herbe;
Votre

Votre vie eſt un rêve, un ſtupide ſommeil;
Et vous aurez vécu ſans avoir de réveil.

Craignez ce ſort afreux, ô mon cher HERMOTHIME.
(t) Prêt à vous aſſoupir, que ma voix vous ranime:
Laiſſez, laiſſez périr des imprudens, des fous,
Plongés dans leurs plaiſirs, noyés dans leurs dégoûts;
Oprobres des humains que le monde mépriſe.

La ſageſſe proſpere où périt la ſotiſe.
(u) A tout Etre crée le Ciel accorde un don;
Aux animaux l'inſtinct, aux hommes la raiſon:
Qui vers les vérités ſent ſon ame élancée,
Animal par les ſens, eſt Dieu par la penſée
Pourriez-vous négliger ce préſent précieux
Qui rend l'homme mortel un citoyen des Cieux?

L'eſprit ſe perd enfin chez les Sardanapales,
Il eſt pareil au feu qu'atiſaient les Veſtales;
Il faut l'entretenir, l'étude le nourrit,
S'il ne s'accroit ſans ceſſe, il s'éteint & périt.

Voilà le ſeul parti que le ſage doit ſuivre.
Végéter c'eſt mourir, beaucoup penſer c'eſt vivre.

E'PI-

VARIANTES.

Votre vie eſt un rêve, un éternel ſommeil,
Pour lequel à jamais il n'eſt point de réveil.

(t) Arrêtez votre courſe au bord de cet abyme
Où vous voyez périr des imprudens, des fous,

(u) Tous les êtres, des Dieux ont reçu certain don;
Les animaux l'inſtinct, les hommes la raiſon,
Qui cultive l'eſprit d'une ardeur empreſſée,
Animal par les ſens &c.

ÉPITRE III.

SUR LA GLOIRE, ET SUR L'INTÉRÊT.

Soit dégoût, soit dépit, ou bien soit que tout s'use.
Je reviens de l'erreur dont le monde s'abuse.
Mon feu s'éteint, je touche à l'arriere-saison,
Il est tems d'écouter la tardive raison.
Tout plaît également à l'aveugle jeunesse;
D'autres tems, d'autres mœurs, † à la fin la sagesse
Étouffe les transports de nos desirs ardens:
Ah! remplaçons l'erreur par l'utile bon sens,
Et la balance en main, pesons au poids du juste
Les cruautés d'OCTAVE, & les vertus d'AUGUSTE.

Ce mot tant prodigué, le nom de vertueux,
Quel abus le fait prendre à tant d'ambitieux?
(x) Les plus savans projets, & l'art le plus sublime
Deviennent odieux lorsqu'ils servent au crime.
Qu'au milieu de Paris un Prélat insolent
Gouverne les ressorts d'un peuple turbulent:

Que

VARIANTES.

† dans l'âge la sagesse

(x) Pouvons-nous le donner à ce fier Insulaire,
Qui de son cabinet croit agiter la terre?
De ses propres sujets habile séducteur,
Qui des grands & des rois dangereux corrupteur,

Mar-

Que la revolte enfin contre la Cour éclate,
Le tout pour s'ombrager d'un chapeau d'écarlate;
Qu'il laisse à son orgueil pervertir ses talens:
J'y vois d'un forcené les excès violens.

Pour avoir usurpé l'autorité suprême,
Conduit sa tirannie avec art & sisteme,
Pour être habile, heureux, vigilant, seducteur,
Intrépide aux combats, & rapide vainqueur,
CROMWEL, qui de son Roi prépara le suplice,
Pouvait il colorer sa barbare injustice?
Aurait-il pû soufrir qu'un impudent flateur
Osât nommer vertu son atroce fureur?

En vain l'encens dans Rome a fumé pour AUGUSTE,
Malgré l'Apothéose il fut cruel, injuste,
En noyant dans le sang le plus pur de l'Etat
La liberté, les loix, & les droits du Sénat.
Quelle horrible vertu qui répand l'épouvante!
De ses lauriers afreux la maison abondante,
Sous sa coupable main, fut prompte à se flétrir.

(x) Comment sans murmurer enfin peut-on soufrir
Qu'un lâche, un Harpagon, un misérable avare
Du nom de vertueux sans scrupule se pare?
Par quel droit ose-t-il prétendre à cet honneur?
D'un titre glorieux il est l'usurpateur:

Il

VARIANTES.

Marchande au poids de l'or un secours mercénaire,
Et souscrit en riant cet arrêt sanguinaire:
Mortels, égorgez-vous, tel est mon bon plaisir;

(y) Ou pouvons nous souffrir qu'avide à s'en saisir,
Un nouvel Harpagon plus lâche & plus avare,
Affrontant la vertu sans scrupule s'en pare? &c.

Il n'a pas des vertus les dehors hipocrites,
Quels ſont donc ſes hauts faits, quels ſont ſes grands mérites?
L'inſatiable ſoif qu'il a d'accumuler
Eſt l'unique talent, qu'il peut nous étaler;
Il en fait, jour & nuit, ſa miſérable étude.

Obſervez les accès de ſon inquiétude:
†Son navire eſt frêté, prêt à ſortir du port,
Un vent fâcheux l'arrête, il querelle le ſort,
Il brûle de partir, & ſon eſpoir le flate
D'acquérir les tréſors de l'Inde & de l'Euphrate,
(z) D'enrichir ſes neveux dans ces climats lointains
Dont un fameux Génois découvrit les chemins.
Mais l'Aquilon s'apaiſe, on l'apelle, il s'embarque,
On leve l'ancre, il part plus content qu'un Monarque,
Il brave les dangers, il brave les ſaiſons,
L'Eté n'a plus de feux, l'Hiver plus de glaçons,
Plus dur dans ſes travaux que ne le fut ALCIDE,
Il n'eſt plus de péril quand l'intérêt le guide.

Un nuage orageux vient obſcurcir les airs,
Les flots, lancés aux Cieux, retombent aux Enfers
Eole ſe déchaine, & pouſſe dans ſa rage
(*aa*) Le vaiſſeau démâté ſur le prochain rivage,
Et ſur des ais briſés pilotes, matelots,
Se ſauvent à la nage en abjurant les flots:

Notre

VARIANTES.

† Il a trente vaiſſeaux prêts à ſortir du port;

(z) D'enrichir ſes neveux dans ce climat lointain
Dont Veſpus le premier découvrit le chemin. &c.

(*aa*) Son vaiſſeau démâté ſur le prochain rivage;
Et ſur des ais briſés les chefs, les matelots &c.

Notre avare maudit cet élément perfide;
A peine eſt-il ſauvé que l'intérêt avide,
Sans daigner lui donner le tems de ſe ſécher,
L'entraîne en lui diſant: „Debout, il faut marcher,
(*bb*) „Mépriſe des dangers la terreur importune;
„Les chemins épineux ſont ceux de la Fortune,

Le péril qui n'eſt plus eſt bientôt oublié.
Ce malheureux avare, à l'intérêt lié,
N'héſite qu'un moment; ſa funeſte habitude,
L'ardente ſoif de l'or, l'eſpoir, l'inquietude,
Chaſſent de ſon eſprit tout deſir de repos,
Le ſommeil ſur ſon front voit faner ſes pavots,
Et notre forcené, tout mouillé du naufrage,
†Une ſeconde fois court afronter l'orage.

Pourra t-il dévorer ſes tréſors amaſſés,
Ces barres, ces lingots dans ſa cave entaſſés?
Des faux & des vrais biens vains juges que nous ſomes!
(*cc*) Le ſort plus qu'on ne penſe égale tous les hommes;
A nos néceſſités le Ciel avait pourvu.
Quel uſage Midas fait-il du ſuperflu?
†Je vois de jour en jour accroitre ſes miſeres
Par de nouveaux beſoins devenus néceſſaires,
Moins riche des trèſors dont il ſent l'embarras,
Que pauvre de tous ceux qu'il ne poſſede pas.

C'eſt

VARIANTES.

(*bb*) „Recueille de Plutus les flatteuſes promeſſes,
„Pour prix de tes dangers moiſſonne ſes richeſſes.„
† Vole pour s'embarquer ſur le prochain rivage.
(*cc*) Le ſort, plus qu'on ne penſe, égaliſe les hommes,
Le neceſſaire à tous leur était dévolu;
† Je vois à chaque jour augmenter ſes miſéres

C'eſt bien pis ſi ce fou, comblant le ridicule,
Sans jouir de ſon bien ſans ceſſe l'accumule,
Afin qu'un beau matin la mort, à l'œil hagard,
De ſa tranchante faulx moiſſonnant le richard,
Mette en poſſeſſion de cette immenſe proie
Un parent affamé, qui s'en pâme dë joie,
Qui ſans donner le tems d'enterrer le vilain,
Vuide ſon coffre fort, & boit ſon meilleur vin:
Tel eſt d'un faux eſprit l'égarement extrême!

L'avare eſt l'ennemi le plus grand de lui-même;
Mais l'ambitieux l'eſt de tout le genre humain.
Il marche à la grandeur le poignard à la main:
(*dd*) Ses deſſeins ſes hauts-faits ſont autant d'injuſtices.
Tout juſqu'à ſes vertus devient en lui des vices.
Ces triſtes paſſions charment des cœurs pervers,
Renverſent les Etats & troublent l'Univers.

Je vais ſur ce ſujet vous conter une hiſtoire:
Le ſordide *Intérêt*, & la ſuperbe *Gloire*,
Voyageant par le monde, enrôlaient ici-bas
Tous ces fous qu'on voit naitre en diférens climats;
(*ee*) Pâtres, Bourgeois, Guerriers, Prêtres, Seigneurs,
Miniſtres,
Etaient bientôt ſéduits par leurs bienfaits ſiniſtres;
Ils

VARIANTES.

(*dd*) Sans ceſſe accompagné du crime ſanguinaire,
Il eſt entreprenant & ſouvent téméraire;
Sans regrets, ſans remords dans l'horreur des forfaits,
Il ſacrifiera tout à ſes vaſtes projets;
Ses vertus à mes yeux ſemblent autant de vices,
Et ſes plus grands travaux d'affreuſes injuſtices;
Ses triſtes paſſions, charme des cœurs pervers,
Gouvernent les Etats & troublent l'Univers.

(*ee*) Il ne leur échappait preſque aucune perſonne,
Comme on peut le juger, la recrue était bonne:

Ils virent, en passant près d'un petit hameau,
Un Berger peu connu qui guidait son troupeau,
Il se nommoit *Damon*, & malgré sa naissance,
Des plus rares talens il avoit la semence,
De l'esprit, un cœur tendre, & dans sa pauvreté
Du goût pour le repos & pour la liberté,
Seul avec sa *Philis*, ses moutons, sa houlette
Il vivoit loin du monde, heureux dans sa retraite.
„Quel Berger, dit la *Gloire*, Ah! verrons-nous tous deux,
„Quil nous fasse l'afront d'être heureux à nos yeux?
„Nous avons égaré dans nos routes scabreuses
„Des plus sages humains les ames vertueuses;
„Que de mortels sans nous, dans le sein de la paix,
„Jouiraient d'un bonheur que nous n'avons jamais!
„Aurons-nous vainement troublé toute la terre,
„Alumé tant de fois le flambeau de la guerre,
„Et nagé dans le sang des Guerriers expirans?
„Quoi! tandis qu'ici-bas nous sommes tout-puissans.
„Mon Frere, verrons nous lâchement, sans rien dire,
„Que cet heureux Berger échape à notre empire?
„(*ff*) Ah! troublons son repos, égarons sa vertu,
„Qu'il tombe dans le piege à nos pieds abattu.
Alors,

VARIANTES.

Ils ouirent prôner le bonheur de Damon,
D'un berger peu connu hors d'un petit canton,
Qui n'aimant que Philis & possédant ses charmes,
Vivait loin des grandeurs du monde & des alarmes.
La Gloire en pâlissant aborda l'Intéret,
Et lui-dit: „Que je vois son bonheur à regret!
„Nous avons égaré dans routes scabreuses &c.
(*ff*) Ah! périssent plutôt mon regne & ma grandeur,
„Mes palmes, mes lauriers & toute ma splendeur.

(*gg*) Alors, pour mieux voiler leur funeste imposture,
Ils prennent d'un Berger l'habit & la figure,
Ils abordent *Damon* d'un air doux & flateur;
La *Gloire* parle ainsi : „Je te plains, cher Pasteur,
„Faut-il que les talens dont ton esprit abonde
„Restent ensévelis pour nous & pour le monde?
„Quitte l'obscurité, connais-toi mieux *Damon*,
„C'est une double mort que de mourir sans nom;
„Il faut à tes vertus une illustre carriere,
„Il est tems, viens, suis-moi, parais à la lumiere,
„(*hh*) Cesse de te cacher ton mérite éminent,
„La fortune t'apelle & la Gloire t'atend.

„J'annonce à ton génie une grandeur certaine,
„Choisis, deviens Auteur, Ministre, ou Capitaine,
„(*ii*) De tes contemporains aplaudi, respecté,
„Ton nom peut passer même à l'immortalité.
„Vois-tu bien ces bergers, éblouis de ta gloire,
„S'écrier, tout surpris & ne pouvant le croire,
„C'est

VARIANTES.

(*gg*) Elle dit, & de plus voilant son imposture,
Elle prend d'un berger l'habit & la figure;
En abordant Damon d'un air doux & flateur,
Elle lui dit : „Je plains ton sort, pauvre pasteur,
„Faut-il que les talens dont ton esprit abonde,
„Restent ensévelis à jamais pour le monde;
„Quitte l'obscurité, magnanime Damon, &c,

„(*hh*) Recueille les honneurs, qui te sont destinés,
„Les rapides succès sont toujours couronnés.

„(*ii*) Malgré l'oubli des tems ton grand nom respecté
„S'ouvrira le chemin de l'immortalité.
„Vois-tu bien ces pasteurs ? je les entends d'avance,
„S'écrier tout surpris : Quelle fortune immense!

„C'eſt donc là ce *Damon* que nous connumes tous!
„*Colin* & *Licidas* en ſont déjà jaloux,
„Ah, qu'ils vont envier tes grandeurs ſans pareilles.

Damon à ce diſcours, nouveau pour ſes oreilles,
(*kk*) Sent un trouble ſecret; un charme ſuborneur
A porté ſon boiſon juſqu'au fond de ſon cœur,
L'ambition ſoudain de ſon eſprit s'empare.

L'Intérêt atentif s'aperçoit qu'il s'égare,
Il ſaiſit le moment qu'il eſt déjà troublé,
Afin de lui donner un aſſaut redoublé,
Et d'exciter encor, dans le fond de ſon ame,
L'inſatiable ſoif de ſon métal infame:
„(*ll*) Connais ton ignorance, ô ruſtique paſteur!
„Aprens de moi, dit-il, quel eſt le vrai bonheur:
„Tu n'es qu'un indigent, & tu crois être ſobre;
„Va, ta ſimplicité dans le fond n'eſt qu'oprobre,
„Quoi! *Damon* lâchement eſclave d'un troupeau,
„Abreuve ſes brebis, les tond de ſon ciſeau,
„Tandis que tant d'humains vivans dans l'opulence
„Ont conſacré leurs jours à la molle indolence?
Ah!

VARIANTES.

„C'eſt donc là ce Damon que nous connûmes tous!
„Alain & Licidas en ſont déjà jaloux;
„Ah qu'ils vont envier tes grandeurs nompareilles!

Damon à ce diſcours nouveau pour ſes oreilles,
(*kk*) N'en eſt que trop flatté; le poiſon ſuborneur
Pénetre promptement juſqu'au fond de ſon cœur, &c.

(*ll*) Je plains ton ignorance, ô ruſtique paſteur!
„Aprends de moi, dit il, quel eſt le vrai bonheur;
„Tu n'es qu'un miſérable & tu crois être ſobre;
„Va, ta ſimplicité n'eſt qu'un affreux opprobre, &c.

„Ah! quel luxe charmant s'étale chez les Grands!
„Des Palais somptueux logent ces fainéans;
„Leurs promenades sont des pompes triomphales,
„Leurs repas des festins, leurs jeux des Saturnales;
„* Les humains ici-bas aux richesses soumis
„Leur doivent leurs honneurs, leurs talens, leurs amis.
„Sans argent il n'est rien que misere & bassesse,
„On prône vainement la stérile sagesse;
„Un esprit merveilleux, un mérite divin,
„Vous laissent, sans argent, un vertueux faquin.
„(*mm*) L'or a, dans ces climats, une entiere puissance,
„Il donne à tous vos goûts une heureuse influence;
„Faut il faire valoir des droits litigieux?
„Votre cœur brûle-t-il d'un feu séditieux?
„Frapez d'un marteau d'or, les portes sont ouvertes.
„Vos talens sont prônés, vos sotises soufertes;
„De l'Univers entier ce précieux métal
„Est le premier mobile & le nerf principal.

Le malheureux *Damon*, que *l'Intérêt* assiege
† Ne peut plus résister & tombe dans le piege:
Ses moutons & *Philis*, objets de ses plaisirs,
Sont éfacés soudain par de nouveaux desirs,

Ce

VARIANTES.

„* Les hommes ici-bas

„(*mm*) L'or a dans ces climats un empire suprême
„Il donne à tous vos goûts une influence extrême.
„Faut-il faire valoir des droits litigieux?
„Votre cœur brule-t-il de feux séditieux?
„Allez, d'un marteau d'or frappez contre la porte,
„Elle s'ouvre & jamais votre dessein n'avorte;
„De l'Univers entier ce précieux métal
„Est le premier mobile & le nerf principal. „

† L'esprit égaré tombe en ce funeste piege,

Ce champêtre séjour lui devient insipide;
Des grandeurs & des biens sentant la soif avide,
Il abandonne enfin *Philis* & ses brebis.

Dieux! que devintes-vous, malheureuse *Philis*?
Cette amante aussi-tôt, demi-morte & glacée,
Rapelle son amant d'une voix opressée;
Ses larmes & ses cris ne peuvent l'atendrir.
L'inconstant de sang froid part sans la secourir;
L'intérêt l'endurcit, & la Gloire hautaine,
Et mépriſant *Damon*, avec elle l'entraine.

Que d'atraits séduisans n'a pas la nouveauté
Pour un jeune pasteur dont la simplicité
Sort novice & sans fard des mains de la Nature!
Incertain sur le choix, il erre à l'avanture,
(*nn*) Le desir de briller & d'acquérir un nom,
Des neuf savantes sœurs le rend le nourrisson;
Sans cesse il se dépeint ses hautes destinées,
Il en veut par ses soins reprocher les années;
Ses rapides travaux abregent son chemin,
Il passe promptement par le pays latin:
Sans prendre ses degrés sur les bancs d'Uranie,
Secondé dans son vol des ailes du Génie,
On le voit, au grand jour publiant ses écrits,
Se placer parmi vous, Messieurs les beaux esprits;
Mais

VARIANTES.

(*nn*) Les desirs de briller & d'acquerir un nom,
L'excitent à prétendre aux faveurs d'Apollon;
Ses préſages flatteurs & sa gloire enflammée
Le forcent de hâter la prompte renommée
D'annoncer ses succès à tout le genre-humain,
Il passe promptement &c.

Mais la fureur des vers & la rage d'écrire
Font hurler contre lui la mordante satire,
Il voit dans ses censeurs un peuple de jaloux,
De ce genre de gloire il ressent les dégoûts,
Et blâmant hautement son ardeur téméraire,
Fatigué de leurs cris, il aprend à se taire.
Damon quitte le Pinde, & des desseins plus hauts
L'élevent au théatre où brillent les Héros:
(*oo*) Il vole sur les pas de Mars & de Bellone,
Il venge sa patrie, il rafermit le thrône,
Il brave les périls, il cherche les hazards,
Il conduit les assauts, il force les remparts,
Il reçoit ce bâton qui tourne tant de têtes,
Et ses combats nombreux sont suivis de conquêtes;
Quelques membres de moins, quelques succès de plus,
Damon serait l'égal du Vainqueur de BRUTUS.

(*pp*) Mais on brigue, on conspire, & l'implacable envie,
Répand avec fureur ses poisons sur sa vie;
Du front victorieux de ce jeune Guerrier
Elle vient arracher le superbe laurier.

De

VARIANTES.

(*oo*) Il court suivant les pas de Mars & de Bellone
Venger ses citoyens & soutenir le trône;
L'audace qui le guide au milieu des hazards,
Fait tomber devant lui les plus fermes remparts;
Les ennemis partout ne font que des retraites,
Aux triomphes nombreux succedent des conquêtes;
Quelques membres de moins, quelques exploits de plus
Le mettent au niveau du vainqueur de Brutus.

(*pp*) Mais quel affreux complot! la pâle & louche envie
Répand avec noirceur ses poisons sur sa vie;
Ce monstre diffamant de cent crimes souillé
Va flétrir dans ses mains ses immortels lauriers.

(*qq*) De ſes exploits, dit-on, il n'eſt point le mobile,
Des rivaux ignorans le font paraître habile;
Si l'Etat par ſon bras a pu ſe ſoutenir,
D'un auſſi grand ſervice il faudra le punir;
Ses vertus du Miniſtre ont alumé la haine,
Encore une victoire, & ſa perte eſt certaine;
Qu'il répande pour nous ſon ſang dans les combats,
Ce ſang augmentera le nombre des ingrats:
(*rr*) On l'accuſe, & ces bruits volent de bouche en bouche,
Le Courtiſan malin & le Guerrier farouche
Divulguent au hazard ces propos dangereux,
Et le peuple idiot eſt abuſé par eux.
Ah *Damon*! quelle épreuve! Ambition trompeuſe!
Telle eſt de tes Héros la récompenſe afreuſe!
Quand même leurs exploits ſemblent ſe ſurpaſſer
† Souvent un envieux les fait tous éclipſer:
Damon dont l'impoſture oſe obſcurcir la gloire,
Deçu de ſon eſpoir au ſein de la victoire,
(*ss*) Perdu par ſes jaloux lorſqu'il vengeait l'Etat,
Quitte plein de dépit le métier de ſoldat;
Mais dans ce déſeſpoir l'ambition altiere
Lui fait tourner ſes pas vers une autre carriere.

Il

VARIANTES.

„(*qq*) De ſes exploits, dit-on, il n'eſt point de mobile,
„Des rivaux ignorans le font paraitre habile;
„Je vois dans ſon audace un fol emportement,
„Tout ſoldat dans ſa place en aurait fait autant.„

(*rr*) Ces bruits en groſſiſſant volent de bouche en bouche,
Le courtiſan malin & le guerrier farouche &c.

† Un ſeul mauvais ſuccès les fait tous éclipſer.

(*ss*) Eſt outré de fureur, en vain dans les combats
Il pourſuivit la gloire au milieu du trépas;
Mais &c.

Il paraît tout-à-coup au fond d'un cabinet,
Griffonne des traités, met des projets au net;
(tt) Mais ce moderne Atlas, croyant porter l'Europe,
Devient sombre, rêveur, défiant, misantrope;
Damon comme soldat fut simple dans ses mœurs,
Il se livra Ministre aux vices des Grandeurs.

Lorsque la Politique, adoptant le sophisme,
S'imbut des trahisons du Machiavélisme,
On ne vit que fripons, que fourbes, que menteurs,
Que Ministres trompés & Ministres trompeurs;
On proscrivit l'honneur par ces fausses maximes,
Et l'art de gouverner fut l'école des crimes:
Cette corruption, qui l'infecte soudain,
Rend *Damon* soupçonneux, double, dur, inhumain.
Ivre de son pouvoir & plein de son système,
Il ne voit, ne connait & n'aime que lui-même.
Ce n'est plus ce berger gai, modéré, content,
Qu'un sort doux, mais uni, rendait compâtissant;
C'est un riche, écrasé du poids de sa richesse,
Qui porte au fond du cœur le dégoût, la tristesse:
Il aime son aisance; il trouve des travaux,
Il cherche des amis; il trouve des rivaux;
Il doit de l'avenir deviner le mistere:
L'événement douteux lui devient-il contraire?
Le Public, prévenu contre l'infortuné,
Par un arrêt cruel l'a soudain condamné.

Tan-

VARIANTES.

(tt) Et ce moderne Atlas croyant porter l'Europe,
Devient sombre, rêveur, emporté, misanthrope;
Avec tous les faux biens, les titres, les honneurs,
Se glissent chez Damon les vices des grandeurs.

Tandis qu'il se consume à suporter ses peines,
Le tems, qui détruit tout, déjà glace ses veines.

Comme l'on voit souvent de jeunes libertins,
Aux bachiques excès consacrant leurs festins,
Quand un sommeil heureux à cuvé leur ivresse,
Recouvrer au réveil l'esprit & la sagesse ;
Ainsi, de son erreur rejettant le poison,
Damon retrouve enfin sa premiere raison :
Il maudit l'intérêt, la gloire & sa folie,
Et reprend ses moutons & sa premiere vie.
Philis à son retour, la constante *Philis*,
(*uu*) Embrassant son amant, vit ses vœux accomplis:
Damon jouit en paix d'une heureuse vieillesse,
Et goûta des plaisirs que donne la sagesse.

Heureux qui du bon sens pratiquant les leçons,
N'abandonna jamais Philis & ses moutons !
Les frivoles faveurs que fait la Renommée
Sont quelques grains d'encens qui s'en vont en fumée,
Un corps sain, des amis, l'aisance, un peu d'amour,
Sont les uniques biens du terrestre séjour ;
(*xx*) Ils sont autour de vous, mais semblable à Tantale,
L'onde en vain se présente à sa levre fatale,
Le vrai bonheur est fait pour les cœurs vertueux.

Allés

VARIANTES.

(*uu*) Embrassant son amant voit ses vœux accomplis ;
La Parque leur fila des jours tissus de soie,
Les vertus de Damon ramenerent la joie.

(*xx*) Poursuivez le bonheur du Japon en Espagne,
Le chagrin malgré vous toujours vous accompagne ;
Le vrai bonheur est fait pour les cœurs vertueux.

(yy) Allés donc maintenant, *Avare*, *ambitieux*,
Follement vous bouſir de pompeuſes chimeres;
Nos fortunes, mortels, ne ſont que paſſageres.
Tel poſſede aujourd'hui de ſuperbes jardins,
(zz) Qui ſeront dès ce ſoir peut être en d'autres mains.
Ces biens nous ſont prêtés, rien n'eſt ſûr, tout varie,
Et le monde pour nous n'eſt qu'une hôtellerie.
Le tems emporte tout, les Maîtres, les Sujets;
Pour des momens ſi courts pourquoi ces longs projets?
Pourquoi, ſans profiter des biens qu'on nous deſtine,
Nourrir en notre eſprit une guerre inteſtine?
Ah! malheur à ce prix à qui veut s'élever?

Mais par tout ce diſcours qu'ai-je voulu prouver?
Que ſur le mer du monde un pilote bien ſage
Doit préférer le port aux* riſques du naufrage.

EPI-

VARIANTES.

(yy) Allez donc maintenant avares glorieux,
Follement vous bouffir d'héroïques chimeres;

(zz) Qui peut-être ce ſoir ſeront en d'autres mains;
Ces biens nous ſont prêtés, le poſſeſſeur varie,
Et le monde pour nous n'eſt qu'une hôtellerie:
Le tems rapidement abrege nos deſtins.
Faut il dans l'avenir prolonger nos deſſeins,
Paſſer le peu de jours que le ciel nous accorde,
Sans repos, ſans plaiſirs, ſans joie & ſans concorde?
Ah! malheur, à ce prix, à qui veut s'élever!

* au riſque du naufrage.

ÉPITRE IV.

A ROTTEMBOURG.

Sur les Voyages.

J'EN conviens, ROTTEMBOURG, quoique l'on en préſume,
L'homme eſt un animal guidé par la coûtume;
D'aveugles préjugés ſon eſprit gouverné,
Eſt par un vieil uſage aux abus enchaîné.
(*a*) L'immortelle ſotiſe, allant de race en race,
Maîtriſera toujours la faible populace;
Le ſiecle la tranſmet aux ſiecles à venir,
Tout ſot eſt ſon ſujet, né pour la ſoutenir,
Il pratique avec ſoin ce ridicule code.

† Je ne vous peindrai point les travers de la mode,
Le bizarre pouvoir de ſes frivoles droits,
Ses fantaſques décrets, ſes tiraniques loix,
Ses caprices, ſes goûts, ſon audace éfrontée,
Ses changemens ſubits qui la font un Protée;

Je

VARIANTES.

(*a*) L'immortelle ſottiſe ira de race en race
En maîtriſant toujours la faible populace;
Le ſiecle la tranſmet aux ſiecles à venir,
Tout ſot eſt ſon ſujet & doit la ſoutenir,
Et tel eſt de ſes mœurs le ridicule code.

† Qui pourrait dénombrer les travers de la mode,

Je compterais plutôt les roſes du printems
Les épis de l'été, les grapes des ſarmens,
Et de l'Hiver glacé.... Mais ſans ce préambule,
Un exemple au grand jour mettra ce ridicule,

Remarquez, ROTTEMBOURG, que de peres chez nous,
(*b*) Malgré leurs cheveux gris n'en étant que plus fous,
Prévenus pour un fils que leur amour protege,
Lui font courir l'Europe au ſortir du College;
Lors même que ce fils eſt dépourvu de ſens,
Pleins de leurs préjugés, ces obſtinés parens
Oſent nous ſoutenir qu'ainſi le veut l'uſage,
Et qu'ils ont décidé que leur cher fils voyage;
C'eſt un remede ſûr & dès long tems préſcrit,
Qui guérit la cervelle & donne de l'eſprit.

Qu'un Dieu, fléau des ſots, puiſſe en jour les confondre!
L'air qu'on prend à Paris, ou qu'on reſpire à Londre,
Rafinerait-il plus que celui de Berlin
Les fibres engourdis d'un cerveau né mal ſain?
L'eſprit eſt inhérent & propre à la perſonne,
Le climat n'y fait rien, la Nature le donne;

Un

VARIANTES.

(*b*) Malgré leur gravité n'en étant que plus fous,
Idolâtrant un fils qu'ils trouvent leur image,
L'envoient hors du College en droiture en voyage;
Dans leurs préventions ces obſtinés parens,
Lors même que leurs fils ſont dépourvus de ſens,
Oſent nous ſoutenir ſans en rougir de honte,
Qu'ils feront voyager leurs nigauds à bon compte:
C'eſt à leur ſentiment un remede préſcrit
Qui fait du plus ſtupide un prodige d'eſprit.

L'esprit est inhérent & propre à la personne,
Le climat n'y fait rien, la Nature le donne;
(c) Un organe bouché ne se formerait pas
Dans les serres où l'art mûrit les ananas.

Ah! verrai-je toujours l'Allemand imbécile,
Des ses opinions esclave trop docile,
Penser & raisonner si ridiculement?

Un jour je m'emportai & leur dis brusquement:
„ Avez-vous résolu dans votre frénésie
„ De vous deshonorer avec votre patrie,
„ En promenant par-tout, sans valable raison,
„ L'oprobre de la Prusse & de votre maison?
„ Et que diront de nous les nations polies?
„ Certes leur vanité rira de nos folies,
„ En voyant arriver ce vol de nos badauts,
„ Ils nous traiteront tous de Huns, de Visigots;
„ Je crois voir des Français qui secouant la tête
„ Diront avec dédain: ah! que ce peuple est bête!
„ L'esprit est concentré chez les Parisiens,
† „ Protégeons par pitié ces pauvres Prussiens.

(d) Ainsi je leur parlai, les raillant sans scrupule,
Des plus fortes couleurs peignant leur ridicule;
De leur opinion rien ne les fit changer,
Et l'Univers entier en dût-il enrager,

Les

VARIANTES.

(c) Ses organes épais ne se mûriraient pas
Dans les serres où l'art pousse les ananas.

† „ Déniaisons par pitié ces pauvres Prussiens „.

(d) Mais malgré les raisons que je savais leur dire,
Quoiqu'ils eussent ouï ricaner la satyre,
De leur entêtement, rien ne les fit changer;
Et l'Univers entier en dût-il enrager,

Les nations verront promener par le monde
Ce fils où tout l'eſpoir de leur maiſon ſe fonde.

Soit, qu'il voyage donc, s'il le faut, aujourd'hui,
Je l'attens de pied ferme à ſon retour chez lui :
†Que ſait-il? qu'a-t-il vu pendant ſa longue abſence?
A-t-il l'eſprit de STIL? en a-t-il la prudence?
Point du tout, remarquez ſon plumet incarnat,
De ſtupide qu'il fut il eſt devenu fat;
†† Et jouant l'étourdi, ſans pouvoir jamais l'être,
C'eſt un lourdaut badin qui fait le petit-maître.

Chryſippe, dites vous, eſt un homme prudent,
Son fils, qui doit partir a l'eſprit tranſcendant,
Son école eſt le monde, & ſon pere qui l'aime,
Aſſuré de ſes mœurs, l'abandonne à lui-même;
(*e*) Avec ſon eſprit vif joint à tant de talens,
Il ne fréquentera que les honnêtes gens,
Et les bonnes maiſons . . . dites les dangereuſes;
Chez l'Abbeſſe *Paris* & ſes Religieuſes

Votre

VARIANTES.

Les nations verront leur fils, ce grand prodige,
Le digne rejetton de leur antique tige.

† Quels progrès a-t-il fait pendant ſa longue abſence?

†† Et jouant l'étourdi ſans jamais pouvoir l'être,

(*e*) Soutenu de talens auſſi ſupérieurs,
Il ne fréquentera que les fameux Auteurs
Et les bonnes maiſons. . . . Oui, dites les mauvaiſes,
Par mille débauchés mené dans ces fournaiſes,
On apprendra dans peu que ce phénix des fils,
Corrompu par l'exemple, égale ſes amis.

Votre phénix de fils décemment introduit,
De ſon zele dans peu recueillera le fruit,
Au pieux exercice ardemment Catholique,
Il en emportera Dieu ſait quelle relique,
Qui macérant ſa chair lui fera reſſentir
D'un plaiſir paſſager le cuiſant repentir.

S'il paſſe chez l'Anglais, citoyen de taverne,
Impudent, crapuleux, ce Cynique moderne
Prendra tous les défauts de cette Nation,
Bizarre & ſingulier par afectation,
Il fera vanité d'étaler ſa folie:
Dieu vous garde ſur-tout, pour comble de manie,
Qu'il ne s'aviſe un jour d'avoir le * Splin par goût,
Et pouſſant l'Angliciſme inſenſément à bout,
(*f*) Pour marque des progrès qu'il fit dans ſon voyage,
Il ne ſe pende un jour à la fleur de ſon âge.

(*g*) Si Paris le retient dans un hôtel garni,
Voyez ſon char ſuperbe artiſtement verni,
Ses laquais chamarrés, ſes feſtins, ſa dépenſe,
Au Cours, à l'Opéra ſa folle extravagance,
Et pour prix de ſes ſoins ſon bien en moins d'un an
Fricaſſé par Manon, perdu dans un brelan;

VARIANTES.

* le ſpleen

(*f*) Pour prouver qu'il a bien profité du voyage,
Il ne ſe pende ici à la fleur de ſon âge.

(*g*) S'il ſéjourne à Paris, ſon bien en moins d'un an
Fricaſſé par Manon, perdu dans un brelan,
Mettant ce ſage fils à ſec par ſa dépenſe,
Vous fera repentir de ſon extravagance;
Logé ſuperbement dans un hôtel garni,
Et traîné dans un char artiſtement verni,

Après tant de plaisirs, tant de galanterie,
Que va-t-il faire enfin dans sa triste patrie?

Ce Seigneur opulent, qui prodiguait son bien,
(*b*) Puni de ses excès, doit par-tout & n'a rien,
Et pour lui la Fortune ayant tourné sa roue,
Sans laquais, sans carosse il trotte dans la boue;
Ses créanciers brutaux par un arrêt fatal
L'enverront dès demain crever à l'Hôpital.

Mais *Posthume*, dit-on, doit vous charmer sans doute,
Ce pere prévoyant choisit une autre route;
Son fils doit voyager en sage citoyen,
Il a pour conducteur un Théologien:
Cet austère Mentor, guidant ce Télémaque,
Saura le ramener innocent vers Ithaque,
Et des seductions garantissant son cœur. . .

Suffit, je vous entens, ce dévot Gouverneur,
(*i*) Brutalement savant, sans monde, sans manieres,
Déplacé dans le siecle & manquant de lumieres,
Aurait besoin lui-même, afin qu'on le soufrit,
D'un maître qui daignât raboter son esprit.

Que

VARIANTES.

Magnifique & connu par sa galanterie,
Voyons-le de retour dans sa triste patrie.

(*b*) Puni par ses excès doit par-tout & n'a rien:
Puisque le sort ingrat de son orgueil se joue,
Il trotte par la ville à travers de la boue;
Ses créanciers brutaux par un arrêt fatal
L'enverront en prison crever à l'hôpital.

(*i*) Brutalement savant, sans monde & sans manieres,
Déplacé dans le siecle & manquant de lumieres,
Aurait lui seul besoin d'avoir un bon Mentor;
C'est pire que Nessus, une bête, un butor.

Que peut-il résulter de ce choix ridicule?
Le pupile encloîtré, tenu sous la férule
Par ce cuistre ombrageux, de ce dépôt jaloux,
Gardé dans sa maison sous de doubles verroux,
De prisons en prisons voyageant par le monde,
De l'Univers entier pourrait faire la ronde:
Il verrait tout au plus les dehors des cités,
Des enseignes, des murs, & des antiquités,
(k) Il n'aura fréquenté, grace au cuistre incommode,
Qu'un nombre d'artisans, ministres de la mode,
Et si son plat dévot n'en est point alarmé,
Il verra de ballets un Maître renommé,
Qui jusqu'à l'entrechat portant sa connaissance,
Fera couler ses pas au gré de la cadence;
Le beau monde sur-tout, qu'on recherche avec soin,
Sera fui du bourru, qui ne le connaît point,
Qui prend Londre & Paris pour des lieux exécrables,
Où le Ciel doit lancer ses foudres redoutables.

(l) *Posthume*, je vous plains, il valait mieux, je crois,
Elever votre fils sous vos austeres loix;

VARIANTES.

(k) On ne verra chez lui, grace à cette méthode,
Qu'un friseur, un tailleur, un baigneur à la mode;
Et si son plat dévot n'en est pas alarmé,
De faiseurs d'entrechats un maître renommé,
Jusqu'aux coupés-battus portant sa connoissance
Fera couler ses pas au gré de la cadence.
Le monde policé qu'on recherche avec soin
Sera fui du bourru qui ne le connaît point,
Qui redoute sur-tout la bonne compagnie
Où l'on n'admit jamais un cuistre sans génie.

(l) Posthume, je vous plains; quels seront vos ennuis!
Vous cultivez en vain sans recueillir des fruits.

Voyez comme il paraît sombre, craintif, sauvage,
La honte & l'embarras se lit sur son visage,
Viendrait-il de Paris, cet azile des jeux?
Non, vous m'en imposez, ce fils sort des Chartreux
Ah l'utile projet! Ah la belle dépense!
Pour le tenir reclus, qu'alla-t-il faire en France?
Que fait-il? qu'a-t-il vu? qu'en fit son Directeur?

† Mais voyez ses habits, ils sont du bon tailleur,
De ses cheveux rappés l'élégante frisure
D'un toupet arrangé releve la parure;
†† Il met du grand *Passot* le génie aux abois,
Ses manchettes d'un pied débordent ses longs doigts.

Eh quoi, pour s'ajuster fit-il ce * long voyage?
Qu'on aurait épargné de longueur & d'ouvrage,
Si l'on eût fait venir par le plus court chemin
Cordonnier & friseur & tailleur à Berlin!
(*m*) Un jour leur eût suffi pour orner sa figure:
Croyez-vous que ce fils pourra par sa parure,
Malgré son esprit sec & son cerveau perclus,
Nous faire illusion sur son peu de vertus?

Inter-

VARIANTES.

Que ce fils est timide & qu'il paraît sauvage!
La crainte & l'embarras se lit sur son visage;

† Mais ses habits, dit-on, sont faits du bon tailleur;

†† Il pousse l'inventeur des modes aux abois,

* ce grand voyage?

(*m*) Ils ont tout fait, ils ont décoré sa personne;
Prenez un mendiant, trois jours qu'on le leur donne,
Je réponds qu'il prendra le dehors des Français;
Un friseur peut avoir de rapides succès.

Interrogeons pourtant quelques-uns de ces peres;
De leurs deſſeins ſecrets pénétrons les miſteres;
Ils ont ſans doute un but, & ces ſages parens
Auront penſé ſur tout au bien de leurs enfans.
(*n*) Dites, lorſque vos fils de leurs coûteux voyages
Reviendront étrangers par l'air & les uſages,
(*o*) Qu'ils ſeront plus Français, plus Anglais que Germains,
Quels utiles emplois leur préparent vos ſoins?
S'il faut juger des faits par notre expérience,
Le hazard en décide & non votre prudence.

Je vois * vos voyageurs s'empreſſer chaque jour,
L'un, Juge poſtulant, ſe préſente à la Cour,
Il a pris ſes degrés, & ſoutenu ſes theſes
A l'Univerſité des couliſſes françaiſes;
De crainte que CUJAS ne gâtât ſon cerveau,
Il ne lut que, **MOUHI, MONCRIF & MARIVAUX,
Il n'eſt aucun diſcours que ſon eſprit fertile
N'embelliſſe d'un trait cité d'un Vaudeville.
O le Juge excellent! Heureux ſont les plaideurs
Dont le ſort dépendra de pareils Raporteurs!

Le flaſque Dameret, fils chéri de ſa mere,
Jeune athlete énervé des combats de Cythere,
Deſire de couvrir ſes membres délicats
Du fer, & de l'acier dont s'arment les ſoldats;

Il

VARIANTES.

(*n*) Ils ont ſans doute un but, & ces parens ſenſés
Au bien de leurs enfans ſur-tout auront penſé.

(*o*) Qu'ils ſeront inconnus & nouveaux parmi nous,
D'avance à quels emplois les prédeſtinez-vous? &c.

* nos ** Mouhy.

(p) Il n'a jamais connu VAUBAN, FOLARD, FEUQUIERE,
Mais l'art d'aimer d'OVIDE eſt ſon cours militaire.

Cet autre à ſon retour va ſe mettre à l'écart,
Imite ſes ayeux & ſe fait campagnard;
C'était bien employé d'aller en Angleterre,
Pour s'enterrer tout vif dans le fond d'une terre.

Voilà comme ces fous ont uſé de leur tems;
Mais que dirai je enfin de tant de jeunes gens,
† Errans comme ce Juif qu'on dit courir le monde,
Qui livrés aux travers dont leur eſprit abonde,
(q) Prirent, en voyageant, un goût ſi vagabond,
Et ne pouvant depuis reſter à la maiſon,
Se dévouant par choix aux grandes avantures,
Finirent en fripons tout chargés d'impoſtures?

L'Allemagne, féconde en plats originaux,
(r) En compte chez les Grands des plus fous, des plus ſots:
Leur impuiſſant orgueil, plein de la Cour de France,
Imite les LOUIS par leur magnificence.
Des Princes dont l'Etat contient ſix mille arpens,
Réduiſent en jardins la moitié de leurs champs,

Et

VARIANTES.

(p) Il n'a jamais connu Vauban, Folard, Euclide,
Son code militaire eſt l'art d'aimer d'Ovide.

† Plus errans que ce Juif qu'on dit courir le monde,

(q) Prirent en voyageant un pli ſi vagabond,
Que ſans pouvoir depuis reſter à la maiſon,
Et ſe vouant par choix aux grandes avantures,
Finiſſent en frippons convaincus d'impoſtures?

(r) En compte chez ſes grands des plus fous, des plus ſots,
Deſquels le faux orgueil trop imbu de la France, &c.

Et pour avoir chez eux Marly, Meudon, Verſailles,
Opreſſent leurs ſujets gémiſſans ſous les tailles,
Dans leurs vaſtes palais on chercherait un jour,
Avant que d'y trouver le Prince avec ſa cour.
Dix hourets font leur meute, & cent gueux leur armée;
Ils ſont nourris d'encens, ils vivent de fumée;
(s) C'eſt le faſte des Rois, gravé dans leurs cerveaux,
Qui hâte leur ruine au fond de leurs châteaux.
Hélas! pour gouverner leurs petites Provinces,
Fallait-il voyager, & voir tant d'autres Princes,
Enfler leur vanité, ſe rendre malheureux?
Qu'on eût fait ſagement de les garder chez eux!

(t) Ces exemples récens ne corrigent perſonne,
La coûtume ſe ſuit, ſoit mauvaiſe, ſoit bonne.
L'homme eſt imitateur, ſans penſer, ſans juger,
Comme il voit qu'on voyage, il s'en va voyager.

Une meute dépeint les gens de cette claſſe,
(u) Elle ſuit Farfillou, qui la mene & qui chaſſe,
S'il aboie, auſſi-tôt tout aboie après lui,
Sans connaître le cerf qui devant elle fuit,

Sans

VARIANTES.

(s) Ah qu'ils ſeraient heureux ſi leurs prédéceſſeurs
Les euſſent prudemment éloignés des grandeurs!

(t) Ces exemples fâcheux ne frappent plus perſonne,
La coutume ſe ſuit, ſoit mauvaiſe, ſoit bonne;
La jeuneſſe voyage, il faut donc voyager,
Dit-on, en imitant, ſans penſer ni juger.

(u) Elle ſuit un bon chien qui la mene & qui chaſſe
S'il aboie, auſſi-tôt tous abboient après lui,
Sans connaître le cerf qui devant eux a fui,

Sans savoir où ce chien par sa course les mene,
Ils japent après lui, ne le suivant qu'à peine.

Nos gothiques Ayeux, dans leur grossiéreté,
† Ignoraient les douceurs de la société?
Les Arts qui fleurissaient en France, en Italie,
N'avaient point réchaufé la froide Germanie;
(x) De la Seine & du Tibre ils décoraient les bords:
Le besoin demandait qu'on voyageât alors:
L'Allemagne depuis, quittant sa barbarie,
Par les Arts, à son tour, à la fin fut polie;
L'urbanité romaine orna toutes les cours,
Mais sans autre dessein on voyagea toujours;
Cet abus, en croissant, allant à la sotise,
Infecta nos vertus des mœurs de la Tamise.

(y) Mais malgré la coûtume, & tous ses sectateurs,
Il est des gens sensés au dessus des erreurs,
Qui présageant de loin, & calculant d'avance,
Pesent leurs actions au poids de la prudence.

(z) Oui, *Varus* a raison, il prétend que son fils
Augmente ses talens par des talens acquis,

Et

VARIANTES.

Sans savoir où ce chien plus expert qu'eux les mene, &c.

† Manquaient sur-tout des mœurs de la société;

(x) Le besoin demandait qu'on les cherchât dehors,
Et pour apprendre à vivre on voyageait alors.
L'Allemagne &c.

(y) Mais quoique la coutume aie ses sectateurs,
Il est des gens sensés au-dessus des rêveurs,
Qui présageant &c.

(z) Télamon suit un but, son fils a des talens,
Il forma son esprit dès la fleur de ses ans;

Capa-

Et des pays lointains raporte en sa patrie,
De la capacité, du goût, de l'industrie,
Afin que plus utile à soi-même, à l'Etat,
Dans l'emploi qui l'atend il serve avec éclat.

C'est ainsi que l'on voit sur des troncs ordinaires
Enter soigneusement des branches étrangeres,
Pour recueillir un fruit plus doux, plus excellent.

(*aa*) Ainsi l'heureux *Jason* revint en Conquérant
Raporter la toison dans Argos sa patrie;
Il faut au Voyageur un but & du génie.

Tandis que dans mes vers je vous tiens ce discours,
Je vois de chez *Vincent* partir de jeunes ours;
Coûtume, opinion, vous gouvernez le monde,
Le sage vainement vous ataque, & vous fronde,
(*bb*) Il n'est trop certain, les écarts des ayeux
N'ont jamais corrigé leurs indiscrets neveux.
J'abandonne le monde en proie à sa bêtise,
Maudit soit qui prétend réformer sa sotise:

Qu'on

VARIANTES.

Capable des emplois auxquels il le destine,
Il le fait voyager sans craindre sa ruine;
Homme de tous les tems & fait pour tous les lieux,
Il est goûté par-tout, il réussit au mieux.

(*aa*) Ainsi l'heureux Jason d'un voyage important
Porta la toison d'or au sein de sa patrie; &c.

(*bb*) Ah! ce n'est que trop vrai, les écarts des aïeux
Ne servent de leçons à nul de leurs neveux;
J'abandonne le monde en proie à sa bêtise;
Maudit soit qui prétend corriger sa sottise!

Qu'on s'abandonne au mal, qu'on s'abandonne au bien,
Voyage qui voudra, je n'en dirai plus rien.

(*cc*) Qu'on ſuive votre exemple, on aura mon ſuffrage,
Je condamne l'abus en aprouvant l'uſage;
Si tous nos jeunes gens profitaient comme vous,
Je voudrais, ROTTEMBOURG, qu'ils voyageaſſent tous.

EPI-

VARIANTES.

Que l'on s'adonne au mal, que l'on s'adonne au bien, &c.

(*cc*) Je reprends les abus ſans condamner l'uſage,
Votre exemple ſur-tout en eſt un témoignage;
Si tous les voyageurs profitaient comme vous,
Il faudrait, *Rottembourg*, que nous voyagions tous.

ÉPITRE V.

A D'ARGENS.

Sur la faibleſſe de l'Eſprit humain.

(*dd*) OUI, je doute avec vous, j'adopte cher d'ARGENS,
La raiſon qui retient votre eſprit en ſuſpens,
Qui loin de décider légérement des choſes,
Vous fait modeſtement examiner les cauſes;
Vous connaiſſez l'erreur de nos opinions,
L'aveuglement honteux des ſuperſtitions:
Je vois entre les mains d'un Philoſophe libre,
Sa balance en flotant reſpecter l'équilibre.

(*ee*) Satisfait de douter, mais craignant d'afirmer,
Les fureurs des partis n'ont pu vous animer.
Fier & préſomptueux dans ma tendre jeuneſſe
J'aimais à décider: c'était une faibleſſe,
Dans un âge plus mur j'ai connu mes erreurs,
Mon ignorance extrême, & l'orgueil des Docteurs.
En ſonge je volais aux plaines immortelles,
Ouvrant les yeux, j'ai vu que je n'avais point d'ailes:
Je

VARIANTES.

(*dd*) Oh que j'approuve fort votre bons ſens, *d'Argens*,
Qui retient votre eſprit toujours comme en ſuſpens! &c.

(*ee*) Satisfait de peſer, mais craignant d'affirmer,
Les ſectes, les partis n'ont pu vous animer. &c.

(*ff*) Je sus me défier d'un esprit inventif,
Curieux mais léger, promt mais spéculatif,
Qui créant des erreurs, adorait son ouvrage.

Il me semble, d'ARGENS, tout étant pour l'usage,
Que nous avons reçu certain degré d'esprit,
Qui bien que limité pour nos besoins sufit,
Cet esprit fut pour nous un présent nécessaire,
Et le Ciel le devait à l'humaine misere;
Inférieur en force à tous les animaux,
L'homme aurait succombé sous le nombre des maux;
(*gg*) Imbécile en naissant, exposé sans défense,
La mort l'eût moissonné dès sa plus tendre enfance:
Un tissu délié, de fragiles réssorts
Artistement unis composent notre corps;
Contre les Aquilons & la bise perçante,
Rien ne nous garantit qu'une peau transparente;
(*hh*) Il fallait en tout tems combatre les saisons,
Tondre, filer, ourdir & tramer les toisons,
Charpenter dans les bois, creuser dans les carrieres,
Et sur des chars tremblans mener de lourdes pierres.

Mais

VARIANTES.

(*ff*) L'imagination en se précipitant,
Dans le vaste infini m'emportait à l'instant;
Mais craignant les écueils j'ai rangé le rivage.

(*gg*) Sans l'appui des parens, sans secours, sans défense,
La mort retrancherait ses jours dès son enfance;

(*hh*) Il fallait nous couvrir, il fallait nous loger,
Filer, tramer, ourdir la laine du berger,
Charpenter dans les bois, creuser dans les carrieres,
Et sur des chars tremblans voiturer mille pierres.

† Mais sur tout autre soin il fallait se nourrir,
Expliquer ses besoins, s'aider, se secourir,
(*ii*) Par des sons variés, interpretes de l'ame,
Du feu qui la nourrit communiquer la flamme,
Pour notre sûreté créer des Arts nouveaux,
Rendre le fer tranchant, domter les animaux;
Ainsi sur nos dangers la Nature atendrie,
A la faiblesse humaine accorda l'industrie.
Mais lorsque notre orgueil sur le bon sens prévaut,
Que notre esprit trop vain veut s'élever trop haut,
(*kk*) Que l'homme veut percer de ses yeux téméraires
La nuit dont la Nature a voilé ses misteres,
Son audace frivole, au lieu d'embrasser tout,
De son étroite sphere aprend à voir le bout.
Non, l'esprit hors des sens n'a plus d'intelligence,
Nos organes grossiers font toute sa puissance;
Notre raison sans eux comme un esquif léger,
Sans bousole & sans mâts flote au gré de la mer;

Jouer

VARIANTES.

† Ce n'est pas encor tout, il fallait se nourrir,

(*ii*) Et domter par le nombre à force réunie
Le féroce lion, le tygre d'Hyrcanie.
Oui c'est par ces raisons que le Ciel a voulu
Que l'esprit fût à l'homme en propre dévolu:
Tel est ce feu divin qui fait notre partage,
Auteur de l'industrie il fait notre avantage. &c.

(*kk*) Que homme veut percer cette nuée obscure
Qui voile les secrets de toute la nature;
Sa téméraire audace au lieu d'embrasser tout,
De son étroite sphere apprend à voir le bout;
Notre esprit hors des sens n'a plus d'intelligence,
Nos organes grossiers sont privés de puissance;
Nous voguons sans bousole & sans vaisseaux mâtés
Sur un océan plein d'écueils, d'absurdités;

Notre

Jouet des Aquilons, perdant le port de vue,
Elle échoue aux écueils d'une terre inconnue;
A des absurdités tout sistême conduit,
En évitant Scylla, Charybde m'engloutit.

Serait-ce donc à l'homme à décider en maître
†Sur tant de profondeur qu'il ne saurait connaître?

*Par le rapport des sens, & leurs illusions
Il reçoit des objets quelques impressions;
(*ll*) A l'entendre on dirait que le maître du monde,
Quand il forma les cieux, quand il abaissa l'onde,
Daigna le consulter sur ses profonds desseins,
Qui réglent la Nature & fixent les Destins;
Et l'orgueilleuse Athene & la savante Rome
Definissaient les Dieux, lorsqu'ils ignoraient l'homme.

Est-ce à toi, vil mortel, à l'esprit limité,
D'asservir sous tes loix l'immense éternité?
Parle,

VARIANTES.

Notre esprit curieux qui souvent nous égare
Nous rend imitateurs du téméraire Icare;
Mais aucun ne s'attend, s'élevant aujourd'hui,
Qu'il doit avoir le sort de tomber comme lui.

†Sur des sujets abstraits qu'il ne saurait connaître;

*Par les rapports

(*ll*) A l'entendre on dirait qu'il a crée le monde,
Qu'il éleva les cieux & qu'il abaissa l'onde;
Qu'un Dieu trop impuissant par substitution
L'admit à présider à la création.
Des cieux jusqu'aux enfers, du couchant à l'aurore,
Dans ce monde il n'est rien que son savoir ignore.

(*mm*) Parle, insecte orgueilleux, qui régis l'empyrée,
Voi l'abîme des tems & ta courte durée:
Aurais-tu précédé ces siecles si nombreux?
Toi qui ne vis qu'un jour, qui t'engloutis dans eux,
Ton oeil, qui peut à peine endurer la lumiere,
Prétend percer des cieux la brillante carriere?

(*nn*) Plutôt des humbles champs où s'éleve Berlin,
L'on pourrait découvrir le superbe Apennin,
Que de connaître à fond tous les premiers principes;
Et pour les deviner fussions-nous tous Oedipes,
De cent dificultés cet énigme muni,
En petit comme en grand présente l'infini.

Demande à ce Docteur ce qu'est la cohérence,
S'il connaît la matiere & sa pure substance?
Il avouera que non; mais sans cesse il écrit
En mots alambiqués un roman sur l'esprit:

VARIANTES.

(*mm*) Parle insecte orgueilleux, si fier, puisque tu penses,
Considere ces tems d'une durée immense;
Auras-tu précédé des siecles si nombreux,
Toi qui ne vis qu'un jour en comparaison d'eux?
Ton œil &c.

(*nn*) Oui l'on verrait plutôt du haut de nos clochers
Des Alpes sourcilleux les superbes rochers,
Que de connaître &c.

Par un obscur jargon il veut expliquer l'ame,
* C'est un souffle, une essence, une divine flamme;
Il invente des mots au lieu de définir,
** Et se perd dans sa route au lieu de l'aplanir.
Sur des sujets abstraits sa raison trop stérile,
Voulant être profonde, est tout au plus subtile.
Sait il donc s'il est libre, ou si sa volonté
(oo) Obéit en esclave à la fatalité?
Il ne se connait pas, mais son esprit devine
Que ce vaste Univers n'eut jamais d'origine,
Ou prétend expliquer comment Dieu par trois mots
Tira l'ordre du sein de l'antique Cahos;
Et ce juge éclairé, décidant sans connaître,
Dira comme de rien se peut former un Etre?
Sait-il ce qu'est le vuide? A-t-il pu concevoir
Comment, tout étant plein, tout a pu se mouvoir?

Laissons à cet Anglais, digne de notre estime,
L'honneur d'avoir trouvé, par un calcul sublime,
Les effets merveilleux nés de l'attraction;
Qu'il daigne m'expliquer ce qu'est l'impulsion,
Et quel est ce pouvoir dont l'effet peut produire
Qu'un corps, pesant sur l'autre, également l'atire?

Le

VARIANTES.

* C'est un être, une essence, une divine flamme;

** Tous ses efforts sont vains, il n'y peut parvenir.

(oo) N'est pas l'esclave honteux de la fatalité?
Il ne se connaît pas, mais son esprit devine
Quelle est de l'univers la source & l'origine;
S'il fut de tous les tems, ou si Dieu par trois mots &c.

Le grand NEWTON l'ignore & ſon art n'en dit rien,
Qui pouſſera plus loin ſon calcul que le ſien?
Dans une région de ténebres couverte,
(pp) Que de ces grands ſecrets ſera la découverte,
Si cet eſprit puiſſant fait pour y réuſſir,
Malgré tous ſes efforts n'a pu les éclaircir?

(qq) Lorſqu'un enfant d'Euclide avec exactitude
Veut marquer ſur un plan les lieux, leur latitude,
Niveler des valons ou meſurer des champs,
Il éprouve d'abord ſes divers inſtrumens,
Son opération dépend de leur juſteſſe.

Cet uſage en effet eſt rempli de ſageſſe,
Si l'on veut raiſonner, n'eſt-il pas de ſaiſon
De connaître, avec tout, quelle eſt notre raiſon?
Mais l'homme qui s'ignore, au hazard s'abandonne,
(rr) Il rejette, il aprouve, il décide, il ordonne:

VARIANTES.

(pp) Qui des cauſes fera l'utile découverte
Si cet eſprit puiſſant fait pour y reuſſir
Sur ces ſecrets obſcurs n'a pu nous éclaircir?

(qq) Lorſqu'un ingénieur verſé dans ſa ſcience
Veut conſtater des faits par quelque expérience,
Niveler, meſurer, ou lever des arpens,
Il éprouve &c.

(rr) Il rejette, il approuve, il décide, il raiſonne,
Et de ſes inſtrumens bien loin de s'aſſurer,
Il ne prend pas le ſoin de les examiner:
Sait-on ſi la raiſon eſt frivole ou ſolide? &c.

Resserré dans lui-même, un desir curieux
Egare sa pensée & la perd dans les cieux,
Sait-il si la raison est frivole ou solide?
Si son esprit ardent peut se tenir en bride?
Ou si malgré ce frein, par des écarts fréquens
L'imagination emporte le bon sens?
Mais l'orgueil dans son cœur respecte sa folie,
Il craint un examen qui toujours l'humilie.

On dirait en effet, que notre esprit trompeur,
* Froid pour la vérité, s'échauffe pour l'erreur;
Dans cent absurdités sa faiblesse nous plonge,
Du brillant merveilleux le séduisant mensonge,
S'imprimant dans l'esprit avec facilité,
Nourrit de fictions notre crédulité,
(ss) Il est comme un miroir dont la glace infidele,
Loin de peindre à nos yeux une image réelle,
Des rayons qu'il reçoit confondant les clartés,
Défigure les traits qui lui sont présentés.

(tt) L'homme ne connaît pas jusqu'où va sa
faiblesse:
Au sein de la folie il vante sa sagesse;

Enivré

VARIANTES.

* Est pour la vérité moins fait que pour l'erreur;

(ss) Il est comme un miroir dont la docile glace
Reçoit tous les objets qui frappent sa surface,
Et qui par le moyen de ses réflexions
Sans y rien altérer rend ses impressions.

(tt) L'homme ne conçoit pas jusqu'où va sa faiblesse,
Son amour-propre est pis qu'une éternelle yvresse;

Et

Enivré d'amour propre il chérit ſes talens,
Et de ſa propre main ſe parfume d'encens.

Ce n'eſt pas ſans raiſon que mon chagrin l'accuſe,
Du matin juſqu'au ſoir voyez comme il s'abuſe.
Qu'un Adepte paraiſſe, & promette ſon or,
Cent dupes du grand œuvre en atendront leur ſort;
Leur erreur ne voit pas, du gain trop animée,
Que leur bien au creuſet ſe diſſipe en fumée.
Qu'un Aſtrologue vienne, & liſant dans les cieux,
(*v v*) Annonce par ſon art un avenir fâcheux,
Le peuple plein d'éfroi, réveur & taciturne,
Tremble pour les malheurs que lui prédit Saturne,
Et croit, pour avertir des grands événemens,
Que Dieu daigne troubler l'ordre des élémens.
Quoi! ces aſtres muets ſont-ils donc des Prophetes?
Quoi! tout eſt-il perdu quand on voit des Cometes?

VARIANTES.

Et cet aveugle amour imbu de ſes talens,
Les érigeant en dieux leur offre ſon encens.

(*v v*) Annonce un avenir triſte & calamiteux;
Leur eſprit effrayé devenant taciturne,
Tremblant pour les malheurs que leur prédit Saturne,
S'imagine que Dieu trouble les élémens,
Afin que l'avenir les avertiſſe à tems;
Que ces aſtres nombreux ſont autant de Prophetes,
Et que tout eſt perdu lorſqu'on voit des cometes.

J'en sais dont les cerveaux sont vivement frapés
D'esprits, & de vampirs autour d'eux atroupés;
Les ombres dans la nuit * leur semblent des fantômes:
Sans cesse en frénésie, ils en ont les simptômes,
Et toujours alarmés de spectres éfrayans,
Ils accusent les morts des crimes des vivans.

Les superstitieux, encor plus ridicules,
Sur les absurdités n'ont jamais de scrupules;
Combien n'a-t-on pas vu d'habiles imposteurs
Du stupide public cimenter les erreurs?
Sous des mots captieux proférer des oracles?
Par des prestiges vains fabriquer des miracles?

Rassemblons tous les tems, voyons tous les pays,
De Lisbonne à Pékin, d'Archangel à Memphis,
S'en trouve-t-il un seul, je consens qu'on le nomme,
Dont le culte insensé n'ait pas dégradé l'homme?

Oui, l'homme de tout tems fut le jouet honteux
Des grossieres erreurs des prêtres frauduleux;
Il a tout adoré jusqu'à la plante vile (*);
L'encens fuma jadis devant le crocodile.
O comble de forfaits! nos antiques Germains
(xx) Prodiguaient leur encens à des Dieux inhumains.
L'erreur leur immolait, pour apaiser leurs haines,
Sur des autels sanglans des victimes humaines.

Du

VARIANTES.

(xx) Osaient servir des dieux cruels & inhumains,
Auxquels on immolait pour appaiser leurs haines &c.

* De la nuit.

(*) L'Oignon.

Du moins le monde en paix, ſuivant ſes viſions,
N'avoit point combattu pour ſes opinions;
(yy) Mais depuis les Chrétiens dans leur ſang ſe plongerent,
Pour des dogmes nouveaux par fureur s'égorgerent;
Défenſeurs d'une Foi qu'ils ne comprenaient pas,
Ces dévots aſſaſſins ſe portoient le trépas,
Et le monde changea pour des erreurs nouvelles
Ses antiques erreurs, ſans rien gagner par elles;
Tant dans l'aveuglement le vulgaire plongé
Ou doute par faibleſſe, ou croit par préjugé! *)

Mais que devient au fond cette raiſon ſi vaine,
** Reine des animaux, qui fait tant la hautaine?
Je n'y vois que faibleſſe & qu'imbécilité,
Le bon ſens eſt captif de la crédulité;
(zz) Une erreur ſinguliere eſt ſûre de ſéduire:
FOLARD à ſaint Médard a pu nous en inſtruire.

VARIANTES.

(yy) Mais il changea depuis pour des erreurs nouvelles
Ses anciennes erreurs ſans rien gagner par elles; &c.

*) Immediatement après ces vers, on lit dans les autres Editions encore les quatre vers ſuivans:

D'Argens, ne penſez pas que ma plume ſévere
Vous compte impunément au nombre du vulgaire;
Je prends cet univers de l'un à l'autre bout,
L'individu pour lors s'engloutit dans le tout.

** Qui ſur les animaux fait ſi fort la hautaine?

(zz) Telle eſt cette raiſon qui ſi fiere à l'entendre,
Prétend tout devinir & prétend tout comprendre:

Le bon ſens eſt voiſin du tranſport inſenſé,
L'entre deux par malheur eſt bien peu nuancé;
Qui, l'ame la plus forte eſt pleine de faibleſſe,
Ce n'eſt qu'un bon eſprit qui voit ſa petiteſſe.

Les hommes doivent tout aux organes des ſens
Leur miniſtere inſtruit leurs eſprits impuiſſans;
Par eux en combinant s'acquiert l'expérience,
C'eſt le ſeul point d'appui de leur intelligence:
Mais ne jugeant de tout que par comparaiſon,
Dès qu'ils ſortent des ſens ils perdent leur raiſon.
De leur eſprit borné la petite étendue
Ne peut ſaiſir ni rendre une choſe inconnue;
* De tant de mots nouveaux les ſons articulés
Enveloppent des riens en termes empoulés.

De ce vaſte Univers atome imperceptible,
(a) Crois-tu que l'infini devait t'être acceſſible?
Dans

VARIANTES.

Le bons ſens eſt voiſin du tranſport inſenſé,
L'entre-deux par malheur eſt trop peu nuancé;
Quel homme eſt ſans erreur? quel ſage eſt ſans faibleſſe?
Il n'eſt qu'un eſprit ſain qui voit ſa petiteſſe.

* Ils inventent de mots qui bien qu'articulés,
Enveloppent des riens en termes empoulés.

(a) Crois tu qu'en étendant ton eſprit limité
Il pourra contenir toute l'immenſité?
Et tu veux t'engager dans l'obſcur labyrinthe
Duquel Théſée en vain voudraiit percer l'enceinte!
Dans tes projets hautains il n'eſt point de milieu,
Tes deſirs ſont d'un homme & tes vœux ſont d'un dieu.

Dans tes projets hautains il n'eſt point de milieu,
Tes deſtins ſont d'un homme, & tes vœux ſont
d'un Dieu.

Tandis que l'Aigle atteint le ſéjour du tonnerre,
La timide Progné vole en raſant la terre;
Ni trop haut, ni trop bas prenons un vol moyen,
(*b*) La prudence le regle & lui ſert de ſoutien.
Non, ne condamnons point cet amour des Sciences,
Qui remplit notre eſprit d'utiles connaiſſances;
Qu'un Sage ſoit ſavant; mais loin de s'entêter,
Qu'aprenant à connaître il aprenne à douter,
Et que de ſa raiſon gouvernant la faibleſſe,
Dans ſon propre néant il puiſe la Sageſſe.
Un peu d'or pour un pauvre eſt un immenſe bien;
C'eſt aprendre beaucoup de voir qu'on ne ſait rien.
De tous les animaux que l'Univers enferme,
Chaque eſpece a ſes loix, ſes limites, ſon terme;
La Nature fixa, par ſes arrangemens,
Leurs domaines bornés à certains élémens.
L'homme eſt ainſi qu'Antée, illuſtré par la fable:
Sur terre ce géant fut toujours indomtable,

VARIANTES.

(*b*) Et bornons-nous, *d'Argens* ſous notre méridien,
Je ne condamne point cet amour des ſciences
Qui remplit nos eſprits d'utiles connoiſſances;
Je veux qu'un ſage ſoit ſavant ſans s'entêter;
Qu'apprenant à connaitre il apprenne à douter;
Et que de ſa raiſon remarquant la faibleſſe
Ce lui ſoit un motif de plus grande ſageſſe;
Un pauvre prend peu d'or pour un immenſe bien; &c.

(c) Mais par Hercule un jour dans les airs élevé,
Perdant son élément, il périt étoufé.
Il faut, sage d'ARGENS, s'enfermer dans sa sphere,
Qui pourrait respirer hors de son atmosphere,
Dans l'orbe de Mercure ou bien de Jupiter?
Le Paon périt sous l'eau, le Dauphin meurt à l'air.

De même notre esprit, sans tenter l'impossible,
Ne doit jamais sortir hors du monde sensible;
N'est l'orgueil, en un mot, qu'il nous faut étoufer,
L'homme est fait pour agir, non pour philosopher.
Nos organes, D'ARGENS, seraient d'autre fabrique,
Si l'homme eût été fait pour la Métaphysique;
(d) Notre esprit dégagé des terrestres liens
Pourrait, en s'élevant aux champs aériens,
Y voir ce qu'il supose & tout ce qu'il ignore,
Ces esprits immortels, ce Dieu que l'on adore;
Nos yeux seraint perçans, nos desirs satisfaits,
On n'aurait plus besoin du microscope anglais,
Point de problème alors, tout serait axiome,
On pourrait disséquer la monade & l'atome,

Et

VARIANTES.

(c) Mais quand Hercule un jour osa le soulever,
Serrant ses bras nerveux il vint à l'étouffer.
Il faut se renfermer dedans sa propre sphere,
Qui pourrait respirer hors de cette atmosphere &c.

(d) Nul microscope Anglais n'égalerait nos yeux,
Nos doigts seraient plus fins & plus industrieux;
Point de problème alors, tout serait axiome;
On pourrait disséquer la monade & l'atome, &c.

Et prenant la Nature à l'instant que tout naît,
Décompoſer chaque Etre, & ſavoir ce qu'il eſt.

* L'Eternel nous cacha ces objets des Sciences,
Il nous rendit heureux ſans tant de connoiſſances;
Plions modeſtement nos vœux à ſes arrêts,
Du lot qui nous échut ſoyons tous ſatisfaits,
Qu'à notre eſprit débile, & prudemment timide,
La modération ſerve toujours de guide.
(e) Ce fut dans ſon école où fleurit autrefois
Ce Philoſophe Grec *) dont nous ſuivons les loix;
Ce Sage, de l'erreur craignant le bras magique,
Contr'elle ſe couvrit de l'égide ſceptique;
De notre faible eſprit il connaiſſait l'orgueil,
Et d'un ſiſteme adroit le dangereux écueil.

Cicéron, ſon diſciple, au fond de l'Auſonie
Tranſporta ſon école & ſon Académie;
Philoſophe prudent, généreux Sénateur,
Pere de la Patrie, & fléau de l'erreur.

O ſage

VARIANTES.

* Le ſouverain moteur nous cacha ces ſciences.

(e) C'eſt elle qui jadis dans la Grece inſpira
Carneade qu'alors l'Univers admira.
Ce ſage de l'erreur craignant l'effort magique,
Contr'elle ſe couvrit de l'égide ſceptique; &c.

*) *Carnéade.*

O sage CICERON, présidez à ma verve,
Soyez mon Uranie & soyez ma Minerve,
Vous de qui l'éloquence en plein barreau domta
Le rapace VERRES, l'afreux CATILINA,
Qui retiré depuis dans les champs de Tuscule
Aprites à douter au monde trop crédule,
Et peignant la vertu dans toute sa beauté,
Montrates le chemin de la félicité.

Oui, laissons dans les cieux la Science sublime,
Travaillons dans le monde à détruire le crime;
Que sert-il après tout à l'esprit curieux
(f) De descendre aux enfers, d'escalader les cieux?
Loin de nous égarer dans ce sombre dédale,
Apliquons notre esprit à l'utile Morale:
C'est elle qui sondant tous les replis des cœurs,
Sans fard ose aux Mortels reprocher leurs noirceurs,
* Dévoiler leurs défauts, ataquer leurs caprices,
Distinguer hardiment leurs vertus & leurs vices,
Domter des passions tous les transports outrés,
Changer des furieux en humains modérés,
Nous aprendre à connaitre au fond ce que nous sommes,
Et rabaisser les Rois jusqu'au niveau des hommes:
C'est elle qui nous fait triompher des revers.

O cé-

VARIANTES.

(f) D'être instruit des secrets que nous cachent les Cieux?
Loin de nous égarer dans ce fâcheux dédale. &c.

* Eplucher leurs défauts, démasquer leurs caprices.

O céleſte Morale, épurez tous mes vers:
Accordez EPICURE avec l'âpre Stoïque,
Rendez l'un plus nerveux, l'autre moins tiranique,
Préparez le chemin qui mene à la vertu,
Plus on l'adoucira, plus il ſera battu.

Tant que la Deſtinée & ſa viciſſitude
Prolongera mes jours, j'en ferai mon étude,
Et ſans perdre à connoître un tems fait pour jouir,
* DESCARTES ni LEIBNITZ ne pourront
m'éblouir.

VARIANTES.

* Malebranche ni Wolff ne pourront m'éblouir.

ÉPITRE VI.

AU COMTE GOTTER.

Combien de travaux il faut pour satisfaire des Epicuriens.

O Comte fortuné, qui dans l'indépendance
Jouissez en repos des fruits de l'opulence,
Fils chéri de Bacchus & de la volupté,
Nourri dans le berceau de la prosperité.
L'instinct vaut à vos yeux toute philosophie,
Vous mettez à profit les douceurs de la vie;
Dans les bras des plaisirs, sans vous charger de soins,
Vous laissez aux mortels, pour vos nombreux besoins,
Epuiser leurs talens, les arts & l'industrie.

* Dans la pompe des Rois votre grandeur nourrie
Ignore les détails qui vous rendant heureux;
Si vous y descendez, c'est d'un air dédaigneux,
Ou c'est pour mépriser un ouvrier vulgaire,
De vos différens goûts esclave mercenaire;
Vous prétendez sans peine avoir tous les plaisirs,
Ordonner, & d'abord contenter vos desirs:
Trop promptement lassé par un luxe ordinaire,
Il vous faut du nouveau dont l'atrait vous fait plaire,
Par des raffinemens resusciter vos goûts,
Recourir à la mode, invention des fous.

Quel

* Dans la pourpre

Quel terrible embarras de servir votre table !
Souvent votre *Joyard* veut se donner au Diable,
Pour inventer des mets, dignes dons de Comus,
Sous leurs déguisemens à peine encore connus ;
Et vous n'apercevez sous tant de mascarades
Que pâtés, hachis fins, farces & marinades,
Vous ne connaissez plus la chair qui vous nourrit,
Satisfait d'assouvir votre avide apétit ;
Mais promtement puni d'un excès qui vous flate,
Il faut avoir recours aux enfans d'Hipocrate
Et réduire à la casse, à la manne, au séné
D'un apétit glouton le goût désordonné.

Tels sont tous ces repas goûtés dans l'indolence,
Où l'ennui, compagnon de la magnificence,
Souvent jette au hazard ses languissans pavots,
Fait bailler l'enjouement & glace les bons mots.

Tandis que les festins, le luxe & la paresse
De vos sens émoussés séduisent la molesse ;
Qu'il en coûte aux humains pour contenter vos goûts !
Que de bras occupés à travailler pour vous !
Regardez ce spectacle, & soufrez que ma Muse.
De leurs nombreux travaux un moment vous amuse,
Ces objets ne sont bas que pour des ignorans.

Cet immense Univers, ces divers élemens
Fournissent vos repas, la séconde Nature
Réserve ses faveurs aux enfans d'Epicure ;
Nos ruisseaux, nos étangs vous donnent leurs poissons,
L'air donne ses oiseaux, la terre ses moissons,
Et la mer vous présente, en fouillant ses abimes,
Ces monstres recherchés, malheureuses victimes
De la voracité des célebres gourmets.

Mais laissons pour un tems tous ces étranges mets,
Ces turbots, ces poupars & ces ragoûts bizarres,
Moins bienfaisans, moins bons que singuliers & rares;
Loin de l'art de NEVERS & du rafinement,
Considérons ce pain, pur & simple aliment,
Qui sert toujours de base à notre nourriture;
Qu'il coûte de travaux, de soins & de culture!

Voyez ces laboureurs dès l'aube vigilans,
Qui guident la charrue & cultivent les champs;
Ils éternisent l'art qu'enseigna *Triptoleme*,
Par leurs rustiques mains le grain divers se seme,
On creuse avec le fer, on ferme les sillons,
L'ouvrage a préparé d'abondantes moissons;
En vain sur les guérets l'Aquilon souffle & gronde,
Vers le riant Printems la semence féconde,
Se sentant des faveurs de la blonde Cérès,
Germe, pousse, s'éleve & couvre les guérets
De sa plante toufue en Eté jaunissante;
Alors le laboureur saisit sa faulx tranchante,
Et moissonne à grands coups cette forêt d'épis,
Et l'on voit sur ces pas ses enfans accroupis,
Qui recueillant le bled de leurs rateaux fideles,
Après l'avoir lié, l'entassent en javelles;
Delà le bœuf tardif vers le plus proche lieu
Traîne à pas lents ce poids qui fait gémir l'aissieu:
Plus loin des bras nerveux, forts de leur tempérance,
Par des coups rédoublés le battent en cadence,
Et separent enfin par leurs pesans fléaux
L'aliment des humains de celui des troupeaux.

Voici de nouveaux soins, ce grain que l'on sépare,
Par un autre instrument se broye & se prépare,

Il

Il change de nature, une pierre en tournant
Opere ſe miracle à la faveur du vent;
C'eſt une poudre fine artiſtement broyée,
Il faut pour vous nourrir qu'elle ſoit délayée,
Que la chaleur du four & l'aide du levain
Par un dernier effort la transforment en pain.

Dans vos riches Palais, votre fiere moleſſe
De ce ſimple aliment dédaigne la baſſeſſe,
Trop loin des laboureurs, qui peuplent les hameaux,
Vous couvrez de mépris leurs utiles travaux.
Vous ignorez encor par quel immenſe ouvrage
Le François prépara cet excellent breuvage
Ce vin que vous buvez d'un air de connaiſſeur,
Et dont vous nous vantez la ſeve & la douceur,
Les fertiles côteaux où ſerpente la Saone
L'ont fait croître & mûrir vers la fin de l'Automne;
Le Vigneron ſoigneux en cultiva le plant,
Il donna des appuis au débile ſarment,
Il preſſa des raiſins la liqueur empourprée,
Dans la cuve en bouillant de la lie épurée;
Ce jus clarifié ſans mêlange, ſans art,
Vieilli dans ſes vaiſſeaux devient ce doux nectar
Dont les flots de rubis colorent votre verre;
Et ce brillant criſtal que vous n'eſtimez plus
Dans les bruyans transports des plaiſirs de Bacchus,
Vous le devez encore à l'induſtrie humaine.

La cendre, la fougere, & le ſable d'arene
Préparés par les mains d'un habile artiſan,
Changent de forme & d'être en un braſier ardent,
Leur compoſition, de dure & de ſolide,
Par la vertu du feu, ſoudain devient fluide.

L'ouvrier, en soufflant par un tube de fer,
Dilate cette masse & la gonfle par lair;
Souple au gré du ciseau dont elle est arrondie,
Elle devint cristal dès qu'elle est refroidie,
Et permet aux rayons d'oser la traverser.

Ainsi s'est fait ce verre où l'on vous voit verser
Cette boisson des Dieux, cette liqueur riante,
Qui vous fait savourer sa mousse petillante.

Avec plus d'art encore se font ces grands trumeaux
Dont la glace polie, égale & sans défauts,
Vous rend exactement, comme un portrait fidele,
Les différens objets qui sont vis-à-vis d'elle.
C'est-là tous les matins, après votre réveil,
Sur le choix des atours que vous prenez conseil;
Ce miroir toujours vrai regle votre parure,
Il vous fait arranger la fausse chevelure
Qu'on emprunta d'autrui, qu'on boucla tout exprès,
Pour que votre front chauve eût de nouveaux attraits.

Et cet habit superbe avorton de la mode,
Qui plus il paraît beau, plus il est incommode,
Vous dérobe sous l'or le drap & sa couleur,
Savez-vous qui la fait? Ce n'est pas le tailleur,
Qui toisant votre corps sur son moule façonne
Le drap auné, coupé, recousu, qu'il galonne.

Examinez ces champs, ces bosquets, ces valons:
Voyez-vous ce berger qui conduit ses moutons?
Il les tond deux fois l'an, leur utile dépouille
Se convertit en fil, passant sur la quenouille;

Pour

Pour en faire une étoffe on monte des métiers,
Minérve dans cet art forma les ouvriers:
Que d'hommes occupés & que de mains adraites
Sur la trame avec bruit font rouler les navettes!
Un nouvel Univers nous fournit la couleur
Qui fait perdre à ce drap sa mal-propre blancheur,
Des couleurs de l'Iris on a l'art de la teindre,
Pour lui donner du lustre on employe un cylindre,
Qui de son poids égal, en roulant, l'aplatit;
Par ces travaux s'est fait le drap qui vous vêtit.

O triomphe de l'art & de l'adresse humaine!
Ces tableaux sont tissus d'or, de soie, & de laine,
Un éleve d'Apelle en donna le dessein,
Correge & Raphael conduisirent sa main;
Ces contours, ces couleurs animent la teinture
La haute-lisse exacte égale la peinture,
Oui, Mercier, (*) ton aiguille, à l'aide du fuseau,
Peut concourir au prix qu'on destine au pinceau:
Tout personnage a vie, il agit, il s'élance
Le lointain fuit des yeux, aidé par la nuance;
Ces ouvrages parfaits, poussés au clair-obscur,
Couvrent dans vos palais la nudité du mur:
Vos yeux pour leurs beautés sont pleins d'indifférence
A quoi servent ces biens sans goût, sans connoissance?
Il faut avoir sur eux quelque érudition,
Ou bien, point de plaisir dans leur possession.

Ah! si dans vos grands biens vous voulez vous complaire,
Qu'un sentiment plus fin sur les arts vous éclaire!

(*) *Le premier qui ait fait des tapisseries à Berlin.*

Ajoutez au bonheur un goût plus rafiné,
Aprenez à connaître, ô mortel fortuné,
De quel prix eſt pour vous l'induſtrie & l'ouvrage,
Du moins à ces travaux donnez votre ſufrage.

Mais je parle des Arts du ton d'un amateur,
La moindre attention laſſe votre Grandeur,
Vos ſens ſont engourdis, vous ſortez d'une fête,
Les vapeurs du diner vous montent à la tête;
Vous allez digérer dans un profond repos:
La moleſſe déjà vous couvre de pavots;
Vous allez vous livrer, fatigué de la table,
Sur ce ſopha commode, au ſommeil délectable;
Ou bien ſans y penſer je vous vois parcourir
Des obſcenes Romans, ennuyeux à mourir,
Oeuvres qui de nos tems dénotent les miſéres,
Et partagent le ſort d'inſectes éphémeres;
Vous liſez cés écrits, de votre propre aveu,
Pour tuer les momens jusqu'à l'heure du jeu;
Cette heure ſonne enfin, votre carillon chante.

Savez-vous comme on rend cette montre agiſſante?
Par quels moyens ſecrets ſes reſſorts différens
Travaillent de concert à meſurer le tems?
Comment ſur ſon cadran en tournant en ſilence,
L'aiguille, en vous marquant le moment qui s'élance,
Aidé du carillon dont le bruit retentit,
Du matin juſqu'au ſoir, COMTE, vous avertit
De la fin de vos jours, dons le le terme s'avance,
Et de ce tems perdu par votre nonchalance?

Mais tout eſt préparé, votre jeu vous! attend,
Votre front s'éclaircit, votre cœur eſt content;

En

En vain l'obſcure nuit baiſſe ſes ſombres voiles,
L'induſtrie a pour vous inventé des étoiles,
Qui de votre ſalon chaſſent l'obſcurité,
Et raviſſent les yeux par leur vive clarté:
Ici d'un jeu nouveau l'amuſement s'aprête,
Vous comptez ſur le ſort qui regne à la cométe.

Ces cartons par *Müller* *) timbrés, bariolés,
Sont par vos doigts adraits rapidement mêlés,
Et leurs combinaiſons, que le hazard améne,
Reglent de votre jeu la fortune incertaine;
Ces *Louis*, ces *Ducats*, entaſſés en monceaux
Vont paſſer tour à tour à des maîtres nouveaux.

Mais d'où vous vient cet or, ce métal pur & rare?
Qu'importe, dites-vous, quel climat le prépare?
On ne l'a point* creuſe dans ces monts ſourcilleux
Qui non loin de Goslar s'élevent jusqu'aux cieux;
Leur ſtérile tribut, dont on ſe glorifie,
N'enrichira jamais la vuide Weſtphalie.

Ah! cher Comte, aprenez à votre étonnement,
Les prodiges qu'on doit au pouvoir de l'aimant;
De ſes propriétés la vertu découverte
Aux Sciences montra plus d'une route ouverte;
L'art à ſes vérités joignit l'invention,
Le fer obéiſſant connut l'atraction,
Et frotté par l'aimant on vit l'aiguille habile
Vers le Pole tourner ſur ſon pivot mobile;

*) *Chargé du timbre des cartes à Berlin.*

* Tiré de ces monts &c.

Un Génois, partagé d'un esprit créateur,
Amant des vérités & rempli de valeur,
Assuré des effets du pouvoir magnétique,
Fonda sur leurs vertus son projet héroïque,

Il fit sur des chantiers construire ses vaisseaux,
Les peuples de Lusus furent ses matelots,
Ses mâts vinrent d'ici, ses voiles du Batave,
Son goudron des climats où nait le Russe esclave;
Et ce nouveau Jason s'embarqua sur les mers,
Résolu de trouver un nouvel Univers.
On lève l'ancre, il part guidé par sa bousſole,
Il brave tous les vents déchaînés par Eole,
Tous les flots soulevés du fougueux Océan:
Sa proue, en fendant l'eau, s'aproche du couchant,
Et baloté long-tems entre le ciel & l'onde,
Après un long voyage, il trouve un autre monde.

Ferdinand, attentif à d'aussi grands travaux,
Fit du port de Cadix partir d'autres vaisseaux,
De Dieu dans l'Amérique il veut venger la cause,
Les Saints sont ennichés sur les bords du Potose,
Les Incas déthrônés sont livrés à la mort.

Ainsi l'espoir du gain, l'ardente soif de l'or
Aprit aux Espagnols, secourus par Neptune,
Sur des bords étrangers à chercher la Fortune;
Cortes, le fier Cortes avec peu de soldats
Domta Montezuma, subjugua ses Etats.
** L'Amériquain troublé voit, rempli d'épouvante,
Aprocher de ses bords une ville flôtante,
Et huit cens Espagnols lui paraissent des Dieux.
Ils portent le tonnere, ils lui lancent leurs feux;

Des

** L'Ameriquain consterné &c.

Des monstres inconnus, des Centaures rapides
L'ateignent en courant de leurs traits homicides:
Tout se soumet, tout plie, on enchaîne le Roi,
CORTES aux Mexicains fait respecter sa loi:
Ces cruels conquérans, dans ces champs de leur gloire,
Par des meurtres afreux ternissent leur victoire;
Les Caciques, les Rois sont livrés au trépas.

Depuis, l'astre brûlant de ces riches climats,
En dardant ses rayons sur cette ardente zone,
Ne vit plus de Cacique ou de Roi sur le thrône;
Le peuple avait peri comme ses Souverains,
Les fleuves regorgeaient du sang des Mexicains;
Parmi tant de fureurs & tant de funérailles
On fouillait dans les monts, du sein de leurs entrailles
L'Espagnol retirait ce dangereux métal,
Du vice des humains mobile principal;
Les riches minéraux * que cachait l'Amerique,
La dépouille des Rois, les trésorts du Mexique
Et tous ces biens, acquis par des crimes hardis,
Pour enrichir Madrid passerent à Cadix.
On timbra les lingots, la piece eut son poids juste,
De CHARLES *) à chacune on imprima le buste;
Ces signes de valeur reçurent divers noms,
On vit Piastres, Ducats, Pistoles, Patagons;
Par les ressorts nombreux qui meuvent le commerce,
Ce métal en Europe à pleine main se verse.

Voyez-vous de bateaux ces grands fleuves couverts?
Ils portent nos moissons dans de lointaines mers;

* Que recelait l'Afrique.

*) *Charles-Quint.*

L'Espagnol les reçoit, il nous rend des especes,
Et de ce troc heureux dérivent nos richesses;
* Les tributs du Mexique, en Prusse transportés,
Entretiennent les arts dans les grandes cités;
Ils font naître le luxe, enfant de l'opulence,
Des villes aux hameaux circuler la dépense;
Le laboureur qui vend le fruit de sa sueur
Du prix qu'il en reçoit va payer son Seigneur;
C'est lui qui vous fournit, à force de fatigue,
Ces ducats dont au jeu vous êtes si prodigue.
Jugez, COMTE, jugez, par ces faibles desseins,
Des travaux étonnans qu'embrassent les humains;
Je n'ai pas tout dépeint, la matiere est immense,
Et je laisse à BERNIS sa stérile abondance.

Mais ceci vous suffit, vous voyez les liens
Dont l'avantage égal unit les citoyens,
L'industrie en tous lieux qui s'accroît & s'exerce,
L'ouvrage encouragé par l'apas du commerce;
L'Asie & l'Amérique ont contenté nos goûts,
Nous travaillons pour eux, ils travaillent pour nous.

Mépriſez vous encor ces artisans habiles,
A vous, à leur patrie, au genre humain utiles?
Leurs occupations les rendent vertueux,
COMTE, de leur bonheur devenez envieux,
Vos jours semblent plus longs que chez eux les semaines.
Les vrais plaisirs sont ceux qu'ont achetés les peines:
La paresse offre à l'homme une fausse douceur;
Le travail est pour lui la source du bonheur.

* Les tresors,

EPI-

ÉPITRE VII.

A MAUPERTUIS.

La Providence ne s'intéresse point à l'individu, mais à l'espece.

NON, ne présumez point, sublime MAUPERTUIS,
Que Dieu regle un détail trop au-dessous de lui :
De nos frêles destins, de notre petitesse
Le Ciel n'occupe point sa suprême sagesse ;
Quoi notre individu, quoi nos nombreux besoins
Méritent-ils sur eux de distraire ses soins?

Ce moteur inconnu, cette cause premiere,
En donnant une forme à l'antique matiere,
Aux êtres imposa ses immuables loix :
Vers un centre commun gravitent tous les poids,
Le feu dans l'air éleve une flamme ondoyante,
L'eau sans rétrograder suit le cours de sa pente,
Tout genre est limité dans son petit circuit ;
D'un pepin de pomier l'arbre se reproduit ;
Mais jamais ce pepin ne produira des roses.
Les effets sont toujours les esclaves des causes.

Ainsi l'homme en naissant reçut les passions,
Ces tirans de son cœur & de ses actions ;
Leur empire est connu par des effets semblables,
La trahison nâquit des haines implacables ;

L'amour à ſes douceurs mêle un cruel poiſon,
Il égare l'eſprit & ſeduit la raiſon ;
Inquiet: ſoupçonneux, rempli de jalouſie,
Il produit la fureur ou la mélancolie.
La colere eſt ſubite, aveugle * en ſes accès,
Et pouſſe les humains au comble des forfaits:
Nous ſommes tous marqués d'un de ces caracteres,
Ils ont, vous le voyez, des ſuites néceſſaires :
Un *Héraclite* pleure, un *Démocrite* rit,
L'atrabilaire eſt dur, & l'humain s'atendrit.

Dieu fit ces paſſions, une main inconnue
Dans un ordre ignoré par-tout les diſtribue
Tant de varietés, tant de deſtins divers
Par leurs combinaiſons décorent l'Univers,
Et d'un ſpectacle uſé renouvellent la ſcene,

Mais l'Etre tout-puiſſant ne ſe met point en peine
Du rôle que je joue & du ſort qui m'atend,
Mon principe m'entraîne, & je ſuis ſon torrent:
Si du faîte des Cieux il abaiſſe ſa vue,
Il voit, d'un œil égal, la roſe & la cigue:
Le grand eſt ſon ouvrage, & dans l'immenſité
Il ſait manifeſter toute ſa majeſté:
Dans de vaſtes deſſeins ce Dieu peut ſe complaire;
Mais il eſt ſourd aux cris du ſtupide vulgaire:
Sans ſoins, ſans embarras, ſans peine, ſans tourment,
Il ſait que la Nature, exécutant ſon plan
Obéit à ſes loix ſans leur donner d'ateinte,
Et garde les vertus dont il l'avait empreinte.

Tel, ſûr de ſon ouvrage, un Horloger expert
Agence des reſſorts pour agir de concert,

Et

* Et ſans accès.

Et donne au mouvement son allure constante;
Au principe moteur la montre obéissante,
Dans l'absence du maître, accomplit ses desseins.

Et tel, ayant posé des principes certains,
Dieu soumit les effets à leur premieres causes.
Sûr des événemens il laisse aller les choses;
Ce qui nous paraît bien, ce qui nous paraît mal,
Tout concourt en effet à son plan général.

Les loix qu'à la matiere imposa sa sagesse
Se bornent au devoir de conserver l'espece;
Tout ce qui se détruit doit être remplacé.

Ainsi le tems présent repare le passé,
Ainsi nous occupons les places de nos peres,
Les aigles, les vautours engendrent dans leurs aires;
Le Rhin fournit la mer du tribut de ses eaux,
Là naissent des forêts, ici des végétaux;
Leur semence diverse, également féconde,
Alors qu'il dépérit, renouvelle le monde;
Mais leur force inhérente & leur fécondité
Ne produit qu'un seul genre à jamais limité.

Connaissez la Nature, attentive à l'espece,
Nos pertes par ses soins se réparent sans cesse;
Par sa fécondité le monde est maintenu,
Et son sein abondant fournit au superflu:
Elle sait que le gland peut reproduire un chêne,
Mais de ces glands perdus elle n'est point en peine,
Qui tombent les hyvers, abattus par les vents,
Et sans multiplier pourrissent dans les champs,

Qu'un

Qu'un déluge en Eté détruiſe la ſemence;
Le grain en d'autres lieux revient en abondance;
Que l'Afrique fourniſſe aux beſoins des Français,
Que les champs des Germains nourriſſent les Anglais:
Ces objets, grands pour nous, petits pour la Nature,
N'importent point au monde, il pourſuit ſon allure.

Voyez, quand le Printems vient déchaîner les eaux,
Que les torrens Saxons font enfler nos ruiſſeaux,
Dans ſon cours orgueilleux l'Elbe majeſtueuſe
Etendre ſur les prés ſa fange limoneuſe,
Changer en ſerpentant la forme de ſon lit,
Couvrir un de ſes bords de ſon onde qui fuit;
Sans égard au terrein, qu'il ſoit le mien, le vôtre,
Ce qu'elle prend à l'un, elle le rend à l'autre.

Ainſi pour l'Univers il n'eſt rien de perdu,
Mais Dieu ne deſcend point juſqu'à l'individu;
Il rit de l'homme vain, qui rempli de lui-même,
Mécontent de ſon ſort, blâme l'Etre ſuprême.

Eh quoi! la taupe aveugle, en ſon vil ſouterrein,
Doit-elle critiquer les palais de Berlin?
Peut-elle apercevoir leur immenſe étendue?
A ſa motte de terre elle borne ſa vue.

MAUPERTUIS, l'homme eſt taupe, étroitement borné,
Par l'inſtinct de ſes ſens il ſe trouve enchaîné,
Ses jugemens ſont faux, ſes lumieres trompeuſes.

Ce Campagnard ſe plaint que des ſources bourbeuſes
Coulent par le gagnage à travers ſes valons,

Il accuse les Dieux; connait-il leurs raisons?
Ce marais desséché qui forme sa prairie
A l'utile ruisseau doit son herbe fleurie,
Et ces eaux, serpentant par des détours divers,
Par les bouches d'un fleuve enrichissent les mers.

Tels sont nos préjugés: l'homme d'un regard louche
Voit & sent vivement le malheur qui le touche;
Mais il n'aperçoit point dans la totalité
Le bien que son mal fait à la société.

Atome imperceptible, insecte qui murmure,
De quel tort te plains-tu? Que te doit la Nature?
T'avait-elle promis de troubler l'Univers
Pour t'épargner des soins, des peines, des revers?
Etouse ton orgueil, qui te rend misérable,
Et souviens-toi toujours du ciron de la fable.

Dans l'ordre général, par le ciel arrêté,
Un homme, un Etat même est à peine compté;
Un Empire n'est rien, il disparaît dans l'ombre,
De ce vaste Univers, de ces mondes sans nombre
Qui nagent dans le vuide autour de leurs soleils,
Supérieurs au nôtre, ou du moins ses pareils.

Des plus puissans Etats examinons l'histoire:
J'y vois de grands revers à côté de leur gloire;
La Grece, jadis libre, esclave des Romains;
La maîtresse des mers & des champs Afriquains,
Par SCIPION conquise, abattue & rasée.
Par les Huns, par les Goths je vois Rome embrasée.

Ici tout un pays ſubmergé par les flots,
La Marſeille livrée aux fureurs d'Atropos;
Tant de vaſtes Etats, tant d'immenſes coloſſes
Ebranlés & détruits par des peuples féroces,
De la viciſſitude ils ſe reſſentent tous.
Vous voyez donc que Dieu ne deſcend point à nous,
Inſenſible au fléau qui ravage le monde,
Nous n'occupons jamais ſa ſageſſe profonde:
Il voit tout dans le grand où l'homme eſt englouti.

Oui, dans l'immenſité l'homme eſt anéanti,
Oui cette vérité, qui bleſſe une ame vaine,
Par les événemens paraît claire & certaine.

Lorſque l'aſtre des jours, qui regle les ſaiſons,
De ſes rayons ardens vient brûler nos moiſſons,
Et que les cieux d'airain, qu'à grands cris on implore,
Refuſent aux mortels juſqu'aux pleurs de l'aurore,
L'Etat prévoit ſa perte, il va manquer de pain;
Le beſoin, la pâleur, la miſere, la faim,
L'horreur, le déſeſpoir, & la mort implacable
Font dans tout le Royaume un ravage effroyable.

Si Dieu daignait veiller ſur nos faibles deſtins,
A ces calamités donnerait-il les mains?
Verrait-il de ſang froid le démon de la guerre
Voler d'un pole à l'autre, en détruiſant la terre?
Ces crimes, ces fureurs, ces pays ravagés,
Ces maſſacres affreux de mortels égorgés,
Tous ces combats ſanglans qui nous enſeveliſſent,
Ces générations qui par le fer périſſent?

Malgré tant de fléaux cruels au genre humain,
L'eſpece fierement triomphe du deſtin.

Qu'un

Qu'un Monarque absolu, par des arrêts très sages,
Proscrive les moineaux qui pillent les villages,
Le mal qu'ils soufriront de sa rigidité,
N'aprochera jamais de leur fécondité.

Les animaux privés, aux humains serviables,
Ont pour multiplier des ressources semblables;
Notre voracité de leur chair se nourrit,
Mais il en naît par-tout bien plus qu'il n'en périt.

Ce mal contagieux est présent à ma vue
Qui ravit la geniſſe au joug de la charrue;
Nos prés semblent déserts, sur nos troupeaux nombreux
La mort apesantit son glaive rigoureux;
Tous les secours de l'art leur furent inutiles,
Nos champs, sans leurs travaux, vont demeurer stériles;
Le triste laboureur pensif, désespéré,
Sans toucher son rateau demeure désœuvré:
Les Français, les Bretons, la vaste Germanie,
La Prusse, tout le Nord & la froide Scythie
Eprouvent de ces maux les cruelles rigueurs.
Mais la mort vainement exerce ses fureurs,
Voici d'autres troupeaux, parés de leur jeunesse,
La Nature par eux réparera l'espece.

Cette calamité rapelle à mon esprit
Les funestes fléaux dont la Prusse soufrit.
Citoyens malheureux! ô ma chere Patrie!
De votre triste sort mon ame est atendrie.
Le trépas n'épargnait le peuple ni les grands,
Et le Royaume en deuil déplorait ses enfans.

Du

Du mal contagieux l'ataque était subite,
De ceux qu'il ateignait la vie était proscrite;
Une chaleur ardente à l'instant les brûlait,
L'haleine leur manquait, la soif les accablait,
Ils buvaient, mais hélas! nos fleuves dans leurs courses,
Sans éteindre leur soif, auraient tari leurs sources;
Pareils à la fournaise où l'on verse de l'eau,
Leurs entrailles sentoient accroître un feu nouveau,
Leurs yeux étincelaient, leur gorge était aride,
Leur langue desséchée, & leur couleur livide;
L'un vers l'autre en tremblant ils étendaient les bras,
Ils portaient sur leur front l'arrêt de leur trépas;
Ces cadavres vivans dans des douleurs afreuses
Sentaient couvrir leurs corps de taches venimeuses,
De ces charbons crevés sortait un poison noir,
Ils mouraient dans les cris & dans le déseſpoir.

O tems infortunés, ô tems vraiment funestes!
Il n'était plus alors de Nisus ni d'Orestes;
Les nœuds de l'amitié, ceux de la parenté,
Rien ne pouvait lier le peuple épouvanté.
Faut il le raporter? ô comble de nos crimes!
On fuyait lâchement ces plaintives victimes,
Qui sentaient les fureurs de la contagion;
On les laissait mourir sans consolation:
La faim à tant de maux vint joindre sa soufrance,
Alors de tous les cœurs disparut l'espérance.

Peignez-vous, s'il se peut, les horreurs de ces tems,
Les places, les maisons pleines de nos mourans,
Là le frere expirant sur le corps de son frere,
Le cadavre du fils couvrant celui du pere;

La

Là les tristes sanglots & les cris douloureux
Des lamentables voix qui s'élevaient aux cieux:
Voyez ce tendre enfant qui tette à la mamelle,
Il prend, sans le savoir, une boisson mortelle;
Sa mere, défaillante & manquant de secours,
Veut même en expirant lui prolonger ses jours.
Figurez-vous ces morts privés de sépulture,
Et représentez-vous l'odeur infecte, impure
Qu'exhalaient dans les airs tant de corps empestés,
Ces passans par l'odeur a l'instant infectés.

Nos sens n'étaient frapés que d'objets lamentables,
O jours trop désastreux! spectacles effroyables!
A la sombre lueur d'un funeste flambeau,
Une famille entiere est conduite au tombeau,
Et tous ceux qui lui font cette faveur derniere
Dans peu sont tous portés au meme cimetiere.
Là des monceaux de morts on détournait les pas,
Où fuir? hélas! par-tout on trouvait le trépas;
La mort, jusqu'aux saints lieux insultant toute asile,
Fit un sépulcre * affreux de cette triste ville; (*)
La peste avait juré la mort des Prussiens,
Il nous restait si peu des anciens citoyens,
Par les meurtres nombreux qu'avait commis sa rage,
Que ce pays desert semblait un champ sauvage.

Soit que la peste alors, lasse de ses fureurs,
Terminat de nos maux les funestes horreurs,
Ou soit qu'elle perdit par ce ravage insigne
De son poisson mortel l'influence maligne,
Le mal finit enfin, & sous un regne heureux (**)
La Prusse répara son destin malheureux;

* Spectacle.
(*) *Kœnigsberg.*
(**) *Celui du feu Roi.*

Le peu de citoyens qui de maux échâperent,
Secondés par le tems, depuis la repeuplerent:
La Nature attendrie, attentive à nos jours,
Sous le nom de l'amour vint à notre secours:
Tout le peuple nouveau dont la Prusse est remplie,
Au pouvoir de ce Dieu doit compte de sa vie,
Et l'on n'aperçoit plus dans ces heureux Etats
Les traces qu'imprimait la fureur du trépas.

Si ces calamités troublaient l'ordre des choses,
La main du TOUT-PUISSANT arrêterait leurs causes;
Mais ce qui nous paraît un malheur capital,
N'est rien, quand on le voit d'un coup d'œil général

Que cette vérité, quoique dure & sévere,
Ne nous éloigne point du plaisir nécessaire.
Le Sage gagne à tout, l'école du malheur
Lui sert à mieux sentir le vrai prix du bonheur:
Il sait à quels dangers l'expose sa nature,
Dans des jours fortunés disciple d'EPICURE
Dans des jours désastreux, disciple de ZÉNON
Pour tous les cas prévus il arme sa raison.

Oui, tels sont nos devoirs, respectons en silence
Ces loix qu'à l'Univers donna la Providence,
De notre esprit borné redoutons les erreurs,
Craignons de décider sur tant de profondeurs,
Et soyons assurés, malgré nos catastrophes,
Que le Ciel en sait plus que tous les Philosophes.

ÉPITRE VIII.

A MON FRERE FERDINAND.

Sur les vœux des Humains.

(g) Tous les hommes sont fous, PLATON dans
son erreur
Leur donna la raison, & leur fit trop d'honneur;
Un triste instinct les porte à la vicissitude.
Leur vie est * un tableau de leur inquiétude.
Empressés d'obtenir, lassés de posséder,
*) Leurs vœux & leurs destins ne sauraient s'accorder.
J'aime à voir tel qu'il est l'homme & son caractere,
Et l'exemple d'autrui sur mes défauts m'éclaire;
Oui, le cœur des humains, ce fidele miroir
Nous peint tous dans le vrai, si nous voulons nous voir.

(h) Un jour en raisonnant je traversai la ville,
L'esprit tout occupé, suivi de *Théophile*,

VARIANTES.

(g) Que les hommes sont fous! qu'ils se font d'embarras!
Platon les crut sensés, il ne les connut pas.
Un triste instinct &c.

* Le tableau.

*) Ils sont tous mécontens & prêts à murmurer,
(h) Un soir prenant le frais au centre de la Ville,
J'allais m'entretenant seul avec Théophile,
J'approche du portique & des murs du jardin,
Un peuple très-nombreux remplissait le chemin,

De

Le hazard me mena du côté du jardin;
Un peuple d'importuns rempliſſait le chemin,
De mille voix en l'air le diſcordant mêlange
Nous annonçait de loin la multitude étrange
Qu'aſſemblait en ces lieux l'eſprit d'oiſiveté:
Auſſi déſœuvré qu'eux, ma curioſité
Nous entraîna tous deux vers la foule bruyante;
Les fous ſont pour un Sage une leçon puiſſante;

Nous

VARIANTES.

De mille voix en l'air le diſcordant mélange
Nous annonçait de loin la multitude étrange
Qu'aſſemblait en ces lieux l'eſprit d'oiſiveté.
Un deſir ſéduiſant de curioſité
M'anima d'ecouter ces entretiens frivoles,
De recueillir le ſens d'un nombre de paroles
Dont le bourdonnement ſe répandait au loin.

Théophile reprit: „ Quel eſt donc le beſoin
„ D'eſpionner le peuple? Hé! que peut-il ſe dire?
„ Il parle ſans bon ſens, il chante, il aime à rire;
„ Quiconque oſe d'autrui pénétrer les ſecrets,
„ D'un deſir indiſcret riſque à payer les frais. „

Ah! dis-je, qui prétend ſavoir ce que nous ſommes,
Doit en toute rencontre étudier les hommes;
C'eſt dans la liberté que paraſſent les mœurs,
Nul maſque ne les cache, on lit dans tous les cœurs.
Suivez-moi dès ce pas, obſervons le ſilence,
Et perçons à travers de cette foule immenſe;
Alors tous deux des bras écartant les paſſans,
Nous ouvrons une route & volons en avant.
A peine enfilons-nous la principale allée,
En nous pouſſant tous deux au ſein de la mêlée,
Que deux écervelés qui ſe parlaient tout haut,
Diſaient: "qu'il plaiſe au Ciel d'allumer au plutôt,
(„ Qu'importe dans quel lieu que ce ſoit de la terre)
„ Pour exaucer nos vœux une ſanglante guerre! &c.

Nous pénétrons ces flots l'un par l'autre pressés,
Se heurtant, se fuyant, poussés & repoussés,
Et portés par la foule au fort de la mêlée,
Nous voilà des secrets de l'absurde assemblée.

Un jeune fou disoit, parlant vite & très haut, *
„Puisse-t-il plaire au Ciel d'alumer au plutôt,
„(Qu'importe au Sud, au Nord, en quel lieu de la terre?)
„Pour exaucer mes vœux, une sanglante guerre!
„On connaîtrait alors le prix que nous valons;
„Loin de nous consommer,* ainsi que nous faisons,
„Dans les honneurs obscurs des grades subalternes,
„On connaîtrait** en nous des Eugenes modernes.
Deux jeunes Officiers se parlaient sur ce ton,
Un poil *** folet à peine ombrageait leur menton.

Au même instant arrive une foule nouvelle,
Dont l'épais tourbillon nous entraîne avec elle;
(i) Vingt personnes au moins, croyant se réjouir,
Se parlaient à la fois sans penser, sans ouir;
Ce flux impétueux, qui vient & nous inonde,
Se dissipe à l'instant & se perd comme l'onde;
Tout change & nos voisins sont d'autres inconnus,
Alors tout fraîchement dans la foule venus;

VARIANTES.

*) *L'edition de Potsdam lit*:
Un fou disait, parlant vivement & tres haut &c.
* Consumer. ** On reverrait. *** Le poil.
(i) Vingt personnes au moins se parlaient à la fois,
Sans penser, sans s'entendre & sans savoir pourquoi.
Ce flux impétueux qui soudain nous inonde,
Se dissipe &c.

Un squelette ambulant me passe & me coudoie,
Disant à son ami, „Dieu! que j'aurais de joie
„Si le Ciel bienfaisant, renouvellant ses dons,
„Daignait me départir deux vigoureux poulmons!
„Un siecle tout au moins j'aurais dessein de vivre.
La toux en l'étoufant l'empêcha de poursuivre.

Bientôt d'autres passans s'aprocherent de nous,
Un personnage âgé se distinguait d'eux tous;
Il disait d'un ton sec à l'un de ses confreres,
„Il vous plaît de louer l'ordre de mes affaires,
„Mais ne présumez pas que je me trouve heureux,
„Tant que les Dieux cruels n'exaucent pas mes vœux;
„Je les ai conjurés que ma stérile flamme
„Pût encor procurer un seul fils à ma femme:
„Mes avides neveux desirent mon trépas,
„Mes biens accumulés seront pour des ingrats.
(*k*) Quelques collatéraux, qui près de lui passerent,
Bras dessus, bras dessous, vivement l'embrasserent,
Et de mille fâcheux qui discouraient sans choix,
Le bruyant carillon fit étoufer sa voix.

(*l*) Nous entendons chanter, on éclatait de rire,
Tous ceux qui de l'amour sentaient le doux empire,
Au-

VARIANTES.

(*k*) Ah! quel affreux chagrin .... De ses amis passerent,
Bras dessus, bras dessous, brusquement l'embrasserent,
Et de mille fâcheux les bruits confus & sourds
M'empêcherent d'ouir la fin de ce discours.

(*l*) A d'autres importuns j'abandonne la place:
Et me débarassant d'entre la populace,

Je

Auprès de leurs beautés faisaient les doucereux;
Un homme très-rêveur était tout auprès d'eux,
Il se promenait seul d'un pas grave & stoïque
En se frotant le front d'un air mélancolique,
Ses yeux fixés sur terre exprimaient sa douleur.
Touché de ses soupirs, ému de son malheur,
Lui promettant mes soins & ma faible assistance,
Je le presse sur-tout de rompre le silence;
„Ah! puisse BESTUCHEF périr tragiquement!
Reprit-il, & soudain me quitte brusquement.

Théophile à la fin brûlant d'impatience
* S'écria, „Dieu, quels gens! ah, quelle extravagance!
„Partons, & dès demain revenons tous les deux;
„Puisse le juste Ciel écarter les fâcheux,
„Et nous favoriser d'un tems doux & propice!

Apercevez du moins quelle est votre injustice,
Vous, dis-je, qui frondez tous ces gens à projets:
Vous en formez ici pour de moindres sujets,
Au lieu de relever les faiblesses des autres,
Il serait plus sensé de corriger les vôtres:
Jouissons dès ce soir de ce charmant jardin,
Le présent est plus sûr que n'est le lendemain;

VARIANTES.

Je parvins à la fin auprès des cabinets,
Lancret eût dans ces lieux pu choisir des sujets:
On chantait, on dansait, on éclatait de rire,
Tous ceux qui de l'amour chantaient le doux empire,
1) Auprès de leurs beautés faisaient les doucereux. &c.

* S'écria, " Quelles gens! ah, quelle extravagance:
1) *Charmés des leurs beautés &c.*

(*m*) Souvent un ciel serein se couvre de nuages,
Aux charmes des beaux jours succedent les orages.

Mon Frere, je vous fais le tableau de nos mœurs,
Voyez ces insensés en proie à leurs erreurs,
Devorés de desirs & nourris de chimeres,
S'élever follement au-dessus de leurs spheres,
Attristés du passé, dégoûtés du présent,
Fonder sur l'avenir leur espoir inconstant,
D'un bonheur idéal songeux de se repaître,
Ils vivent dans les tems qui doivent encor naître,
Et vont en étourdis importuner les Dieux
De frivoles projets, de vœux audacieux;
Remplissez leurs souhaits, la colere céleste
* Ne put jamais leur faire un present plus funeste.

(*n*) Mais ouvrons à leurs yeux le palais des Destins;
Observez ce concours de malheureux humains,

Qui

VARIANTES.

(*m*) Peut-être que les vents assemblant les nuages,
Menacent dès la nuit de vapeurs & d'orages.

Mon Frere, je vous fais le tableau de nos mœurs,
Voyez ces insensés en proie à mille erreurs,
Devorés de desirs & nourris de chimeres,
S'élever follement au-dessus de leurs spheres,

* Ne leur aurait pu faire un présent plus funeste.

(*n*) Supposé qu'il fût libre au desir des humains
De consulter l'oracle au palais des destins,
Tout ce peuple à projets accourrait à la hâte
Pour y trouver l'objet dont son espoir se flatte;

Mais

Qui passant tour-à-tour de l'espoir à la crainte,
Mécontens de leur sort au Dieu portent leur plainte.

Il leur répond à tous : „Tremblez, faibles mortels,
„Renoncez à changer mes décrets éternels,
„Connaissez l'avenir ; la liaison des choses,
„L'enchaînement des faits assujétis aux causes,
„Tout obéit aux loix de la nécessité.
„Voyez, voilà le tems, voilà la vérité,
„Ils vont hâter pour vous l'ordre des Destinées,
„Présenter à chacun le cours de ses années ;
„Dans l'immense avenir quel est l'événement,
„Qui peut remplir les vœux de votre égarement ?

VARIANTES.

Mais il n'y verrait point dans ces parvis sacrés
L'enchaînure de faits qu'il avait espéré :
Que le destin au moins pour le tirer de peine,
Amene du néant ses projets sur la scene
Dans l'ordre dans lequel ils pourraient arriver,
Ne leur dirait-il pas : "Venez pour observer
„Ces causes, ces effets, ces tristes conséquences ;
„Voyez combien vos vœux trompaient vos espérances.

„Vous qui ne respirez qu'allarmes & combats,
„Votre sort vous livrait à la faux du trépas.

„Et vous qui de Nestor enviez les années,
„Lisez dans l'avenir les noires destinées
„Qu'en prolongeant vos jours le Ciel vous préparait
„Mourez donc désormais sans avoir de regret,
„En adorant des Dieux la clemence infinie,
„Dont l'extrême bonté retranche votre vie.

„Et

„Quittez les vains projets, où votre espoir se fonde,
„Vos vœux dans le Cahos replongeraient le monde;
„C'est par mes sages loix que je l'ai maintenu,
„Rien ne doit se changer lorsque tout est prévu;
*„Les sorts sont partagés, soyez contens des vôtres,
„Ceux que vous desirez sont les destins des autres;
„Et si j'avais été flexible à vos soupirs,
„Vous seriez tous punis par vos propres desirs.

„Toi, guerrier imprudent, un autre tient ta place,
„Vois sa funeste fin, frémis de son audace:
„Il aimait les dangers, il cherchait les combats;
„Le voilà moissonné par la faulx du trépas.

„Toi, qui du vieux Nestor desires les années,
„Peins-toi dans ce vieillard les tristes destinées
„Qu'en t'accordant ses jours le Ciel te préparait;
„Il n'a plus de plaisirs, son bonheur disparait:
„Il vit dant les dégoûts: l'âge, la maladie
„Ronge insensiblement la trame de sa vie,
„De sa faible raison consume le flambeau,
„Et par de longs tourmens le conduit au tombeau.

„Aproche, vieux Crésus, mécontent imbécile,
„Possesseur malheureux d'une femme stérile,
„Vois tu chez ton voisin ce fils tant desiré?
„C'est un lâche, un ingrat, un fils dénaturé.

„Mi-

VARIANTES.

„Et toi vieillard fâcheux vois ce fils desiré;
„Grand Dieu! c'était un monstre, un fils dénaturé.

* Les sorts sont tous jettés &c.

(o) „Misantrope absordé dans tes frayeurs siniſtres,
„Au lieu d'un BESTUCHEF vois deux nouveaux Miniſtres
„Plus fiers, plus corrompus & plus entreprenans!

„Ah! modérez, mortels, vos desirs violens:
„Un ciel toujours serein, un bonheur sans mêlange
„Etaient-ils faits pour vous qui rampez dans la fange?
„Rien ne vous était dû, j'ai beaucoup fait pour vous,
„Ingrats à mes bienfaits, redoutez mon courroux.

Il dit, & dans l'instant, à ces accens terribles,
Le palais & le Dieu devinrent inviſibles,
Et ce peuple à projets détrompé de ses vœux
Dit, en se résignant, laissons agir les Cieux.

Qu'est-

VARIANTES.

(o) „Misauthrope agité de fantômes siniſtres,
„Au lieu d'un *Beſtuchef*, vois deux nouveaux Miniſtres,
„Plus fiers, plus corrompus & plus entreprenans.
„Qui pourrait extirper la race des méchans?
„Des horreurs du trépas cette hydre renaissante,
„En se mult pliant paraît plus insolente. „

A la fin tous ces fous mécontens de leurs vœux
Diraient: n'en faisons plus, laissons agir les Cieux.

Qu'est ce que nos souhaits? des desirs téméraires,
De frivoles desseins, hardis, imaginaires,
Conçus dans des cerveaux trop féconds en projets,
Mecontens, turbulens, souvent trop inquiets.

Notre sort est marqué, mais l'homme irraisonnable
Veut changer à son gré cet arrêt immuable, &c.

Qu'eſt-ce que nos ſouhaits ? des plaintes inſenſées,
D'inutiles regrets, de frivoles penſées,
Des ſonges turbulens d'un ſommeil agité,
Et l'éternel dégoût d'un bien qu'on a goûté.

Notre ſort eſt marqué, l'homme déraiſonnable
Veut changer à ſon gré ſon arrêt immuable ;
Tandis que Jupiter de deux vaſes égaux
Verſe ſur les humains & les biens & les maux.

Mortel extravagant, fragile créature,
Prétends-tu renverſer l'ordre de la Nature,
Et jouir d'un bonheur toujours pur & parfait ?
Dis-moi qui t'a promis cet étrange bienfait ?
Réponds pour quels humains les trois Parques ſéveres
Ont-elles donc ſans fin filé des jours proſperes ?
Conſultons, s'il le faut, ces poudreux monumens,
Ces faſtes échapés à l'injure des tems,
(p) Fouillons l'antiquité, rapellons la mémoire
De ces illuſtres morts qui vivent dans l'Hiſtoire :
J'en vois comblés d'honneurs, j'en vois chargés de fers,
Et tous ont dans leur vie eſſuyé des revers.

Crésus ſe crut heureux, une foule importune
De courtiſans flateurs adorait ſa fortune ;
Il aprit de Solon, qui lui prédit ſon ſort,
Qu'on ne peut dire un homme heureux avant ſa mort.

Cyrus

VARIANTES.

(p) Fouillons l'antiquité, rappellons-nous l'hiſtoire
Des hommes dont les noms vivent dans la mémoire ;
J'en vois comblés &c.

CYRUS, qui le vainquit, & qui domta l'Asie,
Perdit bientôt après sa fortune & sa vie,
Une femme *) mit fin à ses destins heureux.

(q) Le vainqueur de Pharsale, entouré d'envieux,
Au sein de la fortune, au sein de la victoire,
Comblé de biens, d'honneur, de pouvoir & de gloire,
Arbitre des humains & maître du Sénat,
Est à Rome immolé par les mains d'un ingrat.
Je pourrais vous citer l'exil de BELISAIRE,
Un FRÉDERIC SECOND errant dans la misere,
Ce Roi neuf ans heureux & neuf ans fugitif,
Que PIERRE à Pultawa vit prèsque son captif.

Oui, tel est notre sort, nos courtes destinées
Sont tristes dans un tems, dans d'autres fortunées;
(r) Faut-il pour le prouver, échaufant mes poulmons,
D'exemples entassés renforcer mes raisons?

Cette

VARIANTES.

(q) Le vainqueur de Numance entouré d'envieux
Vit flétrir ses lauriers cueillis par la victoire,
Le Romain de trop près ne pouvait voir sa gloire;
Ce généreux soutien de Rome & du Senat,
Périt dans son palais par un assassinat &c.

(r) Faut-il pour le prouver en style d'oraisons,
D'exemples entassés renforcer mes raisons?
Cette instabilité du monde fait l'essence;
Quel homme n'en fait pas la triste expérience?
Mais notre orgueil aigri nous remplissant de fiel,
Révolte nos esprits contre l'arrêt du Ciel;
Les choses à nos yeux semblant changer leurs formes,
Et les moindres malheurs sont des monstres énormes &c.

*) *Tomiris.*

Cette instabilité du monde fait l'essence,
N'en faisons-nous pas tous la triste expérience ?
Mais un cœur ulcéré, plein d'orgueil & de fiel,
Se révolte tout haut contre l'arrêt du Ciel :
Les choses à ses yeux semblent changer de formes,
Il prend des accidens pour des malheurs énormes.

„Passe que le Vulgaire éprouve des hazards,
„Mais les gens tels que moi méritent des égards,
Disait un certain homme, ennuyé de l'atente
Du bien qu'il espérait par la mort de sa tante.

Varus est mécontent, il ne sait pas pourquoi,
Mais son chagrin le ronge & lui donne la loi.

Si *Plancus* fait des vœux ; c'est que *Plancus* s'ennuie,
Il veut des nouveautés qui dissipent sa vie.

Galba, devenu Prince, est las de son bonheur,
Il n'a plus de repos qu'il ne soit Electeur ;
Mais à peine l'est-il, que sa folie extrême
Veut décorer son front du sacré diadême.
Et mécontent bientôt de cette dignité
Il envie aux Césars leur vaine Majesté :
Ses vœux vont en croissant, il est incorrigible ;
Oui, rendre heureux un fou c'est une œuvre impossible.
O le sage discours que le vieux CINÉAS
(s) Fit au bouillant PYRRHUS, qui ne l'ecouta pas !
„Quit-

VARIANTES.

(s) Fit au bouillant Pyrrhus qui ne le suivit pas!
„Rayez ces grands projets dont votre esprit s'enivre, &c.

„Quittez ces vains projets dont votre esprit s'enivre,
„Aprenez à jouir, c'est aprendre à bien vivre.

Je suis de son avis, ici bas tout mortel
Doit jouir du présent, c'est le seul bien réel.
Le tems, qui fuit toujours, emporte nos années,
En dévorant sans fin nos frêles destinées,
(t) Il s'échape, il s'envole, & ne revient jamais:
Et notre esprit chagrin dans ses sombres accès,
Quand le bonheur present lui pese & l'importune,
De l'avenir qu'il craint se fait une infortune.

(v) Mais ce triste avenir que l'on veut pénétrer,
Les favorables Dieux nous le font ignorer.

(x) Si l'homme était instruit, au jour de sa naissance,
Des desseins qu'a sur lui la sage Providence,
L'un, prévoyant ses maux, deviendrait furieux,
L'autre, sûr de ses biens, serait trop tôt las d'eux;
Et l'ennui, le dégoût, la tristesse ennemie,
Armant leur désespoir, abrégeraient leur vie.

(y) Oui

VARIANTES.

(t) Il s'envole le traître & ne revient jamais;
Qu'à ces momens perdus nous aurons de regrets,
Où l'ame de vapeurs se sentant oppressée,
Dans l'avenir obscur va noyer sa pensée!

(v) Cet avenir voilé devant nos faibles yeux
Est le plus grand bienfait que nous tenons des Dieux.

(x) Si les hommes étaient instruits de leur histoire,
Qu'ils prévissent leur honte ou connussent leur gloire,
Les larmes chez les uns ne tariraient jamais,
Chez d'autres le bonheur serait privé d'attraits;

Ou

(y) Oui, laissons l'avenir dans son obscurité.
Le Ciel l'a de nos yeux prudemment écaré.
Sans murmurer en vain contre la Providence,
Suprimons de nos vœux l'orgueilleuse imprudence:
Que le Ciel à son gré dispose des humains,
C'est à nous d'obéir à l'ordre des Destins.

VARIANTES.

Où dégoûtés trop tôt des destins de la vie,
Plusieurs l'abrégeraient sans l'avoir accomplie.

(y) Soyons donc ignorans sur ce que par bonté
Le Ciel a de nos yeux prudemment écarté;
Sans murmurer sans fin contre la Providence,
Supprimons de nos vœux l'orgueilleuse insolence;
Que le Ciel &c.

ÉPITRE IX.

A STIL.

Sur l'emploi du courage & sur le vrai point d'honneur.

STIL, sur le point d'honneur peu de gens sont d'accord.
L'un pense qu'il suffit d'oser braver la mort;
(a) Il pousse un fanatique à faire un crime atroce,
L'ambitieux le croit une valeur féroce,
S'emportant sur des riens, facile à s'embraser,
Que la seule vengeance a le droit d'apaiser;
Ce fier ressentiment d'un chimérique outrage
Ressemble à la fureur beaucoup plus qu'au courage;
Rien n'est plus éloigné du véritable honneur.

Nous admirons l'effet d'une utile valeur,
Lorsque dans les combats son ardeur aguerrie
Affronte les dangers pour servir la patrie;
Qui manque à ses devoirs obscurcit ses vertus,
* Et ses plus beaux lauriers sont bientôt abattus.

VARIANTES.

(a) Le scélérat le place au sein d'un crime atroce;
Le glorieux le croit une valeur féroce,
Veillant sur des riens, facile à s'embraser; &c.

* Et ses lauriers déjà tombent tous abattus.

La Suede a de nos jours soufert cette infamie,
Elle qui subjugua la fiere Germanie,
A vu de ses guerriers les cœurs abatardis
* Succomber sous l'effort d'ennemis enhardis,
La Finlande, témoin de leur honteuse fuite,
Sous un joug étranger naguere fut réduite.

Par un destin pareil, ces fiers Républicains
Dont la valeur brisa les fers de leurs Tarquins,
Et noya dans le sang l'idole politique
Qu'élevait dans leurs murs un maître tiranique,
Virent dégénérer leurs indignes neveux,
Et souiller les vertus qui paraient leurs ayeux;
De leurs lâches soldats la déroute fut prompte,
Laufeld & Fontenoy sont témoins de leur honte,
Le Batave, à la peur indignement livré,
(*aa*) Cherchait dans ses roseaux un asile assuré.
Telle est la lâcheté d'un cœur pusillanime,
La faiblesse est sa honte, & la peur est son crime.

Le véritable honneur tient un milieu prudent,
Il n'a point de faiblesse & n'est jamais ardent;
Assuré de son cœur & maître de lui-même,
Ce n'est pas un vain nom, mais la vertu qu'il aime.

(*bb*) Mais

VARIANTES.

* Succomber sous l'effort des Russes enhardis;

(*aa*) N'avait dans ses remparts nul asyle assuré:
Tous auraient immolé leur vie à la patrie,
Si leur ame à l'honneur avait été nourrie;
Ils auraient signalé la grandeur de leur cœur,
En périssant pour elle ou vengeant son honneur.
Tel est l'écart honteux d'un cœur pusillanime;
Là faiblesse est sa honte & la terreur son crime:

(*bb*) Mais si le point d'honneur cause d'autres effets,
S'il produit des débats, des meurtres, des forfaits,
Sa vertu disparaît, & c'est scélératesse.

* Cet excès perd souvent l'indocile jeunesse,
Au violent courroux prompte à s'abondonner,
Elle est sur un seul mot prête à s'assassiner;
L'honneur est dans sa bouche, & pleine d'arrogance,
De ce nom respecté décorant sa vengeance,
** Et ne distinguant point dans son aveuglement
L'ennemi de l'ami, l'étranger du parent,
(*cc*) Elle court s'égorger sans avoir l'ame noire,
Et pense par le crime arriver à la Gloire.

Les premiers mouvemens doivent se pardonner,
*** L'impétueux courroux ne peut se gouverner;
Mais lorsque de sang froid, sans haine, sans colere,
Un préjugé cruel, que le monde révere,

 (*dd*) Pour

VARIANTES.

(*bb*) Mais si le point d'honneur se poussant à l'excès,
Engendre des débats, des meurtres, des forfaits,
La vertu disparaît, & c'est scélératesse.

* C'est ainsi que l'entend l'indocile jeunesse,

** Sans daigner distinguer dans son aveuglement.

(*cc*) Elle s'égorgera sans avoir l'ame noire,
Comptant de se couvrir d'une immortelle gloire.

*** La passion l'emporte & peut nous entraîner;
Mais lorsque de sang froid, sans haine, sans colere
Un préjugé cruel que le monde révere.

(*dd*) Pour sauver leur honneur oblige deux amis
De combatre en champ clos comme des ennemis;
Qui ne déplorerait qu'un caprice bizarre
Impose à l'honneur même une loi si barbare?

Sont-ce des insensés, sont-ce des furieux
Que ces vengeurs cruels d'un honneur odieux?
Non, c'est un peuple doux, généreux magnanime,
Qu'un préjugé funeste entraîne dans le crime,
(*ee*) Qui du Ciel partagé d'une rare valeur,
En pervertit l'usage, & la change en fureur.

* Arrêtez, malheureux! Ayez l'ame attendrie,
Votre sang est trop pur, trop cher à la patrie;
N'en couvrez point la terre où vous vites le jour:
Ah! qu'avide de sang l'implacable vautour
Tombe sur la colombe où sur la tourterelle,
Et déchirant leur sein de sa serre cruelle,
Disperse dans les bois leurs membres palpitans,
Tous les vautours sont nés pour être des tirans:
Mais vous, ô Prussiens! vous êtes tous des freres,
Respectez vos foyers, vos Pénates, vos peres,
Ces Intérêts sacrés qui sont communs à tous;
Arrêtez vos fureurs & suspendez vos coups:

(*ff*) Cette

VARIANTES.

(*dd*) Oblige deux amis victimes de leur sort,
Pour sauver leur honneur, à se donner la mort;
Qui ne déplorerait qu'un caprice bizarre
Ose infecter nos mœurs d'un usage barbare?

(*ee*) Qui partagé des cieux d'une rare valeur,
Abuse de ses dons & se livre à l'erreur.

* Arrêtez malheureux! quelle est votre furie!

(*ff*) Cette terre, inhumains, qui vous sert de patrie,
Se voit avec horreur de votre sang rougie.

„Verrai-je, ô Ciel, dit-elle, égorger mes enfans
(*gg*) „Leurs parricides mains leur déchirer les flancs?
„Quel monstre des enfers, quelle afreuse Euménide
„Ramene les forfaits que vit la Thébaïde?
„Parlez, êtes-vous nés des dents de ce dragon,
„Abattu par *Cadmus* près du mont Cythéron,
„Dont le venin semé produisit sur la terre
„Un peuple qui périt en se faisant la guerre?
„Ne vous ai-je nourris que pour m'abandonner,
„Pour trahir votre mere, & vous exterminer?
„Barbares assassins! Si j'ai pu vous produire,
„C'était pour vous aimer, & non pour vous détruire;
„Epargnez ce beau sang: que me rivaux jaloux,
„Vaincus par vos exploits, périssent sous vos coups,

 „Oui,

VARIANTES.

(*ff*) Cette terre, inhumains, qui vous a tous nourrie,
Se trouve avec horreur de votre sang rougie:
(*gg*) „Leurs parricides bras se déchirer les flancs?
„Ah! quelle est la furie ou quelle est l'Euménide
„Qui renouvelle ici l'affreuse Thébaïde?
„Parlez, êtes-vous nés des dents de ce dragon
„Abattu par Cadmus sur le mont Cythéron,
„Qui produisirent lors qu'il les sema sur terre,
„Un peuple qui périt en se faisant la guerre?
„Ah! vous ai-je engendrés, mes fils, pour que vos bras,
„De l'homicide fer vous portent le trépas?
„Barbares assassins! si j'ai pu vous produire,
„Je vous fis pour aimer, & non pour vous détruire,
„Epargnez ce beau sang: que mes rivaux jaloux
„Vaincus par vos exploits périssent sous vos coups,

„Oui,

„Oui, signalez contre eux le vertueux courage
„Qui tourné contre vous n'est qu'une aveugle rage,
„Vos duels à mes yeux vous font des meurtriers,
„Des mains de la victoire atendez vos lauriers;
„Le courage rend il les humains sanguinaires?
„Quel pouvoir avez-vous sur les jours de vos freres?
„Quittez de vos fureurs l'afreuse illusion.

J'aplaudis de bon cœur à notre Nation,
Lorsque de ses succès, présens à ma mémoire,
Je me rapelle ici la grandeur & la gloire.

Manes, que je révere, invincibles Héros
Dont la haute valeur terrassa nos rivaux!
Soufrez que j'ose orner mes poemes funebres
Des noms que vos vertus ont rendus si célebres.

Si ma lyre eut jamais des sons harmonieux,
Qu'elle m'aide à chanter vos exploits glorieux;
Tant d'ennemis vaincus, tant de traits de clémence,
Les pleurs de la patrie, & ma reconnaissance,
Ces faits que publira l'auguste vérité,
Seront l'exemple un jour de la postérité;

Elle

VARIANTES.

„Oui signalez contr'eux l'indomtable courage
„Qui tourné contre vous n'est qu'une aveugle rage,
„Des mains de la victoire atendez les lauriers,
„Ceux qu'a teint votre sang à mes yeux sont souillés;
„Le courage rend il le humain sanguinaires?
„Que pouvoir avez-vous sur les jours de vos freres?
„L'honneur ne soufre point de profanation. „

* Elle aprendra de vous comment s'éleve l'ame,
Lorsque l'amour du bien & la Gloire l'enflamme;
Que l'immortalité me prête son burin :
Je vais graver vos noms sur le durable airain.

J'atesterai comment votre ardeur généreuse
Confondit des Césars l'aigle présomptueuse,
(*hh*) Dans combien de combats, sous vos efforts soumis,
J'ai vu plier l'orgueil de nos fiers ennemis.

Illustres fils d'ALBERT, l'ennemi de son foudre
Tous les deux, juste Ciel! vous a réduits en poudre;
Mais si vous périssez, c'est sur le champ d'honneur,
(*ii*) Très-dignes rejettons de ce grand Electeur
Qui jadis comme vous risqua cent fois sa vie
Pour défendre l'Etat, pour sauver la patrie.
Cher FINCK, ah SCHULENBOURG, que je plains votre sort!
Toi, brave FITZERALD, spectateur de ta mort,
Etait-ce donc à moi de fermer ta paupiere?
Que ne promettait pas ton illustre carriere,
Si le Dieu des combats, de tes exploits jaloux,
N'eût trompé notre espoir en t'arrachant à nous?

VARIANTES.

* Elle saura jusqu'où s'éleve une belle ame.

(*hh*) Dans combien de combats l'opiniâtre ennemi
Plia sous vos efforts, fugitif ou soumis.

(*ii*) Trop dignes rejettons de ce grand Electeur,
Qui jadis comme vous risqua cent fois sa vie
En vengeant son Etat ou sauvant la patrie!
Cher *Finck*, ah *Schulembourg*, que je plains votre sort!
Toi, brave *Fitzerald*, tu te livres à la mort! &c.

Tous ces vaillans guerriers au trépas se devouent,
Les Anglais sont surpris, & les Hongrois les louent:
Dans ce fameux combat, si long-tems disputé,
L'amour de la patrie & l'intrépidité
(kk) Les firent triompher, à force de constance,
Des vieilles légions, fieres de leur vaillance,
Qu'EUEGENE avait sû rendre invincibles sous lui:
Et l'Autriche contr'eux en vain cherche un appui.

Que dirai-je de vous, Héros couverts de gloire,
A qui la Prusse doit sa seconde victoire?
Rien ne vous ébranla, ces perfides Saxons,
Méditant en secret d'infames trahisons,
Rompaient les nœuds sacrés d'une triple alliance,
* Ils quittaient la Baviere, & la Prusse, & la France,
Jaloux de nos succès, qu'ils ne pouvaient ternir.
Ils fuyaient & par crainte & pour nous afaiblir;
Le Lorrain s'avançait vers l'Elbe épouvantée,
Mais par votre valeur son onde ensanglantée
Aprit à l'Océan vos immortels exploits.

Hélas! cher ROTTEMBOURG, est ce vous que je vois
Victime de la mort? Dieux! quel sanglant spectacle!
(ll) Aux Dieux mon amitié demandait un miracle,
Et

VARIANTES.

(kk) Les firent triompher à force de vaillance,
Des vieilles légions pleines d'expérience, &c.

* Ils quittaient nos drapeaux d'un front plein d'impudence,

(ll) Esculape à mes vœux opérant un miracle,
Où Mars vous rappella des rives du trépas,
L'Autrichien sentit le poids de votre bras, &c.

Et Mars vous rappella des portes du trépas;
L'Autrichien sentit le poids de votre bras,
Et vos regards mourans jouirent de sa fuite;
WERDECK & BUDDEMBROCK, ardens à la poursuite,
Dans ces funebres champs terminerent leurs jours.

* Bientôt la Politique, appellant des secours,
Ligua cent nations qui juraient notre perte,
De leurs soldats nombreux la terre fut couverte,
Et l'on voyait marcher sous l'aigle des Romains
Croates & Saxons, Barbares & Germains;
(*mm*) Trop fiers de leurs projets, pleins d'une ardeur extrême,
Ils descendaient déjà des monts de la Boheme:
Un présage trompeur, un chimérique espoir,
Et leur présomption leur faisaient entrevoir
De la Prusse aux abois la facile conquête:
Sans songer aux combats, ils réglaient dans leur tête
Le partage des lieux qu'ils croyaient subjuguer;
Que de sang généreux ce jour vit prodiguer!
SCHWERIN, TRUCHSES, DURING, vous perdites la vie,
Votre sort glorieux est digne qu'on l'envie.

Quoi, sont-ce des dragons? Sont-ce des demi-Deux,
(*nn*) Qui renversent par-tout l'ennemi devant eux?

VARIANTES.

* *Dans les Campagnes de* 1744. & 1745.

(*mm*) D'avance leur orgueil s'érigeait un trophée,
Ils descendaient déja du haut du mont Riphée;
Un présage trompeur, &c.

(*nn*) Qui foulent à leurs pieds nos ennemis poudreux!

Quel nombre de captifs & de drapeaux ſignale
De leurs brillans exploits la pompe triomphale!
Ainſi lorſque les vents déchaînés ſur les eaux
Vers le prochain rivage amoncelent les flots,
D'un choc impétueux les digues ſont percées,
Les bois déracinés, les maiſons renverſées,
Et la mer en fureur, s'élançant ſur les champs,
Dans leur fuite engloutit leurs pâles habitans.
Invincibles Héros, oui, dans ce jour de gloire
Votre inſigne valeur nous donna la victoire:
Que de ſang précieux, ô généreux Guerriers,
Dans ce jour de carnage arroſa vos lauriers!

Pruſſe, de tes Héros la race eſt immortelle,
(oo) Ce phénix dans tes camps ſans fin ſe renouvelle,
Il naît dans tes périls de nouveaux défenſeurs.

Nos ennemis vaincus raniment leurs fureurs.
Sur les monts ſourcilleux de la ſombre Boheme,
Aux complots meurtriers joignant le ſtratagême,
Ils formaient des projets dictés par le courroux,
Le nombre était pour eux, la valeur fut pour nous
(pp) Hé-

VARIANTES.

Quel nombre de captifs, de drapeaux qui ſignale †
De leurs rares exploits la pompe triomphale!
Invincibles Guerriers! votre inſigne valeur
Nous donna la victoire & vous couvrit d'honneur.

† *Le Régiment de Bareith Dragons fit 21. Bataillons des Autrichiens priſonniers à cette journée, & leur prit 77. drapeaux: le Colonel Schwerin, les Généraux Gresler & Schmettau étaient à la tête.*

(oo) Cet hydre renaiſſant ſans fin ſe renouvelle,
Dans des dangers nouveaux, de nouveaux defenſeurs.

(*pp*) Héros, qui confondez leur funeste artifice,
O WEDEL, notre Achille, & vous GOLTZ notre Ulysse,
A vos bras généreux nous devons nos succès,
Les larmes des vainqueurs arrosent vos cyprès;
Que d'obstacles vaincus par vos cœurs magnanimes!
Les tonnerres d'airain, des rochers, des abymes,
Des volcans infernaux, des dangers imprévus,
Vingt peuples réunis, tout cede à vos vertus.

(*qq*) Mais quels sont ces Héros dont la brillante audace
Afronte dans nos camps les frimats & la glace?
Le Lorrain qui s'armait au milieu de l'hyver,
Nous portait dans ses mains & la flamme & le fer;
„Qu'à nos embrasemens Berlin serve de proie:
„Faisons de leurs palais une seconde Troie,
„Tous leurs fiers défenseurs, dans leurs sanglans combats,
„Ont été moissonnés par la faulx du trépas,
„Le plus pur de leur sang acheta leur victoire,
„Tombeaux de leurs Héros, vous l'êtes de leur gloire!
„Le succès nous appelle, il est tems, vengeons-nous.

A ces

VARIANTES.

(*pp*) Héros, qui détruisiez leur funeste artifice,
O *Wedel* notre Achille, & vous *Goltz* notre Ulisse,
A vos bras généreux nous dûmes nos succès,
Oui, des larmes de sang arrosent vos cyprès, &c.

(*qq*) Mais quels sont ces héros dont le brillant courage
Triomphe des rigueurs d'une saison sauvage?
Le Lorrain qu'animait la discorde & l'enfer,
Nous portait de ses mains & la flamme & le fer:
„Qu'à nos embrasemens Berlin serve de proie,
„Saccageons, disaient-ils, ses palais comme Troie;

„Tous

(rr) A ces mots, nos Guerriers, plein d'un noble courroux,
S'elancent aux combats, les Cieux leur sont propices,
Les forêts, les torrens, les monts, les précipices,
Que la Saxe étonnée enferme dans son sein,
Rien ne peut s'opposer à leur heureux destin.
Sur ses remparts affreux l'ennemi se rassure,
Il faut vaincre à la fois & l'art & la Nature;
Ils volent sur des monts tout chargés de frimats,
Que défendaient le feu, le fer, & le trépas;
Ils volent: rendez-vous, cédez à leur courage,
Cédez, faibles efforts d'une impuissante rage:
La mort fond sur BREDOW par des coups imprévus.
O mort cruelle, arrête, épargne ses vertus!

Des

VARIANTES.

„Tous leurs fiers défenseurs dans leurs sanglans combats,
„Ont été moissonnés par la faux du trépas;
„Ce sang si beau, si pur acheta leur victoire;
„Tombeaux de leurs Héros, vous l'êtes de leur gloire!
„Vengeons-nous desormais par un coup éclatant.„

(rr) A ce bruit * nos Guerriers de valeur redoublant,
Volent pour nous venger, les Cieux nous sont propices;
Les abymes, les monts, les rocs, les précipices
Que la Saxe étonnée enferme dans son sein,
Rien ne peut arrêter leur généreux dessein;
Ils bravent l'ennemi que cent foudres de guerre
Assuraient vomissant leurs infernaux tonnerres;
Escaladant des monts tout chargés de frimats,
Que défendaient le feu, le fer & le trépas,
Ils gagnent à la fin, à force de courage,
Ces monts que chicanait une inutile rage;
La mort fond sur *Bredow* par des coups imprévus,
Tu le blesses, cruelle! épargne ses vertus!

* *Affaire de Kesseldorf.*

Des ennemis altiers l'espérance est détruite,
Vers Dresde consternée ils prennent tous la fuite.
Ah! Polentz, Kleist, Rindorff, quels coups vous ont percés?
(ss) Vous nous rendez vainqueurs, grand Dieu, vous périssez!
Quel barbare a sur vous porté sa main sanglante?
Il n'est plus d'ennemis, leur rage est impuissante,
La Prusse a triomphé dans ces fameux combats
Du terrein, des saisons, du nombre des soldats,
* Et la gloire à vos mains en était réservée.

La patrie, en ce jour par vos exploits sauvée,
Notre triste patrie, en proie à ses douleurs,
Appelle en gémissant ses vaillans défenseurs;
Vos périls l'ont plongée en d'afreuses alarmes,
Et vos lauriers sanglans sont baignés de ses larmes;
Oui, Manes généreux, nos regrets vous sont dûs,
Notre reconnaissance égale vos vertus.

Telle est de nos Héros la valeur admirable,
Tel est le point d'honneur pur, simple & véritable,
Fécond en grands exploits, soumis à son devoir,
Utile à sa patrie, & doux dans le pouvoir.
L'Etat fait afronter les périls de la guerre;
Qui sauve sa patrie est un Dieu sur la terre,

(tt) Par

VARIANTES.

(ss) Vous nous rendez vainqueurs & vous seuls périssez!
Quelle barbare main termine vos carrieres!
Il n'est plus d'ennemis, il n'est plus d'incendiaires,
Vous avez triomphé dans vos fameux combats, &c.

* La patrie à nos vœux de dangers préservée,

(*tt*) Par le puiſſant effort d'un eſprit vertueux,
Il perd pour ſes parens le jour qu'il reçut d'eux.

Ainſi LE'ONIDAS, au pas des Thermophiles,
(*vv*) S'immola pour la Gréce, & rendit inutiles
Les efforts rédoublés de ces fiers conquérans:
Son audace étonna la valeur des Perſans.
Ainſi chez les Romains le généreux DECIE
Pour fixer la victoire abandonna ſa vie:
Illuſtres Défenſeurs! Héros des Pruſſiens!
Vous avez ſurpaſſé ces Héros anciens,
Vous ſerez déſormais nos Dieux & nos exemples.

Malheureuſe jeuneſſe, accourez à leurs temples,
Abhorrez vos fureurs, loin de vous égorger,
Aprenez que vos jours doivent ſe ménager.
Si vous oſez jamais prodiguer votre vie,
Ainſi que ces Héros, mourez pour la patrie:
(*xx*) Leurs grands noms duréront juſqu'à la fin des tems,
Autant que l'univers aura des habitans,
Et que l'aſtre des jours, du haut de ſa carriere,
Diſpenſera ſur eux ſa brillante lumiere.

VARIANTES.

(*tt*) Il perd ſes jours pour ceux dont il les a reçus,
Expirant ſur le corps des ennemis vaincus.

(*vv*) S'immola pour la Gréce & défendit ſes villes,
Son audace étonna la valeur du Perſan,
Il arrêta lui ſeul ce fougueux conquérant.
Ainſi &c.

(*xx*) Malgré l'effort des tems leur nom ſubſiſtera
Autant que des humains l'eſpece durera,
Et que l'aſtre &c.

ÉPITRE X.

AU GÉNÉRAL BREDOW.

Sur la Réputation.

BREDOW, l'homme eſt, aux yeux d'un cenſeur équitable,
Un être raiſonneur plutôt que raiſonnable:
Son eſprit inquiet, vain, ſuperficiel,
Embraſſe l'aparence, & manque le réel;
Sa faibleſſe entrevoit, & ſon orgueil décide.

Eſt-il rien de plus faux, & rien de plus ſtupide
Que la frivolité de tant de jugemens,
Que ces déciſions d'ineptes ſuffiſans,
Que tant de tribunaux qui ſans régles ni titres
Des réputations ſe rendent les arbitres?
C'eſt-là que la ſotiſe a d'ardens zélateurs:
J'ai vu, diſcret témoin de leurs propos moqueurs,
Le mérite modeſte attaqué ſans ſcrupule,
La folie en crédit, le bon ſens ridicule.

Quand, pour les intérêts du Kan ſon Souverain,
MUSTAPHA d'Oczakoff ſe rendit à Berlin,
Sa barbe, ſon caftan exciterent à rire;
Le courtiſan moqueur, enclin à la Satire,
Rempli de préjugés contre les Muſulmans,
Epiloguait leurs mœurs & leurs ajuſtemens;

Les

Le plus polis disaient, peut-on être Tartare?
Pas un d'eux ne savait que ce peuple barbare,
Quoique de nos habits les siens soient différens,
Avait conquis la Chine, & soumis les Persans.

Mais la réflexion les effraye & les gêne,
L'esprit d'un mot plaisant peut accoucher sans peine;
Affectons cet air haut & ce ton suffisant
Dont l'Idiot public respecte l'ascendant,
Et nous subjuguerons notre absurde auditoire;
Un sot trouve toujours un plus sot pour le croire,
Une voix imposante, un maintien effronté
Sont de forts argumens pour le peuple hébété.

Dès qu'un livre nouveau s'étale chez *Néaulme*,
Nos beaux esprits manqués, sur le titre du tome,
Jugent sévérement l'ouvrage & son auteur;
Tout Quartier de Berlin a certain connaisseur
Qui sur ces nouveautés raisonne, dogmatise,
Du vulgaire à son gré gouverne la bêtise.

L'un soutient que VOLTAIRE est depourvu d'esprit,
Mais que BÆHR doit charmer tout Lecteur qui le lit,
Qu'EULER en vains calculs met sa Philosophie,
Que MAUPERTUIS des Dieux parle comme un impie.
Que SACK est amusant, & MONTESQUIEU diffus.

Les graces, dit un autre, inspirent HEINIUS,
HALLER à son avis l'emporte sur HORACE,
Et GOTSCHED doit tenir le sceptre du Parnasse;
Midas jugeait ainsi sur le sacré vallon
Des pipeaux du Satire & du luth d'Apollon:

Qu'heu-

Qu'heureux seraient nos jours! si tout juge profane
Portoit comme ce Roi la coëffure d'un âne!
Ah! quel plaisir de voir ces censeurs refrognés,
Dans toute leur folie en public désignés!

Mais nous voyons par-tout fourmiller dans le monde
De ces louches esprits, dont ma patrie abonde:
VIRGILE avec SEGRAIS s'est trouvé comparé,
AUGUSTE aux ANTONINS fut souvent préféré;
Des imposteurs mitrés, qu'on nomme les saints Peres,
Nous ont peint JULIEN sous les traits des Tiberes;
Tout l'Univers reçut ces mensonges pieux,
Et JULIEN passa pour un monstre odieux;
Un Sage (*), après mille ans, débrouilla son histoire,
La vérité parut, & lui rendit sa gloire.
Tout Paris condamna l'Auteur (**) laborieux
Qui dans un parallele exact, ingénieux,
D'HOMERE & de ZEUXIS compara la science;
Des Lettrés étrangers forcerent ceux de France
A priser cet ouvrage, aprouvé d'Apollon.

Londres ne connut point la Muse de MILTON;
Long-tems après sa mort l'Anglais mélancolique
Aperçut les beautés de son poëme épique:
Si l'ouvrage était bon, il le fut de tout tems;
Mais il faut de bons yeux pour juger des talens.

Je vois que ces écrits, & ces pieces nouvelles
Vous semblent dans le fond d'aimables bagatelles;
Vous pensez qu'en payant l'ouvrage à l'éditeur,
Le droit de le juger apartient au lecteur,

(*) *L'Abbé de la Blatterie.*
(**) *L'Abbé du Bos.*

Que l'un aime le ſimple & l'autre le ſublime,
Que ſoutenir ſon choix n'eſt pas un ſi grand crime;
Mais que tous les humains penſent profondément,
Lorsqu'il faut décider d'un ſujet important,
D'un ſujet dont dépend leur fortune & leur vie.

Ah! c'eſt-là cher BREDOW, que paraît leur folie.
Erreur, ſur notre eſprit juſqu'où va ton pouvoir!
Dans ce ſiecle éclairé, plein d'un profond ſavoir,
De nos bons Berlinois la cervelle inſenſée
Prend la poudre d'Aillot pour une panacée;
Aucun d'eux ne connaît l'empirique Docteur,
Du remede nouveau téméraire inventeur;
Sans un long examen, qui leur eſt incommode,
Eblouis par l'eſpoir, attirés par la mode,
Ils éprouvent ſur eux quels ſeront ſes effets.

Ne vous ſouvient-il plus du regne des ſachets,
Fameux préſervatif d'un mal qu'on apprehende,
Auſſi ſûr que les os d'un Saint de la Légende?
J'ai vu, BREDOW, j'ai vu, mes chers concitoyens,
Chargeant de ces ſachets leurs cous Luthériens,
Dans leur crédulité braver la léthargie,
Et ne plus redouter les coups d'apoplexie;
Faut-il aprofondir ſi le remede eſt bon,
Si c'eſt un antidote ou ſi c'eſt un poiſon?
Claudine l'aplaudit, Marthe s'en eſt ſervie,
Suffit, il faut en prendre au riſque de ſa vie.

Sur la fortune enfin on ne voit pas plus clair,
Tant l'eſprit des humains eſt frivole & léger!
Rappellez-vous le tems de LAW & du Syſtême:
Jadis les bons Chrétiens couraient moins au baptême,
Que

Que le peuple François, dans ſes transports outrés
S'empreſſait de gagner de ces papiers timbrés;
La triſte vérité, diſſipant leur chimere,
Au ſein de leurs tréſors étala leur miſere.

Quoi, BREDOW, vous riez de mes raiſonnemens!
Vous penſez, je le vois, que ces beaux argumens
Ne ſont qu'un jeu d'eſprit d'une Muſe badine,
Qui plaiſante des ſots & de la Médecine.
Ces portraits, dites vous, malignement tracés,
Ne repréſentent point des citoyens ſenſés;
Et mes pinceaux, trempés aux couleurs de TENIERES,
Peignent d'un peuple obſcur les ſotiſes groſſieres.

Soit, mais ce peuple abject, que vous m'abandonnez
C'eſt lui qui fait le nombre, & du moins convenez
Que le trois quarts du monde ignorant & ſtupide
Ne ſait pas dans ſes choix quel motif le décide.

Hé bien, puiſqu'il le faut, placons-nous ſur les bancs
Examinons tous deux la raiſon des Savans;
Ces eſprits pénétrans, amateurs des Sciences,
Sans doute auront acquis de vaſtes connaiſſances.

Prenons ce fameux SACK, ce ſuppôt de CALVIN,
Ce zélateur couru du ſexe féminin,
Qui deux fois par ſemaine, en ſtile de Sophiſte,
Fulmine l'anathème & proſcrit le Déiſte;
Si le hazard caché qui préſide au Deſtin,
Au lieu d'avoir formé ſa cervelle à Berlin,
L'avait fait naître à Rome, il ſerait Catholique,
A Péra Muſulman, & Païen en Afrique;
Nourri dès le berceau d'autres opinions,
Il aurait combatu pour ces religions:

De puissans préjugés, sucés dès son enfance,
Ofusquant sa raison, font toute sa science,
Par de sombres terreurs ses esprits égarés
Adorent en tremblant des énigmes sacrés:
Ce Docteur à son gré gouverne le vulgaire,
Une foule stupide environne sa chaire,
Avec un saint respect l'écoute en someillant.
Le croit sans le comprendre & l'admire en bâillant.

Qu'au sortir du Sermon l'auditeur imbécile
Entende un libertin glossant sur l'Evangile,
Il dévore aussi-tôt ces plaisantes leçons,
Il prend quelques bons mots pour autant de raisons;
Dévot sans examen, libertin sans scrupule,
De Chrétien qu'il était, il devient incrédule:
Son esprit inconstant est dépourvu d'appui,
De fragiles roseaux sont plus fermes que lui.
Le peuple veut juger, le docte croit connaître.
Raisonner sans raison, c'est le fond de notre être.

Ne m'allez point citer le sublime NEWTON,
Qui s'élevant plus haut qu'ARCHIMEDE & PLATON,
Dit qu'autour du Soleil nous faisons une ellipse,
NEWTON, le grand NEWTON fit son Apocalypse,
Quoique par son algebre il calculât les cieux,
Sur SAINT-JEAN, comme nous, cet Anglais rêva creux.

Peu m'importe après tout que des Savans célebres
Egarent leur raison au sein de ces ténebres;
Mais ce qui doit toucher tout homme de bon sens;
C'est la funeste ivresse & les écarts fréquens
D'un peuple mesuré, timide, flegmatique,
Républicain zélé, commerçant pacifique,

Qui

Qui ſuivant les conſeils d'un fripon d'écrivain,
Fit la guerre à la France & NASSAU Souverain.

A Cologne vîvait un fripier de nouvelles,
Singe de l'ARETIN, grand faiſeur de libelles:
Sa plume était vendue, & ſes écrits mordans
Lançaient contre LOUIS leurs traits impertinens;
Deux fois tous les ſept jours pour lui roulait la preſſe,
Et ſes feuillets, notés par la ſcélérateſſe,
Décorés des vains noms de foi, de liberté,
Etaient lus de Batave avec avidité:
De ce poiſon groſſier le ſuccès fut rapide,
Le peuple & les Régens ſuivant leur nouveau guide,
Ce bons marchands, heureux dans le ſein de la paix,
Publierent la guerre en haine des Français,
(yy) THERESE de leur bras fortifia ſa ligue,
Et ne dut ce ſecours qu'au ſermon de RODRIGUE.

Ainſi d'un ſcélérat le vain raiſonnement
Devint l'opinion du vulgaire ignorant:
Plein de ſes préjugés il donne ſon ſuffrage,
Il aprouve, il condamne, il loue, il vous outrage,
Il veut aprécier les Grands & les Héros,
Sans les avoir connus, il reprend leurs défauts.

Quand Mars au front ſanglant, par ſa funeſte
eſcorte,
Du palais de Janus a fait ouvrir la porte,

VARIANTES.

(yy) Si GEORGE de leur bras fortifia ſa ligue,
Il ne dut ce ſecours qu'au pouvoir de Rodrigue.

Dès qu'on voit dans les champs déploier les drapeaux,
Les glaives meurtriers sortir de leurs fourreaux,
Sans savoir la raison de leur haine cruelle,
D'un des Rois le vulgaire embrasse la querelle.

J'ai vu de nos Germains le bon sens perverti,
Plein d'un instinct aveugle embrasser un parti,
De l'Autriche oublier l'insolent despotisme,
En faveur de THERESE outrer le fanatisme,
Déteſter CHARLES SEPT, Prussiens, Bavarois,
Et du Lorrain vaincu prôner les grands exploits.

O le plaisant projet de ce peuple caustique,
Qui reprend un Héros sur l'art de la Tactique,
Qui veut juger d'un camp, n'en ayant jamais vu,
Et dispose un combat sans avoir combatu!
Chacun, jusqu'au beau sexe, en ces graves matieres
Croit pouvoir décider par ses propres lumieres,
Devant son tribunal Ministres, Généraux,
Et les Rois aggresseurs & les Rois leurs rivaux
Reçoivent leur arrêt en moins d'une minute,
Et la navette en main l'on juge de leur chute,
Dans cet Aréopage on décide des noms,
On éleve, on détruit les réputations;
La vertu, les talens, le sceptre, la tiare,
Il n'est rien qu'on épargne en ce siecle bizarre.

Ce digne Protecteur des arts & des talens,
A qui la France a dû ses destins florissans,
COLBERT, de l'industrie & le moteur & l'ame,
Souffrit après sa mort un traitement infame,

LOUIS,

Louis, qui dans l'Europe étala sa grandeur,
Bienfaisant dans sa cour, terrible à l'Empereur,
Louis, que les travaux, les arts, & la victoire
D'un pas toujours egal élevaient à la Gloire,
Dès qu'une fois la mort retrancha ses destins,
Son tombeau fut couvert par des couplets malins,
Et le Français léger, enivré de folie,
Du plus grand de ses Rois osa flétrir la vie.

Bredow, tel est le peuple, & l'idiot public,
Rien ne peut échaper à sa langue d'aspic;
C'est cet étrange oiseau rempli d'yeux & d'oreilles,
De climats en climats publiant des merveilles,
Qui ne peut assouvir sa curiosité,
Qui confond le mensonge avec la vérité;
L'inquiete cabale & la perfide envie,
La haine, la fureur, l'infame calomnie
L'instruisent en passant de faits remplis d'horreurs;
Et bientôt l'Univers répete ces noirceurs;
Etre blessé du monstre est un mal incurable.

He bien! que pensez-vous? l'homme est-il raisonnable
D'employer tant de soins, de peines, de travaux,
D'immoler ses plaisirs, ses jours & son repos,
Pour atirer sur lui les yeux & le suffrage
De ce peuple ignorant, téméraire & volage,
Rempli de préjugés, esclave de l'erreur,
Et du nom des mortels très-faux dispensateur?

O Gloire, illusion, cesse de nous seduire,
L'amour de la vertu doit tout seul nous conduire,

Mon cœur doit me juger, s'il m'aprouve, ſufit,
J'arrache ces lauriers qu'on me prête à crédit.

Quoi! je voudrais devoir mon nom & mon mérite
Au caprice inconſtant d'une foule ſéduite,
Et n'être vertueux que pour me voir louer!
Que le monde me blâme ou daigne m'avouer,
Je ris de ſon encens, qui s'envole en fumée,
Et du peuple inſenſé qui fait la Renommée.

EPI-

ÉPITRE XI.

A MA SOEUR DE SUEDE.

QUELLE gloire en ce jour, MA SOEUR, vous environne!
Vos premiers pas en Suede, en aprochant du thrône,
* Vous ont déjà conduite à l'immortalité.

(zz) Ce Royaume, autrefois si fier, si redouté,
Terreur du Danemarck, fléau de la Russie,
Arbitre du Sarmate, & maître en Germanie,

VARIANTES.

* Sont des pas de géant vers l'immortalité.

(zz) A peine y futes-vous, que l'animosité,
Le trouble, la discorde & la haine intestine
Dont ce peuple en son sein préparait sa ruine,
Que les dissensions des citoyens jaloux,
Que toutes leurs fureurs s'appaiserent par vous;
Par l'éclat imposant d'une vertu suprême,
Votre cœur rend la Suede égarée à soi-même:
De leurs revers passés les esprits abattus,
Retrouverent en eux leurs antiques vertus:
Une femme paraît, sa valeur héroïque
Rend l'audace au Sénat, la gloire à la Baltique,
Et la même fierté qu'au tems de ses Héros
Ce Royaume opposait à ses puissans rivaux:
Qu'Homere vainement vante Penthésilée,
Elle accourut sans fruit au fort de la mêlée,
Des bords du Thermodon à ceux du Simois:
Quelque fût sa valeur & ses faits inouis,
Son bras ne put sauver la malheureuse Troie
De la flamme du Grec dont elle fut la proie:
Ces faits si bien chantés, ces grandes actions
Sont d'un esprit fecond les nobles fictions.

Etait enfin réduit, à force de malheurs,
A la néceſſité d'implorer ſes Vainqueurs;
Au milieu du Sénat une guerre inteſtine
Lui déchirait le ſein & comblait ſa ruine;
La Diſcorde ordonnait, & le peuple animé
Tournait contre l'Etat ſon courage enflammé;
Tout paraiſſait perdu, llEurope ſemblait dire,
Voici le dernier jour qui reſte à votre Empire.

Mais lorſque ce coloſſe, opreſſeur du Germain,
S'incline vers ſa chute & préſage ſa fin,
Une femme paraît, tout change, tout s'anime,
Le Senat généreux rompt le joug qui l'oprime,
La Nation reprend des ſentimens plus hauts,
Dignes du grand GUSTAVE & de tous ſes Héros;
Ces cœurs humiliés, vaincus par la ſoufrance,
Se rempliſſent d'eſpoir, d'ardeur, de confiance.
Les peuples ſont toujours ce que les font leurs Rois;
*) Ma Princeſſe a fixé les deſtins des Suédois,
Toutes les paſſions ſe taiſent devant elle,
Il n'eſt plus d'envieux, il n'eſt plus de querelle,
L'ordre renaît du ſein de la confuſion,
On ſacrifie enfin la haine à l'union.

Qu'HOMERE vainement vante Penthesilée,
Que Mars guide ſes pas, au fort de la mêlée,
Des bords du Thermodon aux bords du Simoïs:
Quel que ſoit ſon courage & ſes faits inouïs,
Des flammes qu'en ces murs la vengeance déploie,
Son bras ne peut ſauver la malheureuſe Troie;
Cette brave Amazone, en ces champs pleins d'horreurs,
Ne combatit cent Rois que pour voir des malheurs.
Qu'en

*) Ma Reine va fixer &c.

Qu'en vers harmonieux le ſublime VIRGILE
Dans le camp des Latins nous dépeigne CAMILLE,
Dont les faibles ſecours, les ſtériles vertus
Ne purent ſoutenir le bon Roi LATINUS.

(*a*) Votre gloire, MA SOEUR, plus ſûre & plus brillante,
Mériterait au moins qu'un VOLTAIRE la chante,
Mon cœur en eſt ému, j'admire vos exploits,
Mais pour tout exprimer je n'ai termes ni voix:
Le ſeul pinceau d'APELLE oſait peindre ALEXANDRE,
Si ma témérité m'a fait trop entreprendre,
C'eſt qu'un ſi beau ſujet ſoutient ſeul un auteur.

(*b*) C'eſt donc vous que je vois à ce point de grandeur!
C'eſt donc vous qui donnés à la Suede enchantée
Ce feu divin qu'aux Cieux déroba Promethée!
Votre exemple étonnant porte la fermeté
Juſqu'au ſein palpitant de la perplexité;

Ce

VARIANTES.

(*a*) Votre gloire en ce jour eſt bien plus haut montée,
Avec autant de force elle n'eſt pas chantée;
J'en connais la grandeur, j'admire vos exploits,
Mais pour tout exprimer je n'ai termes ni voix
Le ſeul pinceau d'Apelle oſait peindre Alexandre;
Si ma témérité me fait trop entreprendre,
C'eſt qu'un ſi beau ſujet ſoutient ſeul un Auteur,
Et tout ce que j'entends prône votre grand cœur.

(*b*) A peine auprès du trône on vous vit arrivée,
Qu'en proférant deux mots la Suede fut ſauvée;
Votre exemple inſpira la noble fermeté
Juſqu'au ſein palpitant de la perplexité;
Ce peuple libre & fier, *Ma Sœur*, qui vous admire,
Apprit à ſoutenir l'honneur de votre empire:
Timide auparavant, mais enhardi par vous,
Il ſut en impoſer à ſes voiſins jaloux,

Ce peuple libre & fier, MA SOEUR, qui vous admire,
Aprend à soutenir l'honneur de votre Empire,
Timide auparavant, encouragé par vous,
Il impose silence à ses voisins jaloux.

Un monstre que l'enfer vomit sur ce rivage,
(c) Que l'implacable haine alaita de sa rage,

Qui

VARIANTES.

1) A ce peuple féroce & naguere barbare,
Qui marche sans honneur & combat en Tartare,
Et dont l'orgueil enflé d'un succès passager,
Se flattait en secret de l'espoir mensonger,
Que ces mêmes guerriers respectés de l'Euphrate
Domteraient le Suédois, ainsi que le Sarmate,
Dans le fond ténébreux de leurs vastes forêts,
2) Sous le ciel des frimats qu'exhalent leurs marais,
Vos lâches ennemis que la fureur possede,
Osaient forger des fers destinés à la Suede:
Dans leurs superbes ports nombre de matelots
Ajustaient la mâture, équipaient des vaisseaux;
Des glaces d'Archangel au Palus Méotide,
Le démon de la guerre au regard homicide
Assemblait vers Vibourg de rustiques guerriers,
Avides de pillage & non pas de lauriers.
Un monstre que l'enfer vomit sur ce rivage,
(c) Qu'un aspic allaita: nourri de fiel, de rage,

Instruit

1) A ce peuple farouche, insolent & barbare,
Qui combat en esclave & s'enfuit en Tartare,
Et dont l'orgueil enflé d'un succès passager,
Se flattait hautement de l'espoir mensonger,
Que sa férocité qui fit trembler l'Euphrate,
Domterait le Suedois &c.
2) Sous un ciel rigoureux & parmi leurs marais,
Vos lâches ennemis que la fureur possede
Osaient forger des fers à la triste Suede;
On voyait dans leurs ports leurs grossiers matelots
Défier à la fois & la Suede & les flots; &c.

Qui se plait dans le trouble à tramer des complots,
Ennemi des humains, de Themis, du repos,
Qui nage dans le sang en ravageant la terre,
Infame précurseur du Démon de la guerre,
La Discorde en un mot, excitant ses fureurs,
S'échapant à moitié des fers de ses vainqueurs,
Répandoit dans le Nord ses poisons fantastiques,
Et corrompoit les cœurs des altiers politiques.
Les esprits sont troublés; les peuples animés
S'excitent aux combats l'un contre l'autre armés:

Les

VARIANTES.

Instruit par la discorde en cet art criminel
Qu'à Florence enseigna l'affreux *Machiavel*;
3) Ce monstre qui soumit sa molle Souveraine,
Près du Trône éleva sa fortune hautaine,
4) Et le Russe tremblant que son ordre conduit,
Le craint servilement, se tait & obéit.
La noire trahison, la louche perfidie
5) Aux forfaits ont formé sa fureur enhardie:
Ennemi des vertus, ce monstre sans remord,
Conspire votre perte & trouble tout le Nord;
Ses trames, ses complots, ses brigues infernales
Divisent l'Univers en puissantes cabales,
Il sait associer à ces affreux forfaits
Des Empires liés des mêmes intérêts;
Quel miracle étonnant, effet d'un bras céleste,
L'arrête lorsqu'il va frapper le coup funeste?

3) Ce monstre en soumettant sa molle Souveraine
4) Et le Russe tremblant que ce tyran conduit,
Dans sa stupidité par bassesse obéit;
5) Formerent aux forfaits sa fureur enhardie;
Ce farouche ennemi des plus augustes droits,
Veut régner dans le Nord, fouler aux pieds ses Rois;
Il séduit l'Empereur, que dis je? les *Anglais*
Complices de sa rage ont payé ses forfaits;

Vous les voiés couvrir, rangés sous leurs bandieres,
L'extremité des champs de leurs vastes frontieres;
Ce feu, qui couve encore, est près d'être étendu,
Le ressort préparé par le monstre est tendu;
Un seul moment d'oubli d'une ardeur indiscrette,
Le manîment grossier d'une main mal-adraite,
Allait, malgré la paix, de nouveau vous plonger
Dans les convulsions du trouble & du danger.
La Discorde, en voiant prospérer son ouvrage,
D'avance se repait du meurtre du carnage.
La barbare, en riant du faible des hûmains,
Aplaudit en secret à ses cruels desseins,
Son succès l'enhardit, l'orgueil qui la possede
La flate qu'elle peut rapeller en Suede
Ces jours, ces tristes jours qui confondant les droits,
Sur le thrône ébranlé font chanceler les Rois.
Ce monstre, en redoublant la ruse & l'artifice,
Sous les pas du Sénat creusoit un précipice:
Toujours accompagné de crimes, de forfaits,
Il foulait à ses pieds l'olive de la paix.
Mais lorsqu'on le voit prêt à ravager la terre,
Un Dieu dans ses cachots vient renfermer la guerre;
Ce monstre audacieux en gémit de douleur,
(d) Il demeure interdit en proie à sa fureur;

Ron-

VARIANTES.

(d) Il demeure interdit & stupide en ce jour,
Il fondait sur sa proie, ainsi que le vautour:
Attaquons, disait il, il faut qu'elle succombe;
Mais un aigle paraît au lieu d'une colombe,
La Suede par vos soins prête à lui résister,
Lui présente un courage impossible à domter;
La peur se fit sentir à cette ame inhumaine,
Et votre fermeté triompha de sa haine.

Rongé par les ſerpens qui ſervaient ſa vengeance,
Le bonheur des Suédois redouble ſa ſoufrance.
Tel on peint ſous l'Etna ce géant renfermé,
Qui vomiſſant des feux de ſon goufre enflammé,
S'agite, & veut briſer ſa puiſſante barriere,
Il brave en ſes priſons l'Auteur de la lumiere ;
Mais ce Dieu, qui punit ſes tranſports menaçans,
Dédaigne au haut des cieux ſes efforts impuiſſans.

Ce Dieu, c'eſt vous, MA SOEUR, oui c'eſt vous dont l'égide
Pétrifia ce monſtre envieux & perfide ;
Votre main détruiſit ſes infames complots,
Sans armes, ſans ſecours, ſans foudres, ſans carreaux,
Il vous ſufit d'un mot pour calmer la tempête ;
Vous lites, arrêtez, & la guerre s'arrête.

(e) O Suede, reconnais d'auſſi puiſſans ſecours,
Si l'ombre de la paix protege tes beaux jours,
Si du joug ennemi Stockholm eſt préſervée,
Bénis du fond du cœur la main qui t'a ſauvée.

(f) Auteurs, ne vantez plus dans vos peſans écrits
Les noms d'ELIZABETH & de SÉMIRAMIS :

Sué-

VARIANTES.

(e) O Suede ! en cette époque où naiſſent tes beaux jours,
A ta reconnoiſſance abandonne le cours,
Et ſi de fers honteux tu t'es vu préſervée,
Bénis du fond du cœur la main qui t'a ſauvée.

(f) Qu'on répete ſans fin dans de peſans écrits
Les noms d'Elizabeth & de Sémiramis ;
Suédois, votre Chriſtine indigne qu'on la prône.
Par un caprice étrange abandonna le Trône ;

Suédois, votre CHRISTINE, indigne qu'on la prône,
Par un caprice étrange abandonna le thrône;
Déja mon Héroïne a su le soutenir,

(g)Ah! quels engagemens, MASOEUR, pour l'avenir!
Si dans le second rang je vous vois si brillante,
Parvenue au premier, jugez de mon atente:
Tout pret à prononcer on tient les yeux ouverts,
Votre regne intéresse & nous & l'Univers;
Il se propose à voir l'Europe réunie,
Par les soins généreux de ce puissant Génie,
Dont la sageſſe égale, asservissant le sort,
Fera l'amour du monde & la gloire du Nord;
Vénus à vos appas aurait cédé la pomme,
Minerve à vos vertus connaîtrait un grand homme.

(h) Vos

VARIANTES.

Mon héroïne un jour saura le soutenir,
Etendre votre gloire, & tous vous réunir,
En répandant du haut de sa grandeur suprême
Un nombre de bienfaits sur ce peuple qui l'aime.

(g) Si vous avez brillé d'un éclat aussi grand,
Que ne ferez-vous point, *Ma Soeur*, au premier rang?
C'est d'un contrat formel l'engagement insigne,
Et votre regne auguste un jour en sera digne:
Tout prêt à vous juger, on tient les yeux ouverts,
Votre regne intéresse & nous & l'Univers;
On se prépare à voir la Suede gouvernée
Par Minerve elle même au Sénat couronnée,
Dont la sageſſe égale asserviſſant le sort,
Fera l'amour du monde & la gloire du Nord;
De Lisbonne à Pekin & d'Archangel à Rome,
On croit que vos appas décorent un grand homme.

(*h*) Vos tranquilles sujets, sous votre regne heureux,
Diront: „O Prussiens! ô peuple généreux!
„C'est vous dont nous tenons cette nouvelle aurore,
„Prémices des beaux jours qui la suivront encore;
„Nous vous devons la paix, nos biens & nos honneurs,

(*i*) Ah! quel plaisir touchant! quels concerts enchanteurs!
O Foyers

VARIANTES.

(*h*) Dans ces tems fortunés vos peuples éperdus
Diront: O Prussiens! nos destins vous sont dus,
„C'est de vous que nous vient cette nouvelle gloire,
„Une femme à jamais digne de la mémoire,
„Rien ne peut désormais effacer vos faveurs. „

(*i*) Ah, quels concerts charmans! quels concerts enchanteurs!
Foyer de mes aïeux, ô ma chere Patrie!
O quel plus bel éloge & plus digne d'envie!
En bénissant vos murs, on chante vos bienfaits,
Autour de nos cités, nos voisins satisfaits
Ne disent point de nous: „Ces assassins infames
„Ont livré nos palais à la fureur des flammes;
„Nos freres en prison languissent dans les fers,
„Et nos champs dévastés sont changés en déserts:
Mais ils diront plutôt: „Enlevons des Sabines
„De ce pays fameux, fécond en Héroines. „

L'Elbe atteint de nos jours à la gloire du nom
Dont jouissait jadis l'orgueilleux Thermodon;
De jeunes habitans ou roturiers ou princes
Suivant le Dieu d'Hymen viendront dans . . rovinces
S'engager pour jamais dans ces liens sacrés
Que vos vertus, mes Sœurs, ont par-tout illustrés,

Dont

Foyers de mes ayeux, ô ma chere Patrie!
O quel plus bel éloge & plus digne d'envie!
En réspectant vos dons, on chante vos bienfaits;
Nos voisins sont heureux, nos peuples satisfaits,
On ne les entend point murmurer & se plaindre,
Ils savent nous aimer, & ne sauraient nous craindre;
De notre probité ces peuples convaincus
S'empressent d'annoblir leur sang par nos vertus;
Combien viennent ici nous demander des femmes?
Le tendre Dieu d'Hymen, en embrasant leurs ames,
Pour les encourager leur présente à la fois
Cinq exemples fameux des filles de nos Rois;
Celles (*) dont s'applaudit l'heureuse Franconie,
Que le Weser chérit, que l'Oder déïfie;
Vous enfin, que l'envie admire en frémissant,
Vous, que vos ennemis estiment en tremblant,
Oui,

VARIANTES.

Dont ose se louer l'heureuse Franconie,
Et que vante aux passans la froide Westphalie,
Que l'Oder en admirant respecte de son lit;
Enfin, mes Sœurs, par-tout le peuple vous bénit,
L'Empire retentit de votre renommée.

Et vous, par qui la Suede en ce jour est calmée,
Que la farouche envie admire en frémissant,
Que tous vos ennemis estiment en tremblant,
Si vos sombres rivaux vous rendent tous hommage,
Leur bouche vous adore & blasphême de rage;
La vérité s'arrache à des cœurs furieux,
C'est ainsi que l'enfer ose adorer les dieux.

(*) *Mesdames les Margraves de Bareut & d'Anspach, Madame la Duchesse de Brunsuic & Madame la Margrave de Schwedt.*

Oui, vous qui contraignez jusqu'au vice lui-même,
A rendre hommage en vous aux vertus qu'il blasphe-
me,
La vérité s'arrache à ces cœurs furieux;
Ainsi l'enfer connaît & déteste les Dieux.

(k) Si le simple mérite est digne qu'on l'admire,
Quand la beauté s'y joint; il en a plus d'empire;
Le stoïque ZÉNON, dans sa rigidité,
Aurait connu par vous le prix de la beauté,
Il eût été surpris de se trouver sensible.
Ah! malheur au mortel dont l'ame est inflexible!
La raison ne doit point détruire l'homme en nous,
Quand le cœur s'attendrit, l'esprit en est plus doux;
Oui, j'adore les Dieux dans leur plus bel ouvrage,
Je vois dans vos attraits leur véritable image;
Cet hommage si pur & détaché de sens
Se doit, comme aux vertus, aux charmes, aux talens.

VARIANTES.

(k) Si la simple vertu nous paraît admirable,
La beauté fait la rendre encor plus adorable;
Le stoïque Zénon serait même forcé
D'éprouver tout surpris au fond d'un cœur glacé,
Qu'à vos rares vertus jointes à tant de charmes
Il n'est aucun mortel qui ne rendit les armes.
La raison ne rend point l'homme insensible ou dur,
L'esprit en est plus doux, le commerce plus sûr,
Oui, l'on peut adorer l'Auteur de la nature
Dans les dons que sa main fit à la créature,
Cet hommage si pur & détaché de sens,
Se doit à la beauté de même qu'aux talens.

Mais tandis que je vois la Suede fortunée
Ne devoir qu'à vos soins sa haute destinée,

Mais tandis que je vois la Suede fortunée
Ne devoir qu'à vos soins sa haute destinée,
Vous le dirai-je ici, l'oserai-je, MA SOEUR?
C'est sa prospérité qui fait tout mon malheur:
Ah! si j'ai pu chanter votre gloire future,
(*l*) Je sens en même-tems murmurer la nature;
Amitié, don du Ciel, sacrés liens du sang!
Si nous devons tous deux nos jours au même flanc,
Parlez, enfin, parlez sentimens d'un cœur tendre,
Rendez compte des pleurs que vous a fait répandre
Ce départ douloureux, cet adieu si touchant;
Accablé de chagrin dans cet afreux moment,
Je vous quittai, MA SOEUR, m'arrachant à vos charmes
Que ce triste congé fut arrosé de larmes!

Ce

VARIANTES.

Vous le dirai-je ici, l'oserai-je, ma Sœur?
C'est sa prospérité qui fait tout mon malheur;
Ah! si j'ai pu chanter votre gloire future,
(*l*) N'étouffez point en moi la voix de la nature!
Amitié, don du Ciel, sacrés liens du sang!
Ah! source de nos jours issus du même flanc,
Parlez enfin, parlez, sentimens d'un cœur tendre,
Rendez compte des pleurs que vous a fait répandre
Ce congé douloureux, ce congé si touchant:
Ah! quel funeste jour! quel moment accablant!
Je vous quittai, ma Sœur, l'ame pleine d'allarmes;
Que ce triste congé fut arrosé de larmes!
Ce jour pour mon repos fut un fatal écueil,
Il sera pour jamais un sombre jour de deuil:
Ces adieux si touchans, ma Sœur, est-il possible?
Les baisers, les sanglots de ce congé terrible
Seront donc, juste Ciel! des éternels adieux!
Ah! barbares plaisirs des cœurs ambitieux!
Ah! malheureux hymen! trop inhumaine gloire!
A quel extreme prix, ô Ciel, qui l'eût pu croire!
Nous faut-il acheter tes funestes faveurs?

Ce jour pour mon repos fut un fatal écueil,
Ma douleur à jamais en fait un jour de deuil;
Un éternel adieu! MA SOEUR, quel sort barbare!
Triste nécessité, devoir qui nous sépare!
Fallait-il à mon peuple immoler mon bonheur?

(m) Heureux sont les mortels qui loin de la grandeur
Réunissent en paix leur tranquille famille,
Dont un toit peut couvrir & mere & fils & fille!
Satisfait de leur sort dans leur obscurité,
Le bonheur est le prix de leur simplicité,
Ils ne redoutent point la fortune bizarre,
Et l'abime des mers jamais ne les sépare.
Les brigues, les complots que forme l'étranger
Amusent leur loisir, loin de les affliger;
Mais sur-tout, & c'est-là ce qui me désespere,
C'est chez eux que la sœur peut vivre auprés du frere.

* Quels écarts insensés! Où vais-je m'égarer?
Aimons sans intérêt, & sachons préferer
Le bien de nos amis à notre bonheur même.

 (n) Je

VARIANTES.

(m) Qu'heureux sont les mortels éloignés des grandeurs,
Dont le sort réunit la tranquille famille,
Dont un toit peut couvrir & mere & fils & fille!
Satisfaits & contents dans leur obscurité,
Le bonheur est le prix de leur simplicité;
Il ne redoutent point la fortune bizarre,
Et la mer en courroux jamais ne les sépare;
Les brigues, le complots que forme l'étranger,
Peuvent les amuser & non les affliger;
C'est chez eux que la sœur vivant auprès du frere,
Unit deux tendres cœurs d'une amitié sincere,

* Mais quels sont ces écarts? où vais-je m'égarer?

(*n*) Je vois sur votre front poser le diadême ;
Si la Suede connaît le prix de nos bienfaits,
Ne souillons pas nos dons par d'impuissans regrets
Etoufons nos soupirs & suprimons nos larmes ;
Loin de vous, mais toujours le cœur plein de vos charmes,
Votre félicité fera tout mon bonheur :
Je le préviens déja ce siecle de grandeur,
Ce tems où j'entendrai la prompte Renommée
Répétant les accens de la Suede charmée,
Vous nommer à grands cris, en comptant vos exploits
Le modele du sexe & l'exemple des Rois.

VARIANTES.

(*n*) Je vois sur votre front le sacré diadême ;
Si la Suede connaît le prix de nos bienfaits,
Ne souillons pas nos dons par de tardifs regrets,
Etouffons nos soupirs & supprimons nos larmes ;
La Suede vous chérit, elle adore vos charmes,
Et nous verrons bientôt admirant vos exploits,
Le modele du sexe & l'exemple des Rois.

EPI-

ÉPITRE XII.

A PODEWILS.

Sur ce que l'on ne fait pas tout ce que l'on pourrait faire.

LABORIEUX Ami, dont l'esprit pacifique
Dirige le vaisseau de notre République
Vous, dont l'activité remplissant mes desseins,
(o) D'un œil toujours ouvert veille sur nos destins.

VARIANTES.

(o) Ne laisse point languir l'ouvrage entre vos mains;
Ah qu'il est peu de gens réellement utiles!
Les uns sont pleins d'esprit, les autres sont habiles;
Qu'il est rare d'en voir de vraiment vigilans!
Ceux-ci sont inhumains, ceux-là sont indolens;
Et loin que leur mérite au jour puisse reluire,
Ils n'en retirent point ce qu'il pourrait produire.
Qu'importe que l'esprit ait l'art d'imaginer,
Si nous n'y joignons l'art de bien exécuter?
Il est nombre de gens qui sur des riens se vantent,
Que de faibles essais facilement contentent;
Il en est de pervers dont la méchanceté
Obscurcit le mérite & la capacité.

Les mortels paresseux vantent la providence,
Ses décrets absolus flattent leur indolence;
Ils ne voient en tout lieu que la nécessité,
L'enchaînure des faits & la fatalité;

Ne remarquez-vous pas, en passant en revue
L'Europe, chaque jour présente à votre vue,
Dans des climats divers & parmi tant de loix,
Que du moine au Pontife, & des commis aux Rois,
Aucun

VARIANTES.

Leur molle quiétude avec orgueil se fonde
Sur le soin qu'ont les Dieux de gouverner le monde;
Si de les charger tant ils semblent s'empresser,
C'est qu'ils pensent gagner à s'en débarrasser;
Jamais le bien public n'a pu toucher leurs ames.
Si d'Argens apperçoit les dévorantes flammes
A l'entour de son lit promptes à s'élever,
Sans que sa volonté s'empresse à le sauver,
Insensible sur tout & restant dans la place,
Il sera consumé par leur fureur vorace;
Et s'il paraît si froid sur son propre sujet,
Que sera-t-il pour nous & pour tout autre objet?
Plongés dans le repos ces fardeaux inutiles,
De la société membres secs & stériles,
Craignant le moindre ouvrage & fuyant les travaux,
Trouvent pour des renvois des prétextes nouveaux:
"Il est trop tard, demain l'affaire sera faite."
Ce jour arrive, alors c'est une autre défaite,
Ils ne sortent jamais de leur oisiveté.
Souvent on se néglige, & c'est par vanité;
C'est ainsi qu'un guerrier enyvré de sa gloire,
Au moment séduisant d'une illustre victoire,
Au lieu de terminer par un dernier effort
De fameux démêlés qui balançaient le sort,
Voit l'ennemi battu précipiter sa fuite,
Sans achever l'ouvrage & hâter sa poursuite;
L'amour propre flatteur enfle tous les talens,
Et les moindres succès lui semblent les plus grands,
Il dit: „C'en est assez, & votre ardeur guerriere
„Fournit abondamment sa brillante carriere,
„Conservez les lauriers dont vous êtes muni".
L'ouvrage est commencé qu'il croit l'avoir fini.

Lorsqu'un

Aucun mortel ne fait tout ce qu'il pourrait faire ?
Le fils aveuglement suit les pas de son pere ;
Il n'est aucun Etat qui ne soit plein d'abus,
On les soufre, on s'en plaint, n'exigeons rien de plus.

Si quelque citoyen, pour l'Etat plein de zele,
Ouvre au bonheur public une route nouvelle,
Entrant dans la carriere, il est d'abord lassé,
Et quitte son ouvrage à peine commencé.

VARIANTES.

Lorsqu'un esprit méchant est enclin à mal faire,
Vainement la raison au fond du cœur l'éclaire.
Ainsi ces démêlés dont le Nord est troublé,
Et dont tout l'Univers pensait être ébranlé,
Seraient depuis long-tems réglés à l'amiable,
Si le cœur endurci d'un ministre exécrable
N'avait à les nourrir employé son pouvoir.
Ce farouche ennemi d'un austere devoir,
Loin d'amener la paix sur ce triste hémisphere,
Loin d'employer au bien son sacré ministere,
En semant la discorde entre de fiers voisins,
Découvre les noirceurs qu'engendrent ses desseins.
S'il n'était l'ennemi de sa propre patrie,
Il aurait appaisé la Suede & la Russie;
Si la ruine affreuse & la confusion
Dont la Saxe ressent la triste oppression,
Ne se redressent point par ceux qui les discernent,
Qui voient tous leurs abus, qui très-mal les gouvernent,
Ne pensez pas qu'en eux ce soit méchanceté,
Mais l'engourdissement de leur oisiveté;
Ils craignent les travaux, & leurs mains incertaines
De l'Etat aux abois laissent flotter les rênes.
Ainsi par la paresse, un esprit négligent
Fait souvent plus de mal que s'il était méchant;
Ces puissantes raisons que je viens de déduire,
Alterent le bonheur de plus d'un grand Empire,

Mais

Ces mortels adorés, dont l'ame magnanime
Servit le genre humain sans briguer son estime,
Qui de tant de bienfaits, d'utiles changemens
Laisserent après eux d'illustres monumens,
Ces demi-Dieux sur terre avec un esprit ferme
Voulaient obstinément arriver à leur terme;
La volonté peut tout, qui ne veut qu'à demi,
Sort du sommeil, se leve, & retombe endormi.

En tous lieux, en tout genre on voit des gens habiles,
Bien peu d'un si grand nombre ont passé pour utiles,
S'ils n'ont point travaillé pour leur bien mutuel;
La paresse, l'ennui, l'intérêt personel
Ont fait évanouir, dans leurs ames communes,
Des desirs vertueux dignes de leurs fortunes.

Eh! qu'importe en effet à la société
Qu'un Ministre, absorbé dans la prospérité,
Ayant sans être Roi la puissance suprême,
Pour le bien de l'Etat trouve un nouveau sistême,
Si quittant ce dessein, distrait par cent objets,
Il n'exécute point ses louables projets?

L'un prefere aux travaux les plaisirs de la vie,
L'autre craint en secret de réveiller l'envie,

Ont

VARIANTES.

Mais serions-nous donc seuls exempts de ces défauts?
Ah, dans nos jugemens soyons impartiaux,
Attestons en l'aveu de notre conscience,
Avons nous en tous tems la même vigilance?
Et n'est-il pas des jours où l'esprit détendu,
Incapable d'agir, est sans force & vertu,
Où loin d'approfondir &c.

Et d'entendre crier contre le novateur
Ce peuple, de l'uſage aveugle ſectateur,
Patron des vieux abus, inſenſible aux ſervices,
Qui compte les bienfaits pour autant d'injuſtices.

Un autre dans ſon cœur des biens ſent les atraits,
Immole ſes devoirs à de vils intérêts,
Capable de ſervir l'Etat & la Couronne,
Il ne voit, ne connaît, n'aime que ſa perſonne.

Ces indignes mortels qui tolerent nos maux,
Laiſſent nos loix, nos mœurs, & tout dans le Cahos;
C'eſt un plaiſir divin de pouvoir tirer l'ordre
De la confuſion & du ſein du déſordre;
Mais quelque ſort malin, par des moyens ſecrets,
Retarde, & bien ſouvent enchaîne nos progrès;
L'intérêt, le dépit, la crainte, la pareſſe,
Sont les lâches reſſorts de l'humaine faibleſſe;
L'homme à l'humanité paya toujours tribut,
Guerriers, Miniſtres, Rois, aucun n'ateint ſon but.

Voyez-vous ces guerriers, au ſein de la victoire,
Marquer imprudemment des bornes à leur gloire,
Préparer un pont d'or à l'ennemi qui fuit,
Et de tous leurs travaux perdre eux-mêmes le fruit?

L'amour propre avec peu ſatisfait de lui-même,
Se flate, s'aplaudit, s'éleve au rang ſuprême,
Il careſſe un Héros, il lui montre ſes faits
Par un verre trompeur qui groſſit les objets;
Il lui dit, „C'eſt aſſez, & votre ardeur guerriere
„Dans ce jour mémorable a rempli ſa carriere,
„Conſervez les lauriers dont vous êtes muni;
L'ouvrage eſt commencé qu'il croit avoir fini.

Si

Si le vil intérêt d'un Miniſtre s'empare,
Si la corruption de ſon devoir l'égare,
Du bonheur de l'Etat, de l'intérêt public
Il fera ſans remords un indigne trafic,
Embrouillera les loix, & ſe livrant au vice
Au temple de Thémis il vendra la juſtice;
Sa voix dans les conſeils, organe des voiſins,
Fera par artifice agréer leurs deſſeins,
Et troublant à leur gré le repos de la terre,
Entraînera l'Etat dans l'horreur de la guerre;
Un traître s'enhardit de forfaits en forfaits.

Mais vous reconnaiſſés, à ces infames traits,
*) Ces monſtres qu'à regret nous a tracé l'Hiſtoire,
Dont le peuple ulceré déteſte la memoire;
Qui ſans ceſſe abuſant du nom du Souverain,
Oprimaient ſes ſujets ſous leur ſceptre d'airain;
Et dans ce ſecond rang plus fiers, plus intraitables
Que ne furent jamais les Maitres véritables,
Impérieux, & durs, & prompts à le trahir,
Le rendaient mépriſable en ſe faiſant haïr.

Tel

VARIANTES.

*) „Du portrait que je peins l'original coupable,
„Ce monſtre, dont Moſcow ſent le bras redoutable,
„Qui tient un peuple entier ſur la frontiere armé,
„Et ſe complait à voir tout le Nord allarmé.

„Tandis que ſes complots bravent notre conſtance,
„Que l'Europe en courroux ſoufre ſon inſolence,
„De la fertile Ukraine il voit les champs déſerts,
„Les vaiſſeaux à Riga dévorés par les vers,
„Les arts abandonnés, l'induſtrie expirante,
„L'antique barbarie à la Cour renaiſſante,
„Tous les travaux du Czar pencher vers leur déclin.

Tel était ce SEJAN, dont l'indigne ſtatue
Par le ſombre TIBERE enfin fut abattue :
Tels, ſous ces Empereurs au vice trop enclins,
On abhorrait PALLAS, NARCISSE, & TIGELIN :
Tels ſous les faibles Rois de la premiere race,
Les Maitres du palais, en occupant leur place,
Impoſaient aux Français un joug oriental.

* Quel abus des grandeurs & du pouvoir roial !
Quelle utile leçon aux Miniſtres, aux Princes,
Qui loin de s'occuper du bien de leurs provinces,
Puiſſans pour leurs voiſins, miſérables chez eux,
Ont le cœur dévoré de ſoins ambitieux,
** Ou qui voluptueux, plongés dans l'indolence
En d'indignes mortels ont mis leur confiance ?

Il n'eſt aucun Etat, tel policé qu'il ſoit,
Où pour le bien public la reforme n'ait droit,
Où l'uſage & la loi, l'un à l'autre contraires,
N'ofenſent du bon ſens les préceptes ſéveres.
De ces dificultés on ſent les embarras,
Mais pourquoi, dites-vous, ne les leve-t-on pas ?

Sachez comme en effet le monde ſe gouverne.
Ceux devant qui le peuple en tremblant ſe proſterne,
Elevés dans la pompe, & dans l'oiſiveté,
D'un ouvrage ſuivi redoutent l'âpreté ;
Occupés de plaiſirs, au ſein de la molleſſe,
Ces fainéans heureux reſpectent leur pareſſe ;
Les affaires iront ſelon le gré des Dieux,
Tous les événemens étaient prévus par eux,

Et

VARIANTES.

* Quel abus, *CHER AMI*, du pouvoir ſouverain !
** Et quoique leur pays ſoit beaucoup moins barbare
Que ce repaire d'ours, image du Tenare,

Et le soin que du monde a pris la Providence,
Des travaux superflus en honneur les dispense:
Leur lâche quiétude adopte ces raisons
Et perd dans ses langueurs les jours & les saisons;
Ces fardeaux de la terre, engourdis sur le thrône,
Insensibles pour nous, tendres pour leur personne,
Semblables par leurs mœurs aux Rois Orientaux,
Sans procurer le bien, tolerent tous les maux.

Si la Saxe, autrefois puissante & fortunée,
A vu depuis dix ans changer sa destinée,
Préparer sa ruine, abaisser son crédit,
Ses peuples oprimés, son fonds à rien réduit;
N'en chargez point leur Prince, il n'est point tyranique,
Rien ne peut remuer son ame léthargique;
Condamnez sa faiblesse, & son oisiveté,
S'il cause tous leurs maux, c'est sans méchanceté,
Il s'endort sur des fleurs, & ses mains incertaines
De l'Etat chancelant laissent floter les rènes.

Avec ces vieux abus, la molesse des Cours,
L'oisiveté des Grands, le monde va toujours;
Mais les vices des Rois sont la premiere cause
Que pour le bien public se fait si peu de chose.

Réprimons la satire, épargnons nos égaux,
Ah! serions-nous les seuls exemts de ces défauts?
Avons-nous en tout tems la même vigilance?
Dans nos travaux divers la même prévoyance?
Et n'est-il pas des jours où l'esprit détendu
Incapable d'agir demeure sans vertu?
Où, loin d'aprofondir le tout ou sa partie,
A peine glissons nous sur la superficie?

De

De ma légéreté vous me voyez rougir,
La mort eſt un repos, mais vivre c'eſt agir;
Le tems, qui fuit toujours, aurait dû nous aprendre
Que nos jours ſont comptés, qu'il ne faut rien ſuſpendre,
Qu'il faut par les cheveux ſaiſir l'occaſion,
Et paſſer conſtamment ſes jours dans l'action;
* La Parque coupe en vain le fil de notre vie,
Nous l'alongeons aſſez dès qu'elle eſt bien remplie,
Dès que nous dirigeons au bonheur des humains
L'uſage du pouvoir qui repoſe en nos mains,
(p) A ce but nos deſſeins doivent tous ſe réduire;
L'ame eſt inépuiſable, & peut toujours produire.

(q) Voyez ces orangers féconds dans tous les tems,
La ſeve leur fournit ſes tributs abondans;
Ces fleurs, ces pommes d'or, qu'il produiſent ſans ceſſe,
Semblent nous reprocher notre indigne pareſſe.

Si je chante en mes vers la mâle activité,
Ne me ſupoſez point follement entêté

(r) De

VARIANTES.

* Quand même le deſtin raccourcit notre vie.

(p) A ce but nos travaux doivent tous ſe réduire,
L'eſprit toujours tendu doit ſans ceſſe produire;

(q) Comme ces orangers dont les douces ſaveurs
Pouſſent dans tous les mois & des fruits & des fleurs,
Dont la tête taillée avec tant d'élégance,
Eſt l'emblème charmant d'une heureuſe abondance.

(r) De ces esprits ardens, qui désolent la terre,
Et par inquiétude entreprennent la guerre;
Non, je n'admire point ce fougueux Roi du Nord,
Qui cherchant les travaux, les dangers & la mort,
N'ayant d'autre plaisir que le trouble des armes,
A détrôner les Rois trouva ses plus doux charmes;
Et loin de ses sujets, qu'il ne gouvernait pas,
Conquerait la Pologne en perdant ses Etats.

Mais dans un citoyen revêtu de puissance,
Je blâme hautement le goût de l'indolence;
Son emploi, son honneur, son plaisir, son pouvoir,
Tout devrait l'animer à remplir son devoir;
S'il est trop négligent, il est un infidele,
Et la paresse en lui peut-être criminelle,
On n'a pas de mérite à s'abstenir du mal;
Etre ardent pour le bien c'est le point principal.

Si l'on daigne aprouver, qu'un poëme agréable
Orne la vérité des atraits de la fable;
Si la naïveté peut-être de saison,
Pour adoucir les traits de l'austere raison,
Qu'on me permette ici d'emprunter ses nuances,
Pour cacher sous des fleurs l'âpreté des sentences.

(s) Sur

VARIANTES.

(r) Des esprits turbulens qui respirant la guerre,
N'ont d'autres vrais plaisirs que d'embraser la terre:
De leurs desseins pervers j'abhorre les noirceurs,
Et d'injustes complots les sombres profondeurs,
Ah! plutôt vaudrait-il pour le bonheur du monde,
Que mous, appesantis, d'une langueur profonde,
Ils fussent fainéans, oisifs & paresseux,
Que de former sans fin des projets dangereux!

(s) Sur le ſommet d'un mont de rochers hériſſé,
Le temple de la Gloire était jadis placé:
Elle promit un prix à ceux dont le courage,
Surmontant ces dangers, viendrait lui rendre hommage.

VARIANTES.

(s) Nombre de pélerins partirent un beau jour
Pour un lieu renommé qu'on fétait à l'entour,
Où dans un temple antique une fiere Déeſſe
Autour de ſes autels voyait groſſir la preſſe;
Mais tous ces voyageurs étaient bien différens;
Les uns ſe repoſaient dès les premiers momens,
D'autres plus fatigués dormaient de laſſitude,
Faire dix pas par jour c'était fatigue rude:
Sans penſer au chemin, des fous, des jeunes gens
Prenaient des papillons qui volent dans les champs;
Pour cueillir quelques fleurs ceux-ci ſe détournerent,
Ceux là de leurs travaux longuement raiſonnerent,
Et ce diſcours pour eux était ſi plein d'appas,
Qu'un bon an s'écoula ſans qu'ils fiſſent un pas;
Un ſeul plus actif qu'eux, guidé par la prudence,
Reconnut un ſentier propre à ſa diligence:
„Suivez-moi, leur dit-il, c'eſt le meilleur chemin,
„Au temple nous pourrons nous repoſer demain.

Ils répondirent tous: „Nous avons nos méthodes,
„Tu peux courir ainſi, nous ſommes trop commodes.„
Certain ſage diſait qui penſait ſenſement:
„Il faut en ce qu'on fait ſe hâter lentement;
„Nous tenons le chemin que ſuivirent nos peres,
„Gardons-nous d'enfiler des routes étrangeres,
„Leurs antiques abus ont plus de prix pour nous,
„Que mille nouveautés qu'imaginent des fous.„

Tout le long du chemin leur troupe morfondue
Se traînait lentement comme à pas de tortue,

Quand

Un jour tous ſes amans, excités par ce prix,
Tenterent de monter à ſon ſacré pourpris:
En aprochant du mont, les uns, pleins de ſurpriſe,
Reſtaient tout étonnés de leur grande entrepriſe;
Plus loin de jeunes gens légers, foux, amoureux,
Allaient cueillant des fleurs pour l'objet de leurs vœux
D'autres d'un pas timide entraient dans la carriere,
Effrayés du danger retournaient en arriere,
Et d'autres fatigués, rebutés, abattus,
Se couchaient ſans vigueur ſur les roc étendus;
On en voyait plus haut monter avec audace,
Jaloux de leurs rivaux, leur diſputer la place,
Au bord du précipice, au point de ſuccomber,
Se heurter en fureur, au bas du mont tomber.

Un Sage, ſans envie & ſans incertitude,
Par un ſentier plus court, & même encor plus rude,
Animé

VARIANTES.

Quand la mort les ſurprit encore en voyageant,
Et s'élança ſur eux, mais ſucceſſivement:
Ceux qui ſe repoſaient dix pas de la barriere,
Finirent les premiers leur funeſte carriere:
D'autres plus avancés eurent le même ſort,
Et le chemin marquait les traces de la mort;
De tous ces pélerins nul n'atteignit au temple
Que ce mortel actif dont ils bravaient l'exemple,
Qui redoublant d'efforts ſans en être épuiſé,
Gagna tout ſeul le but qu'il s'était propoſé.
La Déeſſe auſſi-tôt le reçut à ſa fête,
De lauriers toujours verds on couronna ſa tête;
Au comble de ſes vœux il trouva le repos
Qui perdit lâchement tous ſes flaſques rivaux,
Et l'on dit que ſon nom fut gravé dans l'hiſtoire.
En cherchant le repos on perd ſouvent ſa gloire.

Animé par le prix, que la Gloire promet,
De rochers en rochers vola jusqu'au sommet:
C'est-là qu'il fut reçu dans le bras de la Gloire,
Et son nom fut écrit au temple de Mémoire.
Dans ce livre si court, où sont les noms fameux
Des mortels dont le cœur fut ferme & vertueux.

La Déesse, aprouvant l'effort de son courage,
Lui dit: „Soyez heureux, jouissez du partage,
„De ces esprits actifs, Auteurs, Rois & Guerriers,
„Le repos est permis, mais c'est sous les lauriers.„

ÉPITRE XIII.

A MA SOEUR DE BAREUTH.

Sur l'usage de la Fortune.

Du songe des grandeurs l'image évanouie
M'a rendu tout entier à la Philosophie.
Evitant les fâcheux, le tumulte & le bruit,
Je profite du tems chaque instant qu'il s'enfuit;
J'achete à peu de frais mille plaisirs champêtres,
Jarrondis des berceaux, je fais tailler des hêtres,
Je lis *La Quintinie*, & par son art divin
Je change un sable aride en fertile jardin;
Là je me plais à voir pousser, verdir, éclorre
* Des fleurs que le midi reçut des dons de Flore;
Mon ami *Philemon* vient dans ces lieux reclus
Discourir avec moi du prix qu'ont les vertus,
Et lorsque son discours échaufe mon génie,
Je l'enrichis des traits qu'offre la Poësie;
Une feuille, une fleur, & de moindres objets
A nos moralités fournissent des sujets;
La Nature à nos yeux est pleine de merveilles,
Nous admirons souvent le peuple des abeilles;
O quel plaisir, MA SOEUR, de les voir travailler
Ce doux suc que l'instinct leur aprit à piller!

De

VARIANTES.

* Des plantes qu'un climat plus doux reçut de Flore.

De leurs soins mutuels, & de leur vigilance
Résulte pour l'essaim la commune abondance,
L'un travaille pour l'autre & ce miel aprêté
Apartient sans partage à la communauté.

Pourquoi ne suit-on pas, disais-je, leur exemple ?
L'homme a lieu de rougir chaque fois qu'il contemple
Cette heureuse union, & l'ordre sans égal
Qui concourt en effet à leur bien général.

L'abeille a mieux que nous, réglé sa République ;
On n'y voit point de mouche altiere magnifique
Refuser à ses sœurs le fruit de ses travaux ;
L'orgueil à l'intérêt respectent leur repos.

Fiere raison humaine, orgueilleuse folie !
Que de ces animaux l'exemple t'humilie !
Notre cœur endurci mépriſe les humains,
L'homme change de mœurs en changeant de destins :
Enivré de l'éclat de son bonheur suprême,
Il fuit son origine, il s'ignore lui-même.

(t) Qui dirait, lorsqu'on voit ces Grands si dédaigneux,
Que les pauvres sont faits du même limon qu'eux,

VARIANTES.

(t) Qui dirait en voyant ces grands si dédaigneux,
Que les pauvres sont faits du même limon qu'eux,
Que ces gueux en lambeaux, croupissant de miseres,
Portent les mêmes traits, sont en effet leurs freres ?
Ils ont moins de rapport que n'en ont les agneaux
Aux sanguinaires loups ennemis des troupeaux.

Que ces gueux en lambeau, courbés sous les miseres,
Marqués des mêmes traits, sont en effet leurs freres?
L'orgueil les a changés, c'est l'ouvrage du Sort:
Du riche au misérable il n'est plus de rapport;
A leur destin commun rien ne les intéresse,
Ce sont des animaux de différente espece;
Ce loups sans s'émouvoir regardent les faulcons
Du sang de la colombe arroser les valons.

Que je suis en courroux lorsque certaine Alteſſe
Jusqu'aux chevaux, aux chiens prodigue sa tendresse!
On dirait que pour eux le Destin l'agrandit,
De sa folle dépense ils tirent le profit;
Ces chevaux superflus s'engraissent a la crêche,
Tandis qu'abandonné le pauvre se desseche;
Il nage dans le luxe, il ne vit que pour lui,
Et c'est un songe vain que le malheur, d'autrui.
Cet abus, je l'avoue, à tel point m'importune,
Que j'en ai mépriſé les Grands & la Fortune.

„Vous en êtes surpris? repartit *Philemon*,
„Le monde est inhumain, ingrat, & sans raison;
„Pour moi, depuis long-tems j'apris à le connaître:
„Jadis de la Fortune on m'a vu le grand prêtre,
„Son temple était rempli de sots adulateurs,
„L'univers y venait 'demander des honneurs.
„Le courtisan disait, ô puissante Déesse,
„Donnez moi du pouvoir, afin que j'en opresse
„Un rival odieux, qu'on dit de mes amis;
„Le Roi lui demandait des éſclaves soumis;

„Un

„Un homme du bel air; à mine evaporée,
* „Voulait un grand état, une maison dorée,
„Un franc dissipateur exigeait un gros bien,
„Pour qu'il eût le plaisir de le réduire à rien;
„L'avare lui disait, Deesse salutaire,
„Donnez-moi bien de l'or, afin que je l'enterre;
„Un Comte, en ce dressant, criait avec fierté,
„Quand perviendrai-je au rang que j'ai tant mérité?

„Je n'aurais jamais fait, si de tant de prieres
„Je voulais raporter les phrases singulieres:
„Bref, aucun ne pensait, dans ses bizarres vœux,
„Au noble & doux plaisir de faire des heureux;
„Et ma Déesse aveugle, inégale & quinteuse,
„Sur l'emploi de ses dons nullement scrupuleuse,
„Refusoit par travers, ou donnait sans raisons.

La Fortune, lui dis-je, est un cruel poison:
Lorsqu'elle a pu remplir l'esprit de sa chimere,
Elle altere le fond du meilleur caractere;
L'homme dans ses transports s'imagine être un Dieu,
(v) Il prétend que pour lui l'encens fume en tout lieu,
Ces Grands, enorgueillis de leur magnificence,
Pensent qu'ils sont l'objet pour qui la Providence

VARIANTES.

(*) Voulait une maison d'or toute décorée;

(v) Et prétend que pour lui l'encens fume en tout lieu
Tous ces Grands endormis au sein de l'opulence,
Pensent qu'ils sont le but pour qui la Providence &c.

Et ſortir du néant ces êtres ſi divers
Qui rampent ſur la terre, ou volent dans les airs ;
Il ſe placent eux ſeuls au centre de ce monde,
(x) Et tout le reſte eſt bien, quand pour eux tout abonde?
Tendres ſur leur ſujet, inſenſibles pour nous,
Ivres de leurs plaiſirs, de leur grandeur jaloux,
Semblables aux rameaux dont les feuilles ſtériles
Du tronc qui les nourrit tirent les ſucs utiles,
Et dans un vain feuillage étalant leur beauté,
Laiſſent leurs tendres fruits ſécher à leur côté ;
Eſt-ce donc pour eux ſeuls, que ſe filtre la ſeve
Qui, par tant de tuyaux, juſqu'aux branches s'éleve?
Ah! quelle heureuſe main coupera ces rameaux,
Des préſens de Pomone injurieux rivaux?
Avec trop de chagrin j'en vois groſſir le nombre,

Philémon repartit, prenant un air plus ſombre;
„Peut-être verrait-on plus de cœurs bienfaiſans,
„Mais ce monde pervers eſt peuplé de méchans ;
„Les

VARIANTES.

(x) Tout eſt bien quand chez eux un certain luxe abonde ;
Tendres ſur leur ſujet, inſenſibles pour nous,
De leur folle grandeur ombrageux & jaloux,
Semblables aux rameaux dont les feuilles ſtériles
Des arbres fruitiers tirent les ſucs utiles ;
Qui dans un vain feuillage étalant leur beauté,
Voient les tendres fruits ſécher à leur côté :
Eſt ce donc pour eux ſeuls que ſe filtre la ſeve
Qui par tant de tuyaux juſqu'aux branches s'éleve ?
Ah! que l'on ferait bien démander ces rameaux
Des préſens de Pomone injurieux rivaux,
Si l'on n'en voyait pas ſans fin groſſir le nombre.

„Les bienfaits ſont payés de noire ingratitude;
* „Qui fait de la ſageſſe une profonde étude,
„S'il connait les mortels, ne les ſervira pas.

Qu'il eſt beau, *Philémon*, de faire des ingrats!
(*y*) Faut-il, lorſqu'aux vertus un doux penchant nous guide,
Que l'auſtere raiſon contre le cœur décide?

O vous, ſage Minerve, aimable & tendre SOEUR,
O vous, qui poſſedez tous les talens du cœur,
Vous penſez, je le ſais, qu'un noble caractere
Ne trouve en ſa grandeur de plaiſir qu'à bien faire,
* Qu'à daigner partager à l'homme ſon égal
Les faveurs dont pour lui le Ciel fut libéral.

Ces colomnes, dont l'art d'un habile Architecte
Sait orner noblement ſa façade correcte,
Ces maſſes ne ſont pas de ces vains ornemens,
Que la profuſion ajoute aux bâtimens;
Mais leur commun concours, leur force réunie,
Soutient ſolidement la façade embellie.

Notre grand édifice eſt la ſociété,
Tout citoyen concourt à ſon utilité;

VARIANTES.

* Quiconque des vertus fait toute ſon étude,
S'il connaît les mortels, ne les ſervira pas,

(*y*) Faut-il que l'intérêt, lui dis je, en tout décide,
Quand même à la vertu notre penchant nous guide?

* Pouvant attribuer à l'homme ſon égal

L'embellir n'eſt pas tout, & pour le dire encore,
*) La bonté la ſoutient, le faſte la décore.

(z) O puiſſante Nature! ame de l'Univers!
Soufre que tes ſecrets éclatent dans mes vers;
Ménagere ou prodigue, on te voit toujours ſage,
Ton deſſein parmanent mene tout à l'uſage.

Voyez ces réſervoirs, qui pour ſes grands deſſeins,
Aux entrailles des monts ſont creuſés par ſes mains,
(aa) Les fleuves orgueilleux en ont tiré leur ſource,
D'un humide criſtal ils fourniſſent la courſe;
En fuyant de leur ſein, jeunes, faibles ruiſſeaux
Ils arroſent les prés de leurs fécondes eaux;
Mais bientôt * agrandis, enflés d'eaux paſſageres,
Ils portent leur tribut à des mers étrangeres,
D'où le Soleil après, les changeant en vapeurs,
Goute à goute en pleuvant les rend ſur les hauteurs;

Ce

VARIANTES.

* La bonté la ſoutient quand l'orgueil la décore.

(z) O divine Nature, au-deſſus du hazard!
Qui peut t'approfondir admirera ton art;
Avare ou bien prodigue on te voit toujours ſage,
Ton immuable but mene tout à l'uſage.

(aa) Les fleuves orgueilleux y voient naitre leur ſource,
D'un humide criſtal ils fourniſſent leur courſe;
En fuyant &c.

* grandiſſant.

Ce n'eſt point pour croupir que les monts les amaſſent,
Par ces mêmes canaux le Sort veut qu'ils repaſſent.

(*bb*) Et tels ſont les devoirs atachés aux honneurs:
Des dons de la Fortune heureux diſpenſateurs,
Les Grands pour les Etats ſont la ſource féconde
Qui porte l'abondance & le bonheur au monde.

(*cc*) Que j'aime ce diſcours qu'un ſage Magiſtrat (*)
Tint au peuple Romain ſéparé du Sénat!
Autour du mont ſacré triomphait la Diſcorde,
Son éloquente voix rétablit la concorde.

„La République, Amis, leur dit-il, eſt le corps
„Dont tous les citoyens ſont autant de reſſorts,
„Un ſeul membre perclus peut troubler l'harmonie
„Qui maintient la ſanté, qui prolonge la vie:
„Supoſons que la bouche, aimant mieux diſcourir,
„Refuſât à ſon corps le ſoin de le nourrir;
„L'ani-

VARIANTES.

(*bb*) Et tels ſont les devoirs des grands comblés d'honneurs,
Des dons de la fortune heureux diſpenſateurs,
Pour tous les malheureux ſource à jamais féconde
D'où doivent découler tous les biens ſur le monde.

(*cc*) J'eſtime ce diſcours qu'un ſage Magiſtrat (*)
Tint au Peuple Romain diviſé du Sénat:
Autour du mont ſacré triomphait la diſcorde, &c.

(*) *Ménénius Agrippa.*

(*dd*) „L'animal épuisé dans sa langueur mourante,
„Serait mis au tombeau par la faim dévorante.
„Membres séditieux, injustes Plébéiens,
„Servez votre Sénat & soyez citoyens.

Quel que soit le haut rang, qu'on tienne en sa patrie;
De la totalité l'on fait toujours partie:
(*ee*) Si par vous les humains ne sont pas secourus,
L'Etat ne voit en vous que des membres perclus.

(*ff*) Modérons nos transports, évitons la satire;
C'est peu de condamner, le grand art est d'instruire,
Enseignons en amis, sans prêcher en censeur,
Comment l'homme sensé doit user des grandeurs,
Comment fuyant l'orgueil, la haine, la vengeance,
Sa bonté doit sur-tout anoncer sa puissance.

„Il

VARIANTES.

(*dd*) „Tout l'animal sentant une langueur mourante,
„Serait mis au tombeau par la faim dévorante;
„Membres séditieux, apprenez que chacun
„Est fait pour concourir au bien-être commun. „
(*ee*) L'Etat vous reconnait pour un membre perclus,
Si par vous les humains ne sont pas secourus.

(*ff*) Sachons nous arrêter au bord de la satyre,
C'est peu de condamner, le grand art est d'instruire;
Indiquons en amis sans prêcher en censeurs,
Comment l'homme sensé doit user des grandeurs;
Comment fuyant l'orgueil, la haine, la vengeance,
Sa bonté doit sur tout annoncer sa puissance.

„Il n'eſt rien de plus grand dans ton ſort glorieux,
„Que ce vaſte pouvoir de faire des heureux,
„Ni rien de plus divin dans ton beau caractere,
„Que cette volonté toujours prête à le faire,
Oſait dire à CÉSAR ce Conſeil Orateur,
Qui de LIGARIUS ſe rendit protecteur;
Et c'eſt à tous les Rois qu'il parait encor dire,
„Pour faire des heureux vous occupez l'Empire,
„Aſtres de l'Univers, votre éclat eſt pour vous,
„Mais de vos doux rayons l'influence eſt pour nous.

(gg) Les Grands, ces fils chéris de l'aveugle Fortune,
Sont couverts de mépris ſi leurs ame eſt commune.
NÉRON, quoique Céſar, fut haï des Romains,
Rome pour leurs vertus chérit les ANTONINS;

Bien-

VARIANTES.

(gg) La Puiſſance en effet n'eſt point une Gorgone,
L'uſage qu'on en fait la rend mauvaiſe ou bonne;
C'eſt un glaive tranchant qui ne devient fatal
Que lorſqu'un bras cruel veut l'employer au mal;
De ces vaines grandeurs faux juges que nous ſommes,
Il n'eſt que les vertus qui décorent les hommes.
Néron quoique Céſar, fut haï des Romains,
Et Titus fut ſans pourpre admiré des humains.
On reprend les défauts, on blâme la perſonne
Malgré l'éclat brillant que répand ſa couronne.

Mais faut-il être Roi pour être bienfaiſant?
N'eſt-il plus de vertus quand on eſt moins puiſſant?
L'occaſion peut rendre un pauvre ſerviable,
Dans l'état médiocre on ſera ſecourable,
Si l'on eſt riche, au pauvre on doit ſon ſuperflu,
Un grand doit protéger l'indigente vertu.

Bienfaisans ANTONINS, mes Héros, mes exemples,
Il faut vous invoquer, vous méritez des Temples:
Si de faibles humains peuvent ateindre aux Dieux,
Vous êtes immortels, adorables comme eux:
Je sens à votre nom, dans le fond de mon ame,
Que l'amour des vertus redouble encor sa flamme,
Oui j'en présume mieux du triste genre humain.

JULIEN, peu connu, fut le dernier Romain;
Que de monstres afreux profanerent ce thrône;
Et firent éclipser l'éclat de leur couronne!

Mais faut il être Roi pour être bienfaisant?
N'est-il plus de vertus quand on est moins puissant?
L'occasion peut rendre un pauvre serviable,
Dans l'état médiocre on sera secourable;
Si l'on est riche, au pauvre on doit son superflu;
Un Grand doit protéger l'indigente vertu;
(*hh*) Dans la prospérité l'ame entiere s'étale;
On la voit ce qu'elle est, avare ou libérale.
Nos états sont divers; nos devoirs sont communs.

(*ii*) Ainsi la tendre fleur nous donne ses parfums,

La

VARIANTES.

(*hh*) La fortune au mérite est comme un barometre,
S'il hausse, la vertu doit d'autant plus paraître;
Nos états &c.

(*ii*) Ainsi les tendres fleurs nous donnent leurs parfums,
Les campagnes leurs bleds entassés dans nos granges,
Les rochers leurs métaux, les vignes leurs vendanges,

L'Océan

La campagne ſes bleds, les arbres leurs ombrages,
Les rochers leurs métaux, les prés leurs pâturages,
L'Océan ſes poiſſons, & les vents leur fraîcheur.
Ainſi l'aſtre du Nord guide le voyageur.
Ainſi lorſque la nuit repand ſes voiles ſombres,
La ſœur du Dieu du jour vient éclairer les ombres.
Ainſi le grand flambeau, moteur de l'Univers,
De ſes rayons brillans remplit le champ des airs;
Par lui-même fécond, ſon influence pure
Ranime, & rend la vie à toute la Nature.

VARIANTES.

L'Océan ſes poiſſons, & les vents leur fraîcheur;
Ainſi l'aſtre du Nord guide le voyageur;
Ainſi des jours, des mois la courſiere inégale,
En éclairant les nuits répand ſa lueur pâle;
Ainſi le grand flambeau moteur de l'Univers, &c.

ÉPITRE XIV.

A SCHWERTS.

Sur les Plaisirs.

De nos brillans plaisirs aimable Directeur,
O vous qui gouvernez, au gré du spectateur,
Les jeux de Terpsichore & ceux de Polymnie,
Les pleurs de Melpomene & les ris de Thalie!
Lequel de ces plaisirs pourrait selon nos vœux
Contribuer le plus à faire des heureux?

Serait-ce, dites-moi, la joie impétueuse,
(*kk*) Du brillant carnaval fille si dangereuse,
Si chere à nos galans, si funeste aux époux,
Lorsque sous plus d'un masque on voit de jeunes fous
Suivre les étendarts du beau Dieu de Cythere,
Enflammés de ses feux, prompts à se satisfaire, Sauter,

VARIANTES.

(*kk*) Qui dans le carnaval devient si périlleuse
Au repos des maris méfians & jaloux,
Lorsque dessous le masque on voit de jeunes fous
Tout prêts à s'enflammer, prompts à se satisfaire,
Suivre les étendarts du beau Dieu de Cythere,
Sauter, &c.

Sauter, tourbillonner au ſon des inſtrumens,
Et s'enivrer enfin de cent plaiſirs bruyans?
L'Aurore en plein hyver ſi lente & ſi tardive,
Paraît ſelon leurs vœux trop prompte & trop active
Quoique de leur amour le rapide roman
Souvent dans un quart-d'heure ait dégoûté l'amant.
Aimeriez-vous plutôt qu'on préférat la ſcene,
(*ll*) Où MOLIERE traça, de ſa naïve veine
De nos bizarres mœurs l'humiliant tableau?

„Cherchez, me dites-vous, un ſpectacle nouveau
„Allez à ce palais enchanteur & magique
„Où l'optique, la danſe, & l'art de la muſique
„De cent plaiſirs divers ne forment qu'un plaiſir;
„Ce ſpectacle eſt de tous celui qu'il faut choiſir.

„C'eſt là que l'ASTRUA, par ſon goſier agile,
„Enchante également & la cour & la ville,
„Et que FE'LICINO, par des ſons plus touchans,
„Sait émouvoir les cœurs au gré de ſes accens;
„C'eſt là que MARIANNE, égale à Terpſichore,
„Entend tous ces *bravò* dont le public l'honore:
„Ses pas étudiés, ſes airs luxurieux,
„Tout incite aux deſirs nos ſens voluptueux.

VARIANTES.

(*ll*) L'humiliant tableau de nos bizarres mœurs?
Vous paraiſſez me dire, excuſant mes erreurs;
Tournez vers ce ſpectacle enchanteur & magique
Où l'optique, la danſe & l'art de la muſique
De cent plaiſirs divers ne forment qu'un plaiſir;
C'eſt pour vous rendre heureux ce qu'il vous faut choiſir.

Je vous entens, sachez que dans le fond de l'ame
J'aime tous ces plaisirs, qu'un faux mistique blâme:
Ami des sentimens des Epicuriens,
Je laisse la tristesse aux durs Stoïciens;
Si comme Thebe, helas! notre ame avait cent portes
J'y laisserais entrer les plaisirs en cohortes.

Tout le monde après tout ne pense pas ainsi:
J'ai vu d'outrés chasseurs, en haussant le sourcil,
Bâiller & s'endormir au sein de ces merveilles,
Nul son ne peut flater leurs stupides oreilles,
Leur esprit occupé de cerfs, de sangliers,
Au lieu de voir Cinna, rêvait aux levriers.

J'ai vu sur vos gradins frémir d'impatience
* Plus d'un vieil Harpagon, révant à la finance,
Pressé de visiter ses serrures, ses huis,
** Et de compter tout seul ses sacs pleins de louis.
(*mm*) Vous savez qu'au spectacle un certain fils d'Euclide
S'avisa d'égayer son cerveau trop aride,
Sans entendre, sans voir, & même sans parler,
Il se mit en rêvant d'abord à calculer

Les

VARIANTES.

* Plus d'un vieil Harpagon affolé de finance,

** Et de compter sur-tout ses sacs pleins de louis.

(*mm*) Sans doute on vous a dit que certain Géometre
Au spectacle un beau jour s'avisa de paraître;
Sans entendre, &c.

Les effets de la voix, l'espace de la sale,
Le théatre, l'optique, & le grand ceintre ovale:
Cela fait, ne trouvant rien de touchant pour lui,
Et se sentant glacé de dégoût & d'ennui,
Sans qu'il eût vu finir un acte, est-il croyable?
Il sortit brusquement, donnant le tout au diable.

Quel feu n'anime point toutes nos actions,
Lorsqu'on nous voit servir nos propres passions?
Mais nous sommes glacés pour les plaisirs des autres.

(*nn*) Si notre instinct nous force à préférer les nôtres,
Tolérons dans chacun ses propres sentimens,
Comme les traits de l'homme, ils sont tous différens:
Oui, bénissons plutôt la sage Providence,
Qui suffisant à tout avec tant d'abondance,
Ayant à l'infini varié tous nos goûts,
Pourvoit en même-tems à les contenter tous;
(*oo*) Sans quoi ces doux plaisirs, seuls charmes de ce monde,
Seraient pour les humains une source féconde

VARIANTES.

(*nn*) Si quelques préjugés nous font aimer les nôtres,
Ne nous courrouçons point si de nos sentimens
Nous voyons différer si grand nombre de gens.
Oui, bénissons &c.

(*oo*) Sans quoi ces plaisirs faits pour délasser le monde,
Seraient tout au contraire une source féconde
De jalouses fureurs, d'envieux démêlés,
Et l'on verrait enfin des pays dépeuplés.

De jalouſes fureurs, de démêlés cruels ;
On verrait à la fin les malheureux mortels,
Pour ſatisfaire un goût, enſanglanter la terre,
Et le plaiſir ferait le ſujet de la guerre.

Penſez-vous donc, qu'il faut aux hommes fainéans
Des plaiſirs merveilleux pour chatouiller leurs ſens?
(*pp*) Que manquant de ſpectacle ou de feu d'artifice,
Ils ont droit d'accuſer le Deſtin d'injuſtice?

(*qq*) La Nature atentive en tout tems a voulu
Sufire à nos beſoins, & même au ſuperflu ;
Elle transforme, au ſein des miſeres humaines,
En deſirs les beſoins, en volupté les peines ;
C'eſt d'elle que nous vient le charme de l'amour,
Auſſi doux pour Colin que pour l'homme de cour ;
C'eſt d'elle que nous vient le ſommeil délectable,
Secours voluptueux, au corps ſi favorable.
Dans une ardente ſoif trouvez un clair ruiſſeau,
C'eſt boire du nectar que d'avaler ſon eau :

Quand

VARIANTES.

De qui les habitans trop zélés pour leurs cauſes,
Auraient prétendu tous avoir les mêmes choſes.

(*pp*) Que manquant d'opéra, de bal, de comédie,
Ils ont droit d'accuſer le Ciel de perfidie?

(*qq*) Ah! la Nature en mere étalant ſes bontés,
Ne ſe reſtreignit point à nos néceſſités ;
De tous nos agrémens elle fut l'ouvriere,
A ſon éclat brillant ouvrons notre paupiere ;
C'eſt d'elle &c.

Quand le lion brûlant nous fait rechercher l'ombre,
Quel bien de respirer l'air frais dans un bois sombre!
(rr) Sur le duvet des prés couché nonchalamment,
De laisser son esprit errer tranquillement!
Mais enfin, quel spectacle aproche de l'aurore?
La nuit fuit, & bientôt un beau pourpre colore
Un tiers de l'horizon aux bords de l'Orient,
On voit pâlir les feux du vaste firmament,
Le brouillard se dissipe, & du haut des montagnes
Quelques faibles rayons vont dorer les campagnes;
Zéphyre, en voltigeant, vient agiter les fleurs,
Un instinct de plaisir s'empare de nos cœurs;
Le monde est renaissant, l'astre de la lumiere
Remplit de son éclat sa brillante carriere,
Des flambeaux de la nuit ses rayons triomphans,
Paraissent & plus purs & plus étincelans;
Dites, par quel prestige, ou bien par quel miracle,
(ss) L'art poura-t-il jamais ateindre à ce spectacle,
Et par quelles couleurs peindrez-vous du soleil
La pompe fastueuse, & l'éclat sans pareil?

VARIANTES.

(rr) Sur le duvet des prés se coucher mollement,
Et laisser son esprit errer tranquillement!
Mais quel spectacle au monde approche de l'aurore?
La nuit fuit & bientôt un beau pourpre colore
L'horison du côté des bords de l'Orient,
On voit pâlir, &c.

(ss) Notre Opéra peut-il copier ce spectacle?
Et par quelles couleurs rendez-vous du soleil
La pompe fastueuse &c.

GRAUN n'imitera point, quoiqu'il ſoit un grand maître,
Le doux gazouillement, ſi ſimple & ſi champêtre
Du tendre roſſignol & des chantres des bois,
Quand l'aube d'un beau jour ſemble exciter leur voix.

Une Nymphe à quinze ans, de ſa beauté parée,
A vos viſages peints doit être préférée,
Malgré le vermillon, les pompons, & le fard,
La Nature a le droit de triompher de l'art.

Tels ſont les doux plaiſirs d'une vie innocente;
Si leur ſimplicité vous paraît moins brillante,
* Que vos fêtes, vos jeux où tout eſt cadencé,
Sachez qu'étant unis ils n'ont jamais laſſé;
Ils ſont comme un ruiſſeau, qui voit couler ſans peine
Son onde de criſtal ſur l'argentine arene,
Il embellit les prés en les rendant féconds,
Il ne ſe vante point de ſes ſuperbes ponts,
Et ſans avoir l'honneur, qu'ont les grandes rivieres,
De porter des bateaux décorés de bandieres,
Et de laver les murs des plus grandes cités,
Où par nos bons Germains leurs flots ſont inſultés,
Sa courſe moins gênée en eſt bien plus égale.
Goûtez de ces plaiſirs qu'enſeigne ma Morale:
Les remords dévorans ne les ſuivent jamais,
On en jouit ſans trouble, on les prend ſans excès,
On y revient toujours lorſqu'on eſt las des vôtres.

(*tt*) Dans

VARIANTES.

* Que vos plaiſirs pompeux ſouvent trop entaſſés,

(tt) Dans tout âge nos goûts ſont ſuccédés par d'autres,
Le Printems nous ſoumet à l'inconſtant amour,
La gloire, en notre Eté, ſur nous regne à ſon tour,
Dans l'Automne ſouvent l'intérêt en ordonne,
Et l'Hyver de nos jours ſe plaint, gronde, & raiſonne;
Des viſages ridés, des cheveux blanchiſſans
Sont honteux d'orborer tous vos déguiſemens;
Dans la décrépitude il ſiérait bien ſans doute
D'endoſſer, ſans deſirs, le maſque & la bahoute,
* L'amour n'a plus pour eux ni fleches ni carquois,
Et la caducité n'en reçoit plus de loix;
L'amour aux cœurs glacés paraît une folie,
(vv) En les abandonnant l'amour les humilie,
ils blaſphêment les Dieux qu'ils avaient adorés;
Ils ne ſont qu'impuiſſans, & non pas modérés.
Sans paſſions, adieu vos galantes merveilles,
Les ſens ſont comme ſourds au rapport des oreilles;

VARIANTES.

(tt) Dans chaque âge nos goûts ſont ſuccédés par d'autres,
Au Printems de nos jours le plaiſir nous conduit,
Dans notre Eté plus mûrs la gloire nous ſéduit,
Notre Automne ſolide eſt de raiſon imbue,
Dans notre froid Hiver la faibleſſe nous tue;
Des viſages &c.

* Alors l'amour n'a plus ni fleches ni carquois.

(vv) En les abandonnant ce Dieu les humilie;
Ils blaſphement l'autel qu'ils avaient adoré,
Ils ne ſont &c.

(*xx*) Les yeux ſont-ils frapés des objets les plus beaux?
C'eſt l'ombre d'un palais qui ſe peint ſur les eaux,
Tandis que chaque flot, d'une courſe légere,
Emporte, en s'échapant, cette ombre paſſagere;
Ainſi pour un vieillard paſſent les voluptés.

Jouiſſons des plaiſirs, ſans en être entêtés,
Scwherts, heureux qui s'en va, reprenant ſa houlette,
Retrouver ſes jardins, ſes bois, & ſa retraite,
Après que ſur la ſcene il a vu dans un camp
Amollir par des pleurs le fier *Coriolan*,
Ou ſauver, au milieu de la Grece aſſemblée,
La triſte *Iphigénie* au point d'être immolée.

Tout ce brillant fracas à la fin aſſourdit,
Et l'homme diſſipé lui-même s'étourdit:
Dans une vie errante & preſque vagabonde,
Suivez le tourbillon de la cour & du monde,
(*yy*) Toujours embarraſſé d'affairés fainéans,
Profondément rempli de cent riens importans,

Et

VARIANTES.

(*xx*) Les yeux ſont-ils frappés de l'objet le plus beau?
C'eſt un faible réflet qui ſe peint deſſus l'eau,
Tandis que pourſuivant ſa courſe fugitive,
Sans autre impreſſion l'onde fuit de la rive;
L'âge n'a d'agrémens qu'en ſes commodités.

(*yy*) Mêlé toujours parmi d'affairés fainéans
Profondément remplis de cent riens importans;
De ces objets divers la lanterne magique
Vous rendrait auſſi fou que l'eſt un fanatique;
De cette oiſiveté &c.

Et sans cesse entraîne par le torrent rapide
Des plaisirs répétés, dont la mode décide,
De cette oisiveté prompt à vous infecter,
Sans vivre, sans penser, réduit à végéter,
Au grand monde, au spectacle empressé de paraître,
Vous vous fuirez, de crainte un jour de vous connaître.

Qui veut s'étudier, doit chercher le repos!
Là seul avec lui-même il peut voir ses défauts;
C'est ainsi de son tems que doit user le Sage,
* De l'art de se connaître il fait l'apprentissage,
Et dans un examen souvent trop odieux,
Vainqueur des préjugés qui fascinaient ses yeux,
(zz) Il foule sous ses pieds l'artificieux masque
Qui cachait ses travers ou son humeur fantasque,
Repousse l'amour propre, en son cœur renaissant,
Qui flate ses desirs, & blesse en caressant.

Je vois que vous pensez, que toute Comédie
Reprend le ridicule, & réforme la vie,

VARIANTES.

(*) Il fera de son cœur le dur apprentissage.

(zz) S'arrachant hardiment l'artificieux masque
Qui cachait ses travers ou son humeur fantasque,
Malgré son amour-propre & son miroir flatteur,
Il déracinera les vices de son cœur:
J'en conviens, il est vrai, la bonne Comédie
Reprend le ridicule & censure la vie;
Mais ce jeu de nos mœurs quelquefois trop bouffon
Effleure nos défauts sans devenir profond;
On y cherche un bon mot qu'aiguise la satyre,
Ce n'est point un sermon, en sortant on veut rire,

Oui, mais ce jeu plaisant, quelquefois trop bouffon,
Effleure nos défauts, sans attaquer le fond;
On y cherche un bon mot qu'aiguise la satyre,
Ce n'est point un sermon, au théatre on veut rire.

Montrez-moi, s'il se peut, un mortel vicieux
Que votre Comédie ait rendu vertueux:
Non, cet auguste emploi ne fut point son partage:
Qui veut se corriger trouve un pénible ouvrage,
C'est le combat interne, & la réflexion
Qui nous font aprocher de la perfection.
Oui, notre vrai bonheur & notre recompense,
C'est d'établir la paix dans notre conscience.
SCHWERTS, de vos vains plaisirs on ne doit s'occuper
Que lorsque du travail il faut se dissiper.

EPI-

ÉPITRE XV.

A ALGAROTTI.

AIMABLE rejetton de l'antique Ausonie,
En qui l'on reconnaît tout le brillant génie,
L'urbanité, le goût de ces esprits ornés
Que Rome produisit en ces tems fortunés,

D'où vient, ALGAROTTI, que l'homme né caustique
Jusques sur ses amis se permet la critique?
Qu'à trouver des défauts occupant sa raison,
Au nectar de l'éloge il mêle du poison?
N'est-ce point l'amour propre, ingénieux Protée,
Qui prenant de l'esprit la figure empruntée,
Des mœurs, du ridicule, & des défauts d'autrui
Eleve un monument qu'il érige pour lui?
(a) Ou serait-ce qu'un Dieu, dont nous sommes l'ouvrage,
Eût empreint dans nos cœurs une secrette image,
Qui retraçant les traits de la perfection,
Nous fait juger d'autrui par la comparaison?

Cher-

VARIANTES.

(a) Où serait-ce que l'homme entraîne vers le blâme,
Portât certaine image empreinte dans son ame,
Qui retraçant les traits de la perfection,
Lui fait juger de nous par la comparaison?
Bien loin d'autoriser l'homme dans ses caprices,
Bien loin de le défendre en ses noires malices,

Cet

Cherchons moins d'argumens pour pallier un vice
Que forma l'amour propre au sein de la malice.
Un courtisan adroit condamne ses rivaux,
D'une main complaisante il flate ses défauts;
Il n'est point médisant, il s'en ferait scrupule;
Mais d'un sot plaisamment il rend le ridicule:
Cet esprit pénétrant, dont il se fait honneur,
Me fait craindre sa langue, & soupçonner son cœur:
S'il était bienfaisant, son éloquence vaine
Ne déchirerait pas toute l'espece humaine,
Sur les défauts d'autrui beaucoup moins rigoureux,
Par charité souvent il fermerait les yeux.

Mais de ces scrutateurs la langue trop hardie
Glace chez les mortels l'amitié refroidie,
Plaçant à tout propos des *si* malins, des *mais*,
Juges de leurs amis, ils leur font leur procès;
Même, à force de goût & de délicatesse,
Ils prennent en horreur notre fragile espece:
Dans ce siecle de fer, dans ces tems corrompus,
Il n'est plus, par malheur, d'*Achate*, de *Nisus*.
L'homme plein de bonté passe pour imbécile.
Et l'amitié s'exprime en stile de *Zoile*.

„*Licidas* mon ami, dit l'un, me fait bâiller,
„*Perse* serait charmant s'il n'aimait à railler,
„*Chrysippe* est ennuyeux, il est toujours sublime,
„Et l'emporté *Damon* à tout propos s'anime,
„*Mê-*

VARIANTES.

Cet esprit pénétrant dont il se fait honneur
Nous sert à dévoiler les vices de son cœur;
S'il était bienfaisant, son éloquence vaine
Ne déchirerait pas toute l'espece humaine.

„*Ménélas* est trop fier, *Sulpitius* trop bon,
(*b*) „L'œconome *Lycas* est pis qu'un Harpagon,
„*Heraclite* hipocondre en lui-même se mine,
„Et *Narcisse*, en vrai fat, chérit sa bonne mine.

Par de pareils propos, pleins de malignité,
On renverse l'esprit de la société.
Ah! si l'homme du moins, dans sa folie extrême,
Faisait sans préjugés un retour sur lui même;
Il trouverait en lui le nombre des défauts
Qu'il va si hautement blâmer chez ses égaux;
On le verrait bientôt, quand son ami le blesse,
Compenser avec lui faiblesse pour faiblesse,
Et l'aidant à voiler certains défauts trop nuds,
Relever de bon cœur l'éclat de ses vertus.
Qui trouve tout mauvais, est rempli de malice,
Un œil qui voit tout jaune est atteint de jauniſſe;
(*c*) Souvent les préjugés & les préventions
Nous dictent les arrêts de nos décisions.

La Nature, en suivant ses maximes constantes,
(*) Tailla tous les objets à faces différentes,
Burrhus

VARIANTES.

„(*b*) Cet avare Midas est pis qu'un Harpagon;
„L'hypocondre Héraclite en lui-même se mine,
„Et Narcisse en vrai fou chérit sa bonne mine.„

(*c*) Souvent les préjugés & cent préventions
Sont les oracles faux de nos décisions.

(*) Pourvut tous les objets de faces differenses.

Burrhus voit le dessus, *Sejan* voit le revers;
(*d*) De là sur un objet cent jugemens divers,
J'ai honte qu'un soldat, nourri dans l'ignorance,
Reprouve d'un Lettré l'étude & la science,
Ou lorsqu'aux financiers quelque pédant fourré
De leur utile emploi fait un portrait outré,
Ou qu'en argumentant l'homme de loix s'engage
De prouver qu'un soldat est un antropophage:
Extravagans, bouffis de vos faibles exploits,
Don-Quichottes zélés de vos divers emplois,
Ne verrez-vous jamais que l'immense Nature
A bien plus d'une fin a fait la créature?
(*e*) Tout être eut ses destins, tout homme eut ses talens,
Et pour le bien du monde ils sont tous différens.

Si chacun s'enrôlait sous CUJAS & BARTHOLE,
Qui de ses bras nerveux rendant la terre molle,
Déchirerait son sein, cultiverait son champ,
Ramasserait les bleds coupés d'un fer tranchant?
Sera-ce l'Avocat qui pourra vous défendre,
Si quelque Prince actif, prêt à tout entreprendre,
Forme

VARIANTES.

(*d*) De-là sur un sujet cent jugement divers.
J'ai honte quand j'entends le soldat par licence
Reprocher aux Lettrés l'étude & la science,
Ou lorsqu'aux Financiers quelque pédant fourré
De son ouvrage abject fait un portrait outré &c.

(*e*) De ses vastes desseins vous ne voyez qu'un bout.
Et d'un air suffisant vous décidez de tout.

Forme sur le royaume un projet dangereux,
Et vient couvrir vos champs de ses soldats nombreux?

(f) Suprimons le Soldat ou le Jurisconsulte:
Même danger alors pour l'Etat en résulte;
Ce serait un vaisseau privé de matelots,
Voguant au gré d'Eole, à la merci des flots.
De ces instincts divers l'espece & la nuance
Fait, loin de la blâmer, bénir la Providence:
Ne condamnons jamais que le vice éffronté,
Trop funeste ennemi de la société.

(g) On peut vous pardonner l'humeur acariâtre,
A vous que la Nature a traité en marâtre,
Vous, malheureux *Therſite*, & vous triste *Brunel*,
Oui, vengez-vous sur nous des cruautés du Ciel.

Mais qu'un homme d'esprit se porte à la folie
D'obscurcir les talens, de ternir le génie;

(h) Que

VARIANTES.

(f) Rayez ou le soldat ou le Jurisconsulte,
Même inconvénient pour l'Etat en résulte;
Le Ciel a composé nos inclinations
Sur le nombre d'emplois & de conditions,
Et de tant de talens l'espece & la nuance
Me fait loin de blâmer, bénir la Providence &c.

(g) Oui, je vous passe seul cette humeur acariâtre,
O vous que la nature a traité en marâtre,

(*h*) Que par malice enclin à blâmer ſes égaux,
Taupe ſur leurs vertus & Lynx ſur leurs défauts,
Il ſe faſſe un plaiſir de nuire & de médire;
Non, c'eſt à quoi mon cœur ne peut jamais ſouſcrire.

Ce ſujet me rapelle un conte qu'on me fit
Dans cet âge où la Fable inſtruiſait mon eſprit.

En ces tems où le monde était en ſon enfance,
*Chaque être était, dit-on, doué de connaiſſance,
La raiſon éclairait les ſages animaux,
L'on entendait parler juſques aux végétaux,
Toute choſe en naiſſant ſemblait être parfaite,
Et ni plante ni fleur n'était alors muette.
Dans un certain jardin, en ces tems renommé,
Que l'Auteur par oubli ne nous a pas nommé,
La roſe, en s'admirant, & mépriſant la vigne,
Lui dit un jour: „Je plains ta deſtinée indigne,
„Si l'homme ne taillait tes rameaux ſuperflus,
„Si tu n'élevais pas tes pampres abattus,
„Entourant tendrement cet ormeau charitable,
„Tes ſarmens languiſſans ramperaient ſur le ſable;
„Tes ſeps diſgraciés ne portent point de fleurs,
**„Tes feuilles ſont ſans ombre, & tes fruits ſans odeurs.

„Aux

VARIANTES.

(*h*) Que par malheur enclin à blâmer ſes égaux,
Sur leurs vertus aveugle & lynx ſur leurs défauts, &c.

* Tous les êtres, dit-on, avaient la connaiſſance;

** „Ils ne donnent point d'ombre, ils n'ont aucune odeur;

„ Aux rayons d'un beau jour lorſqu'on me
voit éclore,
„ Mon éclat cede à peine au pourpre de l'aurore,
„ * Cet encens recherché, ces baumes peu com-
muns
„ N'ont pas la douce odeur qu'exhalent mes par-
fums ;
„ (*i*) Nous ſommes des feſtins les compagnes fi-
delles,
„ J'orne dans des bouquets la coëffure des belles,
„ Et Reine des jardins, mes charmes raviſſans
„ Aſſurent mon empire établi ſur les ſens.

„ Je vaux bien plus que toi, dit la vigne à
la roſe :
„ (*k*) „ Trop peu durable fleur, ſouvent à pei-
ne écloſe,

VARIANTES.

* „ La myrrhe & les encens qui ſont les moins com-
muns
„ (*i*) Mes fleurs ſont des feſtins les compagnes fidelles,
„ J'orne par mes bouquets la coëffure des belles,
„ Et reine des jardins mes charmes raviſſans
„ Peuvent ſeuls contenter le goût & tous les ſens.
(*k*) Trop peu durable fleur, tu n'es qu'à peine écloſe,
Que la biſe en ſoufflant vient terminer ton ſort,
Le jour qui t'a vu naître eſt le jour de ta mort ;
J'eſtimerais bien plus tes qualités divines,
Si ta tige hériſſée enfantait moins d'épines,
Si joignant à tes fleurs l'utilité des fruits,
Tu fuſſes, belle roſe, ainſi que je le ſuis,

„ Un ſouffle d'Aquilon vient terminer ton ſort,
„ Le jour qui t'a vu naître eſt le jour de ta mort;
„ J'eſtimerais bien plus tes qualités divines,
„ Si ta tige hériſſée enfantait moins d'épines,
„ Si joignant à tes fleurs l'avantage des fruits,
„ Tu devenais utile ainſi que je le ſuis.

„ *Regarde mes raiſins ſi féconds en délices,
„ Qui ne préférerait mon vin à tes calices?
„ Ces grapes au preſſoir réduites en liqueurs
„ Chaſſent l'ennui chez l'homme, & raniment les cœurs;
„ Mes pampres ont orné, dans des fêtes galantes,
„ Le thyrſe de *Bacchus*, la tête des Bacchantes;
„ Ta beauté n'a qu'un tems, & je dure toujours.

Un gros vilain chardon, écoutant leurs diſcours,
Occupant un terrein qu'il rendait inutile,
Leur dit, en hériſſant ſon panache ſtérile,
„ Je n'ai ni vos parfums, ni vos fruits de bon goût,
„ Mais tout terrein m'eſt bon, ma plante vient partout;
„ Et vos fruits & vos fleurs, de quel nom qu'on les nomme,
„ Ne ſont qu'un vil tribut que vous payez à l'homme,
„ De notre liberté nous connaiſſons le prix,
„ Allez, & des chardons n'atendez que mépris.

(*l*) Déjà

VARIANTES.

* Couverte de raiſins ſi ſéconds en délices.

(*l*) Déjà ces végétaux se seraient fait la guerre,
Ils se seraient battus, mais ils tenaient en terre.

Au fort du démêlé l'aigle de Jupiter
Entendit leurs brocards, planant sur eux en l'air;
„ Etoufe vil chardon, dit-il, ta voix profane,
„ Rebut de la Nature, & pâture de l'âne,
„ (*m*) Que ma leçon t'aprenne à te moins estimer,
„ Il faut être parfait quand on veut tout blâmer.
„ En, s'adressant après à ces diverses plantes,
„ Réprimez, leur dit-il, vos satires mordantes,
„ Et sans vous avilir par vos propos amers,
„ Aplaudissez plutôt à vos talens divers:
„ Tout est ce qu'il doit être, & les vignes, les roses
„ Tiennent toutes leur rang selon l'ordre des choses;
„ N'élevez pas trop haut vos téméraires vœux.

Oui, la perfection est l'attribut des Dieux;
Du bon & du mauvais le bizarre assemblage,
De ce faible Univers doit être le partage.

VARIANTES.

(*l*) Ces plantes chaudement alors se disputerent,
Et sans se ménager leurs defauts critiquerent.
„ (*m*) Il faut être parfait quand on veut tout blâmer,
„ Perds desormais la voix qui t'a fait blasphémer. „
Et s'adressant ensuite à ces diverses plantes;
„ Reprimez, leur dit-il, vos satyres mordantes,
„ Et sans vous avilir par vos propres arrêts,
„ Applaudissez &c.

La terre si féconde a d'arides cantons,
L'eté brûle d'ardeur, l'Hyver a ses glaçons;
Ce globe raboteux, hérissé de montagnes,
A des gouffres, des bois, des mers, & des campagnes.
(n) Le feu dévore tout, l'air est troublé des vents;
Cet éternel combat maintient les élémens.

Qui se peint tout en beau dans ces lieux qu'il habite,
Méconnait la Nature, & rêve en Sibarite;
Qui trouve tout mauvais, trahir son intérêt:
Il faut prendre ici bas le monde tel qu'il est.

ÉPITRE

(n) La discorde renaît parmi les élémens,
Le feu dévore tout, l'air est troublé des vents.

Qui se peint tout en beau dans les lieux qu'il habite,
Fait le songe enchanteur d'un heureux Sybarite;
Qui trouve tout mauvais n'est qu'un fol en effet,
Il faut prendre &c.

ÉPITRE XVI.

A FINCK.

La Vertu préférable à l'Esprit.

Le défaut principal du siecle où nous vivons,
Digne des habitans des petites maisons,
C'est que jusqu'au cerveau le plus paralitique,
Chacun de bel esprit au fond du cœur se pique,
Cette fureur s'accroît & nous possede tous;
Non, les Abdéritains ne furent pas plus fous.

Le monde aime l'esprit, il rit de la bétise,
(o) L'esprit, l'esprit, dit-on, & nous serons de mise;
Du plus sot sur ce point l'aveuglement est clair,
Et s'il ne sait penser il afecte l'air;
Pareil à ces taureaux qui, dans un champ aride,
Paraissent se nourrir, & ne mâchent qu'à vuide,
Le Pédant le plus lourd se croit spirituel,
Et surtout dans le monde on veut passer pour tel;
Ah! que ne fait-on pas pour usurper ce titre?

VARIANTES.

(o) Il en faut, on en veut pour se trouver de mise;
Du plus sot en ce point l'amour-propre enflammé
En emprunte le masque afin d'être estimé.
Ah que ne fait-on pas pour usurper ce titre!

L'un, fléau des Auteurs, s'érigeant en arbitre,
(p) Avec moins de talens que ſes rivaux n'en ont,
Admire ce qu'il fait, déchire ce qu'ils font,
Il penſe qu'en jouant le rôle de *Zoïle*
L'Univers abuſé l'en croira plus habile.

Un autre plus pervers va juſqu'à la noirceur,
Aux charmes de l'eſprit il immole ſon cœur,
(*) Prépare des poiſons, s'arme de la ſatire.
Comme un chien furieux ataque, mord, déchire,
De l'encens des humains ſon eſprit altéré
Ne s'eſt perdu d'honneur que pour être admiré.

D'autres préſomptueux, qui s'élevent aux nues,
Débitent hardiment leurs viſions cornues,
Du vulgaire ignorant ſe font les précepteurs,
(**) Et ſe flatent d'ateindre au rang des grands Auteurs;
Mais le public ingrat, dédaignant leurs hommages,
Sifle cruellement l'auteur & ſes ouvrages.

J'en

VARIANTES.

(p) Avec moins de talens que ſes confreres n'ont,
Critique amérement ce que ſes rivaux font;
Il penſe, &c.
(*) Prépare des poiſons, attaque, mord, déchire.
. . . . . .
De l'encens des humains ſon eſprit altéré
Ne s'eſt perdu d'honneur qu'afin d'être admiré.
(**) Et flattent leur orgueil d'être au rang des Auteurs;

J'en ai même connu d'assez écervelés,
(q) Et du faux bel esprit assez ensorcelés,
Pour oser nier Dieu, présent à leur mémoire,
Lorsque tout l'Univers nous anonce sa gloire ;
Il leur importait peu d'avoir raison ou tort,
Ils voulaient s'illustrer d'un brevet d'esprit fort,
Et pour se distinguer du vulgaire orthodoxe,
Ces raisonneurs abstraits s'armaient du paradoxe.

A ce prix que le Ciel nous prive de l'esprit,
C'est dans un vase impur un mel doux qui s'aigrit,
C'est l'esclave du cœur, il en reçoit l'empreinte,
Chez le tendre il est doux, chez le dur plein d'absinthe,
Défenseur obstiné de nos productions,
Avocat éloquent d'indignes passions,
(r) C'est un sophiste adroit, dont l'argument perfide
Etouse le flambeau dont la raison nous guide.

VARIANTES.

(q) Et du faux bel esprit si fort ensorcelés,
Que sans examiner s'il faut douter ou croire,
Osent nier un Dieu dont tout prône la gloire.
Que leur importait il d'avoir raison ou tort?
Ils voulaient s'illustrer du brevet d'esprit fort;
D'un vin traître & fumeux ils reffentaient l'ivresse,
Et leur force en effet n'est qu'orgueil & faiblesse.
(r) C'est un Sophiste adroit dont l'argument subtile
Etouffe le flambeau d'une raison utile.

L'esprit n'en est pas moins un présent précieux,
Que l'homme ingrat reçut de la faveur des Cieux,
Il est un rayon pur de l'Essence divine,
Qui fait penser, agir, dont l'ame s'illumine,
Il voit dans le passé, perce dans l'avenir,
Conçoit, juge, conclut, prouve & fait définir,
Et d'un principe admis tirant la consequence
Il guide à la raison, & mene à la prudence;
La Nature voulut que ses puissans ressorts,
Fussent & le moteur & l'ame de nos corps.

(s) Mais cet esprit vanté, divin par son essence,
N'aura jamais chez moi l'injuste préference
Sur un cœur simple & pur, fidele à son devoir,
Ayez de la mémoire, ayez un grand savoir,
Soyez spirituel, plaisant, profond, sublime;
Ce n'en est pas assez, je veux qu'on vous estime,
Mon suffrage en un mot n'est dû qu'à la vertu,
Sans vertu tout esprit est mal fait & tortu;

Elle

(s) Mais quoique l'esprit soit divin de son essence,
Il n'obtiendra jamais l'injuste préférence
Sur les talens du cœur que l'homme doit avoir;
Ayez de la mémoire, ayez un grand savoir,
Soyez spirituel, plaisant, profond, sublime,
Je veux qu'on vous admire & non qu'on vous estime;
Mon suffrage en un mot n'est dû qu'à la vertu,
Sans vertu tout esprit est mal-fait & tortu;
Elle fait l'ornement & le brillant de l'homme;
Prouvez que vous l'aimez, de quel nom qu'on vous nomme,
Certifiez le fait, & mon cœur qui vous rit
Vous trouvant noble, aimable & plein d'un bon esprit,
Dévoue à vos vertus une amitié sincere,

Elle fait l'ornement & la base de l'homme:
Sectateur de Geneve ou sectateur de Rome,
Soyez bon citoyen, & mon cœur vous chérit,
Charmé de vos vertus plus que de votre esprit,
Vous m'inspirez alors une amitié sincere.

L'esprit n'altere point le fond du caractere.
Cet Auteur tant noté, (*) détesté des Français,
Qui contre le Régent décocha tant de traits,
Et couvrit des attraits d'une douce harmonie
L'assassinat afreux que fit sa calomnie,
Avec quelques talens, avait tant de noirceur
Qu'en tolérant ses vers on abhorrait son cœur.
Avec beaucoup d'esprit on peut être perfide,
Trompeur, fripon, brigand, scélérat, parricide.

(t) CROMWEL, qui chez l'Anglais fit respecter
ses loix,
Qui du thrône sanglant précipita ses Rois,

VARIANTES.

(*) *La Grange.*

(t) *Cartouche* qu'on a vu périr sur l'échafaud,
Ne fut point accusé d'être imbécille ou sot;
Il gouverna long-tems en maître despotique,
Des filoux, des voleurs l'infame république;
Il fut chef de la bande, il soumit ses égaux;
Cartouche eut quelques traits qui forment les Héros.

Un esprit malfaisant toujours enclin à nuire,
Ose-t il se flatter de plaire & de séduire?
Le mal peut éblouir par des dehors brillans;
Mais lorsqu'on les connaît, on hait tous les méchans.

Leur

CROMWEL, ce fourbe heureux, sans qu'il daignât paraître,
Fit sur un echafaut exécuter son Maître,
Vainqueur dans les combats il soumit ses égaux;
CROMWEL eut quelques traits qui forment les Héros.

Un esprit malfaisant, toujours enclin à nuire,
Séduisant quelquefois, ne peut toujours séduire;
Souvent il éblouit par des dehors brillans,
Mais lorsqu'on les connait, on hait tous les méchans;
Leur esprit est pareil aux arides contrées,
Qui portent pour tout fruit des ronces bigarrées.
Les malheureux efforts de leur fécondité,
Nous nuisent encor plus que leur stérilité.

(v) Si le public, poussé d'un caprice bizarre,
Admire aveuglement le singulier, le rare;
Je prétends lui produire en un terme prescrit,
Pour un homme d'honneur cent personnes d'esprit:
J'entens ici l'honneur pris dans un sens sévere,
Qui ne brilla jamais dans une ame vulgaire.

Le

VARIANTES.

Leur esprit est pareil aux arides racines
Qui sans porter des bleds sont couverts d'épines,
Les malheureux efforts de leur fécondité
Nous nuisent encor plus que leur stérilité.

(v) Si le Public imbu d'un caprice bizarre,
Mépriſe l'ordinaire & respecte le rare, &c.

Le monde † de nos mœurs juge légérement,
*Il condamne, il aprouve, & sans discernement,
Trouve la probité, la bonté, la prudence,
(**) Où le sage éclairé n'en voit pas l'aparence.
Le nonchalant *Simon* passe pour vertueux,
S'il n'est point criminel, c'est qu'il est paresseux;
Le sot *Afranius* d'aucun mal ne s'avise,
Ce n'est point sentiment, dans le fond c'est bêtise;
(x) Le scélérat *Damon* craint d'être confondu,
Ses vices sont couverts du fard de la vertu,
Si vous sondez son cœur ce n'est qu'hipocrisie.
* Plein d'un meilleur esprit, l'ame du vrai saisie,
Varus combat le charme & l'abus des plaisirs,
Réprime l'intéret, étoufe ses desirs,
Rabaisse son orgueil, lutte contre lui-même,
Et sert le genre-humain qu'il déplore & qu'il aime.
Telles sont les vertus d'un digne citoyen,
(y) Tel doit être tout Sage & tout homme de bien; Ce

VARIANTES.

† Sur nos mœurs &c.
* Il rejette il approuve, & sans discernement
** Où souvent il n'en est l'ombre ni l'apparence.
(x) Le scélérat Damon aime l'impunité,
Ses vices sont masqués d'un air de probité,
Si vous sondez &c.
* Avec autant d'esprit, l'ame du vrai saisie,
(y) Tel doit être le sage & tout homme de bien.
Ce héros vertueux, si rare en son espece,
N'est point un fourbe orné des dehors de sagesse,
Qui joint aux vains discours qu'il ne pratique pas,
Toutes les actions d'infames scélérats;

Ce caractere heureux, cette vertu si rare,
C'est le plus beau présent dont la Nature avare
Ait honoré jamais la faible humanité;
Oui, Mortel généreux, exemple de bonté,
Oui, mon ame atendrie, admirant ta sagesse,
Pardonne en ta faveur aux vices de l'espece;
Tandis que tant d'humains sont faibles, chancelans,
Pareils à ces roseaux agités par les vents,
Mon Héros, tel qu'un chêne afermi dans la terre,
Résiste à la tempête, & brave le tonnere:
Le crime essaie en vain de souiller son honneur,
Et l'envie impuissante en frémit de fureur;
Il est comme un vaisseau qui triomphe d'Eole,
Ses voiles sont l'esprit, la Gloire est sa bousole
Son jugement le sert comme un pilote heureux,
Les ouragans qu'il craint sont ses desirs fougueux:
(z) Le rivage charmant où tend son espérance,
C'est un port peu connu, la bonne conscience,
Dans

VARIANTES.

Il ne vacille point, il reste toujours ferme,
Jamais à ses vertus on ne marque de terme;
Tandis que tant d'humains sont faibles, chancelans,
Comme on voit les roseaux agités par les vents,
Lui comme un chêne âgé, bien ancré dans la terrre,
Résiste &c

(z) Et le lieu vers lequel le conduit sa prudence,
C'est un port peu connu, la bonne conscience,
Ce caractere heureux naît de la liaison
D'un esprit éclairé, soumis à la raison,

Oui

Dans ce port fortuné, terme de ses succès,
Il jouit constamment d'une éternelle paix.

Pourrait-on présumer qu'une vertu si pure
Sortît souvent des mains de l'avare Nature?
(a) Et pour notre malheur n'observons-nous donc pas
Pour un cœur généreux qu'on trouve mille ingrats?
Cette perfection, cette sagesse égale,
C'est la Venus des Grecs en genre de Morale (*)
Eprouvons au creuset tous vos esprits charmans:
J'y vois peu de solide & beaucoup d'agrémens,
C'est un propos léger plein de plaisanterie,
Un ton de politesse & de galanterie;
Mais gardez-vous bien d'eux, un rien peut les piquer,
Et malheur à celui qu'ils voudront attaquer;
(b) Il n'est dans leur commerce aucun lien durable
Point de pouvoir sacré, point de droit respectable, Bien-

VARIANTES.

Oui l'homme vertueux, oui le sage que j'aime,
Est plus rare cent fois que n'est le phénix même;
Son mérite puissant, si brillant à mes yeux,
Du niveau des mortels l'éleve jusqu'aux cieux.
(a) Et ne voyons-nous pas dans ce monde méchant
Le crime s'emporter sur le cœur bienfaisant?
Cette perfection, cette sagesse égale,
C'est un phénix bien rare en genre de morale
* *Fameuse statue de Phidias.*
(b) Ils vous sacrifieront pour un trait de folie;
Que dis-je? l'amitié, tout sert à leur saillie;

Bienfaiteurs, ennemis à leurs yeux sont égaux ;
Nulle empreinte ne tient dans leurs légers cerveaux,
Ils vous sacrifiront pour un trait de folie :
Sans dessein, sans objet, tout sert à leur saillie,
Ils brodent en riant vos plus légers défauts,
Ils mourraient s'il fallait ravaler leurs bons mots ;
S'ils empruntent de vous, c'est pour ne rien vous rendre,
En vain vous les pressez, il n'en faut rien atendre ;
Ou leur ingratitude, oubliant vos bienfaits,
Jusqu'à la trahison portera leurs forfaits ;
Dangereux par leur langue ils le sont par leur plume,
Je les vois sous leur main amasser un volume,

Et

VARIANTES.

Ils sauront relever vos plus secrets défauts,
Ils mourraient s'il fallait ravaler leurs bons mots ;
S'ils empruntent de vous, c'est pour ne vous rien rendre ;
Si vous daignez leur plaire, il n'y faut plus prétendre,
Ou bien pour se venger vous blâmant en tous lieux,
Ils vous barbouilleront de leurs traits odieux.
Malheur à l'Univers s'ils ne peuvent se taire !
Leur plume trop féconde, en dépit du Libraire,
Dessus leurs éditeurs & dessus leurs rivaux
Va répandre son fiel en diffamans propos.
Ils deviendront du jour la fable & la nouvelle,
Leurs livres ne seront qu'une longue querelle,
Ecrits injurieux, ou satras insensés ;
Tantôt calomnians & tantôt accusés,
Ils sauront infecter par des injures sales
Le Parnasse épuré du langage des halles.

Et de mauvais plaisans devenus plats Auteurs,
D'un déluge de vers chargeant leurs Editeurs,
Ils deviendront du jour la fable & la nouvelle,
Tous leurs livres seront une longue querelle,
Ecrits injurieux, ou fatras insensés,
Tantôt calomnians & tantôt accusés.
Le Parnasse, infecté de leurs injures sales,
Est surpris de parler le langage des hales.

Voyons un bel esprit d'un coup d'œil diférent
Donnons-lui quelque emploi, certain éclat, un rang.

(c) Qu'on le place à la cour, il en saisit l'usage
Il intrigue, il cabale, en secret il outrage
Un Mecene en faveur qu'il trouve en son chemin.

*S'il est Juge, au barreau voyez cet inhumain,
Devant son tribunal la justice est vénale,
Le droit entre ses mains devient un vrai Dédale,
** L'innocence opprimée éleve en vain sa voix
Le corrupteur l'étoufe, & fait taire les loix.
Que sera-ce, grand Dieu! Quel avenir siniſtre,
Si le Prince aveuglé le prend pour son Miniſtre!
(d) D'a-

VARIANTES.

(c) Qu'on le place à la Cour, savant dans sa doctrine,
Il intrigue, il cabale, il jure la ruine
D'un Mécene en faveur qu'il trouve en son chemin.
* S'il décrete au Barreau, voyez cet inhumain,
** L'argent du corrupter y fait taire les loix,
Et réduit l'orphelin & la veuve aux abois.

(d) D'abord l'extravagant, ALBERONI nouveau ;
De la guerre en Europe alume le flambeau,
Il veut se faire un nom, l'extravagant se flate
De l'immortalité dont jouit EROSTRATE.

L'honnête homme n'a pas autant de faux brillant ;
Mais sur en son commerce, ami sage & prudent,
Il est toujours égal, discret en chaque affaire.
Simple au sein de la cour, doux quoique militaire,
Auteur sans arrogance, & Juge sans erreur,
Il ne s'écarte point des regles de l'honneur.

Dites, à votre gré lequel est préférable,
Ou cet homme en tout tems modeste, sûr, aimable,
Ou cet esprit bouillant qui pousse en ses écarts,
Comme un feu d'artifice, un nombre de petards;
Qui produit à la fois la fumée & les flammes,
Et qui met sans pudeur l'Europe en épigrammes;
Qui change dans un jour, tantôt blanc tantôt noir,
Votre ami le matin votre ennemi le soir;
Qui parle, se repent, afirme, désavoue,
Et qui sait vous blamer de même qu'il vous loue?
Consultez le bon sens, sourd à vos préjugés,
Comparez-les tous deux, pesez-les, & jugez.

EPI-

VARIANTES.

(d) D'abord ce forcené brulant d'entrer en jeu,
Aux quatre coins mettra toute l'Europe en feu;
Il veut &c.

ÉPITRE XVII.

A CHAZOT.

Sur la modération dans l'Amour.

(*e*) Ne penſez point, CHAZOT, vous que l'amour poſſede,
Que marchant ſur les pas du fougueux Diomede,
En vers injurieux j'oſe bleſſer Vénus;
Pour les Dieux des plaiſirs mes reſpects ſont connus:
(*f*) Si j'ataque l'amour, c'eſt qu'il peut ſouvent nuire,
Je veux le modérer, & non pas le détruire;
Conſervez votre vue à travers ſon bandeau.

† Un amant me paraît depourvu de cerveau,
Quand pieds & poings liés il ſe livre au caprice
D'un ſexe plein d'appas, mais rempli de malice,

VARIANTES.

(*e*) Ne penſez pas, CHAZOT, qu'imitant Diomede,
Suivant inſenſément l'ardeur qui me poſſede,
En vers &c.

(*f*) Si j'attaque l'amour, c'eſt qu'il eſt fait pour nuire;
Je veux le modérer & non pas le détruire;
Craignez de ſon bandeau le triſte aveuglement.

† N'eſt-ce pas en effet agir bien follement,

Qui de nos * passions saisissant les travers,
S'en sert adroitement pour nous donner des fers.
Pensez vous qu'à l'amour, comme au seul Dieu suprême,
Il faut immoler tout jusqu'à la vertu même?
Votre raison répugne à de tels sentimens.

(**) L'amour croît avec nous à la fleur de nos ans:
L'âge des passions est l'heureuse jeunesse,
Un cœur novice est promt à brûler de tendresse;
La Nature, atisant ses feux séditieux,
De la vigueur des ses enfans impétueux,
Excite vivement la jeunesse fougueuse
A courrir de l'amour la carriere épineuse,
De flateuses erreurs, & des desirs puissans
Triomphent sans combats de son faible bon sens.

* Si l'on nous peint l'amour sous les traits de l'enfance,
C'est que ce vieil enfant n'eut jamais de prudence.

VARIANTES.

* vos

** vous forger des fers?

(**) On ne les peut passer qu'à de jeunes amans.

* Si l'on a toujours peint l'amour dans son enfance,

Il'eſt le compagnon de l'âge des erreurs,
(g) Un ſourire, un regard le rend maître des cœurs,
Domté par la raiſon, vainqueur par le délire,
Il vit dans la jeuneſſe, il l'anime, il l'inſpire.

Mais quand on a paſſé cette heureuſe ſaiſon,
Que l'âge à pas tardifs amene la raiſon,
Que le ſang refroidi ſe calme dans nos veines:
(h) Pourquoi par métaphore, en béniſſant ſes chaînes,
Aller ſacrifier aux autels de Vénus.
Et rapeller l'amour qui ne vous entend plus?

Dans nos tems corrompus remarquez, je vous prie,
Combien d'originaux de la galanterie
La province & la cour ont en foule produits,
Qui pleins de vanité, du faux bel air ſeduits,
Nous vantent les ardeurs de leurs flammes ſté-riles.

VARIANTES.

(g) Il nous égare, alors il regne ſur les cœurs;
Domté par la raiſon, vainqueur dans le délire,
Sur la folle jeuneſſe il étend ſon empire.

(h) Aux deſirs amortis pourquoi lâcher les rênes,
Affecter de l'amour lorſqu'on ne le ſent plus,
Et ranimer des feux éteints par nos abus?

(*) Vieux Guerriers languiſſans, vous n'êtes plus Achilles,
Vos feux ſe ſont éteints; un Dieu vous a quitté.
La honte eſt le ſeul prix de la témérité.

Ah! ne regrettez plus votre ſuperbe Maitre,
Vous avez ſervi * tous un Dieu ſans le connaître,
Son égliſe eût le ſort des égliſes du tems,
L'héréſie à la fin ſapa leurs fondemens.

(**) Le bon vieux tems n'eſt plus, le ſiecle dégénere,
L'amour était jadis tendre, diſcret, ſincere;
Il n'eſt plus à préſent que léger & trompeur,
La débauche ſuccede aux ſentimens du cœur,
On ſe prend ſans amour, on ſe quitte de même,
Souvent quand on ſe hait, on ſe jure qu'on s'aime,

On

VARIANTES.

(*) Athletes languiſſans, vous n'étes plus Achilles,
Vos feux ſe ſont éteints, ce Dieu vous a quitté,
La honte eſt le ſeul prix de l'incapacité.
* Suivi
(**) L'amour des bons vieux tems chaque jour dégénere;
Jadis il était pur, diſcret, tendre, ſincere,
Il n'eſt plus à préſent que léger & trompeur
La débauche à la fin en proſcrivit le cœur,
On ſe prend ſans nul goût, ſouvent par ſtratagême,
Et quand même on ſe hait, on ſe jure qu'on s'aime;
On ſe brouille; on ſe quitte, on change, on ſe reprend.
La tendreſſe vénale & s'achete & ſe vend.

On se brouille, on revient, on change, on se reprend,
De nos jours la tendresse & s'achete & se vend.

(*i*) Cet homme du bel air, prodigue de caresses,
Voudrait comme Tarquin suborner nos Lucreces:
S'il essuye un refus, pour venger cet affront,
Sa langue sur leurs mœurs distile son poison;
S'il est vainqueur, voyez ce galant Coriphée
D'une indigne victoire ériger un trophée,
Amener ses captifs, comme un autre César
Dans un jour de triomphe, atachés à son char,
Et se vanter tout haut de son bonheur insigne.

(*k*) Non, de ces procédés la bassesse m'indigne,
Il n'est plus de secret, d'honneur, de bonne foi,
L'amour est déthrôné, l'orgueil donne la loi.

VARIANTES.

(i) Cet homme du bel air brulant de mille flammes,
Ose attaquer l'honneur des plus pudiques femmes;
S'il essuye un refus, calomniant leurs mœurs,
Il venge en scélérat l'affront de ses fureurs;
S'il est vainqueur, voyez ce galant Coryphée
Du sexe à son humeur ériger un trophée,
En triomphe pompeux comme un autre César,
Amener ses captifs enchaînés à son char,
Et se vanter tout haut de son bonheur insigne.

(*k*) Ah! de ces procédés à bon droit je m'indigne,
Il n'est plus de secret, d'honneur, de bonne foi,
L'inconstance en amour donne par-tout la loi.

Je ne fais qu'effleurer, mais si je voulais mordre,
(*l*) Je vous exposerais le coupable désordre
Qu'un amant du bel air, par la légéreté,
Fait & fera toujours dans la société ; *
Comment dans nos maisons un enfant né du crime
Usurpe biens & droits sur le fils légitime,
A l'abri d'un faux nom réunissant sur lui,
Malgré toutes les loix, l'héritage d'autrui.

Vous direz qu'un mari se rit de cet échange,
(*) Et que le talion avec plaisir le venge ;
Soit, mais l'ordre établi n'en est-il pas troublé,
Quand un crime produit un crime redoublé?
Quel usage du tems! indignes Sybarites,
Vos amoureux larcins sont donc tous vos mérites?

Supo-

VARIANTES.

(*l*) Je vous exposerais le criminel désordre
Que cet amour bizarre en sa légéreté
Fait & fera toujours à la société ;
Comment au détriment de l'enfant légitime;
Le bâtard s'introduit, le mange ou le supprime ;
A l'abri d'un faux nom réunissant sur lui,
En dépit du bon droit, l'héritage d'autrui.

* à la Societé

(*) Et que le talion dessus d'autres le venge ;
J'en conviens, mais au vrai vos torts sont ils moins grands ?
Un vil libertinage a corrompu nos tems;
O siecle! ô mœurs! hélas! trop indigne licence !
Il n'est plus de vertus, il n'est plus d'innocence.

Supoſons qu'un galant, favoriſé du ſort,
** Ateignît dans ſa courſe aux ans du vieux Neſtor,
Examinons tous deux la vie irréguliere
Qu'on lui verrait mener dans ſa longue carriere.

(m) De ſa jeuneſſe ardente il donnera les jours
Aux charmes inconſtans des frivoles amours,
Mais puni des excès de ſa flamme légere
De ſes fougueux écarts emportant le ſalaire,
Il quitte la roture, & dans un plus beau champ
Des femmes de la cour il groſſit ſon roman,
Il intrigue, il tracaſſe, il entreprend, il tente,
Il abuſe à ſon gré d'une fille innocente,
Il remplace l'amour, dont il eſt moins ſéduit
Par l'éclat indécent, le ſcandale, & le bruit, »

VARIANTES.

(**) Pût atteindre en ſon cours aux ans du vieux Neſtor,

(m) De ce tems précieux il donnera les jours
Aux charmes inconſtans des folâtres amours;
Là ſe prêtant aux goûts d'une femme quinteuſe,
Ici ſe ruinant pour plaire à la joueuſe,
Il eſt par la coquette adroitement trompé,
Et déſigné du doigt par le monde attroupé;
Enſuite ſous le joug d'une femme inſolente,
Excité par le fiel de ſa langue méchante,
Et par ſon artifice en cent façons commis,
Il eſt forcé de rompre avec tous ſes amis;
Eſclave de Corinne ou rampant ſous Julie,
Vous le verrez enfin pour comble de folie,
Conſumer tout ſon tems à gagner des valets,
Et prendre des maris dans ſes lâches filets?.

Là se prêtant au goût d'une femme quinteuse,
Ici se ruinant pour plaire à la joueuse,
Bientôt par la coquette adroitement trompé,
Et désigné du doigt par le monde attroupé;
Enfin par ce désordre usé même avant l'âge,
N'ayant plus de l'amour que le flateur langage,
Et gardant pour le sexe un goût enraciné,
Il regnait autrefois; je le vois enchaîné,
Je le vois sous le joug d'une femme insolente,
Excité par le fiel de sa langue méchante,
Et par son artifice en cent façons commis,
Il est forcé de rompre avec tous ses amis.

Si j'avais de mes jours à rendre un pareil compte,
(n) Vous m'en verriez rougir de dépit & de honte;
Qu'un galant éfronté s'en fasse seul honneur,
Je méprise sa gloire en plaignant son erreur.

Ah! sans nous avilir, restons ce que nous sommes,
Tous ces éfeminés ressemblent-ils aux hommes?
(o) Livrés à la molesse, & perdus sans retour,
Dans l'ordre le plus bas esclaves de l'amour,
Ce sont les descendans du lâche HE'LIOGABALE.

Mais

VARIANTES.

(n) J'en rougirais cent fois de dépit & de honte;
L'homme à bonne fortune en aura tout l'honneur;
Je lui laisse, CHAZOT, sa gloire de bon cœur.

(o) Pour relever leur cœur je ne vois nul retour,
Dans l'ordre le plus bas esclave de l'amour,
Ce sont des descendans du lâche Héliogabale.

Mais HERCULE, dit-on, fila bien pour OMPHALE:
(p) Soit, égalez d'abord son courage inoui,
Terrassez des tirans ; & filez comme lui :
Servez votre pays comme il servit la Grece;
Et méritez le droit d'avoir une faiblesse.
Diane ornait les nuits, avant qu'Endymion
Fît naître dans son cœur sa folle passion :
Avant qu'après Daphné l'on vît courir son frere,
Il avait parcouru l'un & l'autre hémisphere;
(q) Pluton dans les enfers, tenant l'urne en ses mains,
Avait jugé long tems tous les pâles humains,
Avant que de Céres il enlevât la fille.

VARIANTES.

(p) Je le sais, terrassez des monstres aujourd'hui,
Et demain s'il le faut filez tout comme lui ;
Imitez ses vertus & ses hautes prouesses,
Peut être en leur faveur on verra vos faiblesses.
Diane ornait &c.

(q) Il faut de grands talens pour couvrir des défauts;
L'amour a souvent fait la honte des Héros,
Et sans le haut éclat d'un rare & grand mérite,
Une vertu tachée est à la fin proscrite.

Ah! cette ardeur, CHAZOT, qu'inspirent les desirs,
Vous rend un Cicéron plaidant pour vos plaisirs ;
Les roses selon vous semblent des fleurs divines,
J'ose vous enseigner qu'elles ont des épines,
Et sur vos passions tenant les yeux ouverts,
En louant les plaisirs vous montrer leur revers.

A Virgile ou Voltaire on passe une cheville ;
Aux petits rimailleurs, dépourvus de beautés,
Dont les defauts nombreux ne sont point rachetés,
On marque des mépris, le siffet les assomme ;
Je ne vous passe rien, si vous n'êtes grand homme.
Tout fait illusion à vos jeunes désirs,
L'amour, les jeux, les ris, la troupe des plaisirs :
De ce perfide enfant la cour voluptueuse,
Tranquille en apparence, est toujours orageuse :
Arrachez tout-à-fait le bandeau de vos yeux,
Apercevez enfin ces pieges dangereux.

A Cythere un beau jour Vénus, par fantaisie,
Des habits de Minerve embellit la Folie,
Et voulut qu'elle ouvrît son école aux amans ;
La Folie affecta le ton des sentimens,
Et leur fit des sermons sur l'amour platonique ;
Les Sages, dédaignant sa parure héroïque,
Découvrirent d'abord sa marotte à grelots ;
Mais elle demeura la maîtresse des sots ;
Son Université qui s'accroît & prospere ;
A banni le bon sens, en prêchant l'art de plaire :
De là nous sont venus tant de fades galans,
Romanesques esprits, amans extravagans.

Le début de l'amour est doux & plein de charmes,
A ses premiers assauts a-t-on rendu les armes ?

(r) Son rapide succès le rend maître de tout,
Sa fin c'est le regret, le dépit, le dégoût :
C'est un cheval fougueux, qui s'emporte & vous guide,
Il est trop dangereux en lui lâchant la bride,
La sagesse est le mors qui le peut arrêter.

Voyez donc si j'ai tort de ne vous point flater ;
Examinez ici que de maux * dans ce monde
A causé cet amour que dans mes vers je fronde.

Léandre pour Héro périt dans l'Hellespont,
(s) Le maître en l'art d'aimer fut banni dans le Pont ;

Tant

VARIANTES.

(r) Il gagne chaque jour, se rend maître de tout,
Sa fin c'est le dépit, bien souvent le dégoût.
Il est souvent funeste en lui lâchant la bride ;
C'est un cheval fougueux qui s'emporte & vous guide ;
Insensible à la main dans ses transports ardens
Il court insensément en traversant les champs,
Par des bois, des rochers, des monts, des précipices,
Et vous préparera cent sortes de supplices,
La modération peut seule l'arrêter.

* dans le monde

(s) L'art d'aimer fit bannir Ovide dans le Pont ;
Tant qu'Achille jaloux fut outré de colere,
Le sang des Grecs rougit du Xante l'onde claire,
L'adultere Paris alluma ce flambeau
Que le triste Priam descendant au tombeau

Vit

Tant qu'ACHILLE amoureux écouta sa colere,
HECTOR du sang des Grecs faisait rougir la terre:
L'adultere PARIS aluma ce flambeau
Par qui le vieux PRIAM, descendant au tombeau,
Dans la fatale nuit, la derniere de Troie,
Vit aux flammes des Grecs sa capitale en proie.

Si vous me demandez des exemples plus grands,
(t) Les fastes des humains en ont rempli les tems.
On ne reconnaît plus, tant le sort est injuste,
Le bras droit de CESAR, le fier rival d'AUGUSTE †
*Sur les mers d'Actium esclave de l'amour,
Lorsqu'il perd CLEOPATRE & sa gloire * en jour.
Quand l'Anglais dans Paris porta sa violence,
AGNES à CHARLES SEPT fit oublier la France,
Du grand TURENNE enfin imprimez-vous ce trait,
Envers son Roi l'amour le rendit indiscret.

Craignez donc cet enfant & ses flèches dorées,
Gardez-vous de porter ses brillantes livrées;

†ANTOINE. (v) Qui

VARIANTES.

Vit brûler son palais au fier Pyrrhus en proie,
Cette fatale nuit, la derniere de Troie.
* Sur les murs &c.
(t) Les fastes des humains en marquent de tout tems;
On ne reconnaît plus, tant le sort est injuste! &c.
* en un jour;

Il fait ſes plus grands maux, même en vous careſſant,
Et s'il perdit DIDON ; ce fut en l'embraſſant.
(v) Qui pourrait raconter toutes ſes perfidies,
Et combien ſes fureurs ont fait de tragédies ?

Ne vous attendez point que ** dans mes vers mordans,
J'ajoute à ces vieux faits des exemples récens,
Je me ſuis pour toujours interdit la ſatire ;
Il eſt bon de reprendre, † & cruel de médire.
Mais par quelle raiſon décrier les plaiſirs ?
Eſt-il rien de plus doux que les tendres deſirs ?
Et que peut-on gagner, quand d'une humeur auſtere
On va prêchant toujours la morale ſévere,
Dans des vers chevillés triſtement vertueux ?
Quoi, veut-on repeupler des couvents de Chartreux ?
(x) Veut-on que la raiſon, outrageant la Nature,
En herbe oſe étouffer notre race future ?

Serions-

VARIANTES.

(v) Qu'il gliſſa dans ſon ſein cette flamme ennemie
Dont la fureur outrée attenta ſur ſa vie.

** dans des vers mordans

† infame de médire.

(x) Et ſans virilité nous rendre tous conformes
Aux peuples du ſerrail, à ces monſtres difformes

Je

Serions-nous par raiſon de ces monſtres hideux,
Par un Bacha jaloux réduits à leurs neveux?
Je veux être Ixion, je veux être Tantale,
Si jamais à ce but a tendu ma morale;
La ſageſſe, CHAZOT, prudente en ſes leçons,
Evite les excès où donnaient les CATONS.
Loin d'ici ce Docteur qui ſans ceſſe nous damne
L'amour eſt aprouvé; l'abus on le condamne.
Rien n'eſt de ſa nature abſolument mauvais.
Mais le bien & le mal ſont voiſins d'aſſez près.

(*) L'amour paraît ſemblable aux plantes venimeuſes,
Mortelles quelquefois, & toujours dangereuſes;
Mais en les mitigeant de ſavans médecins
S'en ſervent, par leur art, au ſalut des humains:
Loin d'être un aliment, ce doit être un remede.

Un amour modéré peut venir à notre aide,
Quand laſſés d'un travail long & laborieux,
Nous emprunrons de lui quelques momens joyeux.

C'eſt

VARIANTES.

Que le ſer a privés de tout ſexe à la fois?
Veut on nous rabaiſſer à cet indigne emploi?

Je conſens de ſouffrir tous les maux de Tantale,
Si jamais à ce but a tendu ma morale;
Non la raiſon plus douce en ſes ſages décrets,
Apprend également à fuir tous les excès:
Loin d'ici ce Docteur qui ſans ceſſe nous damne,
L'uſage eſt approuvé, l'abus on le condamne; &c.

(*) L'amour eſt comme ſont ces plantes venimeuſes,

Si je vous ai tracé d'une touche légere
Les écueils diférens qu'ont les mers de Cythere,
C'eſt pour vous empêcher d'y périr quelque jour;
Arroſez cependant les myrthes de l'Amour,
Et ſuivant les conſeils, que vous dicte ma verve,
En adorant Vénus n'oubliez pas Minerve,
(y) Et recueillez toujours, ſenſible à votre nom,
Les ſufrages de Mars avec ceux d'Apollon.

Ainſi l'on vit jadis dans Rome floriſſante,
Lorſque tant de Héros la rendaient triomphante,
(z) Que dans le Panthéon le Sénat vertueux,
Ayant tous les talens, adorait tous les Dieux.

VARIANTES.

(y) Et joignez avec ſoin, ſenſible à votre nom,
Aux myrthes amoureux les lauriers d'Apollon.
(z) Que dans le Panthéon ſans choix injurieux,
L'encens des Sénateurs fumait pour tous les dieux.

ÉPITRE XVIII.

AU MARECHAL KEITH.

* *Imitation du Troiſieme Livre de Lucrece.*

Sur les vaines terreurs de la mort, & les frayeurs d'une autre vie.

IL n'eſt plus ce Saxon, ce Héros de la France,
Qui du ſuperbe Anglais renverſa la balance,
De l'Aigle des Céſars abaiſſa la fierté,
Domta dans ſes roſeaux le Belge épouvanté,
Et rendit aux Français leur audace premiere.

Ah! Mars dans les combats prolongea ſa carriere;
Mais le cruel trépas, qui dans ces champs fameux
Reſpecta du Héros les jours victorieux,
Et ménageait en lui les deſtins de la France,
Dans les bras de la paix, qu'on dut à ſa vaillance,
Le frape dans ſon lit, & lui laiſſe, en mourant,
Envier les deſtins qu'ont eus, en combatant,
Le généreux BELLISLE & illuſtre BAVIERE:
Ce Héros triomphant eſt réduit en pouſſiere;
Tout eſt aneanti, de l'Achille Saxon
Il ne nous reſte rien que ſon illuſtre nom,

Des

* *Ces mots manquent aux autres Editions.*

Des ſons articulés, des ſillabes ſtériles
Qui frapent du timpan les membranes ſubtiles,
Et vont ſe diſſiper dans l'eſpace des airs,
Tandis que le grand homme eſt rongé par les vers.

Nos ſoupirs, nos regrets, ce * ſouvenir, ſa gloire,
Ses combats, où toujours préſida la victoire,
Tout ſe perd à la fin. l'immenſité des tems
Abſorbe juſqu'aux noms des plus grands Conquérans.

Si MAURICE n'eſt plus, dites, qu'à-t-il à craindre ?
Nous, qui l'avons perdu c'eſt à nous de nous plaindre ;
C'eſt un pilote heureux qui vient d'entrer au port.

Le Sage de ſang fraid doit regarder la mort ;
Des maux déſeſpérés ſon ſecours nous délivre,
Il n'eſt plus de tourmens dès qu'on ceſſe de vivre ;
Qui connaît le trépas, ne le fuit ni le craint.

Ce n'eſt pas, croyez-moi, ce fantôme qu'on peint,
Ce ſequélette éfrayant dont la faim dévorante
Engloutir des humains la dépouille ſanglante,

VARIANTES.

* ſon ſouvenir,

Et par d'amples moissons, qu'il fait dans l'Univers,
Remplit incessament l'abime des enfers;
Ce sont des songes vains que ces plaintives ombres
Qui passent, sans retour, dans des demeures sombres,

Dans des lieux de douleurs, où ces esprits tremblans
Soufriront, sans espoir, d'éternels châtimens,
Les fables de l'Egypte, & celles de nos peres
Sont un frivole amas de pompeuses chimeres,
La crainte & l'artifice ont produit ces erreurs.

Ah! repoussons, cher KEITH, ces indignes terreurs,
La vérité paraît, mes vers sont ses organes,
Mensonges consacrés, mais en effet profanes,
Ne vous montrez ici que pour être vaincus.

Dépouillons le trépas de tous les atributs
Dont la secrette horreur révolte la Nature.
Qu'importe que des vers le corps soit la pâture?
Ne voyons dans la mort qu'un tranquille sommeil,
A l'abri des malheurs, sans songe, sans réveil;
Et quand même après nous une faible étincelle,
Un atome inconnu, qu'on nomme ame immortelle,

Ranimant du trépas la froide inaction,
Pourroit braver les loix de la destruction;

Hélas!

Hélas! tout eſt égal pour notre cendre éteinte;
Il n'eſt aucun objet ni d'eſpoir ni de crainte.

Qu'aurais-je à redouter au ſéjour éternel?
Quoi, le Dieu que j'adore eſt-ce un tiran cruel?
Serais-je après ma mort l'innocente victime
De l'Auteur dont je tiens ce ſouffle qui m'anime,
Et ces tendres deſirs des ſens voluptueux?

Si l'eſprit des mortels ſortit des mains des Dieux,
Se peut-il que ces Dieux, puniſſent leur ouvrage
Des imperfections qui furent ſon partage?
Non, ma raiſon répugne à de tels ſentimens.

Un pere, dont le cœur eſt tendre à ſes enfans,
Serait-il parmi nous aſſez dur & bizarre,
Pour accabler ſon fils d'un châtiment barbare,
Si ce malheureux fruit de ſa fécondité
Le choquait en naiſſant par ſa diformité?

Un fils dénaturé peut irriter ſon pere,
Et ſe voir écraſé du poids de ſa colere;
Mais nous, contre les Dieux que peut notre fureur?
Rien ne peut altérer leur éternel bonheur.

Ecarts audacieux de notre extravagance;
Pourriez-vous ofenſer l'auguſte Providence?
Signalez, fiers géans, votre rebellion,
Entaſſez, s'il ſe peut Oſſa ſur Pélion,

Armez contre le Ciel votre bras redoutable!
Vous ne sauriez heurter ce thrône inébranlable;
Dieu voudrait-il punir qui ne peut l'ofenser?
Un Dieu sans passions peut il se courroucer?
Je connais ses bienfaits, sa bonté, sa clémence;
Qui le dépeint barbare, est le seul qui l'ofense.

Ah! cette ame, cher KEITH, qu'on ne peut définir,
Et qu'après notre mort un tiran doit punir,
Ce nous qui n'est pas nous, cet être chimérique
Disparaît au flambeau que porte la Physique:
Que le peuple hébété respecte ce roman;
Regardons d'un œil ferme & l'être & le néant.

J'implore ton secours, ô divine Uranie!
Accorde à ma raison les ailes du génie,
Montre moi la Nature au feu de tes clartés,
Heureux qui peut connaître & voir tes vérités!

Déjà l'expérience entr'ouvre la barriere,
Je vois LUCRECE & LOCKE au bout de la carriere;
Venez, suivons leurs pas, & montrons aux humains
Leur nature, leur être, & quels sont leurs destins.
Examinons l'esprit depuis son origine,
Pendant tous ses progrès, jusqu'à notre ruine.
Il naît, se dévelope & croît avec nos sens,
Il éprouve avec eux diférens changemens:

Ainsi

Ainſi que notre corps, débile dans l'enfance,
Etourdi, plein de feu dans notre adoleſcence,
Abatu par les maux, & fort dans la ſanté,
Il baiſſe, il s'afaiblit dans la caducité.
Il périt avec nous, ſon deſtin eſt le même.

Mais l'ame, qu'on nous dit de nature ſuprême,
Quoi! cet être immortel, preſque l'égal des Dieux,
Quitterait-il pour nous l'heureux ſejour des Dieux?
Daignerait-il s'unir à ce corps peu durable,
A la matiere ingrate, abjecte & périſſable,
Epier les momens des plaiſirs de Vénus,
Se tenir en vedette, animer le fœtus,
Et s'enfermer neuf mois dans le ſein de la mère,
Dans un cachot obſcur priſonnier volontaire,
Pour s'expoſer après à tous les coups du Sort,
Soufrir le chaud, le froid, la douleur & la mort?

Voilà les viſions dont notre orgueil nous flate:
Conſultons ſur ces faits les enfans d'Hippocrate.
Voyons la méchanique & les jeux des reſſorts
Qui meuvent nos eſprits de même que nos corps.

Lorſque l'aſtre du jour termine ſa carriére,
Que le diſcret ſommeil ferme votre paupiete,
Que fait alors cette ame? élle dort avec vous;
Quand le ſang en fureur agite votre pouls.
Que par redoublement la fievre vous dévore,
Votre eſprit dérangé pendant l'accès s'ignore;
Laiſſez ſortir le ſang par ſes ruiſleaux ouverts,

Que ſa pourpre en jets d'eau s'élance dans les airs:
Bientôt le mal n'eſt plus, votre poumon reſpire,
Et l'eſprit égaré revient de ſon délire.

Voyez le verre en main ce dévot de Bacchus,
Il bégaye des mots, il ne les comprend plus;
Un homme évanui perd d'abord ſa penſée,
Son ame en ce moment, par les maux opreſſée,
Reſte ainſi que le corps dans l'engourdiſſement,
Auſſitôt qu'il revient de ce ſaiſiſſement,
Quand il rouvre les yeux, ſon ame apeſantie
Après un court trépas eſt rendue à la vie;
Souvent un peu de ſang, qui preſſe le cerveau,
De la faible raiſon étouſe le flambeau;
L'eſprit a pour penſer beſoin de nos organes.

S'il était dégagé de leurs fines membranes,
Comment pourrait il voir, ſentir, toucher, ouir,
Sans mémoire penſer, craindre ou ſe réjouir?
Cet atome immortel, ſans matiere ſolide,
Privé de tous les ſens n'eſt qu'un être ſtupide.

Il n'eſt qu'un nom pompeux, un fantôme idéal,
Peut il ſe ſouvenir de notre jour natal?
Sait-il ecmment le Ciel l'unit à la matiere,
Et quelle était jadis ſa nature premiere?

L'ame que je reçus, cet être clair voyant,
Avait très mal inſtruit mon eſprit en naiſſant:
Je n'ai pas aporté la plus légére trace
De ce qui ſe paſſa dans cet immenſe eſpace,

Dans

Dans ces tems où mon ame a du me précéder;
Sur ce fait ma mémoire a droit de décider.

Non, mon cœur atendri n'a point donné de
larmes
A ces jours rigoureux, à ces jours pleins d'alar-
mes, *
Quand dans nos champs féconds l'oppreſſeur
des Germains
Raviſſait les moiſſons qu'avaient ſemé nos mains,
Quand de nos ennemis la fureur diviſée
Ruinait tour à-tour ma patrie épuiſée,
Pillait les habitans, ſaccageait les cités;
Que les Cieux rigoureux, contre nous irrités,
Pour comble de nos maux envoyerent la peſte,
Qui de nos habitans emporta tout le reſte,
De ſon poiſon mortel corrompit enfin l'air,
Et fit de nos Etats un immenſe déſert.

Ces faits à mon eſprit ſont connus par l'Hi-
ſtoire:
S'il ſubſiſtait alors, il était ſans mémoire,
De l'avenir, cher KEITH, jugeons par le paſſé
Comme avant que je fuſſe il n'avait point penſé,
De même après ma mort, quand toutes mes
parties
Par la corruption ſeront anéanties,

VARIANTES.

* *La Guerre de 30 ans.*

Par un même destin il ne pensera plus;
Non, rien n'est plus certain, soyons-en convaincus,
Dès que nous finissons, notre ame est éclipsée.

Elle est en tout semblable à la flamme élancée,
Qui part du bois ardent dont elle se nourrit,
Et dès qu'il tombe en cendre, elle caisse & périt.

Oui, tel est notre sort, & je vois d'un œil ferme,
Que le tems fugitif m'aproche de mon terme,
Craindrais-je le trépas & ses coups imprévus?
Je sais qu'il me remet dans l'état où je fus
Pendant l'éternité qui précéda mon être;
Etais je malheureux avant qu'on m'ait vu naître?
Je me soumets aux loix de la nécessité,
Mes jours sont passagers, mon être est limité,
Je prévois mon trépas, faut-il que j'en murmure?

Ah! mortel orgueilleux, écoute la Nature:
C'est peu d'avoir sur toi répandu ses faveurs;
Elle veut bien encor détruire tes erreurs,
Vaincre tes préjugés, dissiper tes chimeres,
Enfin t'initier à ses savans misteres:
„ Je t'ai donné la vie, & c'est par mon concours
„ Que se forma ton corps, que s'accrurent tes jours:
„ Tes fibres déliés, leur tissure subtile,
„ Tout a dû t'annoncer que ton être est fragile;
„ A des conditions tu vis quelques momens,
„ Quand je te composais de divers élémens,

„ Je

„ Je leur promis alors que la mort équitable
„ Acquitterait un jour cet emprunt charitable;
„ Jouis de mes bienfaits, mais garde mon accord,
„ Je t'ai donné la vie; & du me dois ta mort;
„ Tu veux que mon secours alonge tes années,
„ Redoute, malheureux, tes tristes destinées,
„ Je vois fondre sur toi les maux & la douleur,
„ Le chagrin devorant te rongera le cœur;
„ Réduit à desirer la fin de ta carriere,
„ Ta main à tes parens fermera la paupiere,
„ A tes plus chers amis, à ta postérité;
„ Isolé dans le monde en ta caducité,
„ Et perdant chaque jour tes sens & ta pensée,
„ De tes derniers neveux tu seras la risée.
„ EUGENE & MARLBOROUGH, malgré leurs grands exploits,
„ Ont senti les effets de ces séveres loix;
„ CONDE', le grand CONDE', survécut à lui-même;
„ L'Auguste des Français, malgré son diadême,
„ Eprouva l'infortune à la fin de ses ans,
„ Et vit dans un tombeau porter tous ses enfans,
Voilà ce que dirait notre mere commune;
Hélas, trop vain mortel, son discours t'importune,
Ton cœur aime le monde, il brille, il éblouit,
Mais sa figure passe, & tout s'évanouit.
Malgré tant de dangers, tu desires la vie,
Le bien de tes parens, leur amour t'y convie,
Ta fin serait pour eux un lamentable deuil,
Tes affaires un tems ont besoin de ton œil;

Ah ! que de grands projets ta mort viendrait
suspendre !
Tu n'as rien achevé, que ne peut-elle atendre ?

Eh ! pourquoi malheureux ne t'es-tu point
hâté ?
Croyais-tu donc jouir de l'immortalité ?
Aprends que nos desirs nous suivent en tout âge,
Et que personne enfin n'acheva son ouvrage
Avant que d'arriver à son terme fatal !

Ou plutôt ou plus tard, le trépas est égal :
Tous les tems écoulés sont éfacés de l'être,
Cent ans passés sont moins que l'instant qui va
naître,
Tout change, & c'est, cher KEITH, la loi de
l'Univers,
Les fleuves orgueilleux renouvellent les mers ;
On engraisse la terre aride sans culture,
Lorsque l'air s'épaissit, un zéphire l'épure ;
Ces globes enflammés qui parcourent les cieux,
De l'astre des saisons renouvellent les feux :
La Nature, atentive, & de son bien avare,
Fait des pertes toujours, & toujours les répare ;
Depuis les élémens jusques aux végétaux,
Tout change & reproduit quelques objets nou-
veaux :
La matiere est durable & se métamorphose,
Mais si l'ordre l'unit, le tems la décompose.

Le Ciel pour peu de tems nous a prêté le jour ;
Mais tout doit s'animer, tout doit avoir son
tour :

Som-

Sommes-nous malheureux ſi la Parque infidelle
Ne fila pas pour nous les jours de FONTENELLE?
Serait ce donc à nous à redouter la mort?
A nous pauvres humains, fréles jouets du Sort,
Qui rampons dans la fange, & dont l'eſprit frivole
S'il ne poſſédait point le don de la parole,
Serait égal en tout à ceux des animaux?

Ah! voyons dans la mort la fin de tous nos maux,
Ennemis irrités, armez votre vengeance!
Le trépas me défend contre votre inſolence.
Grand Dieu! votre courroux devient même impuiſſant,
Et votre foudre envain frape mon monument;
La mort met à vos coups un éternel obſtacle.
J'ai vu de l'Univers le merveilleux ſpectacle,
J'ai joui de la vie & de ſes agrémens;
Et je rends de bon gré mon corps aux élémens.

Quoi CESAR qui ſoumit ſous ſon bras deſpotique
Tout l'Univers connu, Rome, ſa République;
Quoi, VIRGILE, l'auteur des plus ſublimes vers;
NEWTON, qui devina les loix de l'Univers;
Que dis-je? & vous auſſi vertueux MARC-AURELE,
L'exemple des humains, mon Héros, mon modele,
Vous avez tous ſubi les arrêts du trépas!
Ah! ſi le ſort cruel ne vous épargna pas,

Devous-

Devons nous murmurer si la Parque lassée
Vient du fil de nos jours trancher la trame usée?

Qu'est-ce que nos destins? L'homme nait pour
souffrir,
Il éleve, il détruit, il aime, il voit mourir,
Il pleure, il se console, il meurt enfin lui-même.

Voilà, pauvres humains, votre bonheur su-
préme;
Nous ne quittons ici qu'un séjour passager,
Nous vivons dans le monde, ainsi qu'un étran-
ger
Qui jouit en chemin d'un riant paysage,
Et ne s'arrête point aux gîtes du voyage.

Cher Keith, suivons les pas de nos prédécesseurs,
Faisons à notre tour place à nos successeurs;
Tout le monde a les siens, & nous aurons les
nôtres,
Ceux qui nous pleureront seront pleurés par
d'autres.

Allez, * lâches humains, que les feux éternels
Empêchent d'assouvir vos desirs criminels,
Vos austeres vertus n'en ont que l'aparence.

Mais nous, qui renonçons à toute recompense,
Nous qui ne croyons point vos éternels tourmens,
L'intérêt n'a jamais souillé nos sentimens;

Le

VARIANTES.

* Lâches Chrêtiens.

Le bien du genre humain, la vertu nous anime,
L'amour seul du devoir nous a fait fuir le crime ;
Oui, finissons sans trouble ; & mourons sans
regrets.
En laissant l'Univers comblé de nos bienfaits.
Ainsi l'astre du jour au bout de sa carriere
Répand sur l'horizon une douce lumiere,
Et les derniers rayons qu'il darde dans les airs
Sont les derniers soupirs qu'il donne à l'Univers.

ÉPITRE XIX.

A DARGET.

Apologie des Rois.

De mes productions laborieux copiſte,
Qui de tous mes écrits ſous ta clef tiens la liſte,
Confeſſe moi, DARGET, les ſecrets de ton cœur;
Dis moi, que penſes-tu d'un Maître ſi réveur,
Inégal, agité, penſif, diſtrait & ſombre,
Tel qu'eſt un Algébriſte en combinant un nombre?
Le plaiſir vainement veut dérider ſon front,
Il paraît abſorbé dans un travail profond,
Tu lui vois tellement faire la ſourde oreille,
Qu'à peine, quand tu lis, CICERON le réveille,
Alors, réflechiſſant au fond de ton cerveau
(*aa*) Sur un Roi ſi réveur dans un poſte ſi beau,
Tu

VARIANTES.

(*aa*) Sur ce Roi ſi rêveur dans un poſte auſſi beau,
M'examinant long-tems, n'eſt ce pas que tu penſes:
„ Son bon ſens dans la lune a fixé ſa ſéance?
„ Un Roi dans l'Univers n'a rien à ſouhaiter,
„ Son ſort eſt fortuné s'il en ſait profiter,
„ Il peut tout ce qu'il veut: ah! qu'heureux ſont les Princes,
„ Arbitres ſouverains d'un nombre de Provinces,
L'Univers

Tu penſes en toi-même, enviant ma fortune,
„ *Aſtolphe* n'a pas ſeul ſon bon ſens dans la lune,
„ † Un Roi dans l'Univers n'a rien à ſouhaiter,
„ Que ſon ſort eſt heureux, s'il ſait en profiter!
„ Il peut tout ce qu'il veut; ô trop fortunés Princes,
„ Arbitres ſouverains de nombreuſes Provinces,
„ Janus ouvre ſon temple ou le ferme à leur choix,
„ Les mortels ſemblent nés pour fléchir ſous leurs loix,
„ Idoles des humains, demi Dieux de ce monde,
„ Le Ciel qui les chérit les ſert & les ſeconde:
„ S'il plaiſait au Deſtin de couronner DARGET,
„ Au lieu d'aprofondir un pénible projet.
„ Ses beaux jours couleraient de plaiſirs, en delices,
„ A ſes vœux les Amous ſeraient toujours propices,
„ Buvant, riant, chantant du ſoir juſqu'au matin,
„ Les Dieux mêmes, les Dieux envieraient ſon deſtin.
„ Qui ſous le diadême a l'air mélancolique,
„ * N'eſt rien qu'un hipocondre, un rêveur lunatique.

Tout

VARIANTES.

„ L'Univers ſemble fait pour fléchir ſous leurs loix,
„ Et la guerre & la paix ſe font ſelon leur choix:
„ Idoles des humains, demi dieux de ce monde,
„ Leur empire s'étend ſur la terre & ſur l'onde.
„ Ah! s'il plaiſait au Ciel de couronner DARGET;
„ Au lieu de combiner quelque profond projet &c.
„ † Dans ſes différens goûts il peut ſe contenter,
„ * N'eſt qu'un cerveau bleſſé, miſanthrope & ſtoïque....

Tout doucement, DARGET, que ton esprit
calmé
** Apaise le courroux dont il est animé:
Ton erreur s'éblouit, & juge téméraire
Tu suis les préjugés qu'adopte le Vulgaire:
Ecartons l'apareil, l'illusion, l'éclat,
Examinons ici le fond de notre état.

La médiocrité fait le sort de ta vie,
Tes jours sont tous égaux, & ta fortune unie
Te plaçant au milieu des deux extrêmités,
Des besoins indigens, des superfluités,
Ecueils où si souvent le genre-humain échoue,
De ses biens mesurés en ce monde te doue;
Plus élevé qu'un nain, plus petit qu'un géant,
C'est être comme il faut, † c'est ton sort, sois
content,
Libre des embarras & d'un travail pénible,
Ton ame peut goûter un sort doux & paisible,
Jouissant du présent sans prévoir l'avenir,
Tous tes soins sur toi seul peuvent se réunir.

(*bb*) Ah! trop heureux DARGET, qui dans ta
vie obscure
Ne crains pour ton honneur l'outrage ni l'injure,
Que

VARIANTES.

*** Suspende pour un tems son faux zele enflammé,

† Ni petit ni trop grand;

(*bb*) Ah! trop heureux DARGET, goûte ta vie obscure;
Ne crains point pour ton nom l'outrage ni l'injure, &c.

Que sur les noms connus des Grands & des
Héros,
L'envie en frémissant, répandit à grands flots.

(cc) Pourvu qu'en ta maison ta femme douce,
honnête,
D'un bruyant carillon ne rompe point ta tête,
Qu'elle daigne du moins le soir, à ton retour,
T'accueillir, t'embrasser, ranimer ton amour:
Pourvu que du cerveau nulle âcreté fâcheuse
Ne porte sur des yeux son humeur douloureuse,
Pourvu que *Dalichamp* *) t'assure ta santé,
Que manque-t-il alors à ta félicité?

Je vois à la froideur, ton air, ta contenance,
* Que tu crois, cher DARGET, rempli de méfiance,
Qu'égayant mes crayons par un riant tableau,
Je flate tes destins en les peignant en beau.

U Eh

*) *Chirurgien.*

VARIANTES.

(cc) Pourvu qu'en ton logis ta femme douce, honnête,
D'un bruyant carillon ne rompe point ta tête,
Et qu'enfin t'accueillant le soir à ton retour,
Par ses embrassemens ranime ton amour;
Pourvu que du cerveau nulle âcreté fâcheuse
Ne porte sur tes yeux son humeur douloureuse,
Que *Dalichamp* te dise: oui vous vous portez bien;
Alors DARGET alors il ne te manque rien.

* Que tu crois tes chagrins passés sous le silence;

Eh bien donc, j'y consens, il ne faut plus rien taire,
O le fâcheux métier que d'être Secrétaire
Auprès d'un Maître Auteur, soi-disant bel esprit,
Qui du matin au soir lit, versifie, écrit,
Et croit la renommée, avec ses cent trompettes,
Occupée à prôner ses frivoles sornettes.
Tous les jours par cahiers mets ses vers au net,
Et quand tu les lui rends, Dieu sait le bruit qu'il fait;
D'un sévere examen le pointilleux scrupule
S'étend sur chaque point & sur chaque virgule,
Là sont des E muets qui devraient être ouverts,
** Ou c'est un mot de moins qui fait clocher un vers:
Puis en recopiant cet immortel ouvrage,
Tu donnes son Auteur au Diable à chaque page;
Tel est de ton histoire en deux mots le precis.
Mais viens, aprens de moi quels sont les vrais soucis,
Qui de nous est lié des plus fortes entraves,
Des Dargets ou des Rois qui sont les plus esclaves.
Tu crois par ce début que j'orne mes discours
(dd)Des paradoxes vains, la honte de nos jours,
Qui

VARIANTES.

** Là c'est un mot de trop ajouté dans un vers;
(dd) Du paradoxe en vogue & chéri de nos jours,
Qui perce en chaque ouvrage, & qui se fortifie
Par quelques argumens de la philosophie.
Soit paradoxe ou non, c'est une vérité
Que la grandeur des Rois cache par vanité &c.

Qui heurtant le bon sens, aux vérités rebelles;
Débitent des erreurs sous des formes nouvelles.

Soit paradoxe ou non, c'est une vérité,
Qu'on sent trop malgré soi, qu'on tait par vanité.

L'emploi d'un Souverain, DARGET, n'est pas facile,
Quand il veut gouverner en Roi vraiment habile,
Que sans se rebuter d'un pénible travail,
Il régle en ses Etats jusqu'au moindre détail.

Là Themis redressant sa balance inégale,
Et réprimant en vain la discorde infernale,
Aux loix de l'équité conformant ses arrêts,
Doit dans un tems donné terminer les procès;
Un hydre renaissant, qu'on nomme la chicane,
En aboyant contr'elle éleve un front profane,
Et lorsque dans les fers on veut le captiver,
Il s'échape à l'instant, & revient nous braver;
Cet ouvrage est pareil à ceux de Pénélope:
Mais qui ne deviendrait à bon droit misantrope,
Quand ayant terminé cent procès fatiguans,
On voit dans les plaideurs autant de mécontens,
Qui mesurant leurs droits au gré de leurs caprices,
De propos difamans accablent la Justice?

(ee) Il faut taxer le peuple : il subvient aux emplois
Atachés à la Cour, aux Finances, aux Loix ;
Ce que donne à l'Etat le fuseau, la charrue,
Aux Héros, ses vengeurs, de droit se distribue,
Et c'est à l'équité de régler ces impots,
Sur les biens des sujets diférens, inégaux ;
Quand le peuple se pleint qu'on charge les villages,
Le courtisan prétend qu'on augmente ses gages ;
Et féconds en projets qui bercent leur espoir,
Aucun ne veut donner, & tous veulent avoir ;
Qu'heureux serait le Roi, qui véritable Adepte,
Du grand œuvre un beau jour trouverait la recette ;
Plus heureux s'il pouvait : élevant leur raison,
Réaliser l'Etat qu'imagina PLATON!

*Mais

VARIANTES.

(ee) Là sur les facultés des états inégaux,
Aux loix de l'équité se reglent les impôts ;
Ce que paye à l'Etat le fuseau, la charrue,
Au soldat affamé de droit se distribue ;
Le peuple doit fournir aux différens emplois
Qui servent & la cour, la finance & les loix ;
Le debiteur chargé prétend qu'on le soulage,
Le courtisan avide exige d'avantage,
Et féconds en projets qui bercent leur espoir,
Aucun ne veut payer & tous veulent avoir.
Qu'heureux serait le Roi qui véritable Adepte,
Du grand-œuvre en effet trouverait la recette!
Plus heureux s'il pouvait d'inquiets citoyens
Faire pour leur repos des Platoniciens!

* Mais voici d'autres soins, il faut qu'un bras
sévere
Retienne en son devoir le fougueux militaire;
Dans son libertinage un farouche soldat,
** Parjure à ses sermens, renverserait l'Etat;
En ses Prétoriens Rome eut autant de traîtres,
Ils marchandaient l'Empire, & lui donnaient des
maîtres;
(*ff*) il faut que ces lions, pour les combats
nourris,
Par Bellone lâchés, soient domtés par Thémis;
Mais pour assujettir leur fiere indépendance,
Mais pour donner un frein à leur folle licence,
Ils nous faut tour à tour employer la rigueur,
L'espérance, la crainte, & même la douceur;
(*gg*) Il faut, pour que l'Etat ne perde point sa
gloire,
Au milieu de la paix préparer la victoire,
Afin que tant d'esprits, unis par le devoir,
Ne forment qu'un seul corps, qu'un seul chef
fait mouvoir.

VARIANTES.

* Ici sont d'autres soins, il faut qu'un bras sévere &c.

** Loin de le soutenir, renverserait l'Etat.

(*ff*) Si c'est pour les combats qu'on nourrit ces lions,
Bellone seule a droit d'allonger leurs chaînons;
Mais pour assujettir leur fiere indépendance,
Pour opposer un frein à leur folle licence, &c.

(*gg*) La prudence après tout a droit de nous restraindre,
Il faut nous faire aimer, il faut nous faire craindre.

C'eſt lui dont la raiſon, pour ſervir la patrie,
Guide, excite, modere ou retient leur furie.
„ Ah! grace au Ciel, dis-tu, prenant un air aiſé,
„ Mon maître en ce diſcours enfin s'eſt épuiſé.
Epuiſé? Moi? Mais oui, DARGET, cette matiere
Pour un homme d'Etat eſt une ample carriere;
Je ne t'ai préſenté que trois points diferens,
Il en eſt plus de mille & tous ſont importans.

Dans le Gouvernement la ſûreté publique
(*hh*) Ne peut ſe ſoutenir que par la politique:
En uniſſant les Rois elle opoſe à propos
Le pouvoir des amis au pouvoir des rivaux,
Et par les poids égaux d'un prudent équilibre,
Elle maintient l'Europe indépendante & libre;
Tant que la bonne foi parla dans les traités,
Ces utiles liens ont été reſpectés;
(*ii*) Mais bientôt l'intérêt, corrompant la droiture,
Amena l'artifice & même l'impoſture;

La

VARIANTES.

(*hh*) Dans le gouvernement la ſûreté publique
Se fonde & ſe ſoutient deſſus la politique;
En uniſſant les Rois elle oppoſe à propos
Leur puiſſance aux deſſeins d'ambitieux rivaux,
Et par le juſte poids d'un prudent équilibre &c.

(*ii*) L'intérêt les ſouilla preſqu'en leur origine;
Sa bouche empoiſonnée y prêcha ſa doctrine;

Avec

La politique alors adopta le soupçon;
L'envie aux noirs serpens, l'afreuse trahison,
Préparerent de loin les jours de la vengeance,
Et de tant de forfaits on fit une science;
Le monde fut peuplé d'illustres scélérats,
Pestes du genre-humain & fléaux des Etats.
La sagesse elle-même adopta ces maximes,
Et devint criminelle en combattant les crimes;
Dans le conseil des Rois on osa les citer,
Tout pacte eut un sens louche & put s'interpréter;
Tout traité fut suspect & devint un problême,
La fraude sur son front posa le diadême;
Des crimes dont le peuple est puni par les loix,
Devinrent des vertus apartenant aux Rois.

* Depuis que les forfaits parurent légitimés,
Nous voyons sous nos pas entr'ouvrir les abimes;

VARIANTES.

Avec lui s'y gliſſa le méfiant ſoupçon,
L'envie aux noirs ſerpens, la fiere ambition,
La vanité, l'orgueil, la fineſſe, l'intrigue,
Et la haine funeſte en fureurs ſi prodigue;
Le monde fut peuplé d'illuſtres ſcélérats,
Peſte du genre-humain & fléau des Etats.
Le politique enfin dégénérant en fourbe,
Comme un ſerpent rampant ſe replie & ſe courbe,
Il cache ſes poiſons deſſous l'appas des fleurs;
C'eſt un caméléon qui prend mille couleurs;
Dans le conſeil des Rois il ſouffle les Miniſtres,
Il dreſſe des projets aux nations ſiniſtres;
Ces crimes par les loix ſur les peuples punis,
Sous la pourpre, grand Dieu, paraiſſant anoblis.
* Depuis que l'Univers adopta ces maximes,

Nous sommes entourés de cent pieges tendus,
** Comme sur ces glacis, avec art défendus,
Où l'assiégeant timide, en main tenant la sonde,
Avance en éventant les mines à la ronde.

Entre les Souverains il n'est que peu d'amis,
Les plus proches voisins sont les plus ennemis:
L'un de l'autre en secret ils trament la ruine,
Il faut qu'on les observe, il faut qu'on les devine,
Et d'un œil pénétrant lisant dans l'avenir,
* Il faut y voir le mal que l'on doit prévenir.

Tels sont les soins, DARGET, que la Couronne exige,
(kk) Mais à moins que le Ciel ne fasse un grand prodige,
Lors même que le Prince est quitte envers l'Etat,
Le peuple de son Roi juge comme un ingrat.

On veut qu'il sache tout, la guerre, la finance,
L'art de négocier, & la Jurisprudence,
Qu'il soit universel dans ce vaste métier,
Dont chaque point demande un homme tout entier;

Celui

VARIANTES.

** Comme sur ces glacis d'ennemis défendus,
* Découvrir tout le mal que l'on doit prévenir.
(kk) Souvent sur ses devoirs le sage se néglige;
Lors même qu'il est quitte envers tout son Etat,
Le public de ces Rois juge comme un ingrat.

Celui qui l'ofensa le trouve trop sévere,
L'autre le croit trop doux, celui ci trop colere;
Fait-il la guerre? on dit: „ C'est un Roi furieux,
„ Le Ciel, pour nous punir, l'a fait ambitieux.

(ll) S'il se maintient en paix; „ Ce Monarque stupide
„ Redoute les dangers, la gloire l'intimide.
S'il gouverne lui seul: „ C'est un Prince jaloux,
„ Têtu, capricieux, qui ne suit que ses goûts.
Commet-il de l'Etat le soin à ses Ministres?
„ Pourquoi tolere-t-il tous leurs complots sinistres?
A-t-il des favoris? „ son faible fait pitié.
N'en a-t-il point? „ ce Prince est sourd à l'amitié.
L'un est trop remuant, l'autre craint la fatigue,
L'œconome est vilain, le libéral prodigue,
Et le galant sur-tout passe pour débauché.

Tel est de notre Etat le portrait ébanché,
Comment joindre, DARGET, tout grands Rois que nous sommes,
Les vertus qu'ont les Dieux aux faiblesses des hommes?

VARIANTES.

(ll) S'il conserve la paix sans honneur & sans gloire,
Sans doute que son nom brillera dans l'histoire;
S'il gouverne par lui, c'est un Prince jaloux,
Têtu, capricieux, qui ne suit que ses goûts;
Commet-il de l'Etat le soin à ses ministres?
On l'assassine alors par cent propos sinistres; &c.

L'humanité n'a point tant de perfections:
Si nous voulons des Rois privés de passions
†Dont la tranquillité ne saurait être émue,
Allons, qu'ADAM*) travaille & fasse une statue.
(*mm*) Et pourquoi se flater d'apaiser ces frondeurs?
CESAR eut ses jaloux, TITUS eut ses censeurs.

Veux-tu savoir pourquoi la cruelle satire
** S'acharne sur les Rois, & toujours les déchire?
C'est que, par son penchant aimant la liberté,
(*nn*) L'homme hait un pouvoir qui n'est pas limité;
Et du maître au sujet la grande diférence
Rabaissant son orgueïl, bleſſe son arrogance.
L'un se dit en secret, „ je condamne le Roi,
„ Il n'a jamais l'esprit de penser comme moi:
Un

*) Sculpteur.

VARIANTES.

† D'un esprit tout égal & que rien ne remue,

(*mm*) Ce simulacre vain d'un marbre inanimé
Serait digne; je crois, d'être seul estimé.

** S'acharne sur les Rois, les mord & les déchire?

(*nn*) L'homme craint un pouvoir qui n'est point limité.
Vois de quelques Seigneurs la basse jalousie,
Vois comme ils sont rongés de dépit & d'envie,
De n'oser élever leurs vœux ambitieux
A ce trône où tout Roi leur devient odieux.
Pour calmer leur dépit ils frondent la régence
Des Rois dont ils voudraient occuper la puissance:
Vois ce tas de grimauds, d'obérés mécontens, &c.

Un autre dit tout haut, „ si j'étais dans sa place,
„ Notre Gouvernement aurait une autre face.
Vois-tu ce peuple abject d'obérés, mécontens,
Solliciteurs fâcheux de tous postes vacans;
Tous veulent les avoir, on les donne aux plus dignes,
Alors de ces jaloux les satires malignes,
* Qui comme autant d'affronts regardent les refus,
Défigurent nos traits, noircissent nos vertus.
De nouveaux mécontens cette troupe grossie
Epilogue tout haut le cours de notre vie,
Le Ciel même jamais n'a pu les contenter,
Un Roi, faible mortel, pourrait-il s'en flater?
Aimer toujours le bien, le suivre par principe,
** Mépriser un vain bruit, dont l'écho se dissipe,
C'est-là notre parti: laissons donc bourdonner
Cet essaim de frelons, sans nous en chagriner,
(oo) A ces Juges des Rois si nous osions répondre,
Par le mot de l'énigme on pourrait les confondre; Ils

VARIANTES.

* Pour venger les affronts qu'impriment les refus,
Défigurent nos traits, noircissent nos vertus:
De nouveaux mécontens cette troupe grossie
Epilogue tout haut le cours de notre vie;
Le Ciel même jamais n'a pu les contenter,
Un Roi faible mortel pourrait il s'en flatter?
** Sans faire attention au bruit qui se dissipe,
(oo) Si risquant nos secrets nous osons leur répondre,
Par le mot de l'énigme on pourrait les confondre;

Nos

Ils n'ont vû que de loin ces importans objets,
Ces censeurs pointilleux sont autant de Dargets;
La critique est aisée, & l'art est dificile,
Un Citoyen charmant fait un Roi mal-habile',
Et tous ces Phaétons, si savans dans notre art,
Tomberaient de l'Olympe en guidant notre char.

Ne pense point, DARGET, que dangereux Sophiste,
De cent Rois criminels afreux apologiste,
Abusant de ma lyre & du charme des vers,
Je chante des tirans, l'horreur de l'Univers:
Ma muse ose blâmer la funeste conduite
(pp) De ces vulgaires Rois sans honneur, sans mérite,
Endormis sur le thrône, ou pleins de vains projets,
Trop mous vers leurs voisins, trop durs vers leurs sujets;

Je

VARIANTES.

Nos censeurs obstinés sont autant de Dargets,
Ils n'ont vu que de loin ces importans objets;
La critique est aisée & l'art est difficile;
Un particulier doux fait un Roi mal-habile,
Et tous ces Phaétons, jeunes présomptueux,
Devenus souverains feraient cent fois pis qu'eux.

(pp) De ces vulgaires Rois qui n'ont aucun mérite,
Lâches, inappliqués, faciles, indolens,
Avides, oppresseurs, inhumains, violens,
Je vais &c.

Je vais te crayonner leurs traits d'après nature ;
Un tel.... mais mon discours te lasse outre mesure,
* Tu brûles, cher DARGET, de revoir ta maison,
Où ta femme t'atend pour plus d'une raison ;
(qq) Je crois ouir gronder ta cuisiniere experte,
Déja le rôti seche, & la table est couverte,
Tes ragouts délicats vont tous se refroidir,
Et ton cocher là bas fouete à nous étourdir.
Dix heures vont sonner, lassés de ton absence,
Tes valets excédés grondent d'impatience.

Pars donc, puisqu'il le faut, mais conviens avec moi
Que les Grands ne sont pas plus fortunés que toi.

EPITRE

VARIANTES.

* Tu brule en ce moment de revoir ta maison,

(qq) Déjà plus d'une fois ta cuisiniere experte
Peste sur tes delais quand la table est couverte ;
Tes délicats ragoûts pourraient se refroidir,
Et ton cocher là-bas fouette à nous étourdir ;
Tes valets excédés maudissent le poëte
Qui te fait tous les jours alonger ta diete.
Pars donc, &c.

ÉPITRE XX.

A MON ESPRIT.

ÉCOUTEZ, MON ESPRIT, † je ne saurais me
taire,
* Les contes que sur vous tous les jours j'en-
tends faire,
Vos défauts, vos travers m'ont mis au déses-
poir,
Quoi! vous étudiez du matin jusqu'au soir?
D'un violent desir suivant l'intempérance,
Vous faites le savant! Ah! quelle extravagance!
En feuilletant sans cesse un Auteur vermoulu,
** Qui lassa les *Achard*, & qu'aucun Roi n'a lu,
Vous voulez, imitant les HUETS, les SAUMAISES,
Vous remplir le cerveau de leurs doctes fadaises?
O Ciel! Un Roi savant! Ce mot me fait frémir,
Jamais dessein plus fou pouvait-il vous venir?
Qu'un Roi sache arrêter un calcul de finance,
Parapher un traité; signer une ordonnance;
C'est

VARIANTES.

† Je ne saurais le taire.

* Tous les mauvais propos que de vous j'entends
faire,

** Que jamais aucun Roi dans l'Univers n'a lu,

C'eſt beaucoup dans le ſiecle où l'on vit aujourd'hui,
Peut on en conſcience exiger plus que lui?

Un Roi doit ſoutenir la majeſté du thrône;
Tout plein de la grandeur dont l'éclat l'environne,
Fier envers ſes voiſins, & toujours dédaigneux,
Il doit vivre d'encens, égal en tout aux Dieux;
Qu'importe le ſavoir? la ſcience parfaite
C'eſt de connaître à fond les loix de l'étiquette,
Cette règle des cours occupe auprés des grands
Ces oiſifs affairés qu'on nomme courtiſans.

Oui, marmotez tout bas au Miniſtre en ſilence
Un compliment obſcur dans un jour d'audience,
Soyez chaſſeur outré, forcez-vous à jouer,
Et ſur tout ſans rougir entendez vous louer,
Empreſſez-vous au prône, & bâillez au ſpectacle,
Soyez morne au ſouper, ne parlez qu'en oracle,
(rr) Et par air de grandeur afectez de l'amour,
Volià comment un Roi doit ennuyer ſa cour;
Tel était le métier qu'il vous fallait aprendre.

Vos plaiſirs, MON ESPRIT, ont droit de me ſurprendre,
L'étu-

VARIANTES.

(rr) Et mettez vos ennuis à la mode à la Cour;
Voilà comment un Roi doit vivre chaque jour,
Tel était &c.

L'étude, qui pour vous a tant de volupté,
Déroge à vos grandeurs, & perd la Royauté;
Je vous dirai bien plus, pour comble de manie,
On vous dit possédé de la métromanie;
Oui, vous êtes Poëte en dépit d'Apollon:
Pouvez vous renier ce poëme bouffon,
Où d'un stile mordant blessant toute la terre,
Vous critiquez les Cieux au mépris du tonnerre,
(ss) Et sur HOMERE même aiguisant vos bons mots,
Vous atirez sur vous l'essain de ses dévots?
Pouvez-vous ignorer, que sous diférens titres
On voit courir de vous des Odes, des Epitres,
Où, comme la NEUVILLE, échaufant vos poumons
Vous prêchez la vertu par d'ennuyeux sermons?
Du langage français ignorant les finesses.
Vous mettez VAUGELAS & d'OLIVET en pieces;
Ah! si BOILEAU vivait, peut-être un beau matin
Votre nom dans ses vers remplacerait COTIN;
Que la rougeur du moins vous en monte au visage,
Ayez honte du tems qu'absorbe un tel ouvrage,
Et sans vous dessécher le cerveau vainement,
Quittez du bel esprit le fol amusement.

Mais

VARIANTES.

(ss) Sachez que sur Homere égayer vos bons mots,
C'est attirer sur vous l'essain de ses dévots.

(tt) Que lorsque d'autres Rois courent à la poursuite
D'un cerf qui par leur meute est réduit à la fuite,
Grimpant dessus les monts, traversant les forêts,
Vont faire la curée au milieu des marais,
Vous poursuivez &c.

Mais vous me repondez „ qu'amant de l'harmonie,
„ Transporté malgré vous par le Dieu du génie,
„ Vous pouvez librement suivre votre plaisir,
„ Quand le Roi fatigué vous donne du loisir;
„ Que si pour s'amuser on voit plus d'un grand Prince
„ Prendre dans ses filets les daims de sa Province;
„ Vous charmez vos ennuis par des écrits divers,
„ Inondant le papier d'un déluge de vers.

(*tt*) Comment! lorsque d'un cerf précipitant la fuite
Des Princes & des chiens courent à sa poursuite,
Et qu'ils font la curée au milieu des marais,
Au lieu d'être afecté par les mêmes attraits,
Vous poursuivez chez vous une bizarre rime,
Un mot que votre sens exige & qui l'exprime?

(*vv*) Ah! quel étrange esprit le Ciel m'a-t-il donné,
Si contraire à nos mœurs, si mal moriginé,

VARIANTES.

(*vv*) Qu'avant que de passer votre tems à bâiller,
A faire mille riens sans oser travailler,
Vous quitteriez plutôt grandeur, sceptre, patrie
Et des Rois empesés la lourde confrérie,
Et que l'art de penser dont vous êtes épris
Mériterait l'estime au lieu des vains mépris
D'un peuple plein d'erreurs, d'un public imbécille
Qui juge en vrai Midas & prononce en Zoïle.

Qui par bizarrerie à sa grandeur rébelle
Prétend s'ouvrir tout seul une route nouvelle?
Oui, vous me soutenez „ que s'il fallait toujours
„ Vous occuper des riens grand ouvrage des cours,
„ Vous quitteriez plutôt grandeur, sceptre, patrie,
„ Et des Rois empesés la lourde confrérie.
Enfin vous ajoutez „ que vos savans écrits
„ D'un peuple plein d'erreur, d'un vulgaire imbécile
„ Qui juge en vrai Midas, & prononce en Zoïle.

J'en conviens, MON ESPRIT, mais n'allez pas choquer
Des usages reçus, qu'on risque d'ataquer.

(xx) Je vous rends simplement, sans être satirique,
Tous les bruits que sur vous répand la voix publique.
On se moque sur tout du peu de gravité
Dont vous assaisonnez l'auguste Royauté;

Ou

VARIANTES.

(xx) Je ne suis que l'écho de votre renommée,
Je vous rends tous les bruits que sa bouche a semée;
On se moque &c.
Dont vous assaisonnez l'auguste Royauté:
Il est sur vos défauts plus d'un Caton qui veille,
Et j'entends très-souvent qu'on se dit à l'oreille:
„ N'avons-nous pas, Amis, un bien plaisant Consul?„

Il eſt ſur vos défauts plus d'un Caton qui veille,
Et j'entends très-ſouvent qu'on ſe dit à l'oreille,
„ N'avons-nous pas, amis, un bien plaiſant Conſul?
(yy) Mais vous comptez toujours ſuivant votre calcul;
„ Ces cenſeurs, dites-vous, ſont aiſés à confondre,
„ Et voilà de ma part ce qu'on peut leur répondre;
„ Ivre de mes plaiſirs, ai je comme un ingrat,
„ Négligé mes devoirs? ſacrifié l'Etat?
„ M'a-t on vu du public tromper les eſpérances?
„ Traîner de longs procès? embrouiller les finances?
„ * Oublier les traités, pour penſer aux beaux Arts?
„ M'a-t-on vu des derniers paraître aux champs de Mars?

(zz) „ Mais ſi ſur tous ces points j'ai fait briller mon zele,
„ Si l'on m'a vu toujours à mes devoirs fidele,

VARIANTES.

(yy) Si vous ne prouvez rien, votre diſcours eſt nul;
Ces modernes cenſeurs ſont aiſés à confondre,
Voici ce qu'en deux mots vous pouvez leur répondre:
Ivre de mes &c.
* Des traités ébauchés languir pour les beaux Arts?
(zz) Mais ſi ſur tous ces points faiſant briller mon zele,

„ Du peuple, & du ſoldat prévenir les deſirs,
„ Par quelle cruauté fronde-t-on mes plaiſirs?
„ Je vois couler mes jours au ſein de l'innocence,
„ Enchanté des attraits dont brille l'éloquence,
„ J'ai ſu monter ma lyre à diférens accords,
„ Chez HORACE, & MARON je puiſe mes tréſors,
„ Je ne me flate point de pouvoir les atteindre,
„ Mais un peu plus bas qu'eux je n'ai point à me plaindre,

„ Eh! quoi! dans ma grandeur, & dans ma Royauté
„ Je ne jouirai point du peu de liberté,
„ Qu'un berger, conduiſant ſon troupeau pacifique,
„ A de chanter le ſoir une chanſon ruſtique,
(a) „ Quand, l'ombre ayant chaſſé les ardeurs du ſoléil.
„ Le plaiſir lui prépare un tranquille ſommeil?

„ ACHIL-

VARIANTES.

Je ſuis infatigable, à mes devoirs fidele,
Du peuple prévenant ſans ceſſe les deſirs,
Par quelle &c.

(a) Lorſqu'il eſt fatigué des ardeurs du ſoleil,
Sa voix en fredonnant provoque le ſommeil,
Achille pourra donc dans ſon jaloux délire,
Regrettant Briſéïs jouer ſeul de la lyre;
Et je ne pourrai point, moi ſeul dans l'Univers,
Adoucir &c.

„ Achille pourra donc, dans son jalouxdélire,
„ Apaiser son courroux par les sons de sa lyre;
„ Et moi je ne pourrai, moi seul dans l'Univers,
„ Adoucir mes travaux par le charme des vers?
„ Quoi l'on m'interdira les sources du Permesse?
„ Du monde prosterné voyant grossir la presse,
(b) „ Je serai dans ma niche, au milieu de ma cour.
„ Encensé par les sots comme le Saint du jour?
„ On me rendra martir de la cérémonie?

„ Ah! secouons le joug de cette tirannie,
„ Tant pis si le bon sens paraît hors de saison,
„ Je m'éclaire au flambeau que porte ma raison.
(c) „ Et bravant des censeurs la sotte fantaisie,
„ Je préfere sur-tout l'auguste Poësie.
„ Puisque j'en ai tant dit, comparons une fois
„ Les lauriers d'Apollon, & les lauriers des Rois.

VARIANTES.

(b) Je serai comme un Saint à qui l'on fett la cour
Lorsque l'almanach dit que c'est le saint du jour?
On me fera martyr de la cérémonie?

(c) Et du peuple bravant la sotte fantaisie,
J'éleve au-dessus tout l'auguste poésie,
Puisque j'en ai tant dit, comparons une fois
Lequel est le plus grand du Poëte ou du Roi.
L'Univers est soumis à nos vœux poétiques,
Et nous voyons des Rois les bornes monarchiques;
Notre regne s'étend par de là tous les tems,
Le vain éclat du leur dure peu de momens;

„ Nous devons nos transports au seul Dieu du génie,
„ Le hazard, qui préside au destin de la vie,
(d) „ Fait au plus grand Héros succéder quelquefois
„ Un stupide fœtus sur le thrône des Rois,
„ Qui végete sans vivre, & des humains l'arbitre,
„ N'a pour toute vértu que l'enflure d'un titre,
„ Mais les fils d'Apollon s'élevent jusqu'aux Cieux,
„ Quand nous osons parler le langage des Dieux,
„ A peine parle-t-il le langage des bêtes;
„ Des lauriers toujours verds ont couronné nos têtes,
„ Plus d'un Roi par nos chants est devenu fameux,
„ Notre gloire jamais n'a rien emprunté d'eux:
(e) „ En vain de notre sort un Souverain décide,
„ Son exil dans le Pont n'avilit point Ovide:
„ Qu'on

VARIANTES.

(d) Fait naître successeur du plus puissant des Rois,
Un stupide fœtus qui remplit ses emplois,
Qui végete sans vivre & des humains l'arbitre,
N'a pour toute vertu que la pompe d'un titre;
Mais &c.

(e) En vain sur notre sort un Souverain décide,
Le Pont n'avilit point les doux accords d'Ovide.
Qu'un Prince sans honneur sur Trône amolli
Expire, dès ce jour son nom est dans l'oubli,
Dans quelque vieux bouquin de généalogie
Il servira d'époque à la chronologie,
Ces Rois anéantis restent pour toujours morts,
Au lieu que de nos vers les sublimes accords &c.

„ Qu'un Prince sans honneur, sur le thrône amolli,
„ Termine sa cariere il est mis en oubli ;
„ Son nom dans un bouquin de généalogie,
„ Pourra servir d'époque à la chronologie,
„ Ces Rois anéantis restent pour toujours morts,
„ Mais de nos vers heureux les sublimes accords,
„ Des siecles déstructeurs perçant la nuit obscure,
„ Font passer notre nom à la race future,
(f) „ Nos durables travaux, victorieux des tems,
„ Ont vu des plus grands Rois périr les monumens :
„ De la superbe Troie il n'est trace légere,
„ Quand après trois mille ans nous conservons HOMERE ;
„ Depuis que le trépas, redoutable aux humains,
„ D'AUGUSTE & de VIRGILE eut tranché les destins :
„ Lassé de ces combats, que l'histoire nous vante,
„ Aux exploits du Héros mon ame indifétente
„ N'y voit que des hauts faits, qu'ont produit tous les tems,
„ Mais VIRGILE me charme, & plaira dans mille ans,

VARIANTES.

(f) Nos durables travaux ont vus à leurs côtés
Périr des monumens solides & vantés ;
De la superbe Troie il n'est trace légere,
Quand trois mille ans après nous conservons Homere ;
Depuis que &c.

(g) „ Il m'émeut, lorsqu'il peint la malheureuse Troie
„ Au fer des Grecs vengeurs, à leurs flammes en proie;
„ Il touche par l'amour de la triste Didon,
„ Du bucher funéraire alumant le brandon,
„ Quel feu, quand sur le Styx il fait voguer Enée!
(h) „ Il me guide aux enfers, j'y vois la destinée
„ Des descendans d'Anchise & du peuple Romain:
„ J'évoque avec VIRGILE un nouveau genre humain,
„ Du Gange aux bords des mers où le soleil expire,
„ Je vois l'heureux OCTAVE étendant son Empire;
„ Des enfans d'Apollon, Héros, soyez jaloux,
„ CÉSAR fit tout pour lui, VIRGILE tout pour vous.

„ Mais

VARIANTES.

(g) Il émeut lorsqu'il peint la ruine de Troie
Au fer du Grec vengeur, à cent flammes en proie;
Il touche &c.
(h) Qu'il lui montre aux enfers l'heureuse destinée
Et de ses descendans & du peuple Romain,
Que parmi ces esprits d'un nouveau genre humain
Il fait paraître Octave étendant son empire
De l'Inde jusqu'aux lieux où le soleil expire;
Auguste en ses hauts faits n'eut d'autre but que lui,
Maron chanta pour nous, il triomphe aujourd'hui.

„ Mais du pouvoir des Rois connaissons l'origine,
„ Pensez-vous qu'élévés par une main divine,
„ Le peuple, leur Etat leur ait été commis,
„ Comme un troupeau stupide à leurs ordres soumis?
„ * Les crimes éfrontés, l'artifice des traîtres,
„ Forcerent les humains à se donner des maîtres,
„ Thémis arma leur bras de son glaive vengeur,
„ ** Pour inspirer au vice une utile frayeur;
„ D'autres en usurpant un bien illégitime,
„ Devinrent Souverains en prodiguant le crime,
„ Et passent pour Héros chez les ambitieux.
„ Notre origine est pure, elle nous vient des Cieux,
„ Apollon nous plaça vers le haut du Permesse,
„ C'est l'immortalité qui fait notre noblesse.

Ah! si jamais les Grands n'avaient fait que des vers,
„ Qu'ils auraient épargné de maux à l'Univers!
(*i*) „ CE'SAR, moins enivré du pouvoir despotique,
„ Aurait par de beaux vers charmé sa République,

VARIANTES.

* Les crimes effrontés, les parjures, les traitres,
** Pour contenir l'injuste éfranlé par la peur;

(*i*) Césat peu soucieux d'un pouvoir despotique
Aurait jusqu'au trépas servi sa République;
On n'aurait &c.

„ On n'aurait point connu ces deux triumvirats,
„ Sanguinaires liens d'illustres scélérats,
„ Qui sur les Grands de Rome exerçaient leur vengeance.
„ Si le Héros du Nord, fier de sa vaillance,
„ † Moins *R*oi, moins Souverain que Chevalier errant,
„ Au lieu d'être amoureux d'ALEXANDRE le Grand,
„ Eût choisi pour modele HORACE ou bien PINDARE,
(*k*) „ Il n'eût point imploré le Ture & le Tartare,
„ Les muses de tout tems ont adouci les mœurs;
„ Leurs exploits sont des jeux, leurs armes sont des fleurs.
„ Dans les tranquilles bois, où ces Nymphes habitent,
(*l*) „ Des plaisirs délicats les charmes les excitent,
„ Leurs cœurs ne sont touchés que par le sentiment,

(*m*) Mais

VARIANTES.

† Plus Paladin que Roi, chez le Sarmate errant,
Au lieu d'être amoureux d'Alexandre le Grand,
Eût choisi pour modele Horace ou bien Pindare,

(*k*) Le Czar ne l'aurait point vaincu chez le Tartare.
Les Muses ont sur-tout l'art d'adoucir les mœurs.
Leurs exploits &c.

(*l*) Jamais les passions n'entrent ni les excitent,
On jouit dans ces lieux d'une éternelle paix. . . .

(*m*) Mais que dis-je ? A quoi ſert ce long raiſonnement ?
Quel flux impétueux d'éloquence frivole !
Quel inutile abus du don de la patole !
Ce n'eſt pas contre moi que vous devez plaider,
C'eſt l'Univers entier qu'il faut perſuader,
Il ne ſe nourrit point d'une vaine fumée ;
Sa critique ſur-tout vivement animée
Rit de vos méchans vers.. „ Mais quoi s'ils étaient bons,
„ Et s'ils pouvaient charmer, en variant leurs ſons,
„ D'ARGENS, ALGAROTTI ? Si MAUPERTUIS les loue ?
„ Si l'HOMERE Fraoçais lui-même les avoue ?
(*n*) „ Si la poſtérité.... Quelles ſont vos erreurs !
Connaiſſez, MON ESPRIT, le poiſon des flateurs,

Leurs

VARIANTES.

(*m*) Comment donc, MON ESPRIT, vous vous mettez en frais !
Quel Dieu pour me punir vous délia la langue ?
Quel nouveau Cicéron dicta votre harangue ?
Cet amas de raiſons a pu m'intimider,
Mais c'eſt le monde entier qu'il faut perſuader ;
Il ne ſe nourrit &c.
(*n*) Que dirait on alors ? . . . Quelles ſont vos erreurs !
Connaiſſez, MON ESPRIT, le poiſon des flatteurs ;
Les doux ſons de leurs voix égalant les Sirenes
Peuvent &c.

Leurs sons plus dangereux que le chant des Sirenes,
Peuvent bien enchanter vos veilles & vos peines,
Mais imitez ULISSES, & sourd à leur accens,
Rejettez * pour jamais un si funeste encens.

Pouvez-vous ignorer qu'un Roi, quoi qu'il propose,
Et quoi qu'il entreprenne, excelle en toute chose?
S'il aime les dangers, les combats, les hazards,
Pour l'élever plus haut on abaissera Mars;
S'il est fort, aussi-tôt le flateur sans scrupule
Lui prouve que d'ALCIDE il est le seul émule;
Son cœur est-il d'amour facile à s'enflammer?
C'était pour lui qu'OVIDE avait fait l'art d'aimer,
Lorsqu'à de mauvais vers, commme vous il s'amuse,
Il tend jusqu'à VOLTAIRE envieux de sa muse:
Revenez, MON ESPRIT, de votre aveuglement,
Que l'amour propre enfin le cede au jugement;
Est il chez les humains de vertu sans mélange?
Rabattons sans orgueil les trois quarts des louanges,
Que certains beaux esprits nous donnent à l'excès,
Vous faut-il tant d'encens pour ces faibles succès?
Qu'avec HORACE un jour votre muse barbare,
Pour vous aprécier, humblement se compare,
Alors

VARIANTES.

* pour toujours

Alors de vos écrits les défauts dévoilés
Vous feront convenir du peu que vous valez,
Déteſtant de vos vers l'inſipide volume,
Vous remettrez d'abord l'ouvrage ſur l'enclume:
Etudiez ſourtout la docte antiquité,
Plus vous aprocherez de ſon urbanité,
Plus vous aurez de goût pour ſes divins ouvrages
Et plus vous aurez droit d'atendre des ſufrages.

C'eſt-là votre modele, & ces tréſors ouverts
Orneront vos écrits, & plairont dans vos vers;
Mais puiſque je vous vois toujours inébranlable,
Que les vers ont pour vous un charme inconcevable,
Que ne pouvant vous taire, & marmottant tout bas,
Comme cet indiferent confident de Midas,
Vous contez aux roſeaux mes paſſe-tems frivoles,
Du moins conſolez-moi de vos viſions folles:
* Aprenez quelque jour aux Lecteurs indulgens,
Si vous pouvez percer la ſombre nuit des tems,
Ou ſi quelque hazard vous amene au grand monde,

(o) Quel

VARIANTES.

* Et rendez compte un jour aux lecteurs indulgens,

(o) Quel était cet Auteur dont la muſe féconde
Monta ſur l'Hélicon ſur les pas du plaiſir,
Et compoſa des vers pour charmer ſon loiſir.

Dites que mon berceau fut environné d'armes,
Que je fus élevé dans le ſein des alarmes,
Dans le milieu des camps ſans faſte, ſans grandeur,
Par un pere, ſévere & rigide cenſeur,
Que je fus écolier, des plus grands Capitaines,
Qu'à Sparte cultivant les douces mœurs d'Athenes,
Je fus ami des arts plutôt que vrai Savant,
* Et que ſans écouter un orgueïl décevant,
Et ſimple courtiſan des filles de Mémoire,
Je n'aſpirai jamais à la ſublime gloire
D'être le plus fêté parmi leurs nourriſſons,
Que ſachant me borner & rabaiſſer mes ſons,
Je me ſuis contenté de peindre ma penſée,
Et de parler raiſon en proſe cadencée.

** Dites

VARIANTES.

(o) Quel était cet Auteur dont la veine féconde
Montant ſur l'Hélicon par l'appas du plaiſir,
Mit à vous compoſer ſes momens de loiſir.

* Mais que ſans me bouffir ni d'orgueil ni vent,

** Dites que j'ai ſubi, bravé l'adverſité,
Mais que parmi les Rois depuis on m'a compté.

(p) Ateſtez hardiment, que la Philoſophie
A dirigé mes pas, & reformé ma vie,
Dites qu'en admirant le ſiſtéme des Cieux,
J'ai préféré ma lyre aux arts faſtidieux,
Que ſans haïr ZE'NON j'eſtimais EPICURE,
Et pratiquais les loix de la ſimple nature,
Que je ſus diſtinguer l'homme du Souverain,
Que je fus Roi ſévere & Citoyen humain:
Mais quoi-qu'admirateur de CE'SAR & d'ALCIDE,
J'aurais ſuivi par goût les vertus d'ARISTIDE,
Lorſque la Parque enfin, laſſe de ſes fuſeaux,
Terminera mes jours d'un coup de ſes ciſeaux,
Que ſur ma cendre éteinte aboira la ſatire,
Dites que mépriſant tout ce que pourra dire
Un eſprit irrité, chagrin, mal-fait, tortu,
Trop rigide cenſeur de ma faible vertu,

Sans

VARIANTES.

** Dites que j'ai plié deſſous l'adverſité,

(p) Que rien ne put troubler le repos de ma vie,
Que la pratique était ma vraie philoſophie;
Sans me remplir l'eſprit du ſyſtême des Cieux,
Je préférais ma lyre aux Arts faſtidieux;
Que ſans haïr &c.
† Aura tranché mon fil d'un coup de ſes ciſeaux,

Sans aimer la louange, insensible à tout blâme,
J'ai toujours conservé le repos de mon ame,
Et que m'abandonnant à la postérité,
Elle peut me juger * en toute liberté.

VARIANTES.

* en pleine liberté.

L'ART
DE LA
GUERRE.

POEME.

Unde prius nulli velarunt tempora Musæ.

LUCRET. L. I.

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-710069-p0349-7

L'ART
DE LA
GUERRE

CHANT PREMIER.

VOus, qui tiendrez un jour par le droit de naiſſance,
Le ſceptre de nos Rois, leur glaive, leur balance,
Vous le ſang des Héros, vous l'eſprit de l'Etat,
Jeune Prince, écoutez les leçons d'un ſoldat,
Qui formé dans les camps, nourri dans les alarmes,
Vous apelle à la gloire, & vous inſtruit aux armes.

Ces armes, ces chevaux, ces soldats, ces canons,
Ne soutiennent pas seuls l'honneur des nations;
Aprenez leur usage & par quelles maximes,
Un guerrier peut ateindre à des exploits sublimes:
Que ma muse en ces vers vous trace les tableaux
De toutes les vertus qui forment les Héros,
De leurs talens acquis & de leur vigilance,
De leur valeur active & de leur prévoyance,
Et par quel art encor un Guerrier éclairé,
De l'art même franchit le terme resserré.

Mais ne présumez pas que dangereux Poëte
Entonnant des combats la funeste trompette,
Ebloui par la gloire, ivre de son erreur,
J'inspire à votre audace une aveugle fureur.

Je ne vous offre point ATTILA pour modele,
Je veux un Héros juste, un TITE, un MARC-AURELE,
Un TRAJAN, des humains & l'exemple & l'honneur,
Que la vertu couronne ainsi que la valeur.
Tombent tous les lauriers du front de la victoire,
Plûtot que l'injustice en ternisse la gloire.

O bienfaisante paix, & vous génie heureux,
Qui sur les Prussiens veillez du haut des Cieux,
Detournez de nos champs, des cités, des frontieres,
Ces ravages sanglans, ces fureurs meurtrieres,
Ces illustres fléaux des malheureux humains.
Si mes vœux sont reçus au temple des destins,
Consentez qu'à jamais ce florissant Empire
Goûte sous votre abri le repos qu'il desire,
Que sous leurs toits heureux les laboureurs contens
Recueillent pour eux seuls les moissons de leurs champs,
Que sur son tribunal Thémis en assurance,
Réprime l'injustice, & venge l'innocence,
Que nos vaisseaux légers, fendant le sein des eaux,
Ne craignent d'ennemis que les vents & les flots,
Que tenant dans ses mains l'olivier & l'égide,
Minerve sur le thrône à nos conseils préside.

Mais si d'un ennemi l'orgueil ambitieux,
De cette heureuse paix rompt les augustes nœuds,
Rois, peuples, armez-vous, & que le Ciel propice
Soutienne votre cause, & venge la justice.
C'est à toi Dieu terrible, à toi Dieu des combats,
A m'ouvrir la barriere, à conduire mes pas.

Et vous charmantes sœurs, Déesses du Permesse,
Gouvernez de ma voix la sauvage rudesse,
Rendez d'un vieux soldat les chants mélodieux,
Accordez ma trompette au luth harmonieux.
J'entreprends de placer par une heureuse audace,
Le Dieu de la victoire au sommet du Parnasse,
Je veux armer vos fronts de casques menaçants,
Ma main ne peindra point le transport des amans,
Leurs peines, leurs plaisirs, leurs larcins, leurs caresses,
Ni des cœurs des Héros les indignes faiblesses;
Que le chantre du Pont dans ses douces erreurs,
Vante le Dieu charmant, qui causa ses malheurs,
Qu'à ses flateurs accens les graces soient sensibles.
Je ne vous offrirai que des objets terribles;
Vulcain qui sous l'Etna par ses brûlans travaux
Forge, à coups redoublés, les foudres des Héros,
Ces foudres redoutés entre des mains habiles;
Qui tantôt font tomber les fiers remparts des villes,
Tantôt percent les rangs dans l'horreur des combats,
Et font dans tous les tems le destin des Etats.

Je peindrai les effets de cette arme cruelle,
Qu'inventa dans Bayonne une fureur nouvelle,

Qui

Qui du fer & du feu réuniſſant l'effort,
Aux yeux épouvantés offre une double mort,

Au ſein de la mêlée, au milieu du carnage,
On verra des Héros le tranquille courage,
Réparer le déſordre, & prompt dans ſes deſſeins
Diſpoſer, ordonner, enchaîner les deſtins.

Avant que de traiter ces matieres ſublimes,
Il faut vous arrêter aux premieres maximes.

Ainſi quand l'aigle enſeigne à ſes jeunes aiglons,
A diriger leur vol * aux champs des Aquilons,
Couverts à peine encor d'une plume nouvelle,
La mere en s'élevant les porte ſur ſon aile.

O! vous jeunes Guerriers, qui brûlant de valeur,
Prêts à vous ſignaler dans les champs de l'honneur,
Vous arrachez aux bras d'une plaintive mere,
N'allez point vous flater, novices à la guerre,
Que vous débuterez par d'immortels exploits;
** Paſſés, ſans en rougir, par les derniers emplois,
Durement exercés dans un travail pénible,
Du fuſil menaçant portez le poids terrible,

* Au ſein des Aquilons
** Commencez ſans rougir &c,

Rendez votre corps souple à tous les mouvemens,
Que le Dieu des Guerriers enseigne à ses enfans.
Tout fermes dans vos rangs, en silence immobiles,
L'œil fixé sur le chef, à ses ordres dociles,
Atentifs à sa voix, s'il commande, agissez,
En mouvemens égaux à l'instant exercez.
Aprenez à changer vos tubes homicides,
Avancez fiérement à grands pas intrépides,
Sans floter, sans ouvrir & sans rompre vos rangs,
Tirez par pelotons en observant vos tems,
Prompts sans inquiétude, & pleins de vigilance,
Aux postes dont sur vous doit rouler la défense,
Atendez le signal, & marchez sans tarder,
Qui ne sait obéir ne saura commander.

Tel sous LOUIS DE BADE exerçant son courage
FINCK (*) de l'art des Héros a fait l'aprentissage.

Des troupes qu'on rassemble en formidables corps,
Les derniers des Soldats composent les ressorts,
Ces ressorts agissans, ces membres de l'armée
D'un mouvement commun la rendent animée.

C'est

(*) *Le Maréchal Finck mort en 1736.*

C'eſt ainſi pour fournir aux ſuperbes jets d'eaux,
Que Verſailles renferme en ſes vaſtes enclos,
Qu'à Marly s'éleva cette immenſe machine,
Qui rend la Seine eſclave, & ſur les airs domine;
Cent pompes, cent réſſorts à la fois agiſſans
Preſſent dans des canaux les flots obéiſſans,
Juſqu'à la moindre roue a ſa tâche marquée,
Qu'une ſoupape cede, ou faible ou détraquée,
La machine s'arrête, & tout l'ordre eſt détruit.

Ainſi dans ces grands corps, que la gloire conduit,
Que tout ſoit animé d'un courage docile,
La valeur qui s'égare eſt ſouvent inutile,
Des mouvemens trop prompts, trop lents, trop incertains
Font tomber les lauriers qu'avoient cueilli vos mains.

Aimez donc ces détails, ils ne ſont pas ſans gloire,
C'eſt-là le premier pas qui mene à la victoire,
Dans des honneurs obſcurs vous ne vieillirez pas,
Soldat, vous aprendrez à régir des Soldats;
Bientôt chef éclairé d'une troupe intrépide,
Marchant de grade en grade où le devoir vous guide,

Vous verrez sous vos loix un bataillon nombreux;
Présidez à sa marche & gouvernez ses feux.
Montrez-lui dans quel ordre un bataillon s'avance.
Charge, tire, recharge, & s'élance.

Les Prussiens nerveux, tous robustes & grands,
Vainquent leurs ennemis, combatans sur trois rangs.
Sur plus de profondeur leurs rivaux, pleins d'audace,
Résistant un moment leur ont cédé la place;
Il faut qu'un bataillon marche d'un pas égal,
Qu'il ne prodigue point son tonnerre infernal.
Que son front hérissé pointant la bayonnette,
Etonne l'ennemi, le force à la retraite.

Il faut renouveller vos combatans altiers,
La mort au champ de Mars moissonne les Guerriers;
Pour maintenir l'honneur de ces troupes augustes,
Choisissez avec soin des hommes forts, robustes,
Mars veut que sans quitter leurs rangs & leurs drapeaux,
Ils portent en marchant les plus pesans fardeaux;
Des corps moins vigoureux, vaincus de lassitude,
N'ateindraient pas la fin d'une campagne rude.

Tels

Tels au milieu des bois les chênes ſourcilleux
Afrontent les aſſauts des vents impétueux,
Tandis qu'à leurs côtés le ſoufle de Borée
Renverſe des ſapins la tige reſſerrée.

Tels ſont ces hommes forts, ces robuſtes lions,
Dont il faut repeupler nos braves bataillons;
Si voulant acquérir une gloire certeine;
Vous aſpirez au nom de fameux Capitaine;
Des armes connaiſſez les emplois diférens,
A les bien manier exercez vos talens;
Au combat du Lapithe il faut ſavoir encore
Unir cet art guerrier qu'inventa le Centaure;
Aprenez à domter la fougue des chevaux,
* Qu'un nouveau *Pluvinel* vous montre leurs défauts,
Qu'ils ſautent les foſſés au gré de votre audace.

Acoutumez vos reins au poids de la cuiraſſe,
Que votre front preſſé ne ſe plaigne jamais,
Lorſque ſur lui le caſque a filonné ſes traits;
La valeur ſans adreſſe eſt tôt ou tard trompée,
Exercez votre bras à manier l'épée;
Cette arme redoutable, & prompte en ſes effets,
Epouvante & dètruit les énnemis défaits;

Mars

---

* Qu'un ſecond *Pluvinel* &c.

Mars daigne l'aprouver, il veut dans la bataille
Que le fer meurtrier porte des coups de taille.
N'employez point le feu, combatant à cheval,
Son vain bruit se dissipe, & ne fait point de mal,
Parez quand il le faut vos coursiers sur la croupe,
Aprenez dans les champs à ranger votre troupe;
Serrez vos Cuirassiers, & que votre escadron,
Des autres peu distant, garde le même front.
Faites-vous enseigner, par un Guerrier habile,
Comment en ces mouvemens ce corps devient agile,
Comment en un clin d'œil, par ses conversions,
Il prend, quitte, reprend d'autres positions,
Se transporte soudain, se forme avec viteſſe,
Dans des terreins divers manœuvre avec souplesse,
A l'ordre de ses Chefs atentif & soumis,
Sur les ailes des vents fond sur ses ennemis,
Et de son choc serré les pousse & les renverse,
Les poursuit dans les champs, les force & les disperse.

La Grece la premiere a planté nos lauriers,
Sparte fut le berceau, l'école des Guerriers,
Là naquirent jadis l'ordre & la discipline,
La phalange aux Thebains a dû son origine;

Miltiade, Cimon, ſage Epaminondas,
Vous fites des Héros de vos moindres ſoldats ;
L'art ſupléait au nombre, & l'audace aguerrie,
Dé l'orgueïl des Perſans vengea votre patrie.
O jour de Salamine ! ô jour de Marathon !
C'eſt vous qui de la Gréce éterniſez le nom ;
Regardez ce Héros, ce Roi de Macédoine,
Il donne à ſes amis ſes biens ſon patrimoine,
Mais riche en eſpérance, & fier de ſes vertus,
Il fond ſur les Perſans, il défait Darius ;
Il ſubjugue l'Aſie, & ſa forte phalange
Aſſervit le Granique, & l'Euphrate, & le Gange.

Des bords de l'Orient le formidable Mars
Dans le Sénat Romain porta ſes étendards ;
Ce peuple de Guerriers, amoureux des alarmes,
Aprit de ce Dieu même à manier les armes ;
Il combatît long-tems ſes belliqueux voiſins,
A le favoriſer il força les deſtins ;
Hetruſques & Sabins, vaincus par ſa vaillance,
Gouvernés par ſes loix, accrurent ſa puiſſance ;
Fiere de ſes exploïts l'Aigle des légions
Prit un vol élevé vers d'autres regions ;
Rome de ſes rivaux imitatrice heureuſe,
Tournant contre eux leurs traits, en fut victorieuſe ;
Ses camps furent changés en d'invincibles forts ;
Le Danube les vit, & trembla pour ſes bords ;
Rome ainſi triompha du Germain, de l'Ibere ;

De

De ce peuple farouche habitant d'Angleterre,
De tous les arts des Grecs, des fins Carthaginois,
Des défenseurs du Pont; des grands corps des Gaulois,
Et de tous les Etats qui composaient le monde.

Mais cette discipline, en victoires féconde,
Qui les fit arriver au point de la grandeur,
Sous les derniers Césars n'était plus en vigueur;
Alors les Goths, les Huns, les vagabonds Gépides,
Moins guerriers que brigands, & de pillage avides,
Ravagerent l'Empire en proie à leurs fureurs,
Vainement le Romain chercha des défenseurs,
Et ce puissant Etat, touchant à sa ruine,
Regretta, mais trop tard, l'antique discipline.

Cet art qui se perdit, après un long déclin,
Sortit de son tombeau sous le grand CHARLES-QUINT;
Sous ce Guerrier fameux la Castille aguerrie
Fit craindre aux nations sa brave Infanterie;
L'ordre l'avait soumise à sa sévere loi,
Mais sa gloire périt dans les champs de Rocroi.

Alors d'un joug honteux rejettant l'insolence,
Exercé par MAURICE à venger son ofense,
Aprenant à combatre, aprenant à servir,
Le Batave fut libre en sachant obéir,
Et l'exemple imposant de ce grand Capitaine
Dévelopa bientôt les talens de TURENNE;
Il aprit aux Français le grand art des Héros,
LOUIS, ce sage Roi, seconda ses travaux;
Le militaire alors eut ses loix & sa regle:
Mais LOUIS dans sa cour méconnut un jeune Aigle,
Fils tendrement chéri de Bellone & de Mars,
EUGENE, le soutien du thrône des Césars.

Sous ce savant Guerrier DESSAW, dans son jeune âge,
Eit de l'art des combats le dur aprentissage,
Et les Dieux protecteurs des camps Autrichiens,
Devinrent avec lui les Dieux des Prussiens.

Voilà comme en tout tems l'art que je vous enseigne,
A soutenu les Rois, a maintenu leur regne,
Et si la discipline en est le fondemement,
Si sa force soutient ce vaste bâtiment,
Jugez de sa grandeur & de son importance,
On ne peut l'acquerir que par l'experience;
Malheur aux aprentifs dont les sens égarés
Veulent, sans s'apliquer, franchir tous les degrés.

Tel était Phaéton, ce jeune téméraire,
A lui prêter son char il contraignit son pere,
Sans qu'l fût gouverner des coursiers si fougueux,
Sans savoir le chemin qu'ils tenaient dans les Cieux;
Du char de la lumiere il prit en mains les rénes,
Parcourant égaré des routes incertaines,
La fondre le frapa, du vaste champ des airs
Son corps précipité s'abima dans les mers.

Téméraires, craignez le sort qui vous menace,
Phaéton périt seul par sa funeste audace,
Si vous guidez trop tôt le char brillant de Mars,
Songez que tout l'Etat doit courir vos hazards.

L'ART
DE LA GUERRE.

CHANT SECOND.

QUAND ſur cet Univers la diſcorde fatale
Se déchaîne des bords de la rive infernale,
Que ſes cris furieux excitent ſes ſerpens,
Qu'elle ſecoue en l'air ſes flambeaux dévorans,
Et ſur les toits des Rois répand leurs étincelles ;
Alors evénimant leurs funeſtes querelles,
La vanité, l'envie, & l'animoſité
Chaſſent de leurs Conſeils la paix, & l'équité ;
La vengeance à leurs yeux offre ſa douce amorce,
Et tous leurs démélés ſe vuident par la force.

Par ſes premiers ſuccès le monſtre encouragé,
Avide encor de ſang, dont il eſt regorgé,
Invoque par ſes cris le démon de la guerre,
Et les fléaux cruels qui déſolent la terre.

Alors s'ouvrent par-tout les magaſins de Mars,
Les tonneres d'airain garniſſent les remparts,
L'acier battu gémit ſur la peſante enclume ;
Et l'air eſt infecté de ſoufre & de bitume,
Ces immenſes Cités, où les heureux ſujets
Jouiſſaient des plaiſirs, des arts, & de la paix,

Sont pleines de soldats, de machines & d'armes,
Ces Guerriers rassemblés respirent les alarmes,
La trompette guerriere éclate dans les airs,
On n'atend pour agir que la fin des hivers.

La saison des plaisirs, où le Dieu de Cythere
Fait respirer l'amour à la nature entiére,
Où les mortels en paix se livrent à ses feux,
N'offre que des dangers aux cœurs audacieux,
Mais la gloire a caché ces périls à leur vue;
Dès que l'air † s'adoucit, que la neige fondue
Tombe en flots argentés de la cime des monts,
Et serpente en ruisseaux à travers les valons
Que les prés émaillés par des fleurs diférentes
Présentent aux troupeaux leurs pâtures naissantes.
Que les bleds verdoyans embellissent nos champs;
Dès que Flore aux humains annonce le Printems,
Ces Guerriers préparés contre des coups siniſtres,
Des vengeances des Rois redoutables Miniſtres,
Volent pour s'assembler dans les champs de l'honneur,
Et tout pleins du desir de marquer leur valeur,
Quittent l'abri du toit pour la toile légere,
Leurs voisins éfrayés aprehendent la guerre,
Et de leurs laboureurs les champs abandonnés,
Par des bras étrangers vont être moissonnés.

Vers un lieu désigné cette troupe guerriere
S'assemble pour camper sur un front de bandiere.

Si-tôt qu'on a choisi les lieux des campemens,
On voit tracer, bâtir, & croître, en peu de tems,
Places, maisons, palais de cette ville immense,
L'élite de l'Etat y tient sa résidence,

† s'endurcit

Le

Le travail y préſide, il éleve ces toits,
Sans l'aide du ciment, des pierres, ni du bois,
Tout ſoldat eſt maçon, cet architecte habile
Fait, tranſporte, & refait cette Cité mobile.

Il faut beaucoup d'acquit, de l'art, & des talens,
Pour choiſir ſon terrein, & pour prendre ſes camps,
Cette utile ſcience eſt ſur-tout eſtimée.

Voulez-vous par vos ſoins aſſurer votre armée?
Formez-vous le coup d'œil ſur des ſignes certains,
Faites un bon emploi des diférens terreins;
Ici vous rencontiez des hauteurs eſcarpées,
Là des valons, des champs, ou des terres coupées,
Dans des occaſions ou des tems diférens,
Ils vous ſerviront tous à ſoutenir vos camps,
D'eux dépend votre ſort quand le combat s'aprête.

Vos troupes ſont un corps dont vous êtes la tête,
Il faut penſer pour lui, ranimer ſon effort,
Agir quand il repoſe, & veiller lorſqu'il dort;
En vous tous ces Guerriers placent leur confiance,
Leurs deſtins ſont commis à votre prévoyance,
Répondez à leurs vœux par votre habileté,
Le Soldat de vous ſeul atend ſa ſûreté:
Si vous voulez tenter la fortune incertaine,
Avide de combats campez-vous dans la plaine,
Rien n'y peut empêcher vos divers mouvemens;
Placez pour ſûrete des corps ſur vos devans,
N'éloignez pas les camps des bois & des rivieres,
Couvrez de ſon abri les Villes nourricieres.
Il faut que votre corps, ſur deux lignes rangé,
Occupe ſon terrein avec art ménagé;

L'Infanterie au centre, & sur-tout sur les ailes
Placez de vos Dragons les cohortes nouvelles ;
Ceux qui par pelotons élancent le trépas,
Font le corps de bataille, & vos coursiers ses bras ;
Des deux côtés sans gêne ils doivent les étendre ;
Attentifs aux moyens qu'ils ont pour se défendre,
Au lieu qui leur est propre assignez chaque corps,
Dans un terrein contraire ils perdent leurs efforts.

Ces centaures vaillans, dont la course légere
Fait sous leurs pieds adraits disparaître la terre,
Et souleve dans l'air des nuages poudreux,
Ne sauraient s'élancer dans des lieux montagneux.

Les terreins sont égaux pour votre Infanterie,
Montagnes, défilés, bois, collines, prairie,
Elle franchit la plaine à grands pas menaçans,
Escalade les monts & les retranchemens,
Elle ataque ou défend, avec même avantage,
Tous les postes divers où le combat s'engage.

Tel que dans le Printems un nuage orageux
Gronde, & vomit soudain de ses flancs ténébreux
Les éclairs menaçans, & la grêle, & la foudre,
Renverse les épis, & les réduit en poudre.

Tels ces braves Guerriers par des gerbes de feu
Terrassent l'ennemi qui s'abbat devant eux.

Si votre experience est déjà consommée,
Vous saurez apuyer les flancs de votre armée,
Un bois, une riviere, un village, un marais,
Par leurs dificultés en défendent l'accès,
Votre ennemi confus respectera ces bornes.

Le taureau se confie en ses superbes cornes,
Il terrasse les ours, les lions, les chevaux,
Fiérement atentif à leurs brusques assauts,
Il marche dans l'arene, il s'élance, il s'arrête
Il refuse les flancs & présente sa tête;
Gravez dans votre esprit ce principe important,
Qui cache sa faiblesse est un Guerrier prudent:
Le Héros d'Ilion, illustré par la fable,
ACHILLE au talon près était invulnérable,
Vous l'êtes sans vos flancs, donnez leur un appui,
Ou vous pourrez par eux succomber comme lui.

Le sort peut relever vos faibles adversaires,
Si les événemens vous deviennent contraires,
Si leur troupe grossit par des secours nombreux,
Quittez des champs ouverts les postes hazardeux,
Vous supléerez au nombre, & par votre science
Vous choisirez des camps propres pour la défense.
Dans d'épaisses forêts, sur le sommet des monts,
Ou derriere un torrent placez vos bataillons.

Ce n'est pas encor tout; qu'une route inconnue,
Pour sortir de ce poste, ouvre une libre issue,
Alors maître absolu de tous vos mouvemens,
Vous enchaînez le sort & les événemens,
L'ennemi, que votre art a su rendre immobile,
Consumera sans fruit son audace inutile.

Aprenez à présent comme il faut dans ses camps,
Selon les loix de Mars ranger les combatans,
Soutenez par le feu la ligne de défense,
Et de vos bataillons remplissez la distance
Par vos foudres d'airain, dont les coups menaçans
Impriment l'épouvante au cœur des assaillans.

Derriere ces volcans, d'où part la flamme ardente,
Placez des Cuiraſſiers la cohorte brillante,
Si vos rivaux de gloire, animés par l'honneur,
Percent par votre ligne & forcent ſa valeur,
Ebranlez vos courſiers, que la tranchante épée
Du ſang des ennemis auſſitôt ſoit trempée.

Ainſi par l'art du chef le docile terrein
Contre un danger preſſant prête un ſecours certain,
Ainſi l'habileté corrige la fortune,
Mais la prudence eſt rare, & l'audace eſt commune,
VARRON fut un Soldat, FABIUS un Héros.

Tel s'élevant aux Cieux le ſommet de l'Athos
Voit le fougueux Borée aſſembler les nuages,
Il entend à ſes pieds éclater les orages,
Son front toujours ſerein, où ſe briſent ſes vents,
Mépriſe le tonnerre & ſes bruits impuiſſans.

Tel du haut de ſon camp bravant le ſort contraire,
Un Héros de ſang froid voit ſon fier adverſaire,
Epuiſer contre lui ſa frivole fureur.

Si le Dieu des combats vous marque ſa faveur,
Si du génie en vous brillent les étincelles,
Vous trouverez par-tout des forts, des citadelles,
Que les mains des mortels n'ont jamais travaillés,
Poſtes que la nature a ſeule ainſi taillés;
L'ignorant voit ces lieux, mais c'eſt ſans les connaître,
Le ſage les ſaiſit, ce ſont des coups de maître.

Ainſi dans un lieu fort le fier LE'ONIDAS
Se défendit long-tems avec peu de Soldats,
Un monde de Perſans, auſſi fiers qu'inhabiles,
Se virent arrêtés au pas des Thermopyles,
La Grece par ſon art ſut confondre XERCE'S
Dans le rapide cours de ſes brillans ſuccès.

Ainſi

Ainſi ſe diſputant la victoire & l'Empire,
Tranſportant les hazards d'Auſonie en Epire,
Le Héros du Sénat, l'idole des Romains
Du fils d'Anchiſe un tems balança les deſtins.

Monts de Dyrrachium, où Rome était campée,
Vous forçates CE'SAR à reſpecter POMPE'E!
Sans riſquer de combat, maître de la hauteur
Le Sénat triomphait, POMPE'E était vainqueur;
Mais trop facile aux vœux d'une jeuneſſe ardente,
Laſſe de ſes travaux, valeureuſe, imprudente,
A peine quitta-t-il ſon poſte avantageux,
Que Mars lui fit ſentir des deſtins rigoureux
Dans ce jour déciſif, dans ce combat unique,
Où CE'SAR ſoumit Rome au pouvoir deſpotique.

Vous MONTECUCULLI, l'égal de ce Romain,
Vous, ſage défenſeur de l'Empire & du Rhin,
Qui tintes par vos camps, en ſavant Capitaine,
La fortune en ſuſpens entre vous & TURENNE,
Mes vers oublîraient-ils vos immortels exploits?
Ah! Mars pour les chanter ranimerait ma voix.
Venez, jeunes Guerriers, admirez ſa campagne,
Où ſes marches, ſes camps ſauverent l'Allemagne,
Où ſe montrant toujours dans des poſtes nouveaux,
Il contint les Français, & brava leurs travaux;
Mais ne préſumez pas qu'il ſe tint immobile,
Quoiqu'un camp vous paraiſſe une ſuperbe ville,
La Guerre veut ſouvent d'autres poſitions,
Il faut ſur l'ennemi régler ſes actions,
Le prévenir par-tout, occuper un paſſage,
Marcher rapidement, ſaiſir ſon avantage,
Se retirer ſans perte, avancer à propos,
Et toujours l'occuper par des deſſeins nouveaux.

Quand par ordre du chef le vieux camp s'abandonne,
Tous les corps ſeparés, ſe mettant en colonne,
Forment en s'avançant quatre corps diférens,
L'infanterie au centre, & les courſiers aux flancs,
Sous leurs pieds dans les airs s'éleve la pouſſiere,
L'ennemi qui de loin voit leur troupe guerriere,
En replis tortueux couvrir les vaſtes champs,
Comme aux bords Africains ces énormes ſerpens,
Tout armé & couverts d'une ecaille brillante ;
A cet aſpect terrible il frémit d'épouvante,
Et croit voir devant lui s'avancer le trépas.

Quand vous marchez en ordre, & prêt pour les combats,
Afin qu'avec plaiſir Bellone vous regarde,
Pouſſez devant l'armée une forte avant-garde,
Ne l'abandonnez pas, ſachez la ſoutenir,
Ou l'ennemi trop prompt pourrait vous en punir.

Semblable à ce fanal, qui précéda MOYSE,
Ce corps vous garantit contre toute ſurpriſe,
Il eſt plus d'un moyen pour tranſporter les camps,
S'il faut vous ébranler en tournant par vos flancs,
Qu'à la droite ou qu'ailleurs le beſoin vous apelle,
Vos deux lignes alors marchent en parallele.

Le ſort peut quelquefois abaiſſer les vainqueurs,
CONDE' s'eſt vu battu, TURENNE eut des malheurs,
Alors il faut céder à ce deſtin contraire,
On peut en reculant tromper ſon adverſaire,
C'eſt là que l'art du chef doit ſe faire admirer,
Si ſans confuſion il ſait ſe retirer.
Son bagage eſcorté part, & prévient ſa perte,
Par un corps qui la ſuit ſon armée eſt couverte,

Et

Et tandis qu'il garnit le fier sommet des monts,
Ses guerriers rassurés traversent les valons,
Ce Héros gagne ainsi, sans que son nom s'expose,
Un poste avantageux où sa troupe repose.

En passant les forêts, & les monts des Germains,
VARUS négligea trop le soin de ses Romains,
Il oublia de l'art les régles salutaires,
Ses camps étaient peu surs, ses marches téméraires,
Il guida ses soldats en d'afreux défilés,
Où par ARMINIUS ils furent accablés.
Frapé de leur destin le pacifique AUGUSTE
S'écria dans l'effort d'une douleur si juste,
„O VARUS! ô VARUS! rends moi mes légions;
S'il eût vu les Romains dans leurs positions,
Il aurait plutôt dit, „Général incapable.
„Occupe les hauteurs d'où l'ennemi t'accable."

Voilà quels sont de l'art les principes certains,
Pour mouvoir de grands Corps, & choisir des terreins;
De l'ordre dans les camps, une marche bien faite,
Un poste avantageux, une belle retraite,
Décide du destin des Rois & des Etats.
Vous illustres Guerriers, guides de nos soldats,
Aprenez par mes vers les loix de la Tactique,
Et par leur théorie allez à la pratique,
Si vous voulez passer sous un arc triomphal,
Campez en FABIUS, marchez comme ANNIBAL.

L'ART
DE LA GUERRE.

CHANT TROISIEME.

Vous avez parcouru les arcenaux de Mars,
C'eſt peu d'être enrôlé ſous ſes fiers étendarts,
C'eſt peu que d'un ſoldat le courage s'eſtime,
Si maître de ſon art il ne tend au ſublime.

Suivez moi dans ſon temple, obſervez, pénétrez
Ses miſteres divins, de la foule ignorés;
Loin des ſentiers battus, où rampe le vulgaire,
D'un pas ſage & hardi marchez au ſanctuaire.

Voyez-vous ces chemins raboteux, reſſerrés,
Teints du ſang des Héros, d'abimes entourés?
Sur ce rocher ſanglant, voyez-vous dans la nue
De ce Palais ſacré la ſuperbe étendue?
Son faîte eſt dans l'Olympe, au delà du ſoleil,
Où des Dieux immortels s'aſſemble le conſeil,
Ses fondemens d'airain touchent au noir Tartare.

Alecton, la diſcorde avec la mort barbare,
Les gardes redoutés de ces lieux éfrayans,
Lançent en vain ſur vous des regards foudroyans,
La gloire vous raſſure & ſa voix vous apelle,
La gloire ouvre le temple, avancez avec elle,

Je

Je vois les chaſtes ſœurs dans ces parvis ſacrés,
Leurs utiles travaux n'y ſont point ignorés;
Un compas à la main j'aperçois *Uranie*,
Qui meſurant la terre & ſa forme aplatie,
Nous dépeint en petit, par ſes crayons diſerts,
Les diférens Etats que contient l'Univers,
Chaque point ſur la terre a ſon ordre & ſa place.
D'un hémiſphere à l'autre elle a marqué la trace,
SANSON avec VAUBAN, ſes dignes favoris,
Des novices guerriers cultivent les eſprits,
Elle leur montre à tous, dans des cartes guerrieres,
Les pays, les cités, les monts, & les rivieres,
Les forts que l'on doit prendre, & ceux qu'on doit laiſſer,
Les chemins reconnus qu'un corps peut traverſer.

Plus loin c'eſt *Calliope*, en careſſant la gloire,
Des Rois & des Héros elle conte l'hiſtoire,
Ses jeunes auditeurs, atentifs à ſa voix,
S'échaufent au récit de leurs nobles exploits,
Et la Muſe, en traitant des matieres ſi hautes,
Leur montre à profiter des ſuccès & des fautes.

Voyez-vous la morale à l'air majeſtueux,
Qui chaſſe du parvis les cœurs préſomptueux?
Elle enſeigne aux Guerriers, d'un ton de voix ſévere,
Les devoirs de l'honneur & d'un mérite auſtere,
Condamne l'intérêt, & la férocité,
Dans le ſein des horreurs prêche l'humanité,
Etoufe dans ſes mains les ſerpens de l'envie,
Et veut pour l'Etat ſeul qu'on prodigue ſa vie.

Apro-

Aprochons-nous, Bellone, un glaive dans la main,
Fait tourner sur ses gonds cette porte d'airain,
Qui cache pour jamais à tout Guerrier vulgaire
Les secrets que le Dieu renferme au Sanctuaire,
Connus des favoris qu'il place †à ses côtés.

Dans le fond de ce temple, entouré de clartés,
Sur un trône éclatant de grandeur infinie,
Soutenu dans les airs des ailes du génie,
Paraît le Dieu terrible en toute sa splendeur:
On voit auprès de lui l'intrépide valeur,
Le tranquille sang froid qui sans crainte s'expose,
Le vigilant travail qui jamais ne repose,
La ruse à l'œil malin qui, féconde en détours,
Par ses déguisemens se fournit des secours,
Qui prend dans le besoin une forme empruntée,
S'échape, & reparaît comme un autre Protée:
L'imagination aux yeux étincellans,
Brûlant d'un feu divin qu'elle porte en ses flancs,
Avec rapidité conçoit, forme, dessine
Mille brillans projets, que Pallas examine.
Plus loin les yeux baissés, & le maintien discret,
On voit l'impénétrable & fidele secret,
Son doigt mistérieux repose sur sa bouche,
Ce confident de Mars sait tout ce qui le touche.
Le thrône est entouré de lauriers éternels,
Qu'il présente lui-même aux demi-Dieux mortels,
A ses vrais favoris, qui dignes de leur gloire,
Aux efforts du génie ont soumis la victoire.
Couronnes des Héros, c'est vous dont les appas.
Entraînent les Guerriers dans l'horreur des combats,
Les autres passions sont pour vous étoufées.
Dans ce temple brillant, décoré de trophées,

† à son coté Où

Où Mars régle à ſon gré le ſort du genre humain,
Placés dans l'entre deux des colonnes d'airain,
On peut des fils du Dieu diſtinguer les ſtatues,
Foulant les nations que leurs mains ont vaincues.

Là ſont ces deux Héros, tant de fois comparés,
Montés au premier rang par diférens degrés,
Le vainqueur des Perſans, le vainqueur de Pompée,
La terre de leur nom eſt encore occupée:
Là paraît MILTIADE, ALCIBIADE, CIMON,
PAUL EMILE, QUINTUS, FABIUS, SCIPION,
Plus loin, le grand HENRI, CONDE', VILLARS,
TURENNE,
Là MONTECUCULLI, DE BADE, ANHALT,
EUGENE,
L'heureux GUSTAVE ADOLPHE, & le GRAND
ELECTEUR.

Là ſortant fraîchement de la main du ſculpteur,
On voit une ſtatue élégante & nouvelle,
Sont front eſt ombragé d'une palme immortelle,
C'eſt ce fameux SAXON, le Héros des Français,
Que la mort dans ſon lit abattit de ſes traits.

Venez jeunes Guerriers, voici l'expérience,
Par d'immenſes travaux elle acquit la ſcience,
Son front eſt ombragé de cheveux blanchiſſans,
Ses membres recourbés ſentent le poids des ans,
Son corps cicatriſé, tout couvert de bleſſures,
Du tems qui nous détruit afronte les injures;
Préſente à tous les faits, préſente à tous les lieux,
Elle inſtruit les eſprits de ce qu'ont vu ſes yeux.

Elle

Elle vous fera voir dans la guerre Punique,
Par quel coup SCIPION sauva Rome en Afrique,
A Carthage effrayée atirant ANNIBAL,
Le força de combatre en son pays natal;
Un Général vulgaire, un moins vaste génie,
Satisfait d'accourir aux champs de l'Ausonie,
Peut-être eût défendu son pays ravagé,
Il eût sauvé l'Etat, mais ne l'eût point vengé.

La discorde, en troublant la maîtresse du monde,
Dans les divers partis en Héros fut féconde;
Voyez SERTORIUS, qu'on ne peut accabler,
Avancer à propos, quelquefois reculer,
Assuré par l'appui des rochers d'Ibérie,
Arrêter des Romains la valeur aguerrie.
Tant un génie heureux qui possede son art
Du destin de la guerre écarte le hazard!
Un Guerrier plus ardent, moins sage, & moins habile,
De l'âpreté des monts quittant le sûr asile,
Eût cherché ses rivaux, qui dans leur camp nombreux
Amenaient la fortune, & POMPÉE avec eux.

Ici le grand CONDE' fils chéri de Bellone,
De la France étonnée assure la couronne,
Il falloit arrêter, par des coups éclatans,
D'un heureux ennemi les succès trop constans.
Dans ce jour décisif pour l'Espagne & la France,
L'audace du Héros fit plus que la prudence,
Un chef plus circonspect, & moins entreprenant
N'aurait point hazardé ce combat important;
L'Espagnol enhardi par le Français timide,
Vers Paris eût poussé sa fortune rapide.

Voyez du fond du Nord, où regnent les hivers,
Cette flotte étrangere avancer sur nos mers,
Elle porte GUSTAVE & le sort de l'Empire:
Des Germains divisés la discorde l'atire,
La prudence le guide, & Mars est avec lui,
Des peuples oprimés trop dangereux appui!
Il vient, il est armé contre la tirannie
Dont Vienne menaçait †la fiere Germanie,
GUSTAVE s'établit sur les bords de la mer,
Où Stralsund lui présente un port toujours ouvert.
Là, soit que le destin protege son audace,
Ou que du sort jaloux il sente la disgrace,
Il est sûr des secours qu'arment ses défenseurs,
Pour servir sa fortune ou venger ses malheurs.
Il marche en conquérant, le bonheur l'accompagne,
Il parcourt, il délivre, il domte l'Allemagne,
Il remet dans leurs droits cent Princes outragés,
Protecteur redoutable à ceux qu'il a vengés,
A ses desseins secrets il fait servir sa gloire,
Si la parque fatale au sein de la victoire,
N'eût arrêté sa course, & tranché son destin,
L'Empire aurait nourri deux maîtres dans son sein.
Là, regardez EUGENE, & sa marche hardie,
Quand l'Empire des Lys tenait la Lombardie;
Les Alpes au Héros préparent le chemin,
Il les franchit, il vole, il délivre Turin;
MARSIN, qui défendait une trop vaste enceinte,
Vit par-tout son armée à la fuite contrainte,
Et par ce seul exploit le rapide vainqueur,
Rend la triste Italie à son faible Empereur.

Suivez ce grand EUGENE aux champs de la Hongrie,
Du Danube en sa marche il longe la prairie,

† la libre Germanie,

Il

Il assiege Belgrade, & voit les Musulmans
A leur tour l'assiéger dans ses retranchemens,
Il pousse ses travaux, il resserre la place,
Du Visir téméraire il mépriſe l'audace,
Il le laisse avancer par un travail nouveau,
Il lui laisse le tems de passer un ruisseau,
Alors sans balancer ce fils de Mars s'élance,
Sur eux ses Cuirassiers fondent en assurance,
Tout fuit devant ses pas, le Turc plein de frayeur,
Cede le champ de gloire & Belgrade au vainqueur.

Sortez de l'Elisée, ombre illustre & chérie,
Quittez pour nous des Cieux l'immortelle patrie,
D'un regard paternel voyez vos descendans,
De l'art, qui vous fit vaincre, instruisez vos enfans,
Enfant de ce Héros, je vous donne pour maitres,
Non des Guerriers obscurs, mais vos propres Ancêtres.

Electeur généreux, † c'est donc vous que je vois?
Vos peuples sont encor tout pleins de vos exploits,
C'est à leurs cris touchans, c'est à leur voix plaintive,
Que du Rhin tout sanglant abandonnant la rive,
L'Elbe vous vit soudain voler à leur secours.

L'Etat était en proie aux tigres, aux vautours,
Les fiers enfans des Goths ravageaient nos contrées,
Ils brûlaient nos cités au pillage livrées,
Wrangel, fier d'un succès qui n'avait rien coûté,
S'endort dans son triomphe avec sécurité;
La foudre le réveille au bord du précipice.
Un Dieu vengeur paraît, un Dieu pour nous propice:
Venir, voir, triompher fut l'ouvrage d'un jour,
Le Suédois consterné par ce subit retour,

† est-ce vous que je vois? Sur-

Surpris dans ſes quartiers par ce nouvel Alcide.
Veut en vain s'opoſer à ſa courſe rapide.
O champs de Fehrbelin, témoins de ſes hauts faits,
Vous vîtes les Suédois ataqués & défaits.

Tel jadis du Très-haut exerçant la vengeance,
D'un peuple dans ſes camps puniſſant l'arrogance,
L'Ange exterminateur frapa les Philiſtins.

Tel, & plus grand encore en ſes heureux deſtins,
GUILLAUME dans ce jour, au-deſſus de la gloire,
Exerce la clémence au ſein de la victoire:
Il pardonne à HOMBOURG, dont l'imprudente ardeur
Engagea le combat ſéduit par la valeur;
Il fait grace aux captifs, à ces bandes altieres,
De l'Etat déſolé cruels incendiaires;
Mais s'il ſait pardonner à ceux qu'il peut punir,
Des bords qu'ils ravageaient ardent à les bannir,
Il fait fuir devant lui leur troupe épouvantée
Vers les flots de la mer qui l'avaient aportée.

Ces exploits ſont ſuivis par des exploits nouveaux,
La Pruſſe à ſon ſecours apelle ce Héros,
Les rigueurs de l'hiver, les flots couverts de glace,
Au lieu de l'arrêter, ſecondent ſon audace,
Et Thétis, étonnée au bruit de ces récits,
Voit tranſporter des camps ſur ſes flots endurcis;
Il vient, & ſon nom ſeul, qui répand l'épouvante,
Confond des ennemis la fureur inſolente,
Il vient, il eſt vainqueur, tout fuit devant ſes pas,
Et ſans même combatre il venge ſes Etats.

Ce Héros, qui jouit d'une gloire immortelle,
Doit, Nourriſſon de Mars, vous ſervir de modele,

Sans cesse étudiez, comme cet ELECTEUR,
Des diférens pays où vous guide l'honneur;
Ligérer vos projets s'est remplir votre atente,
L'imagination souvent est imprudente.
Ne comptez jamais seul, & sachez supoſer
Tout ce que l'ennemi pourra vous opoſer;
Vos desseins sont manqués si par votre prudence
Vous n'avez point pourvu pour cette subsistence.

Ce Roi, qui des destins éprouva les excès,
N'eût point perdu le fruit de neuf ans de succès,
Si dans des champs déserts conduisant son armée
Le Czar ne l'eut battue, afaiblie, afamée.

Que le foudre, en secret enfermé dans les airs,
Sur l'ennemi surpris tombe avec les éclairs;
Toujours prêt, toujours prompt, mais jamais téméraire,
Croyez que rien n'est fait, tant qu'il vous reste à faire,
Et ne soyez content de vos plus beaux succès,
Qu'autant qu'un plein effet répond à vos projets.

Ainsi, lorsque de DIEU la sagesse profonde
Du ténébreux chaos eut arraché le monde,
Il trouva l'Univers par son souffle animé,
Conforme au grand dessein qu'il en avoit formé.

L'ART
DE LA GUERRE.

CHANT QUATRIEME.

LORSQU'AU siecle de fer, siecle où naquit le vice,
L'audace du plus fort tenait lieu de justice,
Contre de fiers voisins, au pillage excités,
On entoura de murs les naissantes cités;
Bientôt pour asservir des citoyens rebelles,
L'autorité des Rois bâtit des citadelles,
On éleva des forts & des remparts nouveaux,
Sur la cime des monts, aux confluans des eaux
D'ouvrages menaçans on ceignit les frontieres.

Tel que du double rang de ses dents carnassieres,
Le lion rugissant présente avec fierté
Le terrible apareil au Maure épouvanté;
Tel d'un puissant Etat la frontiere assurée,
Bravant des ennemis la fureur conjurée,
Ralentit leur ardeur par ses puissans remparts.

La Guerre en tous les tems fut le premier des arts,
Ainsi que ses progrès cet art eut son enfance:
La Grece & l'Ausonie, assurant leur puissance,
N'avaient imaginé de plus puissans secours,
Que l'épaisseur des murs, & la hauteur des tours.

De ces lieux élevés ils défendaient les breches,
En employant la fronde ou décochant des fleches,
Des pierres écrasaient les Soldats assaillans.
Lorsqu'on serrait de près ces défenseurs vaillans,
Lorsqu'on battait un mur par des beliers terribles,
De bitume & de poix les masses combustibles
Tombaient sur la machine, & des traits meurtriers
Perçaient les assaillans malgré leurs boucliers;
Souvent les Généraux, lassés d'efforts stériles,
Quittaient pleins de dépit ces travaux inutiles.

Je ne vous parle point de ce siege fameux,
Qui fit périr Priam & ses fils malheureux,
J'honore d'Illion la poétique cendre,
Et ces combats livrés sur les bords du Scamandre;
Mais ce sujet si beau, par Virgile chanté,
Oterait à mes vers leur mâle gravité.

Voyez Rome occupée à prendre Syracuse,
Et METELLE employer la valeur & la ruse,
Pour emporter ces murs à force de travaux;
Là, voyez ARCHIMEDE éluder ces assauts,
De la ville & des tours réparer les ruines,
Arrêter les Romains & brûler leurs machines.

Marseille de ses forts, jusqu'alors indomtés,
Repoussa de CE'SAR les assauts répétés;
Lassé de ces longueurs, mais sûr de sa fortune,
CE'SAR soumit Marseille à l'aide de Neptune.
Les sieges des Romains, tous longs & meurtriers,
Suspendaient les destins des plus fameux Guerriers.

Long-

Long-tems après CÉSAR, le démon de la Guerre
Des mains de Jupiter arracha le tonnerre,
Tout changea dans cet art par ces foudres nouveaux,
L'airain vomit en l'air des globes infernaux,
Qui s'élevant aux Cieux par une courbe immense,
Redoublent, en tombant, de poids, de véhémence,
Abiment les cités, s'envolent en éclats,
Et de leur flanc cruel élancent le trépas.

Bientôt de ces remparts le canon homicide,
Avec un bruit afreux, & d'un essor rapide,
Au même instant que l'œil peut voir partir l'éclair,
Ateignit l'ennemi d'une masse de fer;
Dans les murs des cités le boulet formidable,
Rend à coups redoublés la breche praticable.

Ces miracles de l'art, à nos jours réservés,
Par le Dieu des combats aux sieges aprouvés,
Se font par le charbon, le soufre, & le salpêtre.

Depuis que ce secret chez nous s'est fait connaître,
L'industrie inventive, abondante en secours,
Défendit les cités sans élever des tours,
Par des dificultés bien plus ingénieuses,
On évita l'effet de ces foudres afreuses.

Vous célebre VAUBAN, favori du Dieu Mars,
Vous le sublime auteur des modernes remparts,
Que votre ombre aparaisse à nos Guerriers novices,
Montrez-leur par quels soins, & par quels artifices
Vous avez assuré les places des Français,
Contre les bras Germains, & les canons Anglais,
Comment votre savoir, par des routes nouvelles,
A su multiplier les défenses cruelles.

Ces ouvrages rasans, enterrés, protégés,
Ne sont des feux lointains jamais endommagés,
Munis de contre-forts à certaines distances,
Ils sont environnés par des fossés immenses,
Les bastions voisins flanquent les bastions,
Ils tournent vers leur gorge en forme d'oreillons,
Au milieu des fossés, & devant les courtines,
Je vois des ravelins chargés de couleuvrines;
Ces ouvrages coupés par sa savante main,
Par un nouveau rempart disputent le terrein,
Autour de ces travaux, dans un plus vaste espace,
L'envelope s'éleve, elle couvre la place,
Devant sont des fossés, là le chemin couvert,
La palissade enfin, qui montre un front altier,
Et ce glacis sanglant, que défend le courage,
Théatre des combats, théatre du carnage.
Que d'utiles travaux, de secours étonnans,
L'homme a tiré des arts soumis à ses talens!
Qui ne dirait à voir les remparts de la France,
Que tout est épuise dans l'art de la défense?

Non, ne le pensez pas, voyez ces souterreins,
Tout l'enfer s'associe aux fureurs des humains;
Ces glacis sous vos pas contiennent des abimes,
Le salpetre & la flamme atendent leurs victimes,
Ils partent de la terre, ils couvrent les remparts
D'armes, de sang, de morts, & de membres épars.

Malgré tant de travaux, tant de traits redoutables,
Les places de nos jours ne sont point imprenables.
Cet art ingénieux, soutien des défenseurs,
Par des secours égaux arme les agresseurs.

L'ataque

L'ataque a ſa méthode, un chef expert & ſage,
A travers les périls s'ouvre un libre paſſage;
Il entoure les forts par ſes Guerriers nombreux;
S'il craint des ennemis les projets hazardeux,
S'il craint qu'un Général entreprenant, habile,
*) Oſât forcer ſon camp, & ſecourir la ville,
La terre ſe remue, & tous ſes combatans,
En creuſant des foſſés, font leurs retranchemens;
Ceux que Mars a doués de qualités inſignes,
Dans un terrein étroit ont reſſerré leurs lignes.
Un foſſé ſans ſoldats ne défend pas ſes bords;
Il faut aux ennemis opoſer des efforts,
Et ménager de plus une forte réſerve.

Afin que l'ennemi jamais ne vous énerve,
Muniſſez vous toujours de vivres abondans,
Et mépriſez alors l'effort des aſſaillans.
Etudiez le faible & le fort de la place,
Et contr'elle tournez vos ſoins & votre audace,
Formez votre dépôt, avancez pas à pas,
Le niveau dans la main, **) la regle & le compas:
Aprochez par détours aux pieds des citadelles,
Et creuſez dans les champs de longues paralleles,
Il faut que ces travaux, avec art dirigés,
N'ofrent point d'ouverture au feu des aſſiegés;
L'airain vomit alors ſon redoutable foudre,
Bientôt les boulevarts tombent réduits en poudre,
Le tonnere des forts, qui s'élançait ſur vous,
Eſt réduit au ſilence & reſpecte vos coups;
Dans ſon chemin couvert, l'ennemi ſans azile
Cede aux bonds d'un boulet qui de côté l'enfile.

VARIANTES.

*) Oſe. **) Dans la main.

Mais vous voilà placé sur ce glacis trompeur,
Dont les volans cachés impriment la terreur.
Dans ces perfides lieux servez-vous de la sonde,
Découvrez, éventez les mines à la ronde;
Craignez d'un sang trop vif le transport imprudent;
Ménagez vos soldats, hâtez-vous lentement.
Terminez avant tout la guerre souterraine,
Que le mineur caché fouille & perce avec peine,
Que la sape en avant, par des chemins précis,
Vous mene en sûreté sur le pied du glacis,
Pour ne point hazarder l'honneur d'une brigade,
Commandez vos assauts près de la palissade,
Alors, maître absolu de ce sanglant terrein,
Qu'on y mene d'abord ces tonnerres d'airain,
Par leurs coups redoublés les murailles s'éboulent,
A l'aide du sapeur les boulevarts s'écroulent,
On comble les fossés à force de travaux,
Et les assauts cruels succedent aux assauts.

Souvent dans ces combats les Guerriers pleins d'audace,
Poursuivant les fuyards, ont emporté la place.
Ainsi, par un effort avec art dirigé,
L'impétueux Français, au combat engagé,
Au pouvoir de LOUIS fit tomber Valencienne.

Observez le soldat, il faut qu'on le retienne,
Les tigres, les lions sont plus humains que lui,
Quand il fuit furieux le soldat qui l'a fui,
Si vous ne gouvernez sa cruauté mutine,
Avide de pillage, ardent, sans discipline,
Porté par ses fureurs au comble des excès,
Vous le verrez souillé de meurtres, de forfaits.

Tout

Tout Général cruel, qui pille, qui ravage,
Qui permet les excès, qui soufre le carnage,
Eût-il même conquis les plus vastes terreins,
Voit ses plus beaux lauriers se flétrir dans ses mains
La voix de l'Univers, contre lui réunie,
Oubliant ses exploits, maudit sa tirannie.

TILLI, qui combatit pour l'aigle des Césars,
De l'éclat de son nom remplit les champs de Mars
Mais un nuage sombre en obscurcit la gloire,
Son nom fut éfacé du temple de Mémoire,
De Magdebourg sanglant les lamentables voix
Eternisent la honte, & non pas ses exploits.

Guerriers, retracez-vous cette éfroyable image,
Si ma main vous dépeint ces meurtres, ce carnage,
C'est pour vous inspirer l'horreur de ces forfaits.

On porte aux habitans des paroles de paix,
Leur foi par cet espoir fut promtement séduite,
Sous le trompeur appas d'une treve hipocrite
TILLI les endormit dans les bras du repos:
Morphée avoit sur eux répandu ses pavots,
Sur ce puissant rempart qui l'avait défendue,
La garde mollement sur l'herbe est étendue;
D'autres pour leurs maisons abandonnent leurs forts;
Un fantôme éclatant, sorti des sombres bords,
De l'olive de paix leur présente la tige,
On l'embrasse, on accourt, enfin tout se néglige.

Tout dort, mais TILLI veille, il dispose ses corps,
Il précede l'aurore, il s'aproche des forts,

Sur ces puiſſans remparts, privés de leur défenſe,
L'Autrichien cruel monte ſans réſiſtance;
Ah! peuple malheureux, qu'un fantôme éblouit,
La trahiſon aproche, elle vient, la paix fuit,
La mort, l'afreuſe mort, paraît dans ces ténebres
Et couvre la cité de ſes ailes funebres,
La rage enſanglantée, & ſes ſombres fureurs,
Des glaives infernaux vont armer les vainqueurs.
La nature en frémit & le Ciel en colere
Fait en vain dans les airs éclater ſon tonnerre.

Rien n'arrête TILLI, les ſoldats éfrénés,
A la licence, au meurtre, au crime abandonés,
Ardens, impétueux, frapent, pillent, égorgent,
Du ſang des citoyens ces triſtes murs regorgent.

TILLI, tranquille, & fier de ſes afreux ſuccès,
Conduit leur cruauté, préſide à leurs forfaits;
Ils forcent les maiſons, ils enfoncent les temples,
Le moins féroce même imite ces exemples;
Celui qui leur réſiſte, & celui qui les fuit,
Ne ſauraient éviter le fer qui le pourſuit;
Près de ſa mere en pleurs, l'enfant à la mammelle,
Egorgé ſur ſon ſein tombe & meurt avec elle,
En défendant ſon fils le pere infortuné
Expire ſans venger ce fils aſſaſſiné;
On ne voit en tous lieux que des objets horribles,
Ces monſtres furieux, aux plaintes inflexibles,
Dans un azile ſaint, inutile en ces tems,
Maſſacrent ſans remords trois cens vieillards tremblans.

On dit, pour échaper au fer de ces impies,
Que de jeunes beautés, par la honte enhardies,
Cherchant

Cherchant dans le trépas un barbare ſecours,
Dans l'Elbe enſanglanté terminerent leurs jours.

Mais quel ſpectacle afreux vient s'offrir à ma vue?
Où courez vous cruels? Quelle rage inconnue?
Monſtres, où portez-vous ces torches, ces flambeaux?
Vous êtes des démons & non pas des Héros.

Déjà ſur les palais la flamme ſe déploie,
Malheureuſe cité, tu péris comme Troie.
L'embraſement s'accroît, il gagne en peu de tems,
Il s'éleve en tous lieux d'horribles hurlemens
De ceux que l'on égorge, ou que le feu dévore;
O crimes! ô fureurs, que la nature abhorre!

Tels qu'on peint de l'enfer les tourmens & les feux,
Ce théatre d'horreur, ces goufres ténébreux,
Où du plus faible eſpoir les ſources ſont taries,
Les malheureux humains, en proie à des furies,
Aux ſuplices divers à jamais condamnés,
De flammes, de bourreaux, d'horreur environnés,
Tels, & plus éfrayans, dans ces momens funeſtes,
Parurent, Magdebourg, tes déplorables reſtes,
Plus d'habitans, de murs, de temples, ni d'abris,
La flamme dans les airs éclairait tes débris.

Et de cette cité, jadis ſi floriſſante,
Que les arts & la paix rendirent ſi brillante,
Après l'afreux malheur, en cette nuit ſoufert,
De cette ville immenſe il reſtait un déſert,
Où le ſoldat cruel, fatigué du carnage,
S'aplaudiſſoit encor du meurtre & du pillage,

Et l'Elbe, en s'enfuyant de ces lieux détestés,
Couvrait de corps sanglans ses bords épouvantés.

TILLI fut-il heureux en prenant cette ville?
La flamme le priva d'une conquête utile;
Magdebourg n'était plus qu'un tombeau plein d'horreur,
Qui mettant au grand jour l'excès de sa fureur,
En lui représentant tant d'images funestes,
Semblait le menacer des vengeances célestes.

L'ART
DE LA GUERRE.

CHANT CINQUIEME.

PALLAS, qui vous apelle au champ de la victoire
Qui par tous les chemins vous conduit à la gloire,
Qui forme des Héros pour toutes ſes ſaiſons,
Vous marque par mes vers ſes prudentes leçons,
Pour que dans vos quartiers, à la fin des alarmes,
Vous ſachiez conſerver tout l'honneur de vos armes.

Lorſque le froid hiver, aux cheveux blanchiſſans,
Des cavernes d'Eole a déchaîné les vents,
Que le fougueux Borée, ennemi du Zéphire,
Sur Pomone & Cérès vient uſurper l'empire,
Que les arbres couverts de glaçons, de frimats,
Des feuilles & des fruits ont perdu les apas,
Que les fleuves gelés demeurent immobiles,
Que les troupeaux nombreux quittent les prés ſtériles,
Lors enfin que les camps, étendus ſur les monts,
Reſſentent les rigueurs des rudes aquilons;
Les guerriers ſont contraints d'abandonner leurs tentes,
Il ſuſpendent un tems leurs courſes triomphantes;
Malgré toute l'ardeur dont ils ſont animés,
Les chefs des deux partis, par l'hiver déſarmés,
De l'abri des maiſons recherchent les aziles,
Et leurs corps ſéparés s'enferment dans les villes.

Il faut que le ſoldat, aux travaux conſacré,
Goûte pendant l'hiver un repos aſſuré,
La fatigue à la fin l'afaiblit & l'épuiſe,
L'art peut le garantir contre toute ſurpriſe.

Il faut que de gros corps, tout prêts à s'ébranler,
Contiennent l'ennemi, qui voudrait vous troubler,
Que des poſtes divers la garde vigilante
Couvre tout votre front d'une chaîne puiſſante,
Paſſages, défilés, bois, chemins importans,
Se garniſſent d'abord par des détachemens,
Sous les ordres du chef, un prudent Capitaine
Garde cette frontiere, & préſide à la chaîne.
Les agiles Dragons, les rapides Huſſards
Obſervent l'ennemi, préviennent les hazards,
L'inquiétent ſans ceſſe, & leur avis fidele
De ſa moindre démarche aporte la nouvelle,
Par leurs ſoins répétés ſes deſſeins reconnus,
Sont ſoudain découverts, & ſoudain prévenus.

Quand ſur tous les détails, qu'exige la defenſe,
Vous aurez conſulté les loix de la prudence,
Quand vous aurez fini ces pénibles travaux,
Vous en verrez bientôt renaître de nouveaux;
Que du froid Orion l'influence ſévere
Procure aux combatans une paix paſſagere,
Leur chef judicieux loin de reſter oiſif,
Dans les bras du repos peut ſe montrer actif.

C'eſt peu dans vos quartiers d'aſſurer votre armée,
De la tenir en ordre, à la gloire animée:
Il vous faut remplacer ces ſoldats généreux
Que la mort a ravi à vos drapeaux heureux;

La

La victoire a coûté; ces ombres immortelles
Veulent des successeurs, & des cœurs dignes d'elles,
Dans de nouveaux soldats cherchez un prompt
secours.

Le vulgaire imbécille à vil prix vend ses jours,
Ainsi que le poisson, de nourriture avide,
Est pris par le pêcheur à l'hameçon perfide:
De même par l'apas d'un métal suborneur,
On tire de son champ l'indigent laboureur;
Du Roi, qu'il va servir, il ignore l'outrage,
Mais bientôt de la troupe, où son destin l'engage,
La fiere discipline, & le courage altier
Font un brave soldat d'un payſan grossier.

Souvent dans l'action le nombre seul décide,
Votre force peut rendre un ennemi timide,
Rassemblez avec soin de rapides coursiers,
Il faut qu'ils soient choisis, ainsi que vos Guerriers,
Dans la fleur de leurs ans, vigoureux, & dociles.

Préparez avec soin tous ces amas utiles,
Que Cérès à vos soins s'empresse à présenter;
L'art de vaincre est perdu sans l'art de subsister.

Ce camp, ce peuple entier à votre loi fidele,
Par une maladie à la longue mortelle,
Se sent deux fois par jour vivement assaillir,
S'il manque de secours, on le voit défaillir,
Les fils de Galien y perdraient leur science,
Il faut pour les guérir maintenir l'abondance,
Ou, si vous négligez ces devoirs importans,
Vous verrez arriver au milieu de vos camps,
Du fond de ses rochers, & de son autre aride,
Ce monstre décharné, la faim pâle & livide;

Il amene avec lui les maux contagieux,
Le découragement, les cris séditieux,
La faiblesse, la peur, la misere éfroyable,
Le sombre déséspoir, la mort inexorable,
Et dans ce camp désert, peuplé par des mourans,
Combatrez-vous tout seul des ennemis puissans?
Prévenez ce malheur, † arrangés-vous d'avance,
Dans vos camps par vos soins amenez l'abondance,
Et préparez ainsi, dans les bras du repos,
Pour vos futurs exploits des triomphes nouveaux.
Tandis que s'arrangeant pour la naissante armée
Le chef par ses travaux régle sa destinée,
L'Officier généreux, tranquille en ses quartiers,
Dans le sein de la paix joint le mirthe aux lauriers;
Sa fidele moitié, pleine d'impatience,
Oublie entre ses bras les malheurs de l'absence.
O jours! ô doux momens, par la crainte achetés,
Après tant de soupirs, que l'amour a coûtés,
Quel plaisir de revoir à l'abri des alarmes,
L'époux qui fit couler, & qui tarit ces larmes,
D'entendre ses exploits, de désarmer ses bras,
Les vengeurs de leur Roi, la gloire des combats,
D'atendrir ce grand cœur aux dangers insensible,
De baiser tendrement cette bouche terrible,
Qui hatait des Soldats le redoutable effort,
Qui par ses fiers accens précipitait la mort!
Tandis que sur le sein de sa fidele amante
Se panche du Héros la tête triomphante,
Bénissans ses exploits, joyeux de son retour,
On voit autour de lui les fruits de son amour;

L'un

VARIANTES.

† Préparez vous d'avance.

L'un baise avec transport ses mains victorieuses,
Et brûle de remplir ces routes épineuses
Où les sages Guerriers se rendent immortels;
L'autre serre en ses bras les genoux paternels:
De ces faibles enfans les naives caresses
A ce pere chéri prodiguent leurs tendresses,
Ils tiennent en jouant, dans leurs débiles mains,
Ce fer trempé de sang, ce fer craint des humains,
Son casque menaçant, sa terrible cuirasse,
Bientôt des pas du pere ils vont suivre la trace.

Le Dieu du tendre hymen donne à ces vrais amans
Ces biens purs & parfaits, ces doux ravissemens
Qui naissent de l'estime, où le cœur participe,
Dont l'amour réciproque est le constant principe;
Agrémens inconnus, dans la fleur de leurs jours,
A tous les partisans des frivoles amours:
De ces chastes liens écartant la molesse,
Ce généreux amant est tendre sans faiblesse,
Son cœur ne connaît point la molle volupté,
Et quand le devoir parle il est seul écouté.

Dans ces chastes plaisirs, dans cette jouissance,
Compagne du devoir & de la tempérance,
Son corps robuste & sain n'est jamais abattu,
Son amour innocent anime sa vertu,
On le verra bientôt, plein d'une ardeur nouvelle,
Accourir dans ces champs où la gloire l'apelle.

Avant que les hivers finissent leurs rigueurs,
Avant le doux retour de la saison des fleurs,
Aux postes avancés les Généraux s'empressent,
Ils forment leurs projets, les camps se reconnaissent,

Les éleves d'Euclide arpentent les terreins,
Pour rassembler les corps désignent les chemins.
Le chef toujours actif veille sur leur ouvrage,
Il en donne le plan, il en sait l'avantage,
S'il pense à l'avenir, il n'est pas moins prudent
A pourvoir aux besoins qu'exige le présent;
La mere des succès, la sage méfiance,
Dans ses travaux divers soutient sa vigilance,
Elle vient l'éveiller au moment qu'il s'endort,
A ses sens fatigués donne un nouvel essor,
Souvent elle lui dit, „Craignez votre adversaire,
„Pesez tout ce qu'il fait, & tout ce qu'il peut faire,
„Ayez chez l'ennemi, dans ses camps, en tous lieux,
„Autour du Général, des oreilles, des yeux,
„Qui l'observent par-tout, qui percent ses misteres,
„Qui sachent ses desseins, ses projets militaires,
„Et n'épargnez jamais, pour des avis certains,
„Ce métal corrupteur qui séduit les humains;
„Jugez en étranger de vos plans, de vous même.
„A vos arrangemens donnez un soin extrême;
„Croyez-vous vos quartiers en pleine sûreté;
„Sur ces monts fondez vous votre sécurité?
„Croyez vous que le corps, qui tient cette riviere,
„Qui défendant son bord garde votre frontiere,
„N'est point dans le péril de se voir insulter?
„Sur vos positions n'allez point vous flatter;
„Ces monts audacieux, dont la terrible chaine
„Servait de boulevard à la fierté Romaine,
„Ces monts dont on craignait le passage fatal,
„Ne purent arrêter les progrès d'ANNIBAL;
„Soldat laborieux, il vainquit ces obstacles,
„L'audace des Héros opere des miracles,

„Il

„Il arriva, il descend par de nouveaux chemins,
„Etonne, ataque, & bat les Généraux Romains.

VENDOME s'assurait sur l'appui des montagnes,
Qui bordent des Lombards les fertiles campagnes,
Quand suivant des chemins, inconnus jusqu'alors,
EUGENE de l'Adige osa franchir les bords,
Et, non moins vigilant que hardi Capitaine,
Brisa le joug honteux qu'au Pô donna la Seine.
Remarquez ces torrens dans ces tristes saisons,
Le froid les a changé en des ponts de glaçons,
L'ennemi quelque jour, plein d'une noble audace,
Pour forcer vos quartiers en franchira l'espace,
Alors surpris, confus, séparé, consterné,
Malgré vous dans la fuite avec honte entraîné,
Un seul moment fatal à vous, à votre armée,
Ravira vos succès & votre renommée.

Rien de plus dangereux qu'un quartier enlevé,
Ce n'est point pour le mal qui vous est arrivé,
Mais votre troupe alors interdite & rebelle,
Perd son respect pour vous, sa confiance en elle,
L'abatement succede au desir des combats,
Tout est découragé le Chef & les Soldats,
Cet échec après soi traîne de longues suites,
Et l'ennemi vous perd s'il hâte ses poursuites.

BOURNONVILLE battu, mais fier de ses renforts,
Du Rhin majestueux passa les larges bords,
Devant lui les Français, sous les loix de TURENNE,
Craignaient en reculant les monts de la Lorraine,
Sans consulter son art, sans craindre des revers,
Le Germain se sépare avant les froids hivers,
Il divise ses corps, il cantonne en Alsace,
Il hâte par ses mains le sort qui le menace;

Tandis qu'il eſt flaté par la ſécurité,
Que l'aigle des Céſars s'endort en ſûreté,
TURENNE ſe raſſemble au revers des montagnes,
Il les paſſe, il paraît, il fond dans les campagnes,
Tombe ſur BOURNONVILLE, enleve ſes quartiers,
De ſes Soldats épars il fait des priſonniers,
Et force le Germain par cette rude épreuve,
A paſſer en courant vers l'autre bord du fleuve.

L'Hiver peut procurer de rapides ſuccès,
La ſaiſon du repos peut hâter vos progrès;
Qu'aſſemblé par l'audace & par la vigilance,
Vers des corps ſéparés un corps nombreux s'avance,
Dès qu'il les a ſurpris, l'ennemi confondu
Le rend victorieux ſans avoir battu;
Que la rapidité ſe joigne à la conduite,
Diſſipez l'ennemi, précipitez † ſa fuite,
Nos faſtes vous diront qu'en tous lieux, en tous tems
Le deſtin ſeconda les chefs entreprenans.

Tel parut aux Saxons le Conquérant rapide,
Qui couvrait STANISLAS de ſa puiſſante égide;
Lorſque s'abandonnant à ſes tendres deſirs,
AUGUSTE de Vénus partageait les plaiſirs,
Avec le tendre cœur de ſa jeune maîtreſſe,
Se couronnait de pampre & rempli d'alégreſſe,
Oubliait ſon devoir, la Pologne, & ſon camp, (*)
L'Alexandre du Nord l'aſſaillit à l'inſtant,
Des fêtes de Bachus il trouble les miſteres,
Les Bachantes, l'amour, les Guerriers mercénaires,
Tout

† *leur fuite.*

(*) *Affaire de Pintchoff.*

Tout fuit devant ſes pas, & le Saxon chaſſé
Conſent qu'Abdalomine au thrône ſoit placé.

Telle des régions, où gronde le tonnerre,
Quand l'aigle dans ſon vol aperçoit ſur la terre
Des montagnes, des bois les jeunes habitans,
Sans crainte des dangers, dans la campagne errans,
Elle tombe ſur eux, jette des cris de joie,
Et dans ſon nid ſanglant elle emporte ſa proie.

L'ART
DE LA GUERRE.

CHANT SIXIEME.

Le Dieu de la victoire a daigné par ma voix,
Enseigner de son art les rigoureuses loix,
Du métier des Héros on a vu l'origine,
Le choix des campemens, l'ordre, la discipline,
Comment un Chef habile assure ses quartiers,
Et brise les remparts sous ses coups meurtriers;
Par de plus grands objets terminons cet ouvrage,
Des batailles traçons la redoutable image;
Montrons sur cette mer, si prompte à s'irriter,
Les dangers, les écueils, l'art de les éviter,
Je vous guide au combat, troupe illustre & guerriere.

Voilà ce champ fameux, voilà cette carriere,
Où tant de Généraux ont trop tôt succombé,
Où Guillaume bronchait, où Marsin est tombé,
Où d'autres essoufflés sans force & sans ressource
N'ateignirent jamais le terme de leur course.

Là s'abatit Pompée, ici finit Pyrrhus,
Là périt Annibal, Mithridate, Crassus,
Des vestiges sanglans de leurs funestes pertes,
De leurs tristes débris les plaines sont couvertes,

Mais

Mais dans ces mêmes champs, courant avec plus d'art,
On a vu triompher ALEXANDRE, CÉSAR,
L'impétueux CONDÉ, le sublime TURENNE,
GUSTAVE, LUXEMBOURG VILLARS, MAURICE,
EUGENE.
O vous jeunes Guerriers, touchés de leurs hauts faits,
Craignez de votre ardeur les transports indiscrets;
Dans le nombre d'amans qui courtisent la gloire,
Très-peu sont couronnés des mains de la victoire;
Tel à ses grands exploits en joignit de nouveaux,
Qui perdit en un jour le fruit de ses travaux.
Tel parut le vengeur de la funeste Troie,
Contre cent Rois ligués sa valeur se déploie,
Diomede est vaincu, les Grecs sont accablés,
Ajax fuit en courroux, ses vaisseaux sont brûlés,
† Hector combat Patrocle, il lui prend cette lance
Qui du fils de Pélée exerçoit la vengeance:
Mais le sort l'abandonne après tant de bonheur,
Le Troyen dans Achille a trouvé son vainqueur.
Du fier rival du Czar voyez la destinée,
Favorable neuf ans, neuf ans infortunée.
Si d'aussi grands Héros, dans les combats experts,
Ont terni leurs exploits par de honteux revers,
S'ils sont enfin tombés au fond des précipices,
Qu'osez-vous espérer, dans l'art de Mars novices,
Dans nos camps par Bellone à peine encor sevrés,
Sur les devoirs d'un Chef faiblement éclairés?
Mais malgré mes conseils, dans votre ardeur premiere,
Com-

† „ *Patrocle excite en vain son courage inutile,*
„ *Hector à ce Héros prend les armes d'Achille:*
„ *Mais le Troyen succombe après tant de bonheur,*
„ *Dans le fils de Pélée il trouve son vainqueur.*

Comme un courſier fougueux, lâche dans la carriere,
Vous brûlez de courir & de vous ſignaler,
Craignez un fol orgueil qui peut vous aveugler,
Craignez votre amour propre & ſes douces amorces,
Eprouvez avant tout vos talens & vos forces,
Et ne prenez jamais des vœux ambitieux,
Pour l'effort du génie en vous victorieux.

En vain poſſédez-vous la force d'un Athlete,
Qui dans Londres combat au bruit de la trompette;
Admiré par le peuple, aplaudi par les ſots,
Et de ſes bras nerveux terraſſant ſes rivaux;
Quand vous reſſembleriez à ces fils de la terre,
A ces rivaux des Dieux, qui leur firent la guerre,
Qui pour braver l'Olympe, en leur rébellion,
Souleverent l'Oſſa ſur le mont Pélion;
Quand du Dieu des combats vous auriez le courage,
Ne vous atendez point à gagner mon ſufrage;
Taille, force, valeur, tout eſt iuſufiſant,
Minerve exige plus d'un Général prudent.

Il faut que ſon eſprit, guidé par la ſageſſe,
Soit vif ſans s'égarer, & prudent ſans faibleſſe,
Qu'il agiſſe à propos, que maître des ſoldats,
Il les faſſe mouvoir dans l'horreur des combats,
Au déſordre à l'inſtant qu'il porte un prompt remede,
Et ranime le corps qui s'épuiſa ou qui cede;
Qu'en Guerrier prévoyant il prépare de loin
Tous les ſecours divers dont l'armée a beſoin;
Qu'en reſſources fécond, toujours infatigable,
Par ſa faute jamais le deſtin ne l'accable.

Formez-vous donc l'eſprit, ſur-tout le jugement,
Atendez tout de vous, rien de l'événement,

Soyez

Soyez lent au Conseil, c'est-là qu'on délibere;
Mais lorsqu'il faut agir paraissez téméraire,
Et n'engagez jamais sans de fortes raisons
Ces combats où la mort fait d'affreuses moissons.

Les forces de l'Etat sont en votre puissance,
Des soldats généreux vous guidez la vaillance;
Prompts pour exécuter l'ordre du Général,
Ils volent aux dangers dès le premier signal;
Dès que vous commandez, leur cohorte aguerrie
Fond sur vos ennemis, comme un tigre en furie
Tombe sur un lion, lui déchire le flanc,
Le terrasse, l'abat, s'abreuve de son sang.

Le l'endemain, grand Dieu! sur ces champs de batailles,
Regardez ces mourans, ces tristes funérailles,
Et parmi ces ruisseaux du sang des ennemis,
Voyez couler le sang de vos meilleurs amis.
Voyez dans le tombeau ces Guerriers magnanimes,
De votre ambition malheureuses victimes,
Leurs parens éplorés, leurs epouses en deuil,
Qui dans votre triomphe abhorrent votre orgueil.
Ah! plutôt que souiller vos mains de tant de crimes,
Plutôt que vous parer d'honneurs illégitimes.
Périssent à jamais les cruels monumens.
(*Moins dus à vos exploits qu'à vos égaremens,
Qui voudrait à ce prix gagner la renommée?

*) Moins durs &c.

En pere bienfaisant conduisez votre armée,
Dans vos moindres soldats croyez voir vos enfans,
Ils aiment leurs pasteurs, & non pas leurs tirans;
Leurs jours sont à l'Etat, leur bonheur est le nôtre,
Avare de leur sang sacrifiez le vôtre.
Tant que Mars le permet il faut les ménager;
Quand le bien de l'Etat les apelle au danger,
Lorsqu'entre vos drapeaux, & ceux de l'adversaire
Il faut savoir fixer le destin de la guerre,
Alors sans balancer, sans chercher de détours;
Disposez, attaquez, & prodiguez leurs jours;
C'est là qu'ils feront voir leur ardeur valeureuse,
Et qu'ils sauront périr d'une mort généreuse.

Un sage Général, dont Bellone est l'appui,
Combat quand il le faut & jamais malgré lui,
Rempli de prévoyance, & sûr de sa cohorte,
Il pare tous les coups que l'ennemi lui porte;
S'il pense en Général, il s'expose en soldat,
Loin de le recevoir, il donne le combat,
Le sort des assaillans est toujours favorable.

L'effort du fier bélier, par son choc redoutable,
S'ouvre un libre passage, & renverse les tours
D'où l'assiégé tremblant croit défendre ses jours;
Le mur long-tems battu cede au poids qui l'enfonce.

Ataquez donc toujours, Bellone vous annonce
Des destins fortunés, des exploits éclatans.
Tandis que vos Guerriers feront les assaillans.
Si malgré tous vos soins la fortune légere
Passe de vos drapeaux à ceux de l'adversaire,
Opposez aux revers un front toujours serein,
Par votre habileté corrigez le destin;
Des Guerriers abatus ranimez le courage,
Montrez-vous ferme & grand tant que dure l'orage;
Comme une sombre nuit, par son obscurité,
Des feux du firmament releve la clarté,
De même vos malheurs, autant que la victoire,
Par votre fermeté vous couvriront de gloire;
Ne désespérez point, sûr des secours de l'art,
La sagesse toujours triomphe du hazard.

Si VILLARS fut forcé de se batre en retraite:
Denain de Malplaquet éfaça la défaite;
Souvent un seul moment répare un long malheur,
De vaincu qu'il était VILLARS devint vainqueur.

On gagne les combats de diverses manieres,
Ceux, connus sous le nom d'afaires régulieres,
Nous offrent des deux parts des efforts généraux.

Des postes retranchés, des hauteurs, des ruisseaux
D'afaires de détail sont les sanglans théatres,
Le terrein bien choisi les rend opiniatres.

Voyez-vous dans ces champs en bon ordre avancer
Ces deux corps au combat tout prêts à s'élancer,
Leur front, qui s'élargit, s'étend & se déploie?
L'un dans l'instant formé va fondre sur sa proie:
Ces escadrons serrés, d'un cours impétueux,
Volent à l'ennemi qui s'enfuit devant eux:
Dans d'épais tourbillons de foudre & de poussiere
On voit briller de loin la lame meurtriere,
Ils pressent les fuyards par leurs coups dissipés,
Du sang des ennemis leurs glaives sont trempés.

Ici l'Infanterie, ayant perdu ses ailes:
Redoute des vainqueurs les ataques cruelles,
Cent tonnerres d'airain élancent le trépas.
Les corps victorieux s'avancent à grands pas,
Sur leur front menaçant brille la bayonette,
L'ennemi consterné médite sa retraite,
Des bataillons altiers l'ataquent dans le flanc,
Il craint, il cede, il fuit, la terre boit son sang,
Des tubes, meurtriers par la poudre enflammée,
Elançent le trépas sur la troupe alarmée,
Qui s'enfuit dans les champs en pelotons épars,
Sans ordre, sans conseil, sans chef, sans étendarts,

Loin

Loin de calmer la peur qu'aux vaincus il inſpire,
Loin de faire un pont d'or au chef qui ſe retire,
Le parti triomphant ſaiſit l'occaſion,
Il pourſuit chaudement le gain de l'action,
Il veut en ce jour même achever ſon ouvrage;
Ainſi le grand EUGENE, à ce fameux village *)
Où TALLARD & MARSIN s'étaient très-mal poſtés,
D'un effort général donna de tous côtés,
Il enfonça leur centre, il coupa leur armée,
Blenheim vit des Français l'audace déſarmée,
Quel nombre de captifs ſur ce ſanglant terrein!
L'ennemi des Céſars fuit juſqu'au bord du Rhin,

Ainſi près d'Almanſa quand les lys rriompherent,
Que les lions Bretons à leurs efforts céderent,
Au thrône de Caſtille, au thrône d'Arragon
BARWICK par ſes exploits plaça l'heureux BOURBON.

Voici d'autres combats, là ſur cette colline,
Dont le ſommet au loin ſur la plaine domine,
Voyez-vous étendus ces bataillons altiers?
La pouſſiere de loin s'éleve dans les airs,
L'ennemi marche, il vient, il ſe forme, il ſe range,
Il place ſur un front ſa puiſſante phalange,
Son terrein ſe refuſe aux efforts des courſiers,
Derriere ſa bataille il met ſes cuiraſſiers,

*) *Hochſtet.*

Le chef s'avance seul, il doit tout reconnaître,
Il peut vaincre en un jour par un coup d'œil de maître,
S'il fait des lieux, des tems un choix prémédité,
S'il prend son ennemi par son faible côté;
De sa droite s'avance un corps d'infanterie,
Elle franchit les monts malgré l'artillerie,
Dans son poste ataqué, renversé, confondu,
L'ennemi se débande & s'ensuit éperdu,
Le désordre est par-tout le vainqueur en profite,
Les cuirassiers oisifs volent à la poursuite.
Ainsi le grand CONDE' fut vainqueur à Fribourg,
Ainsi devant son Roi, dans un aussi grand jour,
On vit près de Laufelt le valeureux MAURICE,
En offrant à Pluton le sanglant sacrifice
Des Bretons, des Germains, des Bataves fuyards,
Sur le haut de leurs monts planter ses étendarts.
Tel est de nos combats l'ingénieux système,
Tous les camps retranchés sont ataqués de même,
Souvent leurs boulevarts, sans prudence tracés,
Ont de faibles appuis, ou de mauvais fossés,
La moitié des Soldats tient des lieux inutiles,
Cloués à leurs terreins ils restent immobiles,
Tandis que l'ennemi fait manœuvrer ses corps,
Et peut en liberté diriger ses efforts.
Rien n'arrête un Héros, quand Bellone le guide,
Si dans un camp choisi son ennemi timide,
Des maux qu'il a soufert encore épouvanté,
Craint l'effort dangereux du bras qui l'a domté,
Et se fait du terrein un invincible azile,
Ce Héros le contraint, par sa manœuvre habile,

A donner ces combats qu'il avait évités;
Il marche avec dessein vers les grandes cités,
Il donne à l'ennemi plus d'une jalousie,
Il se prépare, il feint, il tourne, il se replie,
Il paraît menacer trois villes à la fois,
Elles sont dans l'atente & craignent toutes trois;
Tandis qu'en tous les cœurs la terreur est semée,
De son triste adversaire il afame l'armée,
Des lieux qui l'ont nourrie il coupe les secours,
Et la force au combat pour prolonger ses jours;
Il faut vaincre ou périr, il n'est plus de retraite.

Le faon ne quitte point la biche qui l'alaite,
Un Chef risquera tout plutôt qu'abandonner
Ses dépôts abondans, qu'il voit environner.

Lorsque, pour se soustraire à votre diligence,
Votre ennemi d'un fleuve implore l'assistance,
Et croit vous arrêter par ses rapides flots,
Imitez d'ANNIBAL le plan & les travaux;
Du Rhône les Romains occupaient le rivage,
Il feint, marche plus bas, & se fraye un passage,
Il sait joindre la ruse avec l'activité,
Et trompe le Consul, qui le croit arrêté.
Soutien de mes Rivaux, digne appui de ta Reine,
CHARLES, d'un ennemi, sourd aux cris de la haine,
Reçois l'éloge pur, l'hommage mérité,
Je le dois à ton nom comme à la vérité.

Ces flots majestueux, cette riviere immense
Qui sépare à jamais l'Empire de la France,

Ces

Ces ennemis nombreux qui défendaient ses bords,
S'opoſerent en vain à tes nobles efforts;
Qu'atendez-vous, Guerriers, d'un ſage Capitaine?
Rhin, ennemi, dangers, rien n'arrête LORRAINE,
CHARLES en quatre corps ſépare ſes Soldats,
A l'endroit où COIGNY ne s'y préparait pas;
Son pont conſtruit ſoudain ſeconde ſon audace,
Il ſurprend les Français, il pénetre en Alſace.

Oublierai-je, LOUIS, le grand jour de Tholus,
Ces Bataves poſtés, ataqués, & vaincus,
Tes Guerriers dans le Rhin, ſous tes yeux, à la nage
Gagner en combatant l'autre bord du rivage?

C'eſt à de tels exploits que Mars daigne aplaudir,
Un noble enthouſiaſme y peut ſeul réuſſir.

Si votre cœur aſpire à la ſublime gloire,
Sachez vaincre, & ſur-tout uſer de la victoire;
Le plus grand des Romains par ſes ſuccès divers,
Le jour qu'à ſon pouvoir il ſoumit l'Univers,
Sauva ſes ennemis dans les champs de Pharſale.

Voyez à Fontenoy LOUIS, dont l'ame égale,
Douce dans ces ſuccès, ſoulage les vaincus,
C'eſt un Dieu bienfaiſant dont ils ſont ſecourus;
Ils baiſent en pleurant la main qui les déſarme,
Sa valeur les ſoumit, la clémence les charme;

Dans

Dans le sein des fureurs la bonté trouve lieu,
Si vaincre est d'un Héros, pardonner est d'un Dieu.

Suivez, jeunes Guerriers, ces illustres modeles,
Alors la renommée, en étendant ses ailes,
Mêlant à ces récits vos noms & vos combats,
Portera votre gloire aux plus lointains climats.

A ce bruit la vertu, du haut de l'Empirée,
Retrouvant des Héros dignes du tems d'Astrée,
Retrouvant des Guerriers remplis d'humanité,
Viendra pour vous guider à l'immortalité.

Dans ce temple sacré, bâti pour l'innocence,
Les vertus des mortels trouvent leur récompense:
Là sont tous les esprits dont les savans travaux
Enrichirent l'Etat, trouvant des arts nouveaux;
Là sont tous les bons Rois, les Magistrats augustes,
Très peu de Conquérans, mais tous les Guerriers justes.

Si vous prenez un jour un vol si généreux,
Si vous vous élevez jusqu'au fait des Cieux;
Souvenez-vous au moins qu'une Muse guerriere
Vous ouvrant des Héros la fameuse barriere,
Excitant vos travaux du geste & de la voix,
Par l'apas des vertus a hâté vos exploits.

FIN.

TABLE.

AVIS DE L'EDITEUR DE CETTE NOUVELLE EDITION.

AVANT PROPOS DE L'EDITEUR DE L'EDITION DE BERLIN.

PREFACE.

ODES.

ODE I. A LA CALOMNIE. -- pag. 1
ODE II. A GRESSET. -- 9
ODE III. *La Fermeté.* -- 12
ODE IV. *La Flaterie.* -- 20
ODE V. *Le rétablissement de L'Academie.* -- -- 28
ODE VI. *La Guerre* de 1747. 34
ODE VII. *Les Troubles du Nord.* 39
ODE VIII. AUX PRUSSIENS. 47
ODE IX. A MAUPERTIUS. *La vie est un songe.* -- -- 51
ODE X. AU COMTE DE BRÜHL. *Il ne faut pas s'inquiéter de l'avenir.* 59
ODE XI. A VOLTAIRE. *Qu'il prenne son parti sur les aproches de la vieillesse & de la mort.* 62
STANCES. PARAPHRASE DE L'ECCLESIASTE. -- -- 65

E'PI-

EPITRES.

EPITRE I. A MON FRERE DE PRUSSE. -- -- pag. 71
EPITRE II. A HERMOTHIME. *Sur l'avantage des Lettres.* 81
EPITRE III. *Sur la Gloire & sur l'Intérêt.* -- -- 96
EPITRE IV. A ROTTEMBOURG *Sur les Voyages.* -- 111
EPITRE V. A D'ARGENS. *Sur la faibleſſe de l'eſprit humain.* 125
EPITRE VI. AU COMTE GOTTER. *Combien de travaux il faut pour ſatisfaire des Epicuriens.* 143
EPITRE VII. A MAUPERTUIS. *La Providence ne s'intéreſſe point à l'individu, mais à l'eſpece.* 153
EPITRE VIII. A MON FRERE FERDINAND. *Sur les vœux des Humains.* -- -- 163
EPITRE IX. A STIL. *Sur l'emploi du courage & ſur le vrai point d'honneur.* -- -- 177
EPITRE X. AU GE'NE'RAL BREDOW. *Sur la Réputation.* 191
EPITRE XI. A MA SOEUR DE SUEDE. -- -- 201

EPITRE XII. A PODEWILS. *Sur ce que l'on ne fait pas tout ce que l'on pourrait faire.* -- 215
EPITRE XIII. A MA SOEUR DE BAREITH. *Sur l'usage de la Fortune.* 228
EPITRE XIV. A SCHWERTS. *Sur les plaisirs.* -- -- 240
EPITRE XV. A ALGAROTTI. 251
EPIRRE XVI. A FINCK. *La Vertu préférable à l'Esprit.* 261
EPITRE XVII. A CHAZOT. *Sur la modération dans l'amour.* 273
EPITRE XVIII. AU MARECHAL KEITH. *Sur les vaines terreurs de la mort & les frayeurs d'une autre vie.* 288
EPITRE XX. A DARGET. *Apologie des Rois.* -- -- 302
EPITRE XX. A MON ESPRIT. 318

L'ART DE LA GUERRE.

Poëme en six Chants. 337

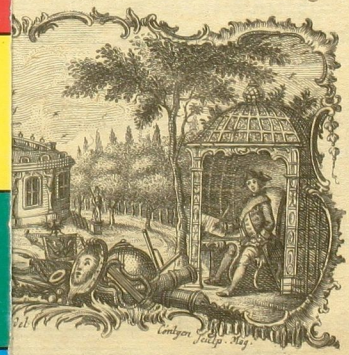
94061

ULB Halle
3
006 302 513

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-710069-p0419-6

ŒUVRES
DU
PHILOSOPHE
DE
SANS-SOUCI.

NOUVELLE ÉDITION,
Exacte Copie de celles, avouées par
l'Auteur, avec les Variantes & observa-
tions sur toutes les autres Editions, qui
ont paru jusqu'à présent.



TOME PREMIER.

M. DCC. LIX.

N. 33

Farbkarte #13 B.I.G.
Blue Cyan Green Yellow Red Magenta White 3/Color Black
Inches Centimetres

Universitäts- und Landesbibliothek Sachsen-Anhalt
urn:nbn:de:gbv:3:1-710069-p0421-3